

UNE NOUVELLE THÉORIE
SUR
L'ORIGINE DES CHANSONS DE GESTE

Les études d'histoire littéraire ont, depuis quinze ans, sous des impulsions qu'il n'est pas toujours aisé de déterminer, progressé de façon si notable que nous éprouvons quelque peine à conserver des écrivains du passé une impression synthétique. Chacun d'eux ressemble, grâce à des recherches plus ou moins définitives, mais, en tout cas, très spécialisées, dirigées en profondeur et conduites avec une impitoyable minutie, à ces figures qu'on voit au portail de nos vieilles cathédrales. Des portions vétustes en subsistent et laissent apercevoir ce que les ravages du temps ont produit d'altérations, de mutilations parfois dans l'œuvre de l'artiste inconnu; mais, à côté, d'habiles restaurations ont restitué le relief et le mordant à d'autres portions, et c'est en vain qu'on essaie de retrouver, sous cette bigarrure, les éléments d'une sensation unique, que nos aieux connurent dans sa plénitude.

Ce qui est vrai de l'œuvre et de la vie d'un Voltaire ou d'un Rousseau, si proches de nous et de nos esprits, l'est bien davantage de nos plus lointains auteurs, et, parmi ces derniers, de ceux-là surtout dont la personnalité n'a jamais été fortement dégagée, ce qui a permis à la morsure des siècles de se montrer plus impitoyable. Parmi les écrivains du moyen âge, les poètes épiques ont été, à cet égard, les moins favorisés de tous. Leurs thèmes, le ton qu'ils affectionnent, les préoccupations où ils maintiennent leurs auditeurs (car de les lire il n'était pas question pour ceux-ci), les formes changeantes de leur art, tout les condamne à nous apparaître comme des ombres indécises, fuyantes, presque totalement noyées dans la brume du passé.

Et c'est peut-être à cela qu'est due l'incuriosité des critiques,

négligeant de façon totale ces aïeux de nos romanciers, pour ne s'attacher qu'à leurs œuvres, où l'on pourrait croire qu'ils n'ont jamais soupçonné une personnalité quelconque. Au contraire, ils se sont acharnés à détruire jusqu'à la dernière trace d'un effort individuel, soit en variant les attributions de ces œuvres au hasard capricieux de telle ou telle conjecture, soit en niant hardiment l'auteur pour reporter l'honneur d'une création littéraire sur la collectivité; tout au plus acceptait-on qu'un scribe eût pris la plume et écrit sous la dictée des foules; encore était-on enclin, en n'admettant qu'un lien fragile entre les parties d'un poème, à répartir sur plusieurs têtes le faible mérite d'une simple mise au point.

Il a fallu près d'un siècle pour renverser les « idoles » qu'avaient vénérées deux générations de critiques en France, en Allemagne et en Italie. Encore est-ce s'avancer que d'annoncer leur chute. J'ai la conviction que dans un grand nombre de chaires — et la certitude que dans un grand nombre de livres, et surtout dans les manuels — on reste fidèle à la doctrine traditionnelle, expropriant les auteurs de nos chansons de leur bien véritable pour décréter celui-ci propriété commune. Le grand mérite d'un des maîtres actuels de l'enseignement français aura été d'avoir, plus que personne, lutté pour le bon sens et la raison dans un conflit où se dressent contre sa critique, avec toutes les puissances du mysticisme german, toutes les forces d'inertie, disciplinées par une longue possession¹.

I.

M. Bédier l'a bien senti, et c'est pourquoi, dans son troisième volume, il a écrit, non sans une certaine indépendance, l'histoire des théories qu'a fait naître le problème passionnant de nos origines littéraires. De son exposé, il résulte, avec une vraisemblance très séduisante, que c'est à l'Allemagne que nous devons une croyance — car c'est une croyance et non un fait scientifique — selon laquelle l'épopée, échappant aux lois de l'inspiration personnelle, qui sont les lois de l'art, serait le produit de la fermentation poétique de la nation tout entière : « C'est le peuple entier qui crée l'épopée. Il serait absurde à un individu

1. Joseph Bédier, *les Légendes épiques*, 4 vol. in-8°. Paris, Champion, 1908-1913.

de vouloir en inventer une, car il est nécessaire que toute épopee se compose elle-même et ne soit écrite par aucun poète¹. » Manifestée à toute la race aryenne, l'épopée fut pourtant « révélée » avec une signification particulière à la race germanique, sans doute parce que celle-ci, gardant l'intégrité de ses mœurs, méritait cette faveur, refusée à d'autres peuples coupables d'avoir laissé s'altérer, soit par des croisements, soit en tarissant les sources fraîches de l'inspiration, la pureté originelle. Tout cela s'est fait mystérieusement, dans des formes qui, bien entendu, échappent à notre observation : « ... il n'y a pas, écrit Jacob Grimm à Arnim, à faire entrer en ligne de compte des ateliers poétiques ou des combinaisons réfléchies de poètes individuels². »

Ces étranges conceptions devaient plaire à nos romantiques, qui, en les filtrant à peine, les reproduisent ingénument dans leurs écrits. Fauriel, J.-J. Ampère, plus tard Renan devaient les adopter, et ce dernier surtout leur conférer l'autorité qui les imposa à la génération de 1870. Lorsque Gaston Paris revint de Bonn et de Goettingue, il en était imbu, et il ne tarda pas à mettre à leur service son immense talent et son incomparable prestige.

Déjà Uhland, appliquant à nos chansons de geste les théories des frères Grimm, avait soutenu, en 1812, que, du vivant de Charlemagne, la gloire du vieil empereur avait donné lieu à des chants, à des romances, qui « allèrent se propageant au cours des siècles pour former des poèmes de plus en plus étendus » et que « les poèmes groupés et amplifiés, surtout, semble-t-il, au XII^e siècle, et par des clercs, finirent par aboutir aux compositions épiques, qui sont venues jusqu'à nous³ ».

1. J. Grimm, *Kl. Schr.*, IV, p. 10 (cité par Bédier, t. III, p. 221).

2. Bédier, *op. cit.*, t. III, p. 224.

3. Bédier, *ibid.*, p. 210. L'historique des théories sur l'épopée, que l'on trouve au tome III, n'est pas complet, et ce n'est pas une raison de grief contre M. Bédier, qui n'a jamais eu l'ambition de ne rien omettre. Au contraire, il déclare nettement avoir « trop peu pratiqué les Herder et les Schelling » pour entendre leur restituer la place qui leur revient dans un tel historique ; au sujet de Fauriel, j'avoue toutefois ma surprise lorsqu'il nous le montre ayant débuté en 1824 dans cette campagne, qui devait avoir de si fâcheux effets. En réalité, le sentiment de Fauriel était fixé dès la fin du XVIII^e siècle, et ses articles de la *Décade philosophique* des 10, 20 et 30 prairial an VIII attestent qu'il est déjà acquis aux théories wolfiennes. Mais ce que j'aurais souhaité de lire aussi dans ce tome III, et à cet endroit, c'est que Fauriel

L'année suivante, en 1813, Marchangy (*Gaule poétique*) écrit bravement : « La langue française voit les romanciers couvrir de fleurs son berceau » et prépare ainsi les voies à Pio Rajna. Mais c'est Fauriel qui s'emparera de cette opinion hasardée. Il ne se mettra guère en frais pour la rendre acceptable. Dans son *Histoire de la poésie provençale*, il n'invoque qu'un seul témoignage, celui de la *Vie de saint Guillaume*, qu'il date du x^e siècle, alors qu'elle est du xii^e. En 1855, l'*Histoire littéraire de la France* enregistre cette même opinion et parle gravement « de ces chansons que, depuis la mort de Charlemagne, des jongleurs ambulants allaient chanter dans tous les pays...¹ ». Trente ans plus tard, sans tenir compte des sages réserves de Villemain et de Littré, Gaston Paris écrit ces lignes fatales : « Les primitives cantilènes sur Charlemagne ont été créées de son vivant par l'enthousiasme des Français². »

Il ouvre ainsi le chemin, non seulement à des doctrines qui, empreintes d'un fâcheux mysticisme, devaient détourner pendant quarante ans la science française de ses directions naturelles, mais il inaugure tout un mouvement de recherches, aussi ardentes que chimériques³, dont le seul objet sera, en scrutant les documents d'histoire, d'y retrouver la trace d'un passé littéraire aboli, comme aussi, par des identifications et des localisations conjecturales, d'asseoir nos poèmes des XII^e-XIII^e siècles sur des fondements qui prouvent leur antiquité.

Tel est, dans l'essentiel, le résumé saisissant que M. Bédier nous apporte des théories sur les origines de l'épopée, dont l'érudition philologique a fait la fortune du xix^e siècle. On voit que sa critique vise, avant tout, la méthode de ses devanciers. Ce

« était et demeura foncièrement antigermanique », comme l'a si joliment écrit Sainte-Beuve il y a trois bons quarts de siècle et comme il n'est pas superflu, pour défendre une grande mémoire, de le répéter ici. J'ajoute que, dans cet historique écourté, je ne trouve rien de Goethe (voy. *Dichtung u. Wahrheit*, trad. Porchat, p. 239, 352), non plus que de Benjamin Constant, ni de Charles de Villiers. C'est à reprendre sur nouveaux frais.

1. T. XVIII, p. 716.

2. *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 45.

3. Il est d'autant plus étonnant que G. Paris se soit acharné à vieillir nos chansons, ou du moins les traditions épiques qui en constituent la substance, que, dans un autre domaine, nous le voyons argumenter du silence des textes pour refuser à notre lyrique populaire une antiquité plus grande. Voy. mes *Études critiques*, p. 72, où j'ai précisément combattu le scepticisme excessif de Gaston Paris.

qui la rend impressionnante, c'est l'appareil de preuves dont elle s'entoure.

Et tout d'abord, M. Bédier soutient que, pour étayer leurs théories, les philologues de la dernière génération ont vieilli exagérément les textes. Pour créer une généalogie imposante aux chansons dont Guillaume est le héros, ils ont, par exemple, « faussement daté du x^e siècle » le fragment de La Haye, c'est-à-dire un texte où il semble que la geste de ce héros soit déjà constituée; ils ont reporté au xi^e siècle la *Chançon de Guillelme*, découverte il y a quelques années et qui date assurément du xii^e; ils ont soutenu que la *Vita comitis Girardi* était du xi^e siècle, alors qu'elle est « postérieure à l'an 1100 »; etc.

Ce qui est bien plus grave, ils ont jeté un pont entre la littérature et l'histoire. Au mépris des lois de création poétique, ils ont vu des faits réels là où l'imagination d'un artiste s'était donné simplement carrière. Il est exact que depuis bientôt cinquante ans on a, dans d'innombrables travaux, recherché le fondement historique de nos chansons. Je ne veux point m'occuper ici de la belle chimère qui a permis à MM. Rajna et Kurth de reconstituer toute une épopée mérovingienne à l'aide de quelques allusions historiques, de quelques *traditur* et *dicitur* épars dans nos annalistes et nos hagiographes. Non, je pense aux travaux de MM. Gaston Paris, Paul Meyer, Longnon, Suchier, Voretzsch, F. Lot, Cloetta, etc., sur quoi se fonde toute une doctrine pour laquelle M. Bédier se montre impitoyable. Son étude sur les *Seize Guillaume* est un chef-d'œuvre d'ironie raisonnable. De même, dans la suite de son enquête, il ne manque pas de pages savoureuses sur les excentricités auxquelles a conduit, au milieu de contradictions sans terme, la manie d'identification historique en France et en Allemagne.

Que M. Bédier ne résiste pas toujours, lui aussi, à la tentation paradoxale, c'est ce que je dois reconnaître. Il réagit contre l'abus trop certain qu'on a fait de similitudes assez vagues pour localiser et dater des aventures banales. Mais il lui arrive d'exagérer sa défiance. Quoi qu'il dise, les résidus de la tradition historique¹ surnagent dans l'épopée, et ce n'est pas démontrer le contraire que de dresser la « liste des personnages de chan-

1. Et aussi de la tradition géographique, à laquelle, avec une complaisance qui va parfois jusqu'à l'excès, M. Bédier accorde des facultés de prolongement et des vertus d'endurance sur lesquelles j'insisterai plus loin.

son de geste qui sont des personnages historiques », d'en découvrir en tout et pour tout cinquante-cinq et, par des éliminations successives, de réduire ce nombre à cinq. Cette arithmétique facile est sans intérêt, parce qu'elle est sans portée. Il y a dans les *Trois mousquetaires* plus de cinquante-cinq personnages d'une historicité indubitable, et nul n'ira chercher pourtant, dans l'œuvre d'Alexandre Dumas, des données d'histoire. Ce n'est donc pas là qu'à mon sens doit porter l'effort d'un adversaire des thèses, aujourd'hui bien démodées, de MM. Paris, Longnon, etc.

Il n'importe d'ailleurs si, dans l'ensemble, M. Bédier a fourni la démonstration qu'on attendait de lui. Or, c'est ce qu'il me paraît avoir fait de la façon la plus brillante et, dans une mesure que je préciserais, la plus décisive. Sans doute, sur tel ou tel point de son offensive, son ingéniosité a pu faiblir et sa clairvoyance se trouver en défaut. Mais on ferme le dernier tome de l'ouvrage avec le sentiment d'une victoire, remportée par le sens des réalités de l'histoire, sur cette critique conjecturale qui, M. Bédier le prouve, a décidément égaré notre philologie plutôt qu'elle ne l'a servie.

M. Bédier avait, pour nous convaincre, à entreprendre une vaste enquête, impliquant à la fois des recherches minutieuses d'histoire et de géographie, une connaissance très précise de nos vieux poèmes, des dons de dialectique¹ et de critique peu

1. La façon de discuter de M. Bédier est un peu troublante, et, avouons-le, elle déconcerte parfois plus qu'elle ne convainc. Elle consiste dans l'emploi des formules d'une dialectique qui sent l'école. M. Bédier pose le problème et envisage les solutions possibles. Elles sont deux, elles sont trois, elles ne sont pas quatre. Je ne lui ferai pas l'injure de le comparer à ces historiens pour qui il y a six causes (et pas sept) de la Révolution française, et quatre causes (et non cinq) de la Réformation. Pourtant, quand il nous dit que pour expliquer le rapport entre le Raginfred et le Chilpéric de l'histoire et le Reinfroi et le Heldri de la légende épique il n'y a que deux hypothèses possibles « et qu'il n'est du pouvoir de personne d'en former une troisième » (III, 9), il nous permettra de rester défiant. Car de ces hypothèses, l'une c'est que « les romans du XII^e siècle sont des romans du XI^e siècle », et l'autre c'est qu'ils « procèdent de très anciens modèles perdus ». Mais qui ne sent combien d'autres aspects la question, ainsi posée, peut prendre, ne fût-ce qu'en raison de l'ignorance où nous sommes de toute cette élaboration épique du XI^e siècle, que M. Bédier ne songe pas à nier? Est-ce qu'ailleurs (II, 293) le savant maître n'admet pas l'existence possible d'un poème consacré à Ogier dès le X^e siècle? Je cite : « Il se peut donc que dès la seconde moitié du X^e siècle les jongleurs aient rapporté d'Italie un poème consacré à Ogier. » Si ce sont les jongleurs qui ont eu cette charge, il ne pouvait s'agir que d'un

ordinaires. La tâche était assez imposante pour assurer le succès de son livre et asseoir une notoriété. M. Bédier l'a estimée insuffisante pour son ambition de savant. Il a voulu édifier à son tour. Il ne l'a pas tenté de façon proprement dogmatique et dès le point de départ. S'il faut l'en croire — et pourquoi douter de sa parole? — il ne songeait pas, au début, à substituer une solution nouvelle à celle dont les tares s'imposaient à lui; mieux que cela, il tâcha d'abord de se dissimuler ces tares. En 1907, il écrivait ceci : « Ceux qui me connaissent me croiront si je dis que, pendant ces deux dernières années, parcourant les divers cycles légendaires, j'y ai cherché non pas de quoi fortifier la thèse que je voyais se former dans mon esprit, mais de quoi la ruiner¹. »

II.

Cette thèse, nous la possérons maintenant dans son ampleur. Ou plutôt ce n'est pas tout à fait le cas : M. Bédier s'est refusé le plaisir d'un exposé doctrinal². C'est en douceur, mais avec une remarquable opiniâtreté et de surprenantes habiletés littéraires, dans les détails touffus d'une enquête qui porte sur les théories du passé, parfois au bout d'une page de discussion serrée, que l'éminent maître nous insinue, dans des formes souvent dubitatives, une explication qui, si elle n'était répétée à satiété, pourrait passer inaperçue. Cette explication, c'est,

texte en langue vulgaire, et nous voilà forcés d'admettre qu'il a pu n'être pas seul de son espèce ! De même, je ne vois pas (avec MM. Rajna et Cloetta qui ont critiqué justement ce passage) pourquoi il faut opter entre « la théorie des cantilènes » et l'information donnée par les moines à des jongleurs, pour justifier la présence de Guibourc dans l'épopée. Que d'autres suggestions possibles et défendables ! Voy. encore les deux explications de II, 55 et 196; les trois de II, 267; les deux de II, 294; les sept « accidents » de III, 363; les deux hypothèses de IV, 240, etc., etc.

1. I, 12.

2. Une seule fois M. Bédier oppose nettement sa thèse (ou plutôt sa méthode), en lui assignant un caractère de complète généralité, à celle de ses devanciers. C'est à la p. 9 du t. III : « ... Toutes nos monographies de légendes, ou presque, celles qui forment les t. I et II de cet ouvrage, celles qui en formeront les t. III et IV, comportent deux discussions, qui ne sont à vrai dire que deux éléments solidaires d'une même démonstration : la première, négative, dirigée contre l'hypothèse des origines anciennes de la légende considérée; la seconde, positive, où nous recourons à l'autre principe d'explication, cherchant dans la vie du xii^e siècle des circonstances et des conditions propres à expliquer la formation de la légende. »

d'ordinaire, le texte même de la chanson étudiée qui la fournit. Il est rare qu'on n'y trouve pas trace d'une dévotion particulière à un de ses héros, comme aussi les éléments d'une localisation en rapport avec elle. Et nous voici transportés dans des lieux où affluèrent jadis les pèlerins, invités à passer le seuil d'un temple dont les desservants conservèrent longtemps, et exposèrent aux regards des fidèles, l'une ou l'autre relique du personnage guerrier, qui est le héros — béatifié ou non — de la chanson. Ou bien il arrive qu'en identifiant les régions où nous promène la fantaisie de l'auteur du poème, on constate qu'elles sont en corrélation avec l'itinéraire des pèlerins allant à Rome ou à Saint-Jacques-de-Compostelle, ou même à un sanctuaire moins réputé. Comment ne pas déduire de là un rapport quelconque, un rapport direct même, entre les lieux qui doivent une certaine célébrité à la dévotion dont il s'agit et l'œuvre littéraire qui en porte le reflet plus ou moins vif? Mais entre les moines, qui guettaient la curiosité et exploitaient aussi la candeur des pèlerins qu'attirait un culte local, et les jongleurs, dont c'était le métier de divertir ceux-ci, n'est-il pas aussi naturel qu'un rapport ait existé, tout aussi légitime qu'on l'affirme, ou du moins qu'on le conjecture? Et, en effet, les jongleurs sont des « agents que l'on patronne et qui servent¹ ». Ils apportent, en échange d'un salaire et d'autres avantages, leur science littéraire, l'art de plaire aux foules, une langue accessible à celles-ci. C'est de ce côté-là, et non du côté de recherches d'archives, que doit désormais se tourner la critique, si elle veut aboutir dans ses enquêtes. L'hypothèse historique a fait son temps; l'hypothèse géographique lui succédera. Elle

1. III, 112. On ne peut trop admirer la souplesse avec laquelle M. Bédier se meut sur ce terrain glissant de l'hypothèse. Ainsi, quelque prix qu'il attache à la transmission, des moines aux jongleurs, de thèmes de chansons, de détails épisodiques, etc., il n'entend pas toujours soutenir que les seconds soient les tributaires des premiers; il ne se refuse même pas à intervertir les rôles, comme on peut voir I, 115, à propos de la *Vita Wilhelmi* et de ce qu'elle doit aux jongleurs, II, 396, où M. Bédier nous montre la tradition monastique tributaire de *Raoul de Cambrai*, ou encore III, 96, où, à propos du *Livre de saint Jacques*, complément obligé du pseudo-Turpin, l'auteur restitue aux auteurs de chansons leur part d'invention. « Le grand fait », à son sens, de ceux qui propagent le livre, « c'est qu'au nombre de ces instruments de propagande déjà éprouvés et consacrés par le succès, ils ont compté les chansons de geste »; et encore (p. 97) : « ... Le faux Turpin a demandé aux jongleurs professionnels des notes sur les personnages de leurs romans. »

offre bien des supériorités, et en tout cas elle permet des vérifications dont la base même manque à la première. On pourrait, en épousant la thèse de M. Bédier, généraliser l'observation qu'il fait pour *Raoul de Cambrai* et dire que dans beaucoup de nos chansons « l'imprécision historique fait contraste avec la précision géographique¹ ». Cette précision, M. Bédier n'en a pas un faible souci. Qu'il nous conduise à Stavelot, à Saint-Riquier, en Normandie, à Roncevaux, sur la *via francigena*, il se montre également attentif à la description des lieux, à l'onomastique, bref, à tout ce qu'avaient négligé ses devanciers.

C'est là un sérieux profit que nous devons à sa méthode. Elle a consolidé, généralisé, systématisé aussi les constatations partielles et timides de quelques-uns de ses devanciers. Là où ceux-ci n'avaient vu qu'amusaille, il a cru découvrir le fil conducteur. En somme, à une tradition orale fondée sur des souvenirs d'histoire, altérés par la succession des âges, il s'efforce, non sans bonheur souvent, de substituer une autre tradition orale, faite de la chaîne des réminiscences locales ou régionales². Que la tradition orale ait été un facteur essentiel de la création épique, il ne songe pas à le nier, et si grande (trop grande peut-être) que soit la part qu'il restitue aux écrits monastiques et autres dans la plus mystérieuse des élaborations littéraires, il ne perd pas totalement de vue cette transmission imprécise, mais multiple et certaine, des légendes héroïques qui, de tous temps et en tous pays, s'est opérée et s'opère encore; il lui arrive même de s'incliner devant son irrésistible force de propulsion, de la préférer (au risque de paraître se contredire) à l'action livresque dont, à d'autres endroits, il proclame avec tant d'insistance la réalité; à propos d'une localisation précieuse que nous devons au manuscrit de l'Arsenal des

1. II, 374. Comparez III, 303 : « La relation de la *Chanson de Roland* est tout autre. A l'examiner, on constate pourtant que le poète, s'il est très indifférent à la vérité historique..., n'est pas indifférent à la vérité topographique. »

2. Qu'il ait vu et admis cette sorte de coordination nouvelle, c'est ce que prouve, par exemple, la confrontation de la p. 49 et de la p. 509 du t. IV. Le premier chiffre se rapporte au texte, le second à la table nous renvoyant à ce même texte. Or, p. 49, on lit cet en-tête du § 2 : « Essai d'explication de ces concordances par la tradition *locale*. » Et à la table (*loc. cit.*) : « 2. Les concordances de l'histoire et de la légende, qui peuvent s'expliquer par la seule tradition *orale*. » Et tout cela n'est qu'un. Sur la tradition orale et sa persistance séculaire, voy. encore IV, 53-54.

Quatre fils Aymon, il écrira ces phrases méritoires : « Pas une autre version, ancienne ou moderne, ne désigne avec quelque précision l'emplacement de Montessor. Mais la tradition orale s'est passée, comme on voit, du secours des livres, et nous constatons ce fait intéressant qu'elle a su, à elle seule, maintenir en vie une légende sur un même coin de terre durant sept siècles au moins¹. » Gaston Paris, s'il pouvait lire une telle affirmation, la ratifierait de grand cœur.

Mais on devine bien que ce n'est là qu'un incident, et comme une parenthèse, dans la démonstration à laquelle sont consacrés les quatre volumes de M. Bédier. L'essentiel de sa thèse est ailleurs, et j'ai déjà dit en quoi il résidait. La collaboration des moines et des jongleurs, voilà, selon le savant maître, le grand secret de la production épique. En quoi a pu consiste exactement cette collaboration, nul ne le saura jamais. L'imprécision où se cantonne M. Bédier lui était imposée par l'usage mesuré de ses sources. A proprement parler, celles-ci sont d'ordinaire muettes sur l'œuvre commune des moines et des jongleurs²; ce ne sont jamais des témoignages formels qu'on nous apporte, et, en vérité, c'est fâcheux. On nous invite à suivre des raisonnements dont la chaîne est parfois un peu longue. Les hypothèses succèdent forcément aux hypothèses, ornées d'ailleurs de toutes les grâces de la vraisemblance³. Les moines de Saint-

1. IV, 243.

2. Il est de très rares cas où cette collaboration est attestée; M. Bédier les a naturellement relevés et commentés avec soin; c'est, par exemple, les vers 46 et suiv. de l'*Entrée de Spagne*; c'est encore un vers de *Girard de Viane* que je rappellerai plus loin. Mais combien peu cela compte dans un dénombrement aussi formidable que celui auquel se livre M. Bédier dans ses quatre volumes! Le meilleur de sa longue et patiente démonstration réside dans des déductions et des discussions, toujours très adroitement menées.

3. M. Bédier n'exagère pas la valeur de sa méthode. Du moins, lorsqu'il s'agit de personnages de second plan, il reconnaît les difficultés auxquelles s'en heurte l'application, mais il le fait de façon à porter un coup droit à ses adversaires (IV, 6) : « Si nous osons dire au contraire que ces noms (de personnages effacés) ont pu être tirés par les poètes du XII^e siècle de banals livres latins ou de banales traditions d'église, on nous somme de le prouver. Comment le prouver? Parfois, nous n'avons d'autres preuves à l'appui de notre dire que celles que nous tirons de l'extrême invraisemblance de l'hypothèse adverse. » Ceci en riposte à des adversaires qui ont échafaudé des conjectures bien plus hasardeuses. Mais M. Bédier ne s'abstient pas de ces dernières, et il est peu de livres d'histoire littéraire où le conjectural tienne autant de place. Dans le seul tome II, et sans l'espoir d'être complet, voici ce que je relève : p. 37, les epitaphes conservées de Girard de Roussillon et de son épouse sont du

Faron élèvent-ils, au XII^e siècle, un monument fastueux à un héros du IX^e, « c'est qu'ils avaient su se former un public habitué à entendre aux portes de leur monastère une *Chevalerie Ogier*, plus archaïque que celle que nous avons, et un *Moniage Ogier*. C'est un de ces monuments qu'on ne construit qu'après fortune faite; et ils l'ont bâti pour attirer à leur église de nouveaux visiteurs¹ ». N'allez pas conclure de là à l'antériorité de la chanson²; vous feriez fausse route. Car la chanson actuelle a plus d'une obligation à ces religieux. Elle leur doit le person-

XVII^e siècle et il y aurait un grand intérêt à ce qu'elles fussent du XII^e, « mais peut-être avaient-elles remplacé des inscriptions du moyen âge »; p. 58, on possède un denier de Charles le Chauve frappé à *Latisco* « et qui a pu passer par les mains du marquis Girard », et cela n'est pas négligeable pour la localisation des traditions sur *Girard*; p. 121-122, M. Bédier use de l'argument *a silentio* pour démontrer que, non content d'exalter l'évêque de Dol, l'auteur d'*Aquin* a voulu subordonner saint Malo au fondateur de Dol, Samson. Il ne recule pas devant une hypothèse plus hasardée, à savoir que, si l'on avait remanié *Aquin*, on l'aurait dépouillé de tous ses attributs ecclésiastiques (p. 135). Qu'en sait-il et qu'en saurons-nous jamais? Il ajoute : « C'est, je crois, l'histoire de plus d'une chanson de geste. » Je crois, moi, que dans plus d'un texte la parure d'église est postérieure et d'emprunt; voyez ailleurs ce qui est dit explicitement de l'utilisation de la « geste » par les moines; p. 194 : « ... puisque tous ces textes légendaires procèdent de la *Vita Hadriani*, n'y a-t-il pas apparence que l'histoire légendaire d'Ogier procède, elle aussi, de la *Vita Hadriani*? C'est une « supposition moins téméraire si l'on se représente », etc.; p. 201 : le saint Domini de nos chansons provient de Borgo san Donnino, « la seule église peut-être qui ait jamais été mise sous son vocable... »; p. 237 : « Qui donc a pu le plus facilement faire ce rapprochement (*entre la colline de Montjoie et la bannière de saint Pierre remise à Charlemagne*) sinon un homme qui avait vu de ses yeux... cette colline de Montjoie, cette mosaïque »; p. 239 : « Je préfère croire que... »; p. 242 : « Peut-être y a-t-il dans nos chansons... quelque souvenir de cet événement mémorable »; p. 254 : « Cette circonstance et le fait... ne suffisent peut-être pas à expliquer le choix d'un tel sujet... »; p. 266 : « Il faut, si ma conjecture est vraie, que... Mais ici, comme ailleurs, les rares (?) hypothèses que je forme je les donne pour des hypothèses... »; p. 304-5 : « Si l'on se rappelle... on en vient à la supposition que... Ne serait-ce pas que... » Ceci appuyé sur un rapprochement laborieux avec un passage de Neckam, qui « a pu de ses yeux voir le mausolée d'Ogier »; etc.; p. 341 : « J'ai présenté ces conjectures parce qu'elles me semblent plausibles; mais je ne voudrais rien fonder sur elles », etc.; p. 385 : « Les chanoines y (à Saint-Géri de Cambrai) conservaient les tombes des deux Raouls..., l'une d'elles pouvait être la sépulture d'un très authentique comte de Cambrai... »; p. 386 : « Cette explication n'est conjecturale qu'en un point... »

1. II, 310.

2. Cette antériorité est d'ailleurs admise, dans d'autres cas, par M. Bédier; je citerai son étude sur le *pseudo-Turpin* et aussi les pages (II, 396) qu'il consacre à la chronique de Waulsort. Au surplus, cette réciprocité n'infirme pas sa thèse générale; on ne peut donc en tirer argument contre celle-ci.

nagé de Benoît, l'écuyer d'Ogier ; elle leur doit le personnage non moins précieux de l'abbé de Saint-Faron, dont l'éloge serait ici inconcevable sans une corrélation qui, il est vrai, n'est mentionnée expressément nulle part. Et si le cheval d'Ogier, Broiefort, se retrouve dans un monastère, croyez-vous que c'est l'effet du hasard ? Au contraire, « ne serait-ce pas que, dans quelque forme de la légende, Ogier et Broiefort travaillaient à embellir le moutier de Saint-Faron, comme Renaut de Montauban se fait l'ouvrier de Saint-Pierre à Cologne, comme Girard et Berthe portent du sable à Vézelay pour la gloire de Madeleine, comme Guillaume construit le pont sur le Verdus¹? » Conjecture sans doute, mais bien séduisante².

Non moins séduisante, du moins à premier examen, celle qui suggère à M. Bédier le besoin de relier ses recherches topographiques sur la région où s'est déroulé le drame historique dont Roland est un des héros, et les données du poème, qui, fort maigres à cet égard, sont, au contraire, très abondantes au point de vue de l'histoire. Entre l'itinéraire des pèlerins de Saint-Jacques et le manuscrit d'Oxford, il n'y a pas de corrélation originelle bien précise. Pourtant, c'est cet itinéraire qui a permis à M. Bédier quelques constatations de vif intérêt. Ses devan-

1. II, 305.

2. Voulez-vous un autre échantillon, non moins caractéristique, de la méthode de M. Bédier ? Je l'emprunte à l'étude si ingénieuse qu'il consacre à *Girard de Roussillon*. C'est une de celles où il a été le mieux servi par la toponymie. Après avoir, à l'aide de celle-ci, précisé certains faits, et notamment établi la corrélation, à Vézelay comme à Bordeaux, à Arles, à Mortara, etc., entre des traditions antiques, dont l'existence de sarcophages assurait ici la persistance, et la localisation admise par le poète français, le savant professeur arrête notre attention sur un tout petit détail qui va, grâce à sa dextérité coutumière, prendre une importance exceptionnelle. Dans la plaine où se livre la grande bataille de la « geste » coule un ruisseau, et ce ruisseau, celle-ci l'appelle l'*Arsen*, tandis que la *Vita* l'appelle l'*Arsis*. En réalité, le vrai nom de la rivière est la *Cure*, qui, d'après la *Vita*, a remplacé l'*Arsis* « a dolore cordis », à cause de la peine de cœur que cause la vue des blessés dont le sang rougit ses ondes. Le malheur, c'est que, si haut qu'on remonte dans les textes, la *Cure* s'appelle ainsi : « Il est donc presque certain que le nom d'*Arsis* ou *Arsen* est imaginaire. S'il est imaginaire, c'est un vrai *jocus monachorum...* Si *Arsis* n'a jamais désigné la *Cure* que pour les besoins du calenbour *a dolore cordis*, qui est un jeu de clerc, on voit la conséquence : ou bien l'auteur de la chanson renouvelée a été chercher son *Arsen* dans la *Vie latine*, ou bien l'auteur de la chanson primitive l'a recueilli dans une autre rédaction monastique de la bataille de Valbenton ; dans l'une et l'autre hypothèse, nous prenons sur le fait un poète épique en train de se renseigner auprès des moines. » Et voilà qui est démontré... (t. II, p. 56).

ciens s'en étaient passés pour expliquer la naissance d'un poème qui a été écrit dans le nord et non dans le midi de la France, en français et non en dialecte pyrénéen. Ce qui, en apparence, les justifiait d'agir ainsi, c'était que la géographie du poème n'avait nulle précision. Il n'était pas nécessaire d'avoir parcouru la vallée de Roncevaux pour l'écrire, ni d'avoir médité sur les lieux mêmes qui furent témoins des événements dont il nous conserve un récit très libre. Mais le manuscrit d'Oxford n'est pas isolé dans la tradition chevaleresque, et il convient de le rapprocher des autres versions de la chanson, françaises et étrangères, comme aussi du poème latin sur la trahison de Ganelon et du *pseudo-Turpin*. Ce rapprochement a pour conséquence de préciser singulièrement les données un peu courtes et vagues de l'œuvre, que Turold « declinet », de les multiplier aussi; et c'est sur quoi se fonde M. Bédier pour assigner à ses recherches topographiques une importance dont ne se doutaient pas ses devanciers. Mais il n'y a pas, dans *Roland*, que les éléments d'un problème toponymique; il y a aussi les éléments d'un problème historique. Ou plutôt ces éléments se ramènent, en dernière analyse et si l'on va tout au fond du creuset, à un seul, et c'est le passage d'Einhard, où Roland est mentionné. Comment donc rejoindre ceci et cela? Comment, d'un comte de la marche de Bretagne qui n'a passé à Roncevaux que pour y mourir, faire un thème de préoccupations dévotes assez puissant pour que l'imagination jongleresque et l'industrie cléricale, localisées là-bas, et gagnant ensuite de proche en proche jusqu'à Bordeaux, accaparent cette mémoire étrangère et réussissent à l'immortaliser? Qu'à cela ne tienne! Les pèlerins venus du nord suffiront à cette tâche : « Comme Charlemagne, ils s'arrêtaient à ces étapes nécessaires, Bordeaux, Sorde, Dax, Saint-Jean-Pied-de-Port. Ils campaient à Blaye, bivouquaient à Roncevaux. A Blaye, les clercs de Saint-Romain leur montraient la tombe de Roland; à Roncevaux, ils vénéraient le lieu de son martyre. »

Mais ces clercs, comment, après plus de trois siècles, avaient-ils, à leur tour, gardé le souvenir de Roland? Par quelle transmission providentielle étaient-ils informés de son nom, de ses exploits et de sa mort?

M. Bédier a prévu l'objection. Et les chroniques, nous dit-il, qu'en faites-vous? Est-il plus étonnant qu'on les ait consultées

dans la vallée pyrénéenne qu'à Saint-Martin de Tours, à la Novalese, à Conques, et où sais-je encore? Nous ignorons dans quelle église a été lue la page de la *Vita Caroli* où Einhard a inscrit le nom de Roland. Il n'importe... « Ce qui est sûr, c'est qu'avant que le poète de la *Chanson de Roland* ait écrit¹, les chanoines de Saint-Romain ont montré la tombe, réelle ou supposée, de Roland, et les clercs pouvaient avoir lu la *Vita Caroli*. — Ce qui est sûr, c'est que dans le temps même où écrivait le poète de la *Chanson de Roland*, ou peu après, en 1120 au plus tard, d'autres clercs, ceux de Sorde, attribuaient à Charlemagne leur origine, et que, pour autoriser cette fable, ils avaient lu une chronique, puisqu'ils ont su dater de l'an 778 l'un de leurs faux diplômes; et cette chronique a pu être la *Vita Caroli*. — Ce qui est sûr, c'est qu'en bien d'autres églises, et par exemple en cette maison d'Ibañeta qui a fini par s'appeler *l'Hospitale Rollandi*, d'autres clercs encore ont pu lire la *Vita Caroli*. »

Évidemment, aucune de ces possibilités n'est exclue, et M. Bédier était en droit de nous les proposer. Avouons toutefois qu'elles jurent un peu avec le ton d'assurance des trois affirmations dont elles sont la suite logique et le support nécessaire. Mais, en l'absence de documents, mettant hors de conteste la collaboration effective des clercs et des jongleurs, nous devons bien nous contenter de ces approximations séduisantes, et nous aurions d'autant plus mauvaise grâce de ne pas les bien accueillir que nous avons été plus longtemps et plus aveuglément indulgents pour les fantaisies érudites des devanciers de celui qui nous les soumet. Avec lui, du moins, on sait à quoi s'en tenir, et la sorte de bonhomie, à la fois railleuse et engageante, du ton de sa polémique correspond bien à la sincérité si prenante d'une pensée qui se livre.

Cette pensée, j'espère qu'on la connaît maintenant dans ce qu'elle a d'essentiel. Il reste à nous demander si elle dégage des

1. Ceci ne peut se référer qu'à la note de III, p. 349, où M. Bédier cite un passage de Hugues de Fleury « mort peu après 1119 » et où l'on retrouve interpolée la mention d'Einhard. Mais la forme et le sens de cette interpolation, si tant est qu'elle remonte au texte original, indique clairement qu'elle n'a rien de traditionnel. Et quant aux autres localisations qu'on peut invoquer du mythe (voy. p. 311, 317, 324, 329), elles sont toutes postérieures à notre poème. À Blaye, la tombe de Saint-Romain est plus que suspecte, et M. Bédier en convient (p. 349). Donc nous sommes sur un terrain tout hypothétique.

vérités complètement neuves ou si, au contraire, elle n'est que la consécration éclatante, la corroboration documentée de vues déjà émises auparavant et qui n'avaient passé inaperçues que parce que, tous autant que nous étions, nous subissions le charme prestigieux d'une doctrine dont le plus éminent philologue français de la fin du XIX^e siècle s'était fait l'ardent champion.

La modestie de M. Bédier nous permet de poser sans nulle inquiétude cette question délicate. Lui-même a mis une instance, qui n'est pas simplement de l'adresse ou de la coquetterie, à se référer à ses devanciers et à montrer la préparation partielle, par d'autres, du terrain de guerre où sa stratégie se meut avec tant d'aisance. A la dernière page de son livre, il a tenu expressément à nous dire que c'est « à l'exemple de M. Philippe-Auguste Becker », donc d'un érudit allemand, qu'il a « délimité dans le XI^e et le XII^e siècle » le champ où désormais nos recherches doivent se cantonner. A ce même endroit, il a, et très sincèrement, écrit ceci : « Que de questions j'ai posées sans les résoudre, que de questions j'ai entrevues peut-être sans oser même les poser ! » On est donc tout à l'aise avec lui pour restituer à ses devanciers ce qui leur est dû.

III.

En vérité, c'est à la fois beaucoup et peu de chose. La thèse de M. Bédier est bien à lui, en tant que c'est une thèse, c'est-à-dire en tant qu'elle revêt un caractère de généralité. Les contacts entre jongleurs et gens d'église avaient été souvent conjecturés, mais on n'y attachait qu'un faible intérêt. On se rappelait bien le passage de *Girart de Viane*, où l'auteur dit tenir d'un pèlerin

Les aventures que à repaire oï
Et les grans poines que dans Girars sofri.

Et on se rappelait aussi la distinction, établie par plusieurs sermonnaires et casuistes, entre bateleurs, sauteurs, mimes, etc., et les jongleurs qui, sans peut-être ignorer les moyens employés par les premiers pour gagner leur vie, « cantant cum instrumentis et de gestis ad recreationem et forte ad informa-

tionem¹ ». On n'avait pu oublier l'histoire de ce jongleur qui se fit moine à quarante ans et aussi celle de ce moine qu'attira la jonglerie². On avait bien en mémoire le passage d'un traité de Thomas de Cobham, inséré, dès 1860, par Guessard dans la préface de *Huon de Bordeaux*, et où il était parlé avec indulgence des jongleurs qui « cantant gesta principum et vitas sanctorum³ ». Mais on avait un souvenir aussi net des imprécations, lancées du haut de la chaire contre les jongleurs, de la façon méprisante dont le moraliste liégeois, qui a écrit les vies de saint Paphnuce et de sainte Thaïs, parle des « beaz vers de Fulcon » et de ceux qui les récitent, des prescriptions sévères du concile de Trèves, etc. Bref, dans la contradiction et l'imprécision des sources, on était porté à conclure que moines et jongleurs avaient plutôt fait mauvais ménage.

Pourtant, bien avant la publication du premier volume des *Légendes épiques*, l'attention avait été attirée par des spécialistes sur les relations qui ont dû exister entre les jongleurs et les pèlerins, amusés de leurs récits, mais surtout attentifs à leurs culbutes et à leurs tours d'adresse⁴. Dès 1887, M. Rajna signalait la grande vraisemblance qui s'attache à une étymologie expliquant *Montjoie*, ce nom familier à notre épopée, par l'allégresse des pèlerins qui, se dirigeant vers les sanctuaires d'Italie, atteignaient enfin ce point élevé (*Mons Gaudii*)⁵. En 1894⁶, le même savant étudiait les épisodes du *Waltharius*, qui ont été insérés de si étrange façon dans la chronique de Nova-

1. L. Gautier, *Épopées françaises*, II, 24. Voy. encore Lecoy de la Marche, dans Faral, *op. cit.*, App. III, n° 106.

2. Voy. Faral, *op. cit.*, p. 67, et *loc. cit.*, n° 263 et 284; n'oublions pas non plus le tableau du *Jongleur de Notre-Dame*, qui pourrait reposer sur un fond de réalité.

3. Faral, *op. cit.*, p. 67, et App., n° 59 *a* et *b*; 74; 155, pour les récitations de vies de saints la *Vita Remaclii* citée par Bédier, III, 35, note 3.

4. Il serait injuste d'omettre, dans cette énumération, un très bel article publié par M. Bédier lui-même tout au début de sa carrière et où il détermine la place qui revient au mercantilisme d'église dans *Fierabres* (*Romania*, XXII, 22 et suiv.). Pour ce texte et pour le *Pèlerinage*, il y a longtemps que la partie est gagnée.

5. *Archivio storico italiano*, 1887, p. 48-49. Comparez, du même, *Romania*, XXVI, 41 et suiv. (et notamment 50, n. 3, à propos de l'étape des pèlerins à Mortara), *Zeitschrift für romanische Philologie*, XII, 503 (à propos de la même *via francigena*) et *A Roncisvalle* dans *Homenaje a Menéndez y Pelayo* (Madrid, 1899), II, 383 et suiv.

6. *Romania*, XXIII, 36 et suiv.

lèle, et il ne répugnait pas à l'idée que les poèmes sur Guillaume d'Orange, où l'on retrouve un de ces épisodes sous la forme la plus caractéristique, avaient des obligations aux moines d'Aniane, intéressés à une production littéraire qui secondait leur mercantilisme. Il marquait d'un trait rapide, mais juste, la relation d'ailleurs incontestable qu'il y a entre le passage en Italie de nos traditions chevaleresques et les routes fréquentées par les pèlerins, attirés par les sanctuaires de la Ville Eternelle. Toutefois, il se refusait à renverser les rapports, comme M. Bédier l'a tenté, et à remonter des jongleurs aux moines; pour les fragments du *Waltharius* insérés dans la chronique de Novalese, comme pour les imaginations communes à notre épopée et à nos textes latins, il entendait remonter de ceux-ci à celle-là; pour lui, la source ecclésiastique « non faceva di seculo se non riversare le acque venutele da un poema ». Et, bien entendu, ce poème était français.

Dès 1896, M. Jeanroy écrivait, à propos des événements qui sont, selon lui, à la base du *Coronement Looïs*: « Le narrateur qui a apporté en France la connaissance des événements (c'est probablement quelque pèlerin de Rome) l'avait recueillie sur les lieux mêmes¹. » Déjà en 1895, un autre savant, M. Camille Jullian, avait, dans son *Histoire de Bordeaux*, donné sur ce thème, entre autres indications suggestives, celle-ci : « On peut suivre Charlemagne à Belin, à Saint-Seurin, à Blaye, c'est-à-dire aux stations de repos ou de prière, sur la grande route suivie par les pèlerins de Saint-Jacques. Qui sait si les pèlerins n'ont pas été les artisans principaux de ces légendes, les vrais rhapsodes de ces épées, les attachant pour ainsi dire, le long de la voie qu'ils parcourraient, aux sanctuaires où ils s'arrêtaient². »

1. *Romania*, XXV, 359; en 1897 (*ibid.*, XXVI, 189 et suiv.), M. Jeanroy insiste sur la précision des indications géographiques dans le *Roman d'Arles*, et la chose est d'autant plus digne d'être notée qu'en fin de compte, on le verra, le procédé de M. Bédier se ramène dans l'essentiel à substituer l'hypothèse géographique à l'hypothèse historique. Voyez enfin dans Bédier, t. III, p. 179, une page inédite de M. Jeanroy, corroborant certaines vues de son collègue (localisation de l'épopée provençale dans le sud-ouest).

2. Cité par M. Bédier, t. III, p. 181. L'année suivante, M. Jullian publiait dans la *Romania* un bref mémoire, plus suggestif encore, dans lequel il précisait sa pensée. On y lit notamment ceci : « C'est la circulation incessante des pèlerins, priant, chantant, échangeant leurs souvenirs et leurs rêves; c'est le long du chemin, dans la verve créatrice des conversations sans fin, que le

En 1899, le même savant, dans des « Notes gallo-romaines », où l'on ne s'attendrait pas à faire cette découverte, écrivait ces lignes révélatrices : « Le premier poète de Roland, pieux pèlerin du passé, s'est soucié d'être exact, de suivre les bonnes routes, de connaître les traditions des abbayes et de voir les monuments. » Et il soutenait que ce poète était « beaucoup moins dépourvu qu'on ne le pense de précision scientifique », mérite qu'il partage, du reste, avec l'auteur du *pseudo-Turpin*. Il se bornait, comme à regret, sur un sujet qui n'a cessé de le passionner et glissait dans une note¹ cet aveu mélancolique : « Que de choses à dire sur ces productions, *monstra litteraria* sans doute (pour parler comme M. Paris²), mais, pour être plus affirmatif encore que lui, non pas *haud inutilia*, mais *mire utilia historicis vel geographicis!* »

Mais c'est surtout en Allemagne qu'on rencontre les anticipations les plus nettes et aussi les plus solides de la nouvelle doctrine. M. Ph.-Aug. Becker les a multipliées dans ses livres, qui sont, au surplus, ce que la critique d'outre-Rhin a écrit de plus sensé et de meilleur sur nos anciens poèmes. Dès 1896, cet érudit posait nettement la question des relations entre moines et jongleurs. Sans doute, il la restreignait aux proportions plus modestes d'une recherche spéciale, celle des sources de la geste d'Orange, ainsi que de la filiation des textes qui nous en sont restés. Mais sa critique, presque toujours beaucoup plus fine et plus sensée que celle de ses confrères d'outre-Rhin (en général médiocres analystes de nos premiers auteurs, s'ils s'en sont institués les éditeurs patients et sagaces), proposait sur plus d'un point des solutions qui ne demandaient qu'à être étendues à d'autres ouvrages. C'est M. Ph.-Aug. Becker qui, le premier, ayant à se prononcer sur le parallélisme saisissant de deux traditions, l'une monastique, l'autre jongleresque, sur Guillaume de Gellone, n'a pas hésité à admettre une relation entre elles et à soutenir que ce personnage « fût, comme tant d'autres, retombé au néant, ou, ce qui revient au même, son nom n'aurait survécu que momifié en quelques phrases des

peuple refait l'histoire de son pays, qu'il essaie de retrouver le souvenir de ses héros et de ses saints. »

1. *Revue des études anciennes*, p. 240, n. 4.

2. Allusion à un passage de la thèse latine de G. Paris, *De pseudo-Turpino* (1865).

annales carolingiennes si par hasard les moines qui possédaient sa tombe n'avaient entrepris d'en faire la tombe d'un saint¹. Entre autres suggestions curieuses qu'on trouve dans le premier livre de M. Ph.-Aug. Becker, je note celle-ci, que telle ou telle relique peut fort bien avoir mis en branle l'imagination populaire (*Sagenbildung*), au lieu qu'elle soit passée de l'épopée sur l'autel des moines², et je renvoie, entre autres passages significatifs et gros de conclusions neuves, à celui où le critique allemand admet « un rapport étroit entre la tradition monastique relative à Ogier et le poème auquel est attaché son nom³ ». Ce n'est pas se montrer injuste envers M. Bédier que d'observer qu'il y a ici le germe d'un des plus convaincants chapitres des *Légendes épiques*. La suite des travaux de M. Ph.-A. Becker mériterait d'être prise en aussi sérieuse considération ; mais qu'ajouter à l'hommage qu'à chaque occasion leur rend son continuateur français ? Il est, en tout cas, simplement juste de s'associer à l'éloge rapide⁴ qu'il fait des études de M. Tavernier sur *Roland*, études dont l'intérêt déborde singulièrement le cadre volontairement restreint des enquêtes entreprises par cet érudit. Dès 1904, M. Tavernier notait que la plupart des noms géographiques qu'on relève dans *Roland* « sont dans un rapport de parenté avec la route des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle ». Et il ajoutait : « Une comparaison attentive des cinq premiers livres du *pseudo-Turpin* et du quatrième livre du *Codex de Compostelle* avec les noms de lieux... est devenue nécessaire⁵. M. Baist a fait voir que de nom-

1. Bédier, t. I, p. 139.

2. *Die alfranzösische Wilhelmssage, und ihre Beziehung zu Wilhelm dem Heiligen*, Halle, 1896, p. 103.

3. P. 111. Comparez ce que dit M. Schläger dans le *Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie* et comment il reproche à M. Ph.-A. Becker, dont il analyse l'ouvrage, de prendre le contre-pied de la tradition critique.

4. W. Tavernier, *Zur Vorgeschichte des Rolandliedes*, Berlin, 1903. Voy. du même les études publiées dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, t. XXVI, XXXVI, etc.

5. M. Tavernier, que M. Bédier cite en passant (III, 380, note 1; cf. 395, 452, n. 2), avait déjà admis que l'auteur de R (la version d'Oxford) avait lu le célèbre passage d'Eginhard (*Zur Vorgeschichte der Rolandliedes*, p. 79, note) ; il avait considéré comme extrêmement vraisemblable (p. 78, n.) qu'il avait lu le manuel des pèlerins de Saint-Jacques et qu'il y avait puisé son érudition. M. Bédier a considérablement développé ces indications ; il a rappelé les centres de culte semés au long de la route que suivaient les pèlerins, les

breux noms de villes remettent en mémoire les combats qui mirent aux prises, au xi^e siècle et au début du xii^e, dans ces régions chrétiens et mahométans. »

IV.

Voilà bien des antécédents, et je n'affirme pas que ce soient les seuls. Si je les allègue, ce n'est pas pour tenter de réduire la part d'originalité qui revient légitimement aux travaux de l'auteur des *Légendes épiques*. Au contraire, c'est pour établir une corrélation d'idées et de recherches tout à fait flatteuse pour lui, pour y découvrir aussi une sorte de confirmation anticipée de ses conclusions, la preuve, en tout cas, que celles-ci correspondent bien à des directions nouvelles de la critique en France, en Allemagne et en Italie.

Ce qui distingue M. Bédier de ses prédecesseurs, c'est, je le répète, qu'il a systématisé des observations qui avaient déjà été faites fragmentairement, qu'il leur a assigné l'ampleur d'une doctrine. Pourtant, quand on lit avec attention ses quatre volumes et qu'on y collectionne les passages où il est question d'une collaboration plus ou moins directe entre moines et jongleurs, on constate qu'à négliger ce qui est purement hypothétique, ou encore ce qui est déduction syllogistique, nous éloignant du document tout sec pour nous mener, par des sentiers détournés, à une conviction de pure raison, on ne trouve qu'un petit nombre de faits précis et certains, susceptibles de nous communiquer, sans discussion *in abstracto* ni habiletés oratoires, la sensation du vrai.

Parmi ces faits d'observation, si je puis ainsi dire, le plus considérable et celui où l'intérêt des recherches de M. Bédier s'affirme le plus brillamment, c'est la reconstitution des voies

expéditions qui, bien avant la première croisade, avaient multiplié les chevauchées sur cette route que devait faire en sens inverse la fameuse légende; seulement, il n'a pas voulu aller jusqu'au bout et, en s'aidant d'une étude comparative des versions de Roland, reconstituer toute la matière qui devait vers 1120 être élaborée supérieurement par Turoldus (si c'est le nom de l'auteur). S'arrêtant court (t. III, p. 376), il écrit simplement cette phrase : « Cette page de la *Vita Caroli* (d'Eginhard) contient tout l'élément historique de la *Chanson de Roland*; avec le nom du héros, la donnée d'une expédition heureuse en Espagne, celle du retour de Saragosse et celle de la bataille pyrénéenne. Elle fournit aussi le thème cher entre tous aux poètes héroïques, le thème de la défaite : un homme de génie a fait le reste. »

de pèlerinage à l'aide des itinéraires, ou guides, destinés aux « romieux », combinés avec la toponymie de nos chansons (ou des vies de saints qui se rattachent à leur genèse). Aux indications rapides de MM. Rajna et Jeanroy, à l'étude spéciale de M. Camille Jullian, M. Bédier a ajouté des précisions dont on ne louera jamais assez le mérite scientifique et la force convaincante. Par exemple, il nous conduit par Mortara, Pavie, Lucques, etc., sur cette *via francigena* que parcouraient pèlerins et jongleurs; à Tortone, il rend vraisemblable qu'on puisse fusionner une légende cléricale avec une légende française, popularisée par les humbles artisans d'un art si français; il montre les moines de Meaux instruits peut-être des hauts faits d'Ogier, qu'ils avaient un grand désir d'exalter, par d'autres jongleurs revenus d'Italie; en un mot, il apporte, dans un éparpillement à quoi sa matière l'obligeait, une importante contribution à l'histoire des relations littéraires entre la France et l'Italie.

Est-ce tout? Non pas. Mais c'est peut-être, si on l'envisage dans son ampleur, la portion la plus solide de sa démonstration. Je n'insiste pas sur des « indices » qui tendraient à faire admettre « que des jongleurs venus des diverses régions de France occupaient la *via Aegidiana* » et qu'ils remportèrent du Puy, avec le nom même qu'allait porter leurs confréries ailleurs, des traditions poétiques dont Guillaume était le héros. Je n'insiste pas non plus sur l'interprétation, évidemment excessive, d'un passage du *Guide* des pèlerins de Saint-Jacques, où il est simplement dit que saint Guillaume, inhumé à Gellone, conquit Nîmes et Orange et finit pieusement. Conclure de là que pour attirer les pèlerins à Gellone « on leur racontait l'histoire de *La prise d'Orange* et du *Charroi de Nîmes* », c'est beaucoup s'avancer. Je ferai la même réserve pour les conclusions que M. Bédier tire de son exposé à la fin de son premier volume. S'il avait à les formuler de nouveau, je doute qu'il écrivit encore ceci : « En d'autres termes, si, par maladie ou par accident, le comte Guillaume de Toulouse était mort vers l'an 803 avant d'avoir pu se rendre moine au monastère d'Aniane et fonder le monastère de Gellone, pas une des chansons de geste et pas une des légendes de notre cycle n'existerait, et pas une de ces chansons ni de ces légendes n'existerait si, par hasard, trois siècles ou plus après la mort de cet

homme dans l'abbaye de Gellone, les moines de cette abbaye n'avaient eu le souci d'attirer vers ses reliques les pèlerins de Saint-Gilles de Provence et de Saint-Jacques-de-Compostelle. »

Bien entendu, M. Bédier, à d'autres endroits, s'efforce de nous imposer la présence de ces mêmes jongleurs, là où les textes ou bien sont muets, ou bien ne comportent pas nécessairement cette présence. C'est ainsi que, dans une très ingénue étude sur Girard de Roussillon, il commence par une réfutation détaillée des thèses de M. Longnon et d'autres critiques, dont les identifications historiques avaient paru longtemps acceptables. Puis, par un procédé qui lui est familier, il nous transporte brusquement du IX^e siècle au XII^e; et, à l'aide des données de la *Vita Girardi*, il s'efforce de localiser la légende épique à Vezelay, de nous montrer son auteur puisant dans la *Vita* (et peut-être aussi dans des constructions et des ruines environnantes capables d'évoquer la mémoire du personnage) les bribes d'historicité dont il avait besoin, mais surtout suggestionné par le culte de Marie-Madeleine, peu à peu implanté et popularisé là, et revêtant, à la fin, une telle importance aux yeux des moines que les héros de la chanson « ne sont pour eux que des comparses », que le sens de cette chanson même se modifie profondément. Car, « comme la Madeleine avait été une grande pécheresse, Girard avait été un grand pécheur, et, comme elle, un repenti ». Et voilà ce roman de chevalerie qui devient une histoire édifiante, avec la collaboration empressée des jongleurs, car, nous dit-on, si même les localisations de la légende primitive à Pothières et à Vezelay « sont des inventions tardives et utilitaires de moines..., il restera ce fait considérable que, dès la seconde moitié du XII^e siècle, les jongleurs ont emboîté le pas à ces moines, ont accepté et propagé leurs fables intéressées¹ ».

Comment cela s'est-il fait? Nous l'ignorons. Nous ignorons aussi quels étaient ces jongleurs dont le zèle s'associa au commerce des moines. Tout ce qu'il est possible d'affirmer, c'est que, « lorsque vers l'an 1050 les moines de Vezelay eurent besoin d'expliquer la provenance de leurs reliques de sainte Marie-Madeleine, ils songèrent aussitôt » à Girard de Roussillon et à Berthe, sa femme, bienfaiteurs de l'abbaye, « et ce jour-là, Girard et Berthe entrèrent pour la première fois dans

1. II, 63.

la légende. Ils y auraient gardé un rôle modeste et sacrifié si les moines de l'abbaye de Pothières, qui possédaient leurs tombeaux, n'avaient voulu en tirer gloire et avantage. L'idée même d'une telle tentative ne s'explique que s'ils espèrent attirer un certain public qu'ils savent ». Vous devinez la suite. Ce public, ce sont les pèlerins allant vers Vezelay, peut-être vers Rome, « que des jongleurs de profession guettent à l'étape ». Dans ce dernier membre de phrase, grammaticalement subordonné, gît toute la pensée de l'étude. L'auteur tenait en réserve les jongleurs pour les sortir au bon moment. Mais où les a-t-il pris ? Il n'importe ; la savante logique de toutes les déductions précédentes ne pouvait se passer d'eux ; ils sont le dernier chaînon, rien de plus, au lieu que dans l'histoire littéraire ils tiennent toute la place.

Avouons notre surprise et demandons-nous comment concilier cela avec une doctrine qui entend restituer précisément à l'inspiration poétique une place usurpée trop longtemps par des servitudes d'un traditionalisme mal fondé. Écoutez comment cette théorie est formulée : « ... un accident infiniment plus fréquent dans l'histoire de la poésie, c'est qu'un poète mêle des histoires qui lui paraissent belles, sans nul souci des noms des personnages à qui elles étaient primitivement appliquées... Ce qui se mêle et ce qui s'applique réciproquement dans l'imagination des poètes, ce ne sont pas des noms propres, ce sont des thèmes poétiques¹. » Et à propos de l'auteur de *Roland* : « Certes, son œuvre, comme celle de Racine, ne s'explique que par la collaboration et la complicité de son temps, et c'est pourquoi je me suis appliqué de tout mon effort à le replacer en son temps, à évoquer à cet effet certaines circonstances historiques... Mais ne tombons pas dans les théories qui veulent partout mettre des forces collectives, inconscientes, anonymes à la place de l'individu. Un chef-d'œuvre commence à son auteur et finit à lui². »

1. I, 203.

2. IV, 450. M. Bédier, après avoir longuement insisté sur le fait que nos auteurs de chansons ignoraient l'histoire des deux premières races et rattaché à la lecture des annales ecclésiastiques le peu qu'ils en disent, s'applique à démontrer combien eût été inutile plus d'érudition chez ces hommes dont la tâche était ardue, puisqu'elle consistait à projeter « dans le passé carolingien les idées et les sentiments de leur temps ». C'est sur quoi je regrette qu'il n'ait pas insisté davantage.

V.

Voici maintenant qui nous permet d'envisager de la façon la plus naturelle et la plus directe un autre aspect de la doctrine de M. Bédier. Par là même qu'il concentre la vie épique sur les routes fréquentées par les pèlerins et autour des sanctuaires où veille la pensée monastique, il nous impose, qu'il le désire ou non, une conception de l'œuvre d'art, sensiblement différente de celle qu'avait adoptée la science jusqu'ici. Non qu'il y ait, même chez Gaston Paris, un système de la composition littéraire de nos épopées. La philologie du xix^e siècle, si parlante et si précise lorsqu'il s'agit de déterminer le temps et le lieu où le poète a créé, semble s'être désintéressée trop souvent de la personnalité de celui-ci. Quand on consulte avec attention le précieux répertoire dressé par M. Faral, on constate que les notions les plus vagues et souvent les plus contradictoires n'ont cessé d'avoir cours sur ce point essentiel¹. Qu'est-ce qu'un jongleur? Qu'est-ce qu'un trouvère? Quelle est la relation exacte du premier avec le second? Comment s'exerçait l'activité professionnelle de l'un et de l'autre? Tout cela, nous l'ignorons, ou à peu près.

En tout cas, M. Bédier a courageusement admis les conséquences de son système. Ces jongleurs qui, le long des routes ou à proximité des monastères, se mettent au service des moines et chantent la gloire de Charlemagne, de Guillaume, etc., sont évidemment de pauvres diables, non des personnages considérés, établis, riches d'honneur et d'estime. « Ces poètes étaient presque des illétrés : d'où leur serait venu le goût et le pouvoir de s'intéresser à un passé lointain et de célébrer un Roland, un Ogier, un Girard? Comment auraient-ils pu même connaître leurs noms²? » Et encore : « Nos romanciers étaient gens de médiocre culture et il est inadmissible, nous le reconnaissions pleinement, qu'ils aient extrait des chroniques latines les matériaux

1. M. Faral lui-même, qui a pourtant dressé (*Les jongleurs en France au moyen âge*) le répertoire raisonné de ce que nous savons sur nos jongleurs (et aussi sur les ménestrels, les clercs vagabonds, etc.), écrit : « On peut bien espérer faire une histoire de l'épopée; mais une histoire des poètes épiques est impossible, parce que, aux époques où le genre a fleuri, ils n'ont laissé d'autres traces d'eux-mêmes que leur œuvre » (p. 59). Leur œuvre, mais n'est-ce pas l'essentiel? N'y sont-ils pas tout entiers?

2. I, 140.

de leurs romans¹. » Dans le relevé de leurs connaissances historiques, dit ailleurs M. Bédier, « est-il rien qui dépasse sensiblement le niveau du savoir que l'on peut raisonnablement attribuer à un badaud quelconque du XII^e siècle² ? Ce niveau ne devait pas être élevé, on le conçoit. Mais comment les poètes, en raison de leur origine, se seraient-ils élevés au-dessus ? Ils « sont restés peuple » ; ils se sont intéressés aux traditions des églises dans la mesure où s'y intéressaient autour d'eux les marchands, les chevaliers, les bourgeois, les pèlerins qui venaient vers ces églises³.

J'aurais mauvais gré, en rapprochant ces passages de ceux où l'auteur revendique pour le poète le droit à l'originalité, où il compare l'auteur de *Roland* à celui d'*Iphigénie*, de crier bien haut à la contradiction. En vérité, il y a des exceptions à toutes les règles, il y a des priviléges pour le génie, et M. Bédier était fondé à mettre dans un rang à part l'immortel inconnu qui nous a donné la version d'Oxford du *Roland*.

Au surplus, Turol n'est pas seul à recevoir, dans ces quatre volumes, un traitement de faveur. Je suis loin de m'en étonner. Au contraire, je ne puis que ratifier, sans réserves, l'éloge de ce « poète d'imagination forte et grande⁴ » qui nous a donné l'une des versions de la glorieuse défaite de Guillaume, celle intitulée *Aliscans* ; j'applaudis des deux mains M. Bédier, lorsqu'il apprécie ainsi l'auteur du « remaniement » du *Coronement Looïs* qui nous a été conservé : « Son travail ne représente pas l'opération d'un maladroit, d'un gâcheur de métier, mais l'effort réfléchi d'un artiste qui essaye d'organiser une matière trop riche et trop grossière, d'élaguer, d'alléger, de composer⁵. » Et je le suis de grand cœur, lorsque, dans des termes plus généraux, il écrit ceci : « Ces auteurs de chansons de geste n'étaient pas tous des illétrés ; beaucoup étaient d'anciens clercs. » J'interromps la citation pour en signaler la portée. D'anciens clercs, soit, et ceci me convient fort, car s'ils étaient

1. IV, 368.

2. IV, 380.

3. IV, 429.

4. I, 384. Voy. encore I, 419, où l'auteur qualifie de poète l'auteur des *Enfances Vivien* ; I, 425, où il attribue la même qualité aux remanieurs de la *Chevalerie Vivien*.

5. I, 304. Voy. 307 et suiv., où M. Bédier soutient fort équitablement que les conditions de l'œuvre d'art n'étaient pas moins rigoureuses au XII^e siècle qu'aujourd'hui, que les « exigences de la logique... étaient les mêmes », etc.

clercs, ils n'ignoraient pas le latin et ils avaient pu, de leur éducation classique, recevoir la divine impulsion qui a fait un Dante en Italie, comme elle nous a valu un Turold, un auteur d'*Aliscans*, etc.¹.

Mais reprenons la citation au point où nous l'avions laissée² : « ... Sans les supposer plus érudits que de raison et sans imaginer qu'ils aient pâli sur le texte des chroniques carolingiennes, ne peut-on pas croire que parfois la connaissance de quelques faits de la vie de leur héros a pu, *par l'intermédiaire des clercs*, filtrer jusqu'à eux? »

J'ai souligné ces cinq mots, on devine pourquoi. M. Bédier ne pouvait pas, étant donné son point de vue, ne pas les écrire. Il me pardonnera de les effacer et de croire que les auteurs de *Roland*, d'*Aliscans*, du *Coronement Looïs*, etc., se sont fort bien passés de leurs collègues de la cléricature pour compulser, le moment venu, quelque chronique, voire quelque chartrier. Le tort, en cette matière, est de céder aux tendances généralisantes, de ne pas envisager chaque cas en particulier. N'est-il pas certain qu'à cette époque, bien plus qu'à la nôtre, il n'y a pas eu deux écrivains dont la culture fut identique? Ne va-t-il pas de soi que chacun d'eux eut, comme ses confrères de la lyrique et du roman, ses attaches mondaines et, si j'ose parler ainsi, son cercle de relations? Le nier, c'est oublier délibérément qu'au temps où ont été composées nos meilleures chansons, il y avait des cours accueillantes aux auteurs de narrations. Wace, Benoît de Sainte-More, les auteurs anonymes d'*Énéas*³ et de *Thèbes* et bientôt après Chrétien de Troyes, Gautier d'Arras, Jean Renard⁴ et tant d'autres prennent la plume pour plaisir à

1. Voy. II, 111, le poète d'*Aquin* (c'est-à-dire d'un poème médiocre de valeur comme d'étendue) visitant « le pays en tous sens au moment d'écrire son roman, prenant des notes, choisissant son terrain », connaissant minutieusement les lieux où se passe l'action, habile à « authentifier ses récits tendancieux par le témoignage de monuments connus de tous, de lieux universellement vénérés, de traditions locales accréditées par ailleurs », etc. (p. 133). Ne dirait-on pas Flaubert préparant sa *Salammbô* ou Zola acharné à l'élaboration de ses *Rougon-Macquart*?

2. I, 228.

3. Pour les relations d'*Énéas* avec l'épopée, voy. la dissertation allemande de M. Dressler.

4. Voy. sur cet écrivain, dans les *Mélanges Wilotte*, le beau travail de M. Charlier et l'édition récente du *Lai de l'Ombre* (préface, p. vii et suiv.).

des princes et non à des moines¹; lorsqu'on voit, dans plusieurs poèmes de sa geste, Guillaume d'Orange accompagné d'un jongleur qui enregistre ses exploits, on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il y a là un écho du réel.

En tote France n'ad si bon chant[é]jur
N'en bataille plus hardi ferœur
Et de la geste li set dire les chançuns...²,

ainsi s'exprime l'auteur de l'archaïque et émouvante *Chançon de Guillaume*, récemment découverte, et son témoignage vient, d'une façon assez inattendue, confirmer celui de Henri de Huntingdon (et aussi de Gaimar et de Wace), nous montrant Taillefer qui chante, lui aussi, les exploits de Roland sur le front des troupes et porte le premier coup à la bataille de Hastings. Que nous voilà loin du mercantilisme de pauvres diables, aux gages d'un portier de couvent!

Je ne puis donc admettre qu'une cloison étanche ait jamais séparé nos jongleurs des écrivains professionnels, à qui va la faveur des princes et des seigneurs. Tout au plus est-il vraisemblable que, fixés à des cours ou dans des châteaux, les derniers pouvaient et devaient nous offrir des œuvres plus achevées, d'une facture plus égale, écrites dans un style plus personnel. Et il est exact que, d'une façon générale, les variantes de nos romans, dans les manuscrits qui nous les conservent, offrent moins de jeu que celles des chansons, dont nous avons pourtant aussi des transcriptions parfois très soignées dans des manuscrits luxueux. Les auteurs de chansons n'étaient pas nécessairement des gens « de médiocre culture »; ils avaient beaucoup couru le monde, soit, mais ils avaient aussi beaucoup retenu, et plus d'un aurait pu dire comme Garnier de Pont-Sainte-Maxence, non sans quelque emphase :

Tuz li munz est miens envirun.

C'étaient, pour les romanciers proprement dits, des confrères, parfois des concurrents redoutables. Il ne manque pas d'attestations de la rivalité des uns et des autres. Eût-elle

¹. Voy. dans Faral, *op. cit.*, p. 312, une longue liste de ménestrels attachés à des seigneurs.

². Éd. Baist, 1250-1260.

existé, cette rivalité, s'ils avaient eu des vies aussi profondément distinctes, des mentalités préparées par des éducations dissemblables, enfin des publics différents? Au surplus, nos romans, surtout au début, sont visiblement écrits sous l'influence des chansons de geste; les allusions à Charlemagne, à Roland, etc., y fourmillent¹. Tel épisode du roman de *Thèbes* est certainement emprunté à la chanson de *Roland*². De celle-ci, combien de démarquages ont dû être faits! Dans les trois versions qui nous restent de la mort héroïque de Vivien, j'espère avoir établi qu'on l'avait mis à contribution, et dans toutes trois de façon indépendante³.

Il semble donc que, de 1120 environ (sinon dès une date antérieure) à la fin du XII^e siècle, se soient opérées des infiltrations qui nous échappent encore en partie, parce que nos recherches se sont, d'ordinaire, limitées soit à l'épopée, soit au

1. Pour *Troie*, voy. mes observations, *Moyen âge*, 1914, p. 104, 108, etc. Pour *Thèbes*, M. Salverda de Grave a dit l'essentiel dans les *Mélanges Wilmotte*, 597. Trois allusions au seul *Roland* y attestent la popularité de la chanson. Pour *Erec*, c'est-à-dire le premier roman de Chrétien, à peu près contemporain de *Troie*, une simple lecture est largement démonstrative. Le style du roman reste celui de l'épopée par places et dans la mesure où s'y prêtent l'octosyllabe et un tour narratif dissemblant (voy. 2137 et suiv.; 2874 et suiv.; 3685, 3772 et suiv.; 5939 et suiv.). Aux vers 5778-5779 sont mentionnés des héros de geste dont deux au moins nous sont rendus familiers par des textes, Thibaut l'Esclavon et Fernagu. Mieux encore : vers 6925 et suiv., Chrétien raille le ton hyperbolique des auteurs de « gestes », qui, à l'occasion d'une fête, parlent de « cinq canz tables » dressées dans un palais, alors qu'il y en a peut-être vingt ou trente. « Mangonge sembleroit trop granz. Se je disoie... », donc si je m'exprimais comme eux. Mieux encore : Chrétien les appelle des hâbleurs aux vers 6679 et suivants, et c'est pour employer lui-même une hyperbole dont peut-être ils rougiraient! Après avoir dit qu'en comparaison d'Arthur, Alexandre le Grand fut « chiche », il ajoute :

« César, l'anperere de Rome,
Et tuit li roi, que l'an vos nome
An diz et an chansons de geste,
Ne dona tant a une feste
Come li rois Artus dona
Le jor que Erec corona »

(v. 6877-6882).

2. Celui de l'ambassade d'Otes, désigné par Ates, comme Ganelon par Roland, et dans les mêmes termes. Comparez *Roland*, 274 et suiv., avec *Thèbes*, 3653 et suiv., et particulièrement 308 et 318, à peine modifiés dans *Thèbes*. Au surplus, innombrables seraient les passages à aligner si l'on voulait établir dans le détail l'influence exercée par Turold.

3. Dans un mémoire auquel j'ai déjà fait allusion et qui est imprimé dans la *Romania*, t. XXXIV, p. 55 et suiv.

roman¹. Que l'on note encore ceci : de même que nous possérons deux, parfois trois versions de la même histoire héroïque (c'est le cas pour tel exploit de Guillaume, pour la mort de son neveu Vivien, etc.), de même les variantes d'un thème narratif à succès ne sont pas rares ; pensez aux deux *Tristan* conservés (sans parler des *Folies Tristan* et des lais du *Chievrefeuil*) et à ceux de Chrétien et de La Chièvre perdus, aux versions multiples de la fable d'*Ille et Galeron*, aux deux versions de *Flore et Blancheflor*, etc., etc. Il y a plus. La comparaison de plusieurs versions d'un même thème épique, par exemple celui de la mort de Vivien, est singulièrement instructive. Littérairement, elles se valent. Si la chanson de Guillaume est plus spontanée, plus riche en beautés instinctives, elle est déparée par des gaucheries et aussi par des répétitions que les habitudes de l'épopée ne suffisent pas à justifier² ; les contradictions et les obscurités n'y sont pas rares. Dans *Aliscans*, on observe plus de logique, une meilleure ordonnance et un sens de la mesure bien plus affirmé. Dans *la Chevalerie Vivien*, on ne sait qu'admirer le plus de l'accent héroïque ou de la sobriété d'un style sans bavures. De part et d'autre, la personnalité d'un écrivain apparaît³.

Cette personnalité s'affirme, il est vrai, davantage dans *Roland*. M. Bédier en a fourni une démonstration ingénieuse et, parfois, éloquente. Déjà en 1903, M. Tavernier écrivait : « Eine dieselbe Dichterpersönlichkeit hat frei gedichtet. R. ist Redaktor, Kompilator und Dichter zugleich. Sein Anteil ist so ausschlagsgebend dass man ihn füglich den Dichter des Rolandliedes nennen darf. »

C'est un bel éloge. Il n'a pas paru suffisant à M. Bédier qui, dans des pages impressionnantes, a traité celui dont on ne sait

1. Voy. *Moyen âge*, p. 96, où je constate avec regret cette dualité dans le travail de nos érudits.

2. Je m'excuse de devoir encore renvoyer au mémoire mentionné à la note 3 de la page précédente. « Cet inconnu (l'auteur de la *Chançon*) », y lit-on, « n'a pas hésité, sans souci de la vraisemblance, de l'ordre interne, à se répéter lourdement (cela, on le sait depuis longtemps) ; il n'a pas hésité à modifier la suite nécessaire des faits pour modeler son récit sur le récit d'autrui ; il n'a pas hésité à emprunter à un devancier les termes mêmes dont celui-ci se servait pour peindre des héros qui n'étaient pas ses héros à lui. »

3. Si Jendeu de Brie est, comme l'a conjecturé Gaston Paris (*Manuel*, p. 69), l'auteur d'un *Aleschans*, de la *Bataille Loquifer* et du *Moniage Rainouart*, il prend place, dans l'histoire littéraire, à un rang élevé et, peut-on dire, tout de suite après Chrétien de Troyes et Benoît de Saint-More.

encore s'il s'appelait Turold avec le respect le plus admiratif. A le lire, on n'est plus tenté de se souvenir de ce qu'il a écrit, à d'autres endroits, sur cette tourbe des jongleurs, mettant leur verve intéressée au service de dévotions qui ne l'étaient guère moins. C'est qu'ici il ne peut plus être question d'un « illettré », d'un homme « de médiocre culture ». L'auteur de Roland sait le latin. Après M. Marignan, dont la belle initiative a été ou ignorée ou négligée ou méconnue¹, M. Tavernier, par des rapprochements innombrables, et dont beaucoup semblent décisifs, a démontré qu'il avait lu les premiers récits des croisades ; il a rendu vraisemblable qu'il avait sur sa table de travail l'*Énéide* et la *Pharsale*². Était-il évêque de Bayeux et a-t-il joué un personnage considérable dans la vie politique de son temps ? C'est une autre affaire. Ce qui est certain, c'est qu'il a donné une allure cléricale à son œuvre ; sa connaissance de la Bible et aussi de la littérature ecclésiastique serait difficilement concevable chez un laïque³ ; son vocabulaire est tout imprégné d'une culture qui manquait évidemment à des jongleurs, peut-être aussi à des auteurs profanes⁴. Pour ces raisons et pour bien d'autres encore, *Roland* ne peut être le produit de l'imagination jongleresque, et on serait peu fondé à tirer argument du contenu de l'œuvre en faveur d'une théorie quelconque.

VI.

Clercs ou non, les auteurs des chansons conservées n'ont pas été, en plus d'un cas, les premiers producteurs dans un genre qui avait atteint son apogée dès les premières années du

1. Voy. le long, savant, mais très partial compte-rendu qu'en donne la *Romania*, t. XXXI, p. 404.

2. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. XXVI (voy. notamment p. 7, 39, 155 et suiv.), et déjà *Zur Vorgeschichte*, etc. (*passim*).

3. Voy. *Zur Vorgeschichte des Rolandsliedes*, p. 104, 110, 146, 164 pour les réminiscences bibliques ; p. 122, 123, 129, 139, 182 pour le style spécial à un homme familier avec la lecture des écrits saints ; p. 90, 127, 150 pour des passages où l'on voit Turold s'exprimant comme un clerc officiant ; p. 138, 145, 146, 148, où sont relevés des passages attestant l'emploi courant des pratiques de l'Église dans les circonstances solennelles de la vie, etc.

4. Parmi les mots de nuance cléricale, et dont on note la rareté dans le reste de l'épopée, je citerai *chrestientet*, *diable*, *discipline*, *enluminet*, *glorius*, *herite*, *saintisme*, *Satanas*, *siecles*, *signacle*, *tenebris*, *tenebres*, *virtus* (M. Paris avait déjà reconnu que deux de ces mots, *tenebres* et *siecles*, étaient « empruntés à la langue de l'Église ») ; des expressions comme *as innocenz* ; *lei de salvetet*, *seint parets*, etc.

XII^e siècle. Et si rien ne nous constraint à faire remonter les origines de ce genre aux VIII^e et IX^e siècles, tout nous conseille de ne pas, non plus, exagérer sa promptitude d'éclosion, en niant les étapes par lesquelles on a passé des premières ébauches épiques au chef-d'œuvre de Turold. M. Bédier est d'accord avec le bon sens et les lois d'analogie historique sur ce point essentiel, comme sur bien d'autres : « La question est de savoir, écrit-il, si, pour susciter ces modèles et constituer cette technique, trois siècles, cinq siècles furent nécessaires, ou si ce ne fut pas assez des cent années de ce XI^e siècle qui, dans les divers domaines de l'action et de la pensée, fut l'âge créateur entre tous¹. »

C'est à propos de *Roland* que ces mots ont été écrits. L'étude minutieuse que M. Bédier a faite de la geste d'Orange l'a conduit à des conclusions fort peu différentes. On sait que plusieurs des chansons de cette geste appartiennent à la première moitié du XII^e siècle. Or, notre auteur concède qu'elles sont loin de constituer des originaux : « ... il ne faut pas oublier que les chansons du cycle narbonnais, en l'état où nous les avons, sont pour la plupart des remaniements de romans déjà remaniés ; qu'elles ont beaucoup erré à travers les provinces de la France, de la Picardie, en Champagne, voire en Angleterre, bien loin des routes de Saint-Jacques². » Combien de temps a donc dû s'écouler entre la première élaboration de ces récits émouvants et la forme dans laquelle ils nous ont été transmis !

Il en est de même pour *Raoul de Cambrai*. La présence de trois des personnages de cette « geste » dans deux chartes, dont l'une de 1050 environ et l'autre peu postérieure, préoccupe légitimement l'auteur des *Légendes épiques*. Il se demande si ces chartes ne seraient pas « des faux fondés sur la légende de *Raoul de Cambrai* (que cette légende ait été connue au temps de l'évêque Liébert par un roman en langue vulgaire ou par un écrit monastique). En d'autres termes, Aalais ne serait-elle pas un personnage fictif ? Il y a apparence que non...³. » M. Bédier ne se prononce pas formellement ; mais

1. III, 448.

2. I, 401.

3. II, 384. Voy. encore I, 245 : « Si cette explication n'est pas vraie (je ne vois pourtant pas comment on le contesterait), il restera qu'il a pu exister un poème français du XI^e ou du XII^e siècle, où le Guafier historique, celui du siège

qu'il ait envisagé la possibilité d'un emprunt fait par un texte ecclésiastique à un texte poétique dès 1050 environ, ce n'est pas un trait négligeable ici.

Ce qui ne l'est pas non plus, c'est le témoignage que fournit le fragment de La Haye. Comme on devait s'y attendre, M. Bédier n'utilise qu'avec méfiance ce document, dont l'authenticité et l'âge présumé dérangent quelque peu ses raisonnements ingénieux. Je regrette qu'il n'ait pas pris la peine de l'examiner d'un peu plus près, non que je lui eusse conseillé d'imiter (il en est incapable) la pesanteur tatillonne de M. Gröber, dont la dissertation sur le fragment est un modèle de critique savante et pédante à la fois. Pourtant, tout n'est pas à négliger dans cette dissertation, et je veux en retenir d'abord ceci : la langue du précieux document offre des analogies surprenantes avec celle de nos chansons. Nombreuses sont les tournures familières à l'épopée qui se retrouvent ici¹. Les personnages que cette épopée nous a rendus familiers figurent déjà dans ce texte², et parmi eux il en est qu'on s'attendait d'autant moins à y rencontrer, qu'ils sont d'une apparition peu fréquente dans la geste d'Orange même.

Reste la question de la date du fragment. M. Bédier la résout en un tour de main. Dans son tome IV, il imprime : « Le Fragment de La Haye, que l'on date aujourd'hui de 1040 au plus tôt³. » Dans son tome I, il affirme que « Pertz, puis Gaston Paris et Léon Gautier, par la foi de Pertz, l'ont faussement daté du x^e siècle ». Pourquoi faussement ? La « fine et pénétrante étude de M. Suchier » est-elle donc si convaincante, et cet Allemand aurait-il raison contre nos Français ? Il est permis d'en douter⁴. L'éditeur des *Monumenta*, M. Krusch, a donné une datation qui n'est pas nécessairement convaincante ; il l'a donnée en passant et sans y attacher grand intérêt. M. Demaison est encore moins précis, et il n'est pas téméraire de se demander

de Salerne, jouait un rôle » ; cf. la note. Cf. encore II, 316, où M. Bédier n'entend pas se prononcer entre cinq explications (il imprime : *quatre*), dont l'une veut que « les chansons exploitées au ix^e siècle par le moine de Saint-Gall... n'ont pas cessé de se transmettre à travers les âges, et finalement... ont abouti, au xii^e siècle, à la *Chevalerie Ogier* ».

1. Voy. *Herrig's Archiv.*, t. LXXXIV, p. 309-311.

2. Je signalerai particulièrement la mention de *Borel* (*les filz Borel*, dans la *Cançon de Guillelme*, 379-645).

3. IV, p. 452.

4. I, 172.

si l'on n'en reviendra pas à l'avis de Pertz. Ajoutez que nous avons la version en prose d'un texte rimé. Or, Demaisons la date de la « première moitié du xi^e siècle ». Donc, l'original est antérieur, en toute hypothèse, et, par conséquent, ce n'est rien hasarder que de le dater de l'extrême fin du x^e. Faire remonter à cette date, sinon à 950, les premières productions épiques de la France, ce n'est point s'aventurer ni abuser du crédit que fait le lecteur.

VII.

Sur ce chapitre, au reste, comme sur les autres, il n'est pas impossible d'arracher quelques concessions à l'électisme généreux de M. Bédier. Le radicalisme de son premier volume apparaît sensiblement atténué à la fin du quatrième. Pourtant, dès le début de son enquête, il était conscient de la complexité du problème auquel il allait consacrer tant d'années de sa vie. D'une part, il est, par tradition critique comme aussi par éducation littéraire, de ceux qui connaissent ce qu'on a appelé le tourment de l'unité; de l'autre, il est conscient du foisonnement que manifeste l'élosion de l'épopée aux xi^e-xii^e siècles. Cela, et l'anonymat de beaucoup d'œuvres d'alors, et l'abus des formules, et la simplicité déroutante des thèmes, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour stériliser tant de recherches où s'est butée l'activité de la critique dans ces cinquante dernières années?

Ce qui frappe plus particulièrement dans l'étude sur *Roland*, c'est la prédominance d'un sentiment esthétique, qui tend à faire la part assurément trop belle aux talents poétiques de l'auteur de ce poème (j'y reviendrai) et à perdre de vue trop délibérément les antécédents du texte d'Oxford¹. Ce sentiment rend, à d'autres moments, M. Bédier bien téméraire. Par amour de l'unité, il « entrevoit », par exemple, un poème en cinq parties, qui aurait précédé le *Charroi de Nymes*, et voici comment il s'en explique : « Si l'on essaye de se représenter l'action de ce poème primitif, on voit qu'il ressemblait sensiblement à celui que nous avons et qu'il en était comme un double; mais on voit en même temps qu'il était plus compliqué, plus

1. La fameuse mention de Taillefer (qui déjà chante de Roland et de Roncevaux à la bataille de Hastings) a été plusieurs fois contestée (la dernière par M. Faral, *op. cit.*, p. 57), mais sans raisons valables.

chargé de matière, plus grossier et que le remanieur s'est appliqué à y introduire plus de cohérence et d'harmonie. *On peut en quelque mesure le suivre au cours de son travail*¹.

Que cela soit hypothétique, M. Bédier en a certainement pleine conscience². Mais ce qui est intéressant, c'est la concession implicite qu'il fait à ses adversaires, en formulant une proposition comme celle qu'on vient de lire. A un procédé, trop souvent élevé à la hauteur d'un dogme, il n'oppose pas le procédé simplement contraire. Sa méthode sait être ondoyante; il ne croit pas nécessairement à des œuvres faites d'un jet et jaillissant de l'effort d'un cerveau unique³; il n'est pas insensible aux traces de remaniement, aux indices d'une complexité qui est de tous les temps et de toutes les littératures, et dont la fatalité, aux XII^e-XIII^e siècles, provient moins encore d'une méthode de travail et d'un manque de scrupule que de l'enchevêtement d'une pensée mal disciplinée et d'impressions confuses. Mais ce qu'il affirme, c'est que si « désordonnés » qu'ils soient, les remaniements, dont nous devons bien nous accommoder, ne sont pas

1. I, 302. Voy. 298 : « Ce que nous entrevoyns par delà la *Prise d'Orange*, telle que nous l'avons, ce n'est pas un poème unique, plus logique, plus régulier; ce sont des récits multiples, divergents entre eux, moins cohérents que les poèmes conservés. » Et, plus généralement, p. 401 : « Il ne faut pas oublier que les chansons du cycle narbonnais, en l'état où nous les avons, sont pour la plupart des remaniements de romans déjà remaniés. »

2. I, 303, au bas.

3. Ce serait le lieu de regretter (mais est-on en droit de le faire?) que M. Bédier n'ait pas, avec son ingéniosité si souple, insisté davantage sur le travail poétique chez nos jongleurs, ses lois, ses modes coutumiers, ses exigences et ses lacunes. J'y reviendrai à propos de leurs modèles latins, ou du moins d'une filiation que je crains qu'on n'ait trop négligée. Pour l'instant, qu'il me soit permis d'enregistrer l'aveu de notre auteur, aveu dont la modestie me paraît exagérée. « Le travail poétique qui s'accomplit alors (et qui a pour effet de constituer littérairement la légende de Girard de Roussillon), il serait vain de prétendre en retrouver dans le détail les modes et les accidents divers. » Pourtant suit un timide essai de reconstitution de ce labeur, où l'on voit la place qui revient à la suggestion des ruines antiques, à l'imitation des thèmes d'autres légendes, à l'emploi de ce ressort tragique que constitue la *desmesure* chez Roland et ailleurs. M. Bédier conclut : « Toute la légende de Girard de Roussillon tient en ces quelques données et combinaisons rudimentaires » (p. 86). Il insinue donc ici — mais pour n'en tirer nul parti — l'idée d'une comparaison entre auteurs et entre écrits, et n'est-ce pas là l'essentiel de la critique littéraire? Il admet, en outre, le facteur *public*, si j'ose ainsi dire, mais il n'y insiste pas. Enfin, il néglige la question d'une tradition littéraire, jamais interrompue, avec ses éléments constitutifs inaliénables. Or, c'est là à mon sens ce qui importe peut-être le plus dans l'appréciation de nos vieux poèmes.

nécessairement plus mauvais que les formes les plus anciennes de nos légendes. Il est ainsi conduit à expliquer autrement qu'on ne l'avait fait, en général, les négligences de composition dont fourmillent nos chansons. Celles-ci, « primitivement tout au moins, n'ont pas été faites pour être lues, mais pour être chantées ou déclamées en public par des jongleurs forains, devant des auditoires de fortune¹ ».

VIII.

Ici on me permettra plusieurs réserves. Et, tout d'abord, on ne m'en voudra pas de rappeler qu'à deux reprises au moins², j'ai réuni des textes attestant la destination plutôt aristocratique de la « geste ». M. Faral, qui est d'un avis opposé³, ne me paraît pas avoir infirmé cette manière de voir⁴. Ce que l'on peut lui concéder, c'est que la « geste », peu à peu détrônée par les romans, devint, au XIII^e siècle, un amusement populaire⁵.

1. I, 307.

2. *Bulletin de Folklore* (1899) et *Études critiques sur la tradition littéraire en France*, I, 68 et suiv.

3. Voy. *les Jongleurs en France au moyen âge*, p. 59. Cf. la note 2 : « Comme preuve que les chansons de geste étaient chantées devant le peuple, voy. App. III, 47, v. 4947 et suiv. (le discours du jongleur ne peut s'adresser qu'à un auditoire de place publique); App. III, 201. » De ces deux témoignages, le premier seul offre quelque intérêt. C'est l'appel bien connu à la générosité de la foule que fait le vieilier qui récite *Huon de Bordeaux* (je ne dis pas : l'auteur de *Huon*). Le second témoignage est tout à fait inopérant. Il est emprunté au roman de *Hervis*. Celui-ci, rencontrant des cavaliers qui ont ravi Beatris, les interpelle :

« Est espousée que menés a Laigni ?
Quant jongleur n'i voi, ce poise mi. »

Mais 1^o la présence d'un jongleur à une noce ne signifie rien. Il est, au contraire, d'usage constant que les noces aristocratiques comportent des exécutions de chants et aussi de divertissements plus vulgaires, pour lesquels le concours des jongleurs était requis. Voy. notamment, *Prise d'Orange*, 1881; *Aye, d'Avignon*, 4103 et suiv.; *Erec*, 2036, 2109 et suiv. M. Faral lui-même se charge de nous fournir plusieurs attestations : voy. App. III, n° 112 (*Auberi le Bourgoing*); 113 (*Beuve d'Hantonne*); 122 (*l'Atre perilleus*); 128 (*Trubert*); 155 (*Renart*, I, 2800); 172 (suite de *Perceval*, VI, 203); 183 (*Violette*, 6580); 207 (*Prise de Cordres*, 2097); 212 (*Robert le Diable*, 21); 219 (*Blancandin*, 6130); etc., etc.
2^o Il n'est pas démontré que ce jongleur, qui figure dans *Hervis* et ailleurs, chantât une chanson de geste. Les autres passages de *Hervis* mentionnent un « palais » ; ils ne sont donc pas à invoquer ici.

4. Aux témoignages que j'avais réunis jadis, on pourrait ajouter ceux des *Enfances Godefroi*, 230 (vièlent li noble jongleur); 1739 (maint noble conteur; lisez conteur); *Cast. d'un père*, conte III dans Faral, App. III, n° 205.

5. C'est ce qu'attestent les n° 196, 198, 221, 242, 258, 277, 285, 286 de Faral.

M. Bédier n'est pas, au surplus, farouchement opposé à la thèse que je continue à défendre. Sans doute, il s'étonne, si c'est à la classe guerrière que s'adresse la geste, qu'on ne trouve pas dans celle-ci des dédicaces, des mentions flatteuses, par exemple celle « d'un haut seigneur qui aurait protégé le poète, encouragé son entreprise¹ », que le poète ne recoure pas à la flatterie « qui aurait consisté à rattacher à la lignée de Renaud de Montauban, ou de Girard de Roussillon, ou d'Orlier telle ou telle des familles illustres du XII^e et du XIII^e siècle ».

Que cette objection soit peu opérante, c'est ce qu'il est à peine besoin de démontrer. Dans combien de textes épiques la présence anachronique d'un personnage ne se justifierait d'aucune façon si le désir de plaire et de flatter ne l'y avait introduit? Et peut-on oublier, pour ne citer qu'un fait, cette basse vengeance d'un trouvère, excluant de son œuvre, d'après Lambert d'Ardres, un personnage qui, lui, avait été avare de ses deniers? Mais c'est à M. Bédier, mieux informé, que j'entends demander la réfutation d'une doctrine aussi fragile que celle que je combats. A propos de Raoul de Cambrai et de la légende que nous a gardée le poème portant son nom, ce savant écrit : « Peut-être notre légende... représente-t-elle aussi par quelques-uns de ses traits les préoccupations généalogiques de certaines familles de barons². » Voilà une suggestion précieuse. Il est fâcheux que, tout entier à ses rapprochements clérico-jonglerques, M. Bédier l'ait négligée dans la suite de ses travaux³.

En second lieu, on ne peut tabler sur des procédés uniformes de composition, lorsqu'il s'agit d'œuvres aussi variées de ton et d'esprit — et même de contenu — que les chansons de geste. Parmi elles, combien de véritables romans d'aventures, soumis aux lois du genre, ne diffèrent des contes bretons ou orientaux que par des artifices de métrique ou une moindre finesse d'observation! Les romanciers ne dédaignent pas plus les procédés de l'épopée que celle-ci n'est indifférente aux éléments de renouvellement et de fraîcheur que le roman lui offre. Voyez, par exemple, le début de la seconde version de *Flore et Blan-*

1. II, 302.

2. II, 411.

3. Voy. encore III, 178, où M. Bédier signale une analogie très frappante, en effet, dans l'alternance des Gérard de la dynastie de Blaive, telle que la suite généalogique nous la révèle et telle qu'on la retrouve dans le roman de *Jourdain de Blaive*.

cheflor, que Gaston Paris date encore du XII^e siècle, et vous y retrouverez les formules d'entrée de nos chansons¹ :

Seignor baron, or entendez,
Faites pais et si escouteiz
Bone estoire...

En revanche, consultons Thomas, l'auteur de *Horn et Rimenhild*; son « poème, qui affecte la forme des chansons de geste, est par le fond tout voisin des romans bretons et des romans d'aventure² ». De même, c'est en vers de douze syllabes et en débutant par le même prélude :

Oiez, seigneur et dames, et si nous fetes pais,
Qu'il n'en soit nus noiseus, clers, puceles ne lais...,

que le jongleur qui a écrit *Gautier d'Aupais* nous raconte, dans une langue pittoresque, les aventures de son héros.

Mieux que cela, cette distinction, qui est devenue classique entre romans et chansons, le moyen âge s'en est le plus souvent désintéressé. Est-ce que les auteurs de chroniques ou d'écrits religieux n'enveloppent pas dans la même réprobation ou le même dédain les héros et les actes des uns et des autres³? Et

1. Tirer argument, comme on ne cesse de le faire, de formules telles que *oëz, escotez, etc.*, pour conclure à une récitation orale (je ne dis pas : à une récitation populaire), c'est abuser singulièrement de tours traditionnels, sans grande signification. M. Faral (*op. cit.*) céde à cette tentation (p. 48) lorsqu'il écrit : « On peut tenir pour assuré que... des Vies de saints ont été destinées à une récitation publique. » Je n'entends pas le contredire de façon absolue et même je citerai une attestation formelle du fait, celle du *Triumphus Sancti Remaclii* (voy. *supra*, p. 256, note 3); mais ramener à sa véritable force cet argument tiré d'une formule oratoire. Quand on réfléchit que cette formule reparait avec insistance (pour ne citer qu'un texte) dans un poème de 30,000 vers, le *Roman de Troie*, on est conduit à une extrême circonspection (voy. *Moyen âge*, 1914, p. 105) et, sans nier qu'il ait été fait des lectures de *Troie*, on peut soutenir que ce poème n'est jamais sorti des cercles aristocratiques.

2. Faral, *op. cit.*, p. 189.

3. De ce que les auteurs de *Gestes*, aussi bien que les conteurs de fables et de romans, sont englobés dans la même réprobation ou traités avec aussi peu de déférence, il ne s'ensuit nullement qu'ils aient eu à regretter cette mise à l'écart et que, devenus annalistes ou traités comme tels, ils y eussent trouvé leur avantage. Racine historiographe du roi est bien petit à côté de Racine auteur de *Phèdre*! La belle indépendance des trouvères qui allaient de cour en cour et qui — tel un Chrétien — dédiaient une œuvre à un prince, une autre à un autre prince provenait justement de la libre fantaisie de leur inspiration. Narrateurs d'histoire, ils auraient dû, à tous les feuillets de leur livre, prendre garde aux intérêts dynastiques, pis que cela, aux intérêts de famille, aux riva-

cette manière de confusion, nous la retrouvons chez l'auteur de la deuxième branche de *Renart*, lui-même un amuseur, lorsqu'il dit :

Seigneur, oï avez maint conte
Que maint conterre vous raconte,
Comment Paris ravit Elaine,
Le mal qu'il en ot et la paine,
De *Tristan* que La Chievre fist,
Qui assez bellement en dist,
Et fabliaus et chançon de geste....

c'est-à-dire dans un pêle-mêle où nos textes occupent la plus humble place, puisqu'on les range après les fabliaux¹.

IX.

J'irai plus loin et je soumettrai à mon éminent collègue une autre remarque encore. Les poèmes historico-épiques ne manquent pas et ils forment déjà des anneaux à peu près suffisants d'une chaîne historique. Mais n'y a-t-il à envisager que ces poèmes ? Est-ce que des récits « romancés » en prose n'ont pas pu remplir le même office ? Ils l'ont assurément rempli et j'en vois la trace, variée et abondante, dans les nombreux textes historiques, farcis de légendes, dont la teneur épique embarrasse la philologie, trop rigoureusement astreinte à la règle qui entend séparer

lités et aux rancunes de ceux dont ils dépendaient. Un romancier, à part le compliment qui constitue (en tête ou en queue de son poème) la dédicace de celui-ci, reste maître de son inspiration ; il la dirige comme il l'entend ; il est toujours assuré, si son art plaît à ses auditeurs, de recueillir les applaudissements et aussi la faveur sonnante à laquelle il doit tenir davantage. A cet égard, il convient toutefois d'observer que, par la nature même de leur tâche, les auteurs de chansons se rapprochent plus des annalistes que les romanciers, au sens restreint du terme. Au hasard de la rencontre, ils pouvaient plus aisément se permettre une allusion, glisser un éloge ou risquer un trait de satire, selon les cas. Ainsi doit-on s'expliquer, sans doute, la cruelle peinture que l'auteur de la *Chanson de Guillaume*, sans y être contraint par son sujet, fait de Tedbalt de Blois ; ainsi se confirme le témoignage de Lambert d'Ardes, qui vise peut-être (Faral, App. III, 83^b) Richard le Pèlerin omittant les exploits d'un seigneur d'Ardes parce qu'il lui avait refusé un présent. Mais comment expliquer autrement la version angevine du *Perceval* qu'a adoptée Wolfram d'Eschenbach et les mentions flatteuses de contemporains qui s'étaient dans *Guillaume de Dôle* et dans bien d'autres romans ?

1. Voy. d'ailleurs Bédier, IV, 428, où, incidemment, on signale ces similitudes. Ne verra-t-on pas, plus tard, le même écrivain, Adenet, composer trois chansons de geste et un roman d'aventures ?

les genres. Rien de plus curieux et de plus vain que les efforts des critiques pour justifier, par exemple, dans la chronique de Novalese la présence d'un long épisode, tout épique de ton, dont le Guillaume de nos légendes est l'incontestable héros. Tantôt on a soutenu que cet épisode n'était que le résumé d'une chanson de geste perdue (c'était déjà l'avis de Jonckbloet); tantôt on y a retrouvé la trace plus humble de récits de jongleurs (Pio Rajna, etc.); tantôt on s'est contenté du vague de cette affirmation qu'il avait une « source littéraire » (Gröber); M. Ph.-Aug. Becker, dont j'ai déjà signalé les prédispositions tout opposées, parle hardiment de « klösterliche Herkunft » et se range ainsi parmi les annonciateurs de la doctrine nouvelle¹. En somme, nul ne s'est demandé pourquoi, chez tant de nos annalistes, pour peu qu'ils eussent l'humeur narrante, un sens et un goût du poétique, la légende se mêlait au simple récit des faits, comme elle s'y mêle, et plus délibérément, chez nos hagiographes.

Il me paraît, à moi, que la soudure n'a jamais été aperçue par les gens de ces temps-là; qu'ils l'ignoraient; que sans cela ils l'eussent évitée, ayant comme nous un désir de vérité. Le relatif de notre information ne correspond pas du tout à celui de l'information d'un chroniqueur des XI^e et XII^e siècles, et il n'en faut pas davantage. Ce que notre discernement appelle la légende (et combien de fois n'arrive-t-il pas à la démêler du vrai!) était-ce autre chose, alors, que la vision ornée des faits, la vision plus belle et comme rectifiée et épurée? Depuis Grégoire de Tours jusqu'à Jean d'Outremeuse, quel est donc l'historien qui se cabre devant le merveilleux et, si l'on veut ainsi dire, l'invisésemblable? Est-ce que son Dieu n'avait pas, par des intrusions laissées à son arbitre, le droit et même le devoir de déranger nos habitudes de pensée et de rompre avec le routinier et le fragile de notre judiciaire? La « matière épique » coule à pleins bords pendant ces sept ou huit cents ans. De temps en temps, un artiste la recueille, l'élabore, d'abord en latin, puis en langue vulgaire (romane ou tudesque); s'il a ou croit posséder le don du vers, il versifie; sinon, il se contente de la prose, qui restera plus longtemps latine, non pas seulement dans cette variété de littérature, mais aussi dans le roman au sens étroit du mot, dans l'histoire proprement dite, etc. De là ces *Vitae* et ces

1. Voy. Jonckbloet, *Guillaume d'Orange*, II, 141; Pio Rajna, dans *Romania*, XXIII, 36 et suiv.; Gröber, dans *Herrig's Archiv.*, 84, 302; Ph.-Aug. Becker, *op. cit.*, p. 115.

Historiae, qui sont à leur façon pour plusieurs de nos héros, et des plus fameux (un Roland, un Guillaume, un Ogier), des poèmes à leur gloire et qui, par exemple, ne diffèrent pas essentiellement d'une *Vita Aegidii* (*A. SS.*, 1^{er} septembre), où Charlemagne joue un personnage tout semblable à celui de l'épopée et dont la légende « a passé dans les chansons de geste ». Ces récits naïfs, contemporains de nos poèmes, ne sont, quoi qu'on soutienne, nullement dans un rapport nécessaire avec eux. De même, à des dates approchantes, on voit un rimeur latin, celui du *Carmen de prodicione Guenonis*, et un poète français employer les mètres à leur usage pour des fins identiques, sans souci d'une préséance fondée soit sur l'antériorité, soit sur la dignité supérieure de l'un ou l'autre idiome.

Pour établir entre toutes ces libres formes de l'imagination épique un classement quelconque, je cherche en vain l'ombre d'une raison. Car ni dans le fond, ni dans la forme, en dépit de tant d'efforts critiques vraiment malheureux, je n'aperçois aucun caractère distinctif qui résiste à un examen impartial. Ni dans les thèmes choisis, ni dans l'emploi des sources, ni même dans le style — on l'a vu — les auteurs de chroniques, qui nous content des histoires romanesques, ne diffèrent, à ces époques lointaines, des narrateurs qui font prédominer l'imagination, mais n'ont nulle conscience de leurs égarements littéraires. Il n'y a qu'à remonter cinquante ans en arrière pour trouver un Alexandre Dumas, qui croyait dur comme roc à la véracité de beaucoup de ses récits et qui se serait bien gardé de contresigner l'aveu du grand Mérimée : « Si j'avais le talent d'écrire l'histoire, je ne ferais pas de contes. »

X.

Il est une autre observation que je ne puis m'empêcher de faire en lisant les conclusions de M. Bédier. A le suivre fidèlement dans ses critiques et ses démonstrations, on pourrait ne point se douter de l'existence, aux XI^e et XII^e siècles (mais aussi et surtout au cours des temps qui ont précédé), d'une vaste littérature latine, qui n'est pas du tout celle à laquelle il voue une attention scrupuleuse et, du reste, parfaitement justifiée. Les *Vitae*, les récits pieux, farcis de réminiscences épiques, sont loin d'avoir épuisé toute la verve cléricale de ces époques. Celle-ci s'est épanchée bien plus abondamment et, pour ne rien

dire ni de la lyrique, ni du théâtre, où tant de rapprochements ont pu et pourront encore être faits avec les œuvres en langue vulgaire et où des infiltrations si précieuses ont été mises hors de conteste¹, comment ne pas penser à ces poèmes historiques, dont la publication dans les *Monumenta Germaniae historica* est peut-être le meilleur service qu'une Allemagne érudite, bien différente de celle de maintenant, ait rendu à nos études spéciales?

Que sont donc des ouvrages comme ceux d'Ermoldus Nigellus et d'Abbon, sinon l'attestation très certaine de la persistance d'une tradition littéraire depuis Rome jusqu'à nos auteurs de chansons? Sans doute, à première lecture, on est dérouté et rebuté par la sorte d'ornementation barbare d'un style rocailleux, où brillent de loin en loin, comme des diamants sertis dans un grossier travail de verroterie, des vers choisis, non sans discernement, dans le plus pur de la tradition gréco-latine². Mais ne nous

1. On pourrait (et ici je ne vise pas un seul auteur, mais la généralité de notre critique) appliquer à toute l'épopée latine, qui n'en diffère par aucun caractère essentiel, l'observation que vient de faire M. Foulet sur *Ysengrimus*: « On l'a négligé avec une conscience d'autant plus tranquille qu'on y a vu, dès le début, une œuvre bizarre, capricieuse, d'inspiration toute cléricale et d'influence restreinte, qui pouvait bien recueillir les échos de la tradition populaire, mais qui était trop artificielle pour avoir été à son tour le point de départ d'une nouvelle tradition. » *Le Roman de Renard* (1914), p. 126.

2. Le style populaire — j'entends celui qui, par l'ordre et le choix des mots, semble modelé sur les façons de dire romanes — n'est pas aussi rare qu'on voudrait bien l'affirmer dans l'épopée latine (il est d'usage courant dans la lyrique et dans le théâtre religieux). Voyez notamment un poème sur une victoire de Pépin, que l'éditeur lui-même qualifie de « *inconditum sed vivum* » (Dümmel, *Poetae lat. aev. car.*, I, 116-117); un autre peignant, avec des couleurs très vives, la destruction d'un cloître vers 850 (Dümmel, II, 146 et suiv.); certains passages du *Carmen de bello saxonico*, mais avant tout et surtout le *Walharus*, dont de nombreux vers pourraient être traduits à peu près littéralement en français de 1000-1100. Puisque j'ai mentionné ce poème, je désire indiquer brièvement les analogies frappantes qu'on y relève — et qu'a complètement omissons son dernier éditeur, M. H. Althoff — entre les procédés littéraires de son auteur, sa langue et son style, d'une part, et, d'autre part, le style et les développements épisodiques de nos principales chansons. Toute une série de vocables et de tours trouvent leur justification si l'on admet qu'Ekkehard a écrit son poème (ou a suivi un modèle écrit) dans le nord-est de la Gaule, c'est-à-dire dans la contrée d'où proviennent plusieurs de ses manuscrits, où se passe l'action aussi, et nullement dans la région où le localise la patience routinière de ses éditeurs successifs. Je citerai seulement, en me réservant une étude détaillée, des tours comme *furis de more* (1154), que M. Althoff déclare « *ganz deutsch* » et qui est notre *a larron*, *rationem* (130) et *causae* (323 et suiv.), correspondant à *raison* et *chose afr.*, *vassum* (1311), qui embarrassse M. Althoff et qui est notre *vassal*, simplement; *in*

arrêtons pas à cette sécheresse d'un premier accueil, revenons à la charge, décomposons cette matière lourdement travaillée dans ses éléments constitutifs, et peu à peu, sous l'enveloppe rugueuse, nous apparaît un art qui, dans ses thèmes, ses procédés, son style même, ne se distingue, en rien qui vaille, de celui de nos romanciers du XII^e et du XIII^e siècle.

Comme eux, les épiques latins de France ont à la Bible des obligations qui se traduisent par l'insertion de prières, résumant les articles de la foi et les principales légendes de l'Ancien Testament, par l'emploi de comparaisons ou de métaphores où le génie juif et la vision orientale nous apparaissent bien affublés, mais sont encore reconnaissables¹; comme eux, ils affectionnent certaines figures très simples et déjà familières aux habitudes d'esprit de ceux qui les écoutent²; comme eux, ils

aurem inquit (252) qui est notre *parler à l'oreille; amplexus atque oscula* (222) traduisant notre *acoler et baisier; le gemmatum ensim* (1314) qui fait invinciblement penser à le *ad or gemmet* qualifiant les armes offensives et défensives de nos héros; le *videres* du vers 923, que rend si bien le *vetsiez* des chansons; le vers 1441, intraduisible en allemand et si clair en français, et jusqu'à ce vers (600) ou retentit, dans une réminiscence virgilienne, comme l'écho d'un prototype du *Roland* :

« Concupiens patriam dulcemque revisere gentem. »

A Roland et à sa fin glorieuse, tout fait penser dans le *Waltharius*, le sentiment exalté de l'honneur du pays (1085) aussi bien que la nostalgie de celui-ci; le personnage de Hagen et de son neveu, qui, par la plainte du premier et la résolution de venger le second, semble une première ébauche des deux figures essentielles de l'œuvre française; les épisodes de combat qui forment la plus grande partie de ces 1,456 vers, et dont plusieurs prêtent à d'intéressantes comparaisons de détail (notez, par exemple, Hildegunt, comme Olivier, voyant et annonçant d'une éminence l'approche de ceux qu'il faudra combattre (846 et suiv. = R. 1018, 1028; comp. Abbon, II, 509 et suiv.), l'éclat des armes (187, 836, 923 = R. 1021-2, 1031-33, etc.). La comparaison du héros avec le sanglier (899) et d'autres analogies (notamment la scène des gabs) font plutôt penser à d'autres poèmes, au *Pèlerinage*, par exemple. Mais ce n'est pas le lieu d'insister.

1. Voy., dans le seul *Waltharius*, les vers 19, 20, 75, 82, 92, 100, 103, 106, etc., etc., avec le commentaire de M. Althoff. Voy. aussi, à un tout autre égard, les comparaisons bibliques dans un poème attribué à Angilbert (*op. cit.*, I, 375), chez Paulin d'Aquilée (*Ibid.*, II, 142, v. 6), Abbon, I, 569, et dans Ermoldus Nigellus (*Ibid.*, II, p. 6, v. 58; p. 68, v. 370), où tel personnage est comparé à un lion, à un loup, à un serpent dans des termes rappelant les Ecrits Saints. Quant à l'image du berger et de son troupeau, elle est partout et à toutes les époques.

2. On comprendra que je ne puisse entreprendre ici une démonstration détaillée; j'espère la donner bientôt. Je me bornerai à une ou deux indications. Abbon emploie, par exemple, aussi familièrement que nos épiques le nombre déterminé (*mille*) pour l'indéterminé (I, v. 167, 648; II, 368; com-

réduisent le sentiment de la nature à quelques détails descriptifs qui traduisent des impressions quotidiennes ou, au contraire, la stupeur d'âmes candides aux prises avec l'exceptionnel¹.

Mais c'est surtout dans la peinture de la vie de châteaux et des conflits guerriers que la confrontation devient significative. Qu'ils décrivent une ville², ses habitants, les chevaliers jeunes ou vieux³, leurs femmes⁴, les charmes et les vêtements de celles-ci qui prêtent à tant d'énumérations complaisantes dans nos romans⁵, les armes de ceux-là, qui brillent au soleil et qui, par leur cliquetis, éveillent la terreur⁶; qu'ils nous montrent les guerriers se préparant au combat⁷, lancant leur clamour⁸ ou courant

parez *quingenta* avec la même valeur, 614; *triginta*, II, 190, etc.); les répétitions de mots en tête des vers lui sont aussi familières (hic. 69, haec 252; quae 578, etc.); elles ne le sont pas moins à *Florus de Lyon* (Dümmler, II, 560, v. 9 et suiv.).

1. Comparez les vers 490-495 du *Waltharius* avec R. 814, 1830, etc. De même les « débuts printaniers » étaient de mode des deux parts. Comparez Erm. Nig., I, 105 et suiv., avec R. 1002, *Ch. Guillaume*, 234-235, *Quatre fils Aymon*, 437, 1483, etc.

2. Voy. notamment la description du réveil d'une cité dans le poème attribué à Angilbert (Dümmler, I, p. 370, v. 122 et suiv.), une autre description dans Paulin d'Aquilée (D., II, p. 142), etc.

3. Même cette opposition, familiale à l'épopée (comparez *Roland*, 112-113) des jeunes gens et des vieillards, se retrouve ici (par exemple, dans Erm. Nig., *In laud. Pippini regis*, Dümmler, II, p. 80, v. 25), et il n'y manque non plus le *juvente bele de Turol* (2916) et de tant d'autres textes (voy. Tobler, *Verm. Beiträge*, I, 29, 30); qu'est-ce autre chose que ce vers tout virgilien (mais Virgile n'a pas *juventus*) du *Carmen de bello saxonico* (*M. G. H.*, XV, 1226) :

« Hinc major numerus, hinc bello clara juventus. »

4. Le regret des épouses absentes est ici comme dans *Roland* (820) la *Chanson de Guillaume* (585), etc. Voy. *Carmen de b. s.* (*Ibid.*, 1224, v. 212) = *memor uxorisque domusque*. Et je ne puis pas ne pas faire ici le rapprochement entre ce même texte et le *Coronement Lootis*, à propos de l'allusion répétée aux veuves dépourvues et aux orphelines que fait la guerre (*M. G. H.*, XV, 1219, v. 13-14, 23, 82, etc.; *Cor. L.*, v. 67, 83-84). C'était un lieu commun épique.

5. Jomets les descriptions de la beauté et du luxe des femmes, qui seront ailleurs l'objet d'une étude spéciale; je signalerai seulement dans Erm. Nig., IV, 375 et suiv., et déjà *in Laud. Pipp.*, v. 37 et suiv., de très curieux détails de toilette et d'attitude féminines dans Angilbert (*op. cit.*, v. 212 et suiv.), où chaque vers éveille une comparaison, et les dialogues de femmes, qui ne sont pas rares; voy. Abbon, I, 126.

6. Comparez avec Angilbert, v. 476 et suiv.; Erm. Nig., IV, p. 1227, v. 166; *Waltharius*, *passim*, etc.; Abbon, I, 262; II, 197; *Carmen de b. sax.*, ce lieu commun de nos poèmes.

7. *Waltharius*, 183, 996; *Carmen de b. s.*, *M. G. H.*, XV, 1221, v. 102; Abbon, I, 117, 261; II, 10, 13.

8. Voy., notamment, Erm. Nig., III, 345 et suiv.; Abbon, II, 10, 13.

sus à l'ennemi¹, non sans échanger avec lui des provocations grandiloquentes²; qu'ils nous fassent assister au couronnement d'un roi³, à l'envoi d'un messager⁴, à un festin⁵, à une scène de chasse⁶ ou de carnage⁷, qu'ils louent le cheval du

1. Chacune des phases de ces combats mériterait une étude parallélique que je ne puis entreprendre ici. Je noterai seulement les analogies dans les coups portés, comme aussi l'échange de provocations (*Waltharius, passim*; Erm. Nig., I, 353 et suiv.; Abbon, II, 48, 210).

2. On n'a pas assez remarqué la place vraiment exorbitante qui est faite aux discours, dialogues et monologues dans l'œuvre de Turol. La statistique des mille premiers vers m'apprend que sur ce nombre il en est 655 où le poète cède la parole à ses héros. Charlemagne a, pour son compte, 52 vers; Roland n'en a que 48; Naimes en obtient 26; mais le plus avantage est Ganelon, qui parle vingt-six fois et se voit attribuer le chiffre exorbitant de 189 vers, soit 19 % du total. La principale différence entre l'épopée latine et l'épopée française est dans la discréption que montre la première et l'abus que fait la seconde des développements oratoires. Elle s'explique par la récitation orale qui devait singulièrement animer les dialogues presque continus reliés par de courts récitatifs.

3. On trouvera dans Ermoldus Nigellus, particulièrement, des pages abondamment descriptives sur la vie des cours, leur faste, etc. Mais depuis Sedulius Scottus jusqu'au XII^e siècle, que d'autres citations pourraient être faites!

4. Comparez le message impérial adressé à Murmanus, roi des Bretons, à tous ceux que nous décrivent les jongleurs (Erm. Nig., III, 142 et suiv.); comparez encore le *Carmen de b. s.* (*op. cit.*, p. 1221).

5. Les descriptions de festins sont fréquentes. Je ne citerai que *Waltharius*, 287 et suiv.

6. Déjà chez Angilbert on trouve une scène de chasse très curieuse (*op. cit.*, I, 373) qui raccorde l'art de ce familier de la cour palatine à Virgile (*Aen.*, IV, 151 et suiv.) et Ovide (*Métam.*, VIII, 329, et XIV, 342 et suiv.), en passant par Prudence et Fortunat. Angilbert a été imité par Modwenna, qui lui-même est mis à contribution par Ermenric. Ermoldus Nigellus paraît l'avoir connu. D'autre part, nous voyons Modwenna vanté par d'autres poètes, par Walafrid (*Zeits. für deutsches Altertum*, XXI, 8 et suiv.), par Florus, diacre de Lyon. De même qu'Angilbert, Modwenna connaît, outre ce dernier, dont il fait un nouvel Homère, Alcuin, Théodulfe, évêque d'Orléans, Einhard, tous fameux de leur temps et comblés de faveurs. Théodulfe, considéré comme le premier poète de son époque, a suivi patiemment Virgile, Ovide, Prudence et Fortunat. Lui-même est loué par Loup de Ferrières. De même Raban Maur a non seulement pillé Virgile et Ovide, mais il nous déclare qu'il s'est inspiré de Prosper d'Aquitaine, de Sedulius, etc., en écrivant son poème à la louange de la Sainte-Croix; il est encore loué de l'avoir composé par Sigebert de Gembloux, qui le déclare « mire varietate depictum ». Des exemplaires de cet ouvrage furent envoyés au pape, à Louis le Pieux, aux moines de Saint-Denis. La même familiarité avec Virgile, Ovide, Prudence, Sedulius est attestée chez Walafrid Strabon (Dümmler, *op. cit.*, I, 387, 440; II, 262). Ainsi la tradition ne fut jamais interrompue.

7. Les récits de batailles, de prises et de sacs de villes sont innombrables dans l'épopée latine. Dans le seul Abbon on trouve de nombreux éléments de comparaison avec nos chansons.

héros¹, que celui-ci prononce un discours² ou qu'il ait un songe³, toujours ils se servent des mêmes tours que nos trouvères et font naître dans notre esprit des visions identiques. S'excusent-ils de s'être attardés en route ou renoncent-ils à exercer leur talent descriptif, parce qu'ils se sentent impuissants, ils parlent encore comme nos auteurs de chansons⁴. Leur vocabulaire, malgré les inévitables différences de temps, de lieu, de ton et de langue aussi, est émaillé de mots et de tours qui deviendront familiers à l'épopée française⁵. En somme, le fond même (et j'entends par là non un canevas plus ou moins historique, mais bien l'art de développer, d'animer des figures et de peindre la vie ambiante) et la forme de leurs ouvrages nous font également ressouvenir de cette poésie des jongleurs qui se raccorde filialement à la leur et, comme elle, cite, à l'occasion, Homère et Virgile⁶ et invoque la « geste⁷ » pour confé-

1. Voy. Angilbert, *op. cit.*, 165 et suiv. Guillaume de Toulouse, s'adressant aux assiégés dans Erm. Nigellus, parle d'un cheval

« Cernis equum, maculis variisque coloribus aptum
Quo vehor... »

Ce cheval, qui vient tout droit de l'*Énéide* (V, 565; IX, 49), nous le connaissons très bien d'après nos chansons.

2. Pour les discours des héros, voy. Erm. Nig. pour Louis le Pieux (I, 121 et suiv., 280 et suiv.) et Guillaume de Toulouse (I, 143). Tout l'épisode de début du *Coronement Loois* semble n'être qu'un décalque maladroit d'Erm. Nigellus, II, 30 et suiv.; il y a dans les analogies une littéralité qui me paraît exclure deux inspirations indépendantes. Il y aurait aussi à signaler l'éloge funèbre des guerriers, familier à l'épopée, et qu'on retrouve ici (par exemple chez Paulin d'Aquilée, D. II, 142). C'est une tradition antique.

3. Je signalerai le songe de Charles dans Angilbert (*op. cit.*, p. 374, v. 326) et celui de Hagen dans *Waltherius* (621 et suiv.), qui voit un ours dévorant son roi (comparez Roland, 836, *avistion d'angele*). C'est le langage même des Évangiles (voy. *Luc*, XXIV, 23) et aussi celui des Vies de saints (voy. par ex. ASS. Sept., V, 522 : *Quae monita fuit visione angelica...*).

4. Cf. *Waltherius*, 1451; Erm. Nig., *In laudem Pippini regis*, v. 169; le poème sur Louis, II, 51; Abbon, II, 544, 577.

5. Deux seuls exemples entre vingt : *flos* a ici la même acceptation que *flor* dans *Roland* (2431, 3173). Voy. Baudri de Bourgueil (*Bouquet*, IV, 251) : *flos abbatum*. De même *honos* a la même acceptation, nullement classique, de fief, possessions. Voy. Abbon, II, 551.

6. Au début du premier livre d'Erm. Nig. et aussi du *Carmen Panegyricum de laudibus Berengarii*, comme au vers 2616 de *Roland*, mais avec plus d'à-propos et de justesse.

7. L'auteur de l'éloge des rois carolingiens, écrivant vers 844, s'adresse ainsi à Charles le Chauve (Dümmler, II, 145) :

« Cum scribenda tibi fuerint insignia gesta

Prosequar... »

rer à ses inventions, souvent intéressées et toujours arbitraires, une plus grande autorité.

XI.

Arrivé au terme d'une étude déjà trop longue, je ne puis multiplier et approfondir ces parallèles. Ce sera une tâche prochaine, pour l'accomplissement de laquelle j'ai besoin d'un certain crédit. Il m'importait seulement de fixer ici quelques points de repère et de préciser les raisons pour lesquelles je ne puis accepter tout d'une doctrine qui résolut, à l'aide de localisations géographiques et de concomitances historiques, un problème qui est, d'essence et de traditions, un problème d'esthétique. Sans doute, cette doctrine n'est pas, proprement, celle de M. Bédier, ou du moins si ce dernier a fait de ses recherches toponymiques et de l'étude des *Vitae* son principal objet, il n'a pas méconnu tout l'intérêt des questions d'art, et son analyse de *Roland* restera une merveille de pénétration psychologique et de finesse littéraire.

Pour le restant, c'est-à-dire pour ce qu'elle combat et tente de refouler dans le passé aboli, la théorie du savant professeur du Collège de France s'impose à notre respect comme l'essai le plus complet et le plus satisfaisant qui ait été accompli dans une voie nécessaire. Que la vieille thèse, chère à nos maîtres (d'une continuité d'élaboration épique en langue vulgaire, depuis les événements accomplis jusqu'aux premières chansons conservées), soit devenue caduque, cela me paraît certain. Comme M. Bédier l'a spirituellement démontré, les contradictions violentes et répétées auxquelles nous mène cette thèse sont la meilleure preuve de sa fragilité : « Les critiques mêmes qui ont risqué les identifications les plus téméraires sont restés sceptiques à l'égard des identifications de leurs émules. Tel défendrait de son sang un Caribert de son invention qui ne risquerait pas un liard au profit d'un Isembard inventé par son frère¹. »

La raison en est bien simple ; c'est que nous nous trouvons en présence de constructions idéologiques, dues à une poussée romantique, et nullement d'une série d'enquêtes menées, impar-

De même, Angilbert avait dit :

« Restaurat proprii qui *publica gesta parentis*
Bellipotens, animosus heros, fortissimus armis. »

Et ceci aide à éclairer le sens de notre afr. *geste*.

1. IV, p. 356.

tialement, avec le seul respect des textes et de l'histoire. « Tous ces poèmes hypothétiques, que l'on suppose contemporains des événements, cantilènes, ou chants lyrico-épiques, ou épopées carolingiennes, ou chants hérités de l'épopée mérovingienne, de quelque nom qu'en les appelle, sont nés au XIX^e siècle du besoin logique qu'en avait d'expliquer l'historicité des chansons de geste. Ils ne sont rien que les noms qui expriment ce besoin¹. »

La réaction contre les excès de cette critique conjecturale s'annonce depuis quelques années déjà. En Allemagne, les travaux de MM. Ph.-Aug. Becker² et Tavernier l'ont préparée et, dans une certaine mesure, rendue sympathique à la science entière. M. Rajna avait déjà réglé son compte à la théorie des cantilènes qui, jadis, recueillait les plus flatteuses adhésions. Il n'a pas été indifférent que la théorie tout aussi hasardeuse des origines britonniques de notre roman trouvât des incrédules, puis des adversaires, non seulement en France et ici, mais surtout en Allemagne, où MM. W. Förster, Golther, etc., lui ont porté de rudes coups. Ainsi sommes-nous ramenés, en pente douce, à des vues plus saines. Non que la collaboration des moines et des jongleurs soit destinée à devenir une nouvelle panacée que l'on substituerait à l'ancienne, mais, en rétablissant dans ses droits la pensée érudite, même mise au service d'assez vilains calculs, en reconnaissant le rôle important des sources latines, hagiographiques, historiques ou même profanes, MM. Bédier et Faral³ ont eu le très sérieux mérite de nous rapprocher d'une conception moins aprioriste de notre passé intellectuel, de nous en dévoiler la médiocrité embryonnaire au X^e siècle, dans ces Vies de saints qui sont probablement les seules cantilènes qu'en ait chantées sous leur forme exiguë, fruste et pourtant si pleine d'émotion, de nous permettre de conjecturer un XI^e siècle tout bouillonnant de vie héroïque et aussi d'activité épique. Si ces trop rares documents ne suffisent pas à nous expliquer la soudaineté d'une élaboration littéraire, dont il faut aller chercher ailleurs les éléments les plus détermi-

1. IV, p. 57.

2. Et surtout son *Grundriss der altfranzösischen Literatur* (I Theil, 1907), si riche en suggestions nouvelles.

3. Voy. de ce dernier le livre sur les jongleurs, publié dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Études* (fasc. 187) et mentionné plus haut et, plus récemment, ses *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois*, que j'ai analysées dans la *Romania* (XLIII, 107).

nants — ce que j'ai essayé d'indiquer plus haut — ils n'en contiennent pas moins des sources d'inspiration, dont nos maîtres s'étaient obstinément refusés à reconnaître le jaillissement.

Ce n'est pas tout. Nous devons encore à MM. Bédier et Faral, mais plus particulièrement au second de ces savants, d'entrevoir, enfin, par quelle transmission laborieuse et gauche certains thèmes littéraires, certaines imaginations et jusqu'à des procédés et des figures de style et des maximes, qui fleurissent dans le maigre parterre de nos vieux poèmes et surtout de nos vieux romans, ont été offerts le plus souvent, non, comme on l'avait dit, à des foules, mais à une élite qu'on peut supposer fort restreinte. Combien cette élite fut ravie, dans l'ignorance où elle était du latin, de pouvoir communier avec le génie antique, même sous des espèces rudimentaires et à travers d'humbles tâtonnements, c'est ce qu'attestent, dès le milieu du XII^e siècle, les innombrables traductions et imitations de Virgile, d'Ovide, de Stace, etc. Il y eut là une véritable Renaissance, à certains égards plus spontanée que celle de la fin du XV^e siècle et d'un plus soudain retentissement.

M. WILMOTTE.

P.-S. — Je venais de corriger les dernières épreuves de cette étude, lorsque mon éminent collègue, M. Jeanroy, a bien voulu me signaler et me confier une étude de M. Salverda de Grave, insérée dans le dernier *Bulletin* de l'Académie d'Amsterdam (*Over het Ontstaan van het Genre der « Chanson de Geste »*). Il y a entre les vues de ce savant et celles que j'expose ici plus d'une analogie de tendances et de détail; je m'en réjouis d'autant plus vivement que mon collègue hollandais et moi nous sommes arrivés, par des chemins différents, à des conclusions identiques sur la persistance d'une tradition lyrico-épique aux IX^e et X^e siècles, pour ne rien dire des temps qui ont précédé. M. de Grave est toutefois plus enclin que je ne le suis à des rapprochements, un peu artificiels, avec nos chansons populaires modernes; enfin, il attache à l'élément musical un intérêt d'ailleurs justifié.

M. W.

LE SAC
DE
L'HÔTEL-DE-VILLE DE STRASBOURG
(JUILLET 1789)

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION EN ALSACE

(*Suite et fin*¹).

V.

La journée du 21 juillet.

Le mardi, 21 juillet, au matin, le Magistrat se réunissait, selon ses promesses, confirmait, en séance plénière du Sénat et des Vingt-un, le décret rendu la veille — non pas, semble-t-il, sans un suprême effort de résistance de la part des derniers intransigeants² — et décidait qu'on demanderait au roi de le ratifier également. Puis, sans plus tarder, la pièce authentique fut envoyée aux représentants, qui firent imprimer sur-le-champ et afficher partout cet engagement solennel; en même temps, le Magistrat votait l'abolition des droits d'octroi et d'accise et une forte diminution de la taxe sur la viande. Cela fut fait avant midi et toute cause de troubles semblait ainsi écartée, quand de singulières rumeurs commencèrent à se répandre par la ville, à y semer l'inquiétude et à surexciter de nouveau les esprits à peine apaisés. Le Magistrat, disait-on, revenait sur ses promesses; il ne se regardait pas comme lié par la signature de quelques-uns de ses membres; les concessions relatives au prix

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 26.

2. En définitive, le vote fut pris à l'unanimité après que l'ammeistre Mathias Zaepffel, qui présidait la séance, eut prononcé quelques paroles dignes sur la situation douloureuse dans laquelle on se trouvait. On les trouve chez Strobel-Engelhardt, t. V, p. 316.

de la viande et du pain ne seraient pas maintenues, etc.¹. Il n'est pas possible de ramener directement à certains groupes ou à certaines individualités l'origine de ces rumeurs qui furent évidemment disséminées dans les différents quartiers vers le même moment, c'est-à-dire vers midi. Mais toutes nos sources sont d'accord sur ce point : les bruits ne sont pas le fruit du hasard ou d'un simple malentendu ; ils ont été *intentionnellement* répandus pour troubler la tranquillité publique. « La cabale », dit le rapport des représentants, « l'envie, la fureur, le désir du pillage, d'autres passions dont Dieu connaît les moteurs, et dont le temps découvrira peut-être la trame, avaient répandu le bruit insidieux, faux et calomnieux que le Magistrat s'était rétracté de l'arrêté de la veille². » La même impression se dégage des récits plus succincts de Hermann³, de Friesé⁴, de G. Harthmann⁵, de l'auteur des *Révolutions d'Alsace*⁶ ; il y eut concert de meneurs agissant dans la coulisse pour réaliser cet assaut de l'Hôtel-de-Ville que la capitulation brusque du Magistrat avait empêché dans l'après-midi du 20 juillet. Ils ont dû se mettre à l'œuvre d'assez bonne heure déjà, puisque les représentants « eurent occasion de remarquer que cette calomnie échauffait les esprits » *avant même* que « le décret confirmant la ratification pleine et entière du cahier » fut imprimé. Quand l'impression fut terminée, ils se hâtèrent d'en donner lecture « au peuple qui nous menaçait jusqu'au haut de l'escalier de la salle dans laquelle les représentants furent rassemblés », c'est-à-dire sans doute dans la salle du *Miroir*⁷.

1. Il en est fait mention dans le récit *Wahre und authentische Nachricht*, trouvé par M. Eimer aux archives de Carlsruhe (Eimer, p. 73).

2. Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 130.

3. *Notices*, t. I, p. 109.

4. Friesé, t. IV, p. 255.

5. Récit de Harthmann, *passim*.

6. « Bien persuadé que le Magistrat n'a plié que par nécessité, le peuple l'insulte encore... Des misérables, avides de pillage, publient que les magistrats s'étaient rétractés, qu'ils allaient hauser le prix des denrées. Des affiches font voir que la diminution du sou par livre que les bourgeois avaient demandée n'était en effet que d'un liard. *On assure que le baron de Klinglin n'a pu retenir ses larmes en l'annonçant au peuple.* » (C'est nous qui soulignons ce dernier passage.)

7. Il faut bien que cette scène se soit passée dans ce dernier local, parce que les représentants n'avaient rien à faire à l'Hôtel-de-Ville et que d'ailleurs il ne fut envahi que plus tard.

« En vain », continue le rapport, « réunis à l'état-major¹, expliquâmes-nous avec force et confiance que toutes les demandes de la bourgeoisie étaient accordées. On nous arracha le papier des mains avec fureur, criant, mais on ne diminua rien, parce qu'on avait abusé de la crédulité des instruments de ces désordres en leur persuadant que tous les octrois devaient cesser, qu'à Paris on avait démolî les bureaux d'aides et de perceptions et que tout serait à meilleur marché en intimidant les magistrats. » C'est ainsi que le *mouvement politique* se changeait en une émeute provoquée par la *crise économique*, vraie ou prétendue, puisque cette dernière permettait de mettre plus facilement en branle la populace.

La situation parut subitement bien grave aux bourgeois libéraux qui, tout à l'heure, se croyaient les maîtres de l'heure. « Nous entendîmes avec effroi les hurlements s'accroître », avouent-ils eux-mêmes ; « en descendant, nous vîmes la place remplie de femmes, d'enfants, de soldats sans armes². M. le lieutenant du roi³ fut prié de trouver un moyen de faire retirer la troupe non armée dans ses quartiers. » Cela se passait vers quatre heures ; M. de Klinglin ne se pressa nullement de satisfaire à ce voeu, car c'est vers six heures seulement que l'état-major « fit battre la générale pour la retraite des troupes⁴ ». Jusqu'à ce moment, les soldats débandés stationnaient au milieu de la populace et, si je comprends bien un passage du rapport des représentants, ce sont même eux qui distribuaient les « billets séditieux » portant ces mots : « Citoyens, attaquez ! Nous aimons à manger la viande à aussi bon marché que vous⁵ ! » Friesé raconte qu'après trois heures on vit « des ouvriers qui travaillaient sur des chantiers hors ville abandonner leur besogne et se retirer en hâte, sans dire à leurs patrons où ils allaient ; d'autres artisans quittaient leurs ateliers, le marteau ou la pince à la main, et se dirigeaient en hâte vers la place du Marché-aux-Herbes ; les com-

1. Il s'agit probablement de M. de Klinglin, qui siégeait, on s'en souvient, parmi les représentants.

2. Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 130.

3. M. de Klinglin.

4. *Rapport* (Reuss, t. I, p. 131).

5. Je me crois en droit de leur attribuer la distribution de ces billets puisque le *Rapport* dit que c'est ce fait qui poussa l'état-major à faire battre la générale.

pagnons menuisiers et maçons connaissaient d'avance l'heure de l'attaque¹. Il y a donc eu, bien évidemment, entente tacite et mot d'ordre préalable au sujet de ce qui allait se passer².

En présence de ces dispositions non équivoques de la foule amassée devant l'Hôtel-de-Ville, l'inertie des autorités militaires fut incroyable et scandaleuse³. Sans doute, il est à peu près impossible d'arriver à fixer d'une façon, même approximative, le chiffre de la force armée qui se trouvait autour de l'Hôtel-de-Ville au moment où commença l'assaut ; nos récits présentent à ce sujet les divergences les plus notables ; tandis que les uns parlent d'un régiment entier, voire même de plusieurs régiments⁴, d'autres ne mentionnent tout d'abord que de cent à cent cinquante hommes d'infanterie et de cavalerie, amenés par MM. de Rochambeau et de Klinglin⁵. Mais nous savons, d'autre part⁶, que la garnison entière était alarmée, que des piquets nombreux étaient stationnés dans divers quartiers de la ville, devant les bâtiments publics et jusque vers la citadelle ; rien n'aurait donc été plus facile que de maintenir l'ordre sur la place du Marché-aux-Herbes et d'en écarter la canaille, en faisant converger vers ce point quelques-uns des détachements sous les armes. Comme le dit le bon Friesé, « une solide patrouille de vingt à trente hommes y aurait suffi... », si les troupes avaient été disposées à se servir de leurs baïonnettes contre les émeutiers. On est ainsi ramené sans cesse vers cette question à double face : y eut-il connivence entre les *soldats* et la *plèbe civile*, et les chefs militaires furent-ils *paralysés par l'insubordination de*

1. Friesé, t. IV, p. 256.

2. D'après Hermann (t. I, p. 109), « on entendit battre la générale avant qu'il y eut des attroupements, et c'est ce qui les fit naître, chacun accourant sur la place où l'on croyait qu'il y avait des troubles ». Ce doit être une petite erreur chronologique de la part du narrateur ; à ce moment, la place regorgeait certainement déjà de monde et le tumulte était grand.

3. Haftmann place, à ce moment, une nouvelle demande des bourgeois et des *représentants*, faite à Rochambeau et Klinglin, de leur fournir des armes pour la défense de la maison commune ; ils auraient refusé derechef « sous le prétexte que Strasbourg était ville frontière et forteresse ». — Rochambeau ne parle point de ces sollicitations dans ses *Mémoires*. Il place d'ailleurs l'assaut à trois heures de l'après-midi, ce qui montre combien ses souvenirs étaient peu précis au moment où il les rédigeait (t. I, p. 353).

4. Évidemment, les narrateurs ont quelque peu confondu les différents actes du drame ; vers la fin, la troupe déploya des effectifs beaucoup plus nombreux (cf. Dampmartin, Rochambeau, Friesé, etc., chez Eimer, p. 74-75).

5. Récit de Haftmann.

6. Friesé, t. IV, p. 257.

la troupe, ou bien certains chefs militaires tout au moins, d'accord avec certains meneurs, retinrent-ils dans l'inaction les forces militaires disposées à faire tout leur devoir? Nous aurons à nous décider sur ce point tout à l'heure; mais il vaut mieux compléter d'abord le simple récit des faits avant d'examiner les motifs des acteurs.

« La retraite des soldats dans leurs quartiers fut suivie immédiatement, à six heures, de l'apparition d'ouvriers armés de haches et de marteaux qui s'avancèrent par trois rues¹, enfoncèrent avec leurs haches les portes de l'Hôtel-de-Ville, y cherchèrent les échelles pour l'escalader et montèrent paisiblement dans les étages supérieurs². » Cette phrase unique du rapport des représentants résume une série de petits faits successifs qui se déroulèrent entre quatre et six heures du soir. Tout d'abord, alors qu'une foule immense se pressait sur la place, on vit « les pires des individus qui n'étaient ni bourgeois ni protégés, qui vivaient de mendicité et de gains occasionnels, mêlés à quelques-uns des plus misérables bourgeois, des voyous (*Lumpengesindel*) », ouvrir un nouveau bombardement contre la façade de l'édifice, brisant les dernières vitres intactes à coups de pierres, de gourdins, de navets, de pommes de terre et autres légumes enlevés de force aux marchands de la place³. Les soldats — qu'ils fussent plus ou moins nombreux à ce moment, cela n'importait guère — se bornaient, avec une placidité parfaite, à faire reculer un peu la masse des simples curieux afin de n'être pas blessés par les pierres et les éclats de verre qui retombaient; à plus forte raison les bourgeois, non armés, se gardaient-ils d'intervenir. Un brave citoyen, emporté par la colère, ayant frappé d'un coup de parapluie, la seule arme qui fut à sa disposition, son voisin qui lançait des projectiles, fut, au dire de Harthmann, rossé d'importance et maltraité de la façon la plus cruelle. Cette scène de confusion générale dura quelque temps; puis les premiers agresseurs s'enhardirent à pénétrer dans le bâtiment, sur ses derrières, vers la rue de

1. Les rues des Serruriers, de l'Épine et de l'Arbre-Vert, qui existent encore. Seulement, l'ancien Hôtel-de-Ville, devenu l'hôtel de la Chambre de commerce, ne s'étendait pas alors jusqu'à la rue de l'Arbre-Vert; on a prolongé de ce côté sa façade (vers 1870) en démolissant quelques vieilles maisons qui faisaient suite au bâtiment de 1585.

2. Reuss, *op. cit.*, p. 131.

3. Harthmann, *passim*.

l'Épine, ou par les toits des maisons qui se trouvaient entre l'Hôtel-de-Ville et la rue de l'Arbre-Vert, où ne stationnaient pas de soldats. Depuis longtemps les derniers membres du Magistrat avaient fui¹; avec eux ou après eux, tous les fonctionnaires subalternes, secrétaires, trésoriers, archivistes, scribes de tout genre; il ne semble pas que les émeutiers, après l'escalade, aient rencontré âme qui vive dans le vaste édifice. Quand on s'aperçut sur la place que certains avaient pénétré déjà dans l'immeuble, la ruée devint irrésistible; pendant que les grandes portes du rez-de-chaussée volaient en éclats sous les coups de haches, de robustes gaillards apportent des échelles, préparées en vue de l'illumination qui avait été décidée pour la soirée; ils les dressent contre la façade et, après un instant d'hésitation qui ne dura guère, ils montent à l'assaut². On dit que ce fut Chrétien Vollmar, jeune Mayençais de dix-neuf ans, le fils du cocher de Son Altesse Sérénissime l'Electeur de Mayence, qui sauta le premier dans la citadelle, si facilement conquise, de l'oligarchie strasbourgeoise³. D'autres suivirent en nombre toujours croissant, les uns grimpant aux échelles, les autres envahissant les larges escaliers, une fois les portes brisées; beaucoup dégringolèrent en hâte les marches vers les vastes caves où le Magistrat abritait une quantité respectable des meilleurs crus de son territoire, ce que n'ignoraient pas les émeutiers assoiffés.

A partir de ce moment, ce fut un déchaînement de bestialité inouï qui se manifeste dans les sous-sols, aux différents étages et jusque dans les greniers et sur la toiture de l'édifice. « Les portes des caves furent hachées et 1,700 mesures de vin détruites⁴ », dit le rapport des représentants; ce qu'il ne dit pas,

1. J.-B. Schérer affirme (il donne, je dois le dire, l'impression d'avoir été témoin oculaire) que des bouchers, leur tablier blanc rempli de menue monnaie de cuivre, stationnaient sur la place du Marché-aux-Herbes et disaient à la racaille : « Si tu réussis à casser encore telle et telle vitre, tu auras tant et tant de sols! » (*Greuel der Verwüstung*, p. 51).

2. D'après J.-B. Schérer (*Greuel der Verwüstung*, p. 53), les échelles étaient déjà dressées sur la façade de l'Hôtel-de-Ville en vue de l'illumination qui devait se faire le soir, pour la pose des lampions. On n'aurait donc eu qu'à y grimper.

3. Strobel-Engelhardt, t. V, p. 329, d'après les archives du palais de Justice, incendiées lors du bombardement de Strasbourg en 1870.

4. Friesé (t. IV, p. 259) parle seulement de 1,300 mesures, « principalement du vin rouge vieux », mises au pillage. La mesure strasbourgeoise (*ohm*) équivalant à peu près à quarante-six litres actuels, cela faisait 600 hectolitres environ d'après le bon magister, près de 800 hectolitres d'après les représentants.

c'est que les pillards, ivres-morts, restèrent étendus parmi les tonneaux gigantesques¹, débondés ou brisés, et que plusieurs furent trouvés plus tard noyés dans les flots du vin qui les avaient inondés². Au premier étage se trouvaient les salles d'apparat, les lieux de réception, les locaux des séances des Conseils ; ils furent saccagés en un clin d'œil par la foule qu'aucune résistance ne pouvait cependant irriter, puisque tout était désert ; puis ce fut le tour des bureaux des différents dicastères abandonnés, des caisses publiques elles-mêmes laissées sans défenseur au milieu de la panique universelle. Partout on enfonçait les portes, on détruisait à coups de hache et de marteau les meubles, les miroirs, les fauteuils des magistrats ; on jetait par les fenêtres les portraits royaux et autres tableaux³, la vieille bannière de la ville libre, les bancs et les chaises, les armoires, les coffres-forts et jusqu'aux lourds poèles de fonte⁴. On lacérait les tentures, on démolissait les embrasures des fenêtres ; finalement, quand tout fut saccagé dans les deux étages⁵, on grimpait sur le

Tout ne fut pas d'ailleurs consommé sur place ou gaspillé. Friesé raconte en effet que beaucoup de gens avisés arrivaient avec des tonnelets, des tendelins et des baquets, les remplissaient « librement et sans être dérangés » et les remportaient chez eux.

1. Les tonneaux des caves de l'Hôtel-de-Ville contenaient 160 ohms, c'est-à-dire environ quarante-huit hectolitres chacun (Engelhardt, t. I, p. 322).

2. *Mémoires de Rochambeau*, t. I, p. 354, et *Beobachter de Stuttgart*, p. 102. Les témoins contemporains disent, sans trop d'exagération, que les pillards des caves étaient dans le vin jusqu'aux genoux ; Taine (*Origines*, t. III, p. 98) raconte qu'il y formait « un étang de cinq pieds de profondeur » !

3. Jean Hermann (*Notes historiques et archéologiques*, éd. Reuss, 1905, p. 42) mentionne les tableaux de Sébastien Stoskopf « détruits dans l'infâme pillage de la maison de ville ». D'après la *Description historique et topographique de Strasbourg*, attribuée à M. de Hautemer (1785), « on n'en fait pas grand cas, quoiqu'ils soient parfaits en leur genre, qui est celui de la nature morte » (p. 105).

4. L'un d'eux manqua érasmer Rochambeau : « J'en fus quitte », dit-il, « pour la perte de la moitié de mon habit qui fut emporté par un gros poèle de fonte jeté par une fenêtre » (*Mémoires*, t. I, p. 354).

5. M. Eimer a cité quelques passages des procès-verbaux officiels dressés après le sac de l'Hôtel-de-Ville pour constater l'état des lieux. On voit que dans telle salle il ne reste « que les quatre murs et la pierre ronde sur laquelle était posé le poèle » ; dans une autre « il n'y a plus ni portes ni fenêtres » ; dans une troisième il reste un rayon sur lequel étaient rangés les registres ; une quatrième « ne renferme plus que les quatre murs ». On voit qu'il était difficile de « nettoyer » plus énergiquement le château fort des *tyrans* ! (Eimer, p. 76). — « On ne laissa subsister que les quatre murs de ce vaste édifice, écrit l'auteur des *Révolutions d'Alsace*, et bientôt il ne resta plus la moindre trace de l'ancien gouvernement. » Il allait un peu vite en besogne.

toit, on se mit à ébrécher les lucarnes, à jeter les tuiles dans la rue, on attaqua même la charpente de l'édifice et les cheminées. Les uns détruisaient pour détruire; d'autres, plus pratiques et moins scrupuleux, forçaient les caisses de fer où se trouvaient déposées les sommes nécessaires aux dépenses administratives courantes ou les dépôts des pupilles confiés à la gestion du Magistrat. Les sacs remplis d'écus volaient par les fenêtres, suivis par les caisses elles-mêmes. « En prenait qui voulait », dit Harthmann. D'autres visiteurs de l'immeuble au pillage choisissaient quelque « souvenir » à leur convenance, quelque objet d'art, s'ils étaient connaisseurs, ou simplement quelques morceaux de verre sans valeur, comme le brave cordonnier dont parle Hermann, qui avait fait provision de fragments des vitres de la *Pfalz* pour une des manipulations de son métier¹.

Mais au cours de cette journée néfaste, si riche en destructions inutiles et absurdes, il n'y en eut pas de plus odieuse que le sac des archives anciennes de la vieille république. Les contemporains en furent douloureusement frappés; l'historien le déplore plus que tout le reste. Voici comme en parle le rapport des représentants, après avoir mentionné les autres pertes, « suite naturelle de tout tumulte de cette espèce » : « Un Hôtel-de-Ville dans lequel aucun Magistrat ne demeure, escaladé à une heure où aucune chambre ne siégeait, pour détruire, déchirer et anéantir les papiers, les documents de huit siècles qui assurent leur état et leurs priviléges à une bourgeoisie fidèle et paisible, voilà l'événement que nous avons vu sous nos yeux, ayant un militaire nombreux, armé, posté devant et à la porte de cet Hôtel-de-Ville. Il a été exercé une fureur barbare sur des papiers; ils ont été tous jetés par les fenêtres, traînés jusqu'aux fossés pour les jeter dans la rivière, et toutes les rues étaient jonchées de papiers, des inventaires de partage et de succession de nos pères et des comptes des tutelles des orphelins. Après avoir enfoncé les portes et doubles portes de toutes les archives pour jeter dans la boue les bulles d'or des empereurs, des chartes et lettres de nos rois, on a démeublé avec les haches toutes les salles²... » Sur la place du Marché, dans la rue des Serruriers, il y avait des amoncellements de paperasses lacérées, hauts de plusieurs pieds, et des centaines de spectateurs, hommes,

1. *Notices*, t. I, p. 199.

2. *Rapport* (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 131).

femmes et enfants, en emportaient chez eux avec d'autre butin, dans les différents quartiers de la ville¹. Plus tard, les autorités firent rechercher avec soin ces fragments de registres², de comptes, de correspondances, et pendant cinq ans les archivistes furent occupés à les trier et à les recoller, dans la mesure du possible, non sans laisser de grosses lacunes dans les dossiers et les procès-verbaux officiels³.

Parmi tous les témoignages directs sur ce sac de l'Hôtel-de-Ville, un de ceux qui mérite le plus d'être cité, parce qu'il émane d'un spectateur intelligent et absolument désintéressé dans les luttes intestines qu'il raconte, c'est celui du *Voyage en France* d'Arthur Young. L'économiste anglais venait d'arriver par un pur hasard à Strasbourg et, le 21 juillet, au soir, il notait dans son journal les détails suivants : « J'ai assisté à une scène curieuse pour un étranger, mais terrible pour les Français qui y réfléchiront. En traversant la place de l'Hôtel-de-Ville, j'ai trouvé la foule qui criblait de pierres les fenêtres de cet Hôtel, malgré la présence d'un piquet de cavalerie. La voyant chaque minute plus nombreuse et plus hardie, je crus intéressant de rester pour voir où cela en viendrait et je grimpai sur le toit d'échoppes

1. Voir là-dessus le témoignage de Rühl, qui rencontra cette foule « les mains remplies de papiers volés et de tapisseries en lambeaux », près du pont du Corbeau, comme il revenait chez lui d'un voyage en Allemagne. Son postillon n'avancait qu'avec peine travers le flot populaire qui trainait en triomphe des rideaux de soie déchirés, des trumeaux, des encadrements de fenêtre, des vases brisés, etc. Les rues d'alentour, ajoute-t-il dans le rapport adressé au prince de Linange, immédiatement après son retour, sont jonchées de papiers et de parchemins » (Eimer, p. 77).

2. Nous avons retrouvé jadis aux archives municipales une note officielle de l'archiviste Jean-Daniel Ehrlen, rédigée en 1789, adressée au Magistrat, dans laquelle il déclare que du grand recueil en cinquante volumes d'édits et d'arrêtés du Magistrat, commencé en 1681, « quinze ont été perdus, déchirés, égarés lors du pillage de l'Hôtel-de-Ville » ; il demande s'il doit essayer de les reconstituer (*Actes révolutionnaires*, fasc. 428).

3. Friesé, t. IV, p. 258-259. L'auteur se trompe d'ailleurs en disant que les archivistes d'alors ont fait la besogne en entier. Encore trois quarts de siècle plus tard, j'ai vu, pendant des années, M. l'archiviste Brucker consacrer de longues heures à confronter patiemment, à ajuster et recoller des liasses provenant du sac de l'Hôtel-de-Ville ; j'ai travaillé moi-même sur bien des dossiers du XVII^e siècle, trempés de vin et d'eau de pluie, maculés de boue, parfois aux trois quarts pourris, qui avaient subi la *défénestration* de juillet 1789. L'administration d'alors — elle avait d'autres soucis — s'était contentée de remettre un peu d'ordre dans les papiers d'un usage pratique quotidien. Le reste avait été replacé, un peu pèle-mêle, dans des cartons et tiroirs et ne fut débrouillé que bien plus tard.

situées en face de l'édifice, objet de sa rage. C'était une place très commode. » Après avoir décrit le bris des portes et l'escalade du bâtiment, Young continue ainsi : « Dès ce moment, ce fut une pluie de chaises, de fenêtres, de volets, de tables, de sofas, de livres, de papiers, de tableaux par toutes les ouvertures du palais, qui a de soixante-dix à quatre-vingts pieds de façade ; il s'en suivit une autre de tuiles, de planches, de balcons, de pièces de charpente, enfin de tout ce qui peut s'enlever de force dans un bâtiment. Les troupes, tant à pied qu'à cheval, restèrent spectateurs impassibles. D'abord elles n'étaient pas assez nombreuses pour intervenir avec succès ; plus tard, quand elles furent renforcées, *le mal était trop grand pour qu'on pût faire autre chose que garder les approches*, sans permettre à personne de s'avancer, mais en laissant se retirer ceux qui le voulaient avec leur butin... Pendant deux heures, je suivis de différentes places les détails de cette scène, d'assez loin pour n'avoir pas à craindre le danger des meubles qui tombaient¹, d'assez près pour voir écraser devant moi un beau garçon d'environ quatorze ans qui tendait quelque butin à une femme que son expression d'horreur me fait croire être sa mère². Je remarquai plusieurs soldats avec leurs cocardes blanches *au milieu de pillards et qui excitaient la canaille sous les yeux des officiers du détachement*. Il y avait parmi eux des personnes si bien vêtues que leur vue ne me causa pas peu de surprise. » Notre voyageur termine par une réflexion qui témoigne de son bon sens pratique ; après avoir raconté que les rues environnantes étaient jonchées de papiers, il ajoute : « C'est une barbarie gratuite, car il s'en suivra la ruine de bien des familles qui n'ont rien de commun avec les magistrats³. »

Ce qu'on a peine à concevoir, c'est que ces actes de vanda-

1. Young, *Travels*, p. 142. Dans la traduction de Lesage, qui n'est pas toujours exacte, on fait dire au voyageur « pour ne pas craindre les dangers de l'incendie ». Il n'est nullement question d'incendie dans l'original.

2. Chose curieuse, voici une mort d'homme qui a lieu devant des centaines de spectateurs, racontée par un témoin de sang-froid, observateur de profession, et pourtant, dans aucune des nombreuses relations sur la journée du 21 juillet qui nous sont parvenues, il n'est fait mention de la fin tragique de cet adolescent, écrasé (*crushed to death*) sous les yeux de sa mère, alors qu'elles nous ont conservé tant d'autres détails vraiment insignifiants. Cela prouve, une fois de plus, combien toute documentation historique, même la plus abondante, demeure toujours fragmentaire.

3. *Travels*, p. 143.

lisme, ces vols et ces pillages se soient commis finalement en présence d'une portion très notable de la garnison de Strasbourg, et cependant rien n'est plus certain. Qu'au début de l'après-midi les forces amenées aient été insuffisantes pour empêcher le tumulte, on pourrait au besoin l'admettre¹ et l'on comprend qu'un officier subalterne n'ait pas été disposé à risquer une répression, qui aboutirait peut-être à une effusion de sang. Le massacre de M. de Launay, après la prise de la Bastille, était trop récent pour ne pas décourager de pareilles initiatives. Mais peu à peu — au plus tard après six heures du soir² — il arrive sur la place des contingents considérables, une partie de Royal-Cavalerie³, puis un ou plusieurs bataillons du régiment d'Artois, puis enfin le régiment d'Alsace, que Rochambeau amène en personne, avec le colonel-propriétaire, le prince Max de Deux-Ponts. Et nous savons déjà qu'il y a d'autres troupes formées sur la place d'Armes, sur la place du Broglie, près de l'Arsenal, etc. Il y a donc surabondance de force armée disponible. Comment le commandant en chef de la province ne fait-il aucune tentative pour interrompre ces scènes révoltantes, ce siège de la résidence officielle de l'autorité civile, dont la dévastation se poursuit, des heures durant, devant un effectif d'infanterie et de cavalerie capable d'écraser en un clin d'œil ces quelques centaines d'emeutiers ou de voleurs professionnels qui opéraient tout à l'aise devant des milliers de spectateurs assez amusés peut-être, mais devant d'autres aussi très attristés de ce spectacle et dont aucun n'aurait certainement opposé de résistance aux sommations de l'autorité militaire? Rochambeau lui-même ne l'explique en aucune manière. Il se borne à dire brièvement : « Je fis battre la générale au premier avis; les piquets de cavalerie s'y portèrent (à l'Hôtel-de-Ville) aux ordres de M. de Klinglin; je me mis à la tête du régiment d'Alsace. Je trouvai cette maison de ville à

1. Encore avons-nous vu que, selon Friesé, cinquante baïonnettes auraient suffi pour mettre fin au tumulte, entre trois et quatre heures. C'était aussi l'avis du colonel, prince Frédéric de Hesse (Eimer, p. 80).

2. D'après certaines sources, les contingents de la garnison seraient arrivés en partie dès *quatre heures*; mais les indications chronologiques précises sont plutôt rares.

3. Le correspondant du *Beobachter de Stuttgart* déclare que c'est à *six heures* du soir seulement que le commandant « fit avancer quelques troupes pour observer les désordres et en empêcher l'extension » (n° IX, p. 102).

moitié pillée et dévastée; Klinglin pérorait et rien ne pouvait arrêter ce peuple furieux¹. » Le lieutenant du roi pérorait en effet, et cela d'une façon bien dangereuse pour la tranquillité publique, puisqu'il disait aux émeutiers : « Enfants, faites ce que vous voudrez, mais ne mettez pas le feu²! » Le mot est confirmé, dans une forte mesure, par le passage du rapport des représentants où il est dit : « Dans ce pillage affreux, la consigne des troupes du roi fut de prévenir l'incendie; leur fonction et leur présence se bornèrent à agir lorsqu'on serait intentionné de mettre le feu³. » Quand les « amis du bon ordre » parlaient aux chefs des nombreux détachements qui environnaient le lieu du tumulte, pour les pousser à intervenir, ils répondaient, d'après Hermann : « Nous avons ordre de ne pas agir! » Quelques-uns de ces citoyens (peut-être Hermann lui-même), s'étant approchés de Rochambeau et lui exprimant leur étonnement de cette « inconcevable inaction », le pressaient de donner les ordres nécessaires, ce « respectable guerrier » leur dit : « Voulez-vous que je fasse égorger la bourgeoisie par ma troupe? » — « M. le marquis, il n'est pas un bourgeois qui soit parmi cette canaille, l'on ne tirera pas un coup de fusil; faites avancer un trompette, faites sonner un ban, ordonnez la fin du pillage et que tous se retirent dans cinq minutes! Tous se retireront, le pillage cessera⁴. » — Peut-être qu'en dépit de ces encouragements et de ces prières, le commandant en chef aurait hésité encore à sévir si la situation ne s'était aggravée subitement. L'Hôtel-de-Ville ayant été saccagé à fond, la rage non encore assouvie des bandes qui y « travaillaient » se porta sur le bâtiment voisin de la *Chancellerie* urbaine, qui était en communication avec l'Hôtel-de-Ville par un pont couvert qui passait au-dessus de la rue des Serruriers. Dans ce bâtiment se trouvait aussi la *Chambre des contrats* où étaient déposés tous les titres de propriété des Strasbourgeois et ce que nous appellerions aujourd'hui le cadastre de la ville libre. Déjà trois des services publics avaient été saccagés, « la Chambre des

1. *Mémoires*, t. I, p. 353.

2. Rapport du bailli Strobel, de Kehl, cité par Eimer, p. 75-76. — Taine (*Révolution*, t. I, p. 97, 23^e éd., 1900) fait « périr dans les flammes » les archives de la ville; il n'y eut pas d'incendie ni de feu de joie allumés ce jour-là. Il place d'ailleurs le sac de l'Hôtel-de-Ville au 19 juillet.

3. Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 131.

4. Hermann, t. I, p. 198.

tutelles avec le dépôt des enfants mineurs, le dépôt des masses en litige au greffe du Sénat, le bureau de perception des aides » ; la crainte de voir leurs fortunes entièrement compromises fit que ces bourgeois redoublèrent d'instances auprès de Rochambeau quand se produisit cette invasion nouvelle. « Je pris ce moment, raconte-t-il lui-même, pour animer les grenadiers d'Alsace. « Mes enfants », leur dis-je, « ce sont vos papiers qu'on « pille et vos contrats qu'on saccage. Ne souffrez pas un pareil « brigandage, entrez et chassez à coups de crosse tous ces malfaiteurs ! » Alsace s'y conduisit bien, les chassa tous de ce dépôt, qui fut mis à couvert, et nous parvinmes, avec son secours et celui de Hesse-Darmstadt, à faire vider tous les étages de l'Hôtel-de-Ville¹. »

Les choses ne se sont point absolument passées avec autant de facilité que le vieux général le raconte ici. Il y eut d'abord quelque hésitation de la part des soldats à croiser la baïonnette, et il fallut que le prince Frédéric-Louis de Hesse leur donnât l'exemple d'avancer pour faire évacuer le bâtiment de la Chambre des contrats². Le premier pas est souvent le plus difficile. Une fois que le colonel de Hesse-Darmstadt eut obtenu de ses grenadiers ce premier effort de discipline, il se hasarde à pénétrer dans l'Hôtel-de-Ville par une porte de derrière donnant sur la rue de l'Épine, et comme les interlocuteurs bourgeois de Rochambeau le lui avaient prédit, l'opération du nettoyage des locaux dévastés se fit sans la moindre résistance de la part des émeutiers. On chassa successivement des salles, des bureaux et des caves tous ceux qui n'étaient pas ivres-morts ; les chasseurs de Royal-Alsace assurèrent, de leur côté, la sécurité des locaux de la chancellerie, et, comme le raconte Hermann, « la jonction des deux détachements d'Alsace et de Darmstadt se fit sur l'arcade qui réunissait alors, d'un côté de la rue des Serruriers à l'autre, les deux corps de bâtiment ». « Jamais », ajoute le futur maire de Strasbourg, « révoltés n'avaient été plus dociles ; on leur criait de cesser, ils cessaient ; de partir, ils partaient. Poussés

1. *Mémoires*, t. I, p. 355-356.

2. Un forgeron qu'on y surprit à forcer une des armoires à grands coups de marteau osa demander de quel droit on venait interrompre sa besogne. Il obéit à la vue des baïonnettes ; mais quand le pauvre voulut sortir par l'ouverture qu'il avait taillée dans la porte et par laquelle il avait réussi à passer dans un moment d'exaltation, elle se trouva trop étroite et il fallut l'élargir. Hermann, t. I, p. 199.

par une cinquantaine d'hommes de la troupe de ligne vers l'issue de l'Hôtel-de-Ville, ils s'y poussaient encore plus d'eux-mêmes. L'ordre fut rétabli dès que quelques-uns tentèrent de le ramener¹. »

C'est ainsi que se termina, à peu près sans effusion de sang, cette journée révolutionnaire, si pleine de tumulte et de bruit, qui visait la destruction de l'ancienne constitution de Strasbourg et qui atteignit son but, bien que les *acteurs publics* de ce drame n'aient certes pas médité d'avance ce rôle de *justiciers politiques* que leur firent jouer des instigateurs assez habiles pour rester inconnus.

Nous avons suivi tout naturellement jusqu'ici l'action principale qui se déroulait autour de l'Hôtel-de-Ville. Mais le mouvement du 21 juillet ne s'épuisa pas dans l'attaque contre cet édifice. Une autre bande de furieux s'était portée vers le quartier du Finckwiller où se trouvaient les écuries de la ville libre, le *Herrenstall*; ils emmenèrent les chevaux, enlevèrent les carrosses de gala du Magistrat, déchiquetant les harnais; ils jetèrent l'un de ces chars richement dorés dans l'Ill, près du pont Saint-Thomas, puis, ayant traîné les autres jusqu'à la place d'Armes, ils les brisèrent « en millions de morceaux » et y mirent le feu². D'autres émeutiers essayèrent de s'emparer du bureau de la taille, de la *Tour-aux-pfennings*³, mais ils furent facilement repoussés par un officier énergique, M. de Ruttenberg, Livonien d'origine, auquel on avait confié la défense de ce poste⁴. Une troupe nombreuse se dirigea vers le quai des Bateliers, où demeurait un membre

1. Hermann, t. I, p. 199. Cependant même ces soldats des régiments étrangers n'étaient pas absolument soumis à la discipline à laquelle se refusaient trop souvent alors les régiments français. C'est un soldat de Royal-Darmstadt qui, au dire de Hermann, opposa quelque résistance et menaça même de sa baïonnette un défenseur de l'ordre, étant « placé en faction et éloigné de la vue de ses officiers ». Un petit fait de ce genre en dit long sur les difficultés qu'éprouvaient officiers et généraux à se faire obéir de leurs troupes.

2. Récit de G. Harthmann et des *Révolutions d'Alsace*. — Les troupes réunies sur la place applaudirent à cet autodafé.

3. Le *Pfennigthurm* authentique, le Trésor public de la vieille ville libre, qui se trouvait près de la place d'Armes, avait été démolie complètement au cours du XVIII^e siècle, mais le nom avait été conservé par l'usage populaire au local en question.

4. M. de Ruttenberg fut plus tard, pendant quelque temps, commandant de la garde nationale strasbourgeoise. Il fut rappelé en Russie par Catherine II au début des guerres de la Révolution.

du Conseil des Quinze, Mathias-Ambroise Mogg, « magistrat intègre et éclairé, auquel le public n'avait jamais fait aucun reproche¹ », mais dont le père avait été avocat général de la ville libre et avait dû s'occuper comme tel de dénoncer les malversations du préteur royal François-Joseph de Klinglin, le grand-père du commandant. « Les bandits d'outre-Rhin », ivres presque tous, mirent à sac la maison du pauvre conseiller et jetèrent à la rivière tous ses meubles et « une bibliothèque choisie² ». Lui-même put se sauver, à grand'peine, à Kehl avec les siens. Les maisons de campagne de quelques autres membres du Magistrat furent également dévastées³.

D'autres victimes encore étaient désignées d'avance par la rumeur publique ; du moins Rochambeau nous affirme qu'il apprit, le jour même, « qu'il y avait *trente-six* maisons de magistrats marquées pour le pillage et surtout celles de la Chambre des Quinze⁴ ». Il assure avoir envoyé sur-le-champ des troupes pour les mettre à couvert, avec ordre de « présenter la baïonnette à quiconque voudrait en forcer l'entrée⁵ ». Mais il avoue lui-même que les soldats « agissaient mollement ». Ils chassaient les brigands devant eux, mais ne les arrêtaient pas, et il explique le fait en disant que « tout le monde se promenait dans les rues et que la cavalerie ne pouvait charger ces troupes de brigands sans courir le risque d'écraser d'honnêtes citoyens. Cette situation dura jusqu'à près de minuit ; tous les citoyens étant alors rentrés chez eux, il ne resta plus dans les rues et les cabarets que ces bandes de brigands. Les charges de cavalerie

1. Le rapport des représentants dit également de Mogg, en parlant de ce saccagement « barbare », qu'il était un « magistrat intègre trop attaché (au moment présent) à la lettre de l'ancienne constitution » (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 132).

2. Hermann, *loc. cit.*

3. C'étaient celles de F.-Jacques Flach et de F.-Louis Treitlinger, membres de la Chambre des Quinze ; elles étaient situées pourtant assez loin de la ville, devant la porte de l'Hôpital et la porte Nationale ; mais la haine populaire contre ce Conseil particulièrement détesté ne recula pas devant cette promenade dévastatrice.

4. *Mémoires*, t. I, p. 354. Les *Révolutions d'Alsace* racontent que des maisons de boulangers furent pillées et qu'on « mit le feu à plusieurs de celles des trésoriers ». Mais je n'ai point trouvé d'autre affirmation de la réalité de ce dernier méfait.

5. Cela n'empêcha pas, cependant, au dire de Harthmann, que plusieurs membres du Magistrat qui, se sentant menacés, avaient mis leur mobilier à l'abri, ne viennent leurs vitres cassées et même leurs portes enfoncées.

en ramassèrent beaucoup chargés de pillage; la garnison harassée s'anima et on arrêta quatre cents de ces malfaiteurs. Nous restâmes, avec les troupes sous les armes, jusqu'à sept heures du matin¹; enfin, après avoir doublé les gardes et les patrouilles, les troupes rentrèrent dans leurs quartiers².

VI.

Les journées du 22 au 30 juillet.

« Tirons le rideau sur ces scènes affreuses », dit le rapport adressé par les représentants de la bourgeoisie aux députés de Strasbourg. « Nous eumes la satisfaction très triste, mais toujours sensible à nos coeurs, d'apprendre le lendemain que les militaires généreux, *qui avaient vu d'un œil humide et baigné de larmes cette dévastation affreuse qu'ils n'avaient aucun ordre d'empêcher, frémirent quand ils purent s'éclaircir que la bourgeoisie n'avait pas trempé dans cet affreux complot*, qu'elle avait reçu une satisfaction entière du Magistrat et que tous les bruits de rétractation étaient controuvés. M. le comte de Rochambeau, témoin de la douleur des bons citoyens, attendri de leur désespoir de voir dispersé et profané un dépôt si respectable, *s'abandonna à la confiance et ne mit plus aucun obstacle à l'armement des citoyens*. Il eut lieu, avec ardeur et passion, dans la matinée même » (du 22 juillet)³. Il est vrai que la milice ainsi constituée ne pouvait guère donner de l'ombrage à l'autorité militaire, puisque Rochambeau nous informe que *cet armement consista simplement en « cinq cents hallebardes et douze cents sabres de l'arsenal », sans une seule arme à feu⁴*. Cela suffit néanmoins pour ramener l'ordre dans la rue et un certain calme dans les esprits⁵. « Le citoyen », conti-

1. Les bourgeois, eux non plus, n'osèrent aller se coucher, dit Harthmann, « car on s'attendait à voir des incendies éclater partout, et c'est ainsi qu'une nuit pleine d'anxiété fit suite à cette journée terrible ».

2. *Mémoires*, t. I, p. 355.

3. Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 132. On remarquera les effusions sentimentales qui caractérisent le style de l'époque et qui paraissent si ridicules, appliquées aux soldats qui laisseront tranquillement saccager l'Hôtel-de-Ville.

4. *Mémoires*, t. I, p. 355.

5. M. Eimer montre qu'il connaît fort mal le chiffre de la population du Strasbourg d'alors, en affirmant (p. 87) que la ville compta bientôt *douze mille* citoyens sous les armes. En 1789, Strasbourg comptait à peine de 48,000 à 49,000 âmes.

nue le rapport, « se mit sur-le-champ à la recherche des coupables et en arrêta près de deux cents, contre lesquels il eut des soupçons fondés. Cette ardeur des propres parents à dénoncer les membres coupables de leur famille a prouvé l'aversion générale contre cette action atroce et détestable. » Pour une raison ou pour une autre, les représentants tenaient évidemment à ce qu'on sut (ou qu'on crût) qu' « aucun citoyen considéré, riche ou pauvre, n'a pu encore être découvert fauteur de cet attentat; quelques hommes de mœurs dissolues, reconnus libertins dès longues années, se trouvent (seuls) dans la liste fatale des co-pérants¹. » Il est permis de douter néanmoins de l'*exactitude absolue* de ces affirmations intéressées, si l'on tient compte des affirmations contraires, également formelles, relevées dans les récits de Young et de Friesé, dans les déclarations de certains pillards, arrêtés à Kehl², et de certains faits personnels relatifs à divers individus incriminés dans cette affaire. Je n'entends point parler ici des meneurs secrets, dont il y aura lieu de s'occuper tantôt; mais nous savons, par exemple, qu'un des élèves de l'internat de Saint-Guillaume, l'étudiant en théologie Roederer, participait à l'assaut du 21 juillet; il ne fut pas traduit en justice, pour éviter un scandale, mais on lui donna le *consilium abeundi*, c'est-à-dire qu'on l'invita péremptoirement à quitter une carrière pour laquelle il ne semblait pas avoir une vocation bien prononcée³. Nous voyons encore un maître tonnelier nommé Gambs, un brasseur nommé Pick, appartenant à une vieille famille strasbourgeoise, comparaître devant les juges et condamnés à des peines infamantes, puis graciés sur l'intervention des députés à l'Assemblée nationale, « à la grande satisfaction de la bourgeoisie » elle-même⁴. Il y eut donc, parmi les manifestants et les émeutiers, des Strasbourgeois de vieille souche, mais on doit admettre que le nombre en fut petit et qu'ils ne jouèrent, en somme, qu'un rôle de comparses.

1. Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 132-133.

2. Eimer, p. 81. — Le correspondant du *Beobachter* parle, lui aussi, de « citoyens de bonne famille » (p. 102). — L'auteur des *Révolutions d'Alsace* dit également : « Il parut dans la suite que la bourgeoisie ne s'était rendue que trop coupable de ce qui était arrivé. »

3. C'est à feu M. Alfred Erichson, le savant directeur de l'Internat théologique de Saint-Guillaume, que je dois la connaissance de ce fait curieux (cf. Erichson, *Das theologische Studienstift Collegium Wilhelmitanum*, 1544-1894, p. 140).

4. Strobel-Engelhardt, t. V, p. 329.

Les patrouilles, à brassards blancs et cocardes blanches, sans autre uniforme, furent rapidement organisées. Une légion académique spéciale se forma pour la protection des bâtiments des fondations protestantes (Université, collège Saint-Guillaume, Gymnase, etc.) sous les auspices du professeur en théologie Laurent Blessig, un des maîtres les plus populaires de l'Université protestante. Non content d'arrêter ceux des émeutiers qui traînaient encore par les rues et dans les cabarets, on allait cueillir les pillards jusque dans leurs maisons. On avait vu d'ailleurs à l'œuvre de bons et de mauvais larrons. « D'honnêtes et intelligents citoyens », raconte Friesé, « s'étaient mêlés à la populace qui envahissait l'Hôtel-de-Ville, non pour voler, mais pour agir au mieux des intérêts de la cité. Dans cette intention, ils saisirent eux-mêmes de l'argent et autres objets de valeur et les portèrent chez eux pour les soustraire au pillage. En même temps, ils prenaient bonne note de ceux qui se montraient les plus actifs au déménagement pour les dénoncer ensuite. C'était un vrai plaisir de voir comment ces patrouilles civiques amenaient, les uns après les autres, tous ces malheureux abandonnés par leurs séducteurs et apportant sous le bras les objets volés¹. » C'est à cette occasion que Friesé constate, parmi eux, la présence de certains bourgeois de bonne famille qui s'étaient même mis à la tête des assaillants². Il fut restitué de la sorte une somme de 26,000 livres au trésor public, rien qu'en argent monnayé³, mais les pertes éprouvées restaient bien plus considérables⁴.

Le Magistrat qui siégeait provisoirement à l'Aubette, située

1. Friesé, t. IV, p. 261. Barthmann relate un épisode plutôt comique de ce retour au bercail des objets enlevés durant le pillage; dans la grande salle des séances des Conseils se trouvaient deux vieilles statues en bois sculpté représentant la Sagesse et la Justice. Cette dernière avait été enlevée par un malheureux qu'on force de charger la déesse sur une charrette et de la conduire à travers la ville jusqu'à l'Aubette (*die Baletenstub*), où l'on interrogeait les prisonniers. Les *Révolutions d'Alsace* racontent au contraire que ladite statue de la Justice fut « brisée en mille morceaux et jetée dans la rue ».

2. C'est précisément le contraire, on le voit, de ce qu'affirmaient les représentants dans leur rapport de fin juillet.

3. Friesé, t. IV, p. 262. Le bon magister estime que les autres dégâts se montèrent à plus de 60,000 livres, mais je crains bien qu'il n'ait pas été suffisamment expert pour évaluer à leur juste valeur des objets d'art et des souvenirs historiques détruits ce jour-là.

4. Les réparations les plus urgentes faites à l'Hôtel-de-Ville occasionnèrent une dépense immédiate de 10,000 livres (Friesé, t. IV, p. 264).

sur la place d'Armes, avait ordonné l'ouverture d'une enquête criminelle sommaire contre les perturbateurs dont les plus coupables — ils étaient plus de deux cents¹ — avaient été enfermés dans les vieilles tours des Ponts-Couverts, qui subsistent encore aujourd'hui et servaient alors de prisons civiles et militaires. Pour impressionner davantage l'opinion publique, un gibet avait même été dressé sur la place d'Armes, quoique d'ordinaire les exécutions capitales eussent lieu hors de l'enceinte des murs, vers le Kronenbourg actuel, en sortant par la porte de Saverne. Mais on n'osa pas se montrer trop sévère; d'abord les accusés étaient trop nombreux pour être tous punis, puis aussi certains des plus compromis étaient trop bien apparentés dans la bourgeoisie locale. Un étranger paya pour tous. Le jeune charpentier mayençais, Chrétien Vollmar, que nous avons vu grimper le premier à l'échelle pour escalader l'Hôtel-de-Ville, avait été saisi, ayant encore dans ses poches soixante louis d'or enlevés à l'une des caisses publiques; il ne pouvait songer à nier; il avait donné le mauvais exemple; il n'était protégé par aucune influence locale². Le Grand Sénat le condamnait à mort le jour même, et dès le lendemain 23, il était pendu, à onze heures du matin, afin de servir d'exemple terrifiant aux perturbateurs futurs³. Un second accusé, le maître tonnelier Chistophe Gambs, fut également condamné à mort dans la séance du lundi matin, 27 juillet, tandis que trois autres, dont le brasseur Pick, étaient envoyés aux galères. Mais un incident très significatif se produisit alors; les *tribus* ou corporations de métiers auxquelles apparteniaient ces malheureux protestèrent contre une sentence qu'elles jugeaient trop sévère et trop humiliante aussi, sans doute, pour elles-mêmes⁴. Le Magistrat n'osa ratifier ni faire

1. Les sources varient quant au chiffre des arrestations. Les unes se contentent de 200; d'autres (Harthmann) vont jusqu'à 400. Le correspondant du *Beobachter* prétend qu'il y eut 500 émeutiers et pillards emprisonnés.

2. On a de la peine à comprendre que M. Eimer se soit montré assez mauvais psychologue pour prétendre (p. 88) que l'opinion publique se montra tout particulièrement froissée de ce que l'on avait choisi précisément un étranger comme bouc émissaire. C'est assurément le sentiment contraire qui se fit jour, encore qu'il ne fût sans doute ni très généreux ni fort équitable; mais combien humain!

3. Strobel-Engelhardt, d'après les procès-verbaux criminels qui existaient encore avant 1870 (t. V, p. 329).

4. *Ein allgemeines Murren unter den Burgern*, dit le récit de Harthmann. Le narrateur anonyme des *Révoltes d'Alsace* va jusqu'à affirmer que « ton-

exécuter le jugement ; comme il ne se souciait pas non plus de gracier directement de pareils coupables, afin de ne pas encourager les insurrections futures, il se tira d'affaire en envoyant tout de suite la copie de la procédure extraordinaire contre Gambs à Versailles, aux députés de la ville, avec une lettre au ministre, « pour lui rendre compte que, d'après le voeu de la bourgeoisie, il avait suspendu l'exécution de la sentence ». Turckheim et Schwendt entrèrent avec beaucoup de bonne volonté dans la situation locale, et bien qu'il n'y eût encore ni garde des sceaux ni ministre de la Guerre nommés, ils obtinrent de M. de Saint-Priest, dès le 2 août, une lettre notifiant aux « préteurs et consul du Magistrat de Strasbourg » que « l'intention du Roi est qu'il soit sursis au jugement rendu contre Gambs ». Aussitôt que « Sa Majesté aura nommé un garde des sceaux, il prendra ses ordres sur ce qu'il convient de faire à l'égard des autres particuliers également accusés d'avoir pris part à l'émeute » de Strasbourg, « il vous fera connaître ce qu'Elle aura réglé¹ ». Au mois de novembre 1789, Louis XVI expédiait des lettres de grâce pour Christophe Gambs, contresignées La Tour du Pin ; la peine de mort était commuée en un bannissement perpétuel², à la grande satisfaction des représentants de la bourgeoisie³.

neliers et brasseurs menacèrent de mettre le feu aux quatre coins de la ville si l'on passait outre ». Et il compare méchamment à ce propos la populace de Strasbourg et celle de Paris, qui « a pendu elle-même les camarades coupables de vol ». — D'ailleurs, comme le dit M. Ernest Lehr, dans son *Alsace noble*, t. III, p. 437, « la famille Gambs tenait, par ses nombreuses ramifications, à presque toutes les grandes familles de la bourgeoisie strasbourgeoise ». Un Paul-Godefroi Gambs avait été ammeistre et membre du Conseil des Treize jusqu'à sa mort (1768), une vingtaine d'années auparavant. Sans doute, le condamné appartenait à un rameau dégénéré, mais il n'en était pas moins protégé de ce fait. Quant à Pick, il appartenait également à une famille fort aisée, puisque le brasseur Chrétien Pick figure en 1794 dans le « Compte général de la caisse de la Trésorerie révolutionnaire » (*Livre bleu*, t. II, p. 24) pour une amende de 25,000 livres, alors que la plupart de ses confrères ne sont taxés qu'à 5,000 livres.

1. Voir la correspondance des députés et la lettre de Saint-Priest (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 134-135).

2. Je les ai retrouvées aux archives municipales, fonds FF, procédures, liaison 1.

3. Cette satisfaction se manifesta dans la séance des représentants du 6 août (Strobel-Engelhardt, t. V, p. 329). Quant au brasseur Pick, il était encore en prison le 5 ou le 6 août. La lettre des représentants de la bourgeoisie aux députés de Strasbourg, du 7 août, en racontant les débuts de l'émeute militaire, dit de lui : « Une partie de la garnison réclama à grands cris le brasseur Pick.

Le Magistrat procéda ensuite à un nouveau triage des délinquants ; un assez grand nombre des émeutiers incarcérés furent simplement remis en liberté ; ceux qui n'étaient pas régnicoles furent expulsés au delà de la frontière, vers les pays d'Empire¹. On expédia également plusieurs charretées de condamnés à la maison de détention d'Ensisheim, en Haute-Alsace ; trois artilleurs, compromis gravement dans l'émeute, furent écroués à la prison militaire ; d'autres furent l'objet d'un blâme sévère². Mais, en somme, la première effervescence apaisée, gouvernants et gouvernés jugèrent plus sage de ne pas s'attarder aux souvenirs douloureux de cette folle journée dont personne n'avait lieu de se glorifier. Comme l'agitation restait grande pourtant³, surtout au point de vue des moyens de subsistance, le Magistrat fit afficher une nouvelle diminution du prix de la viande et du pain, s'engageant à payer la différence aux boulangers et aux bouchers. Mais, au bout d'une dizaine de jours, on s'aperçut que la caisse municipale serait bientôt vide si l'on persistait dans ce système, et le peuple s'étant un peu calmé dans l'intervalle, on releva de nouveau le prix des denrées⁴.

Les résultats de l'émeute du 21 juillet n'étaient guère satisfaisants pour les pouvoirs publics. Le Magistrat, après les concessions qu'il venait de faire, poussé par la nécessité, sentait son autorité fortement ébranlée, sinon compromise à jamais⁵ ; les

Ne pouvant résister, il leur fut lâché hier à deux heures » (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 141).

1. Rapports du bailli de Kehl (Eimer, p. 89). Le gouvernement badois eut peur un instant qu'il ne se produisit une invasion de bandits et envoya des troupes à Kehl pour surveiller le passage.

2. Eimer, p. 89.

3. Elle fut jugée assez générale encore pour que l'on s'adressât au clergé afin de lui demander de la calmer et, dès le 23 juillet, le *Convent ecclésiastique*, la représentation de l'Église luthérienne de Strasbourg, adressait une longue *Exhortation générale* (en allemand) à toutes les communautés luthériennes de la province pour les engager au respect des autorités constituées, à l'obéissance aux lois, à la concorde entre les citoyens (Strasbourg, 1789, 28 p. in-4°). Nous ne connaissons aucune manifestation imprimée analogue émanant du clergé catholique.

4. Cette baisse des prix, indiquée pour les détails par Friesé (t. IV, p. 263), dura tout juste une semaine et coûta 13,000 livres à la caisse de la ville.

5. Surtout par le fait que, dès le 25 juillet, onze des membres du Magistrat avaient été amenés à démissionner ou à se déposer eux-mêmes, parmi ceux qui, « par leur obstination, avaient trop irrité la populace », comme l'écrivait le correspondant strasbourgeois du *Beobachter de Stuttgart* (p. 102). « Les magistrats les plus odieux, dit l'auteur des *Révolutions d'Alsace*, comme nos Lam-

représentants de la bourgeoisie, qui lui avaient tenu tête jusque-là, non sans succès, se voyaient tout à coup dépassés, non sans effacement, par les masses populaires; elles ne leur avaient nullement témoigné cette déférence qu'ils réclamaient à leur tour pour eux-mêmes. Seul le commissaire du roi, M. de Dietrich, sortait de la crise avec un regain d'influence sur les deux groupes qui, l'un et l'autre, avaient perdu quelque chose de leur intransigeance. Alors que le Magistrat exprimait sa « vive reconnaissance » pour « les efforts persuasifs » de M. le commissaire, pour son ardeur et son zèle « à ramener tous les esprits à une pacification heureuse¹ », les représentants de la bourgeoisie déclaraient, à leur tour, que M. de Dietrich, « en ce moment critique où l'autorité des magistrats est nulle », agissait seul et s'exposait à tous les dangers, « pour qu'il y ait un point de ralliement où aboutissent les demandes de tous² ». Et le 18 août, le ministre de la Guerre, le comte de La Tour du Pin, venait joindre son suffrage aux leurs en écrivant à son délégué : « La confiance que vous avez inspirée à la bourgeoisie et au Magistrat est le prix le plus flatteur du patriotisme et des soins par lesquels vous l'avez méritée. On ne pouvait se mieux conduire que vous l'avez fait. Je ne l'ai point laissé ignorer à Sa Majesté et Elle vous sait infiniment gré de votre zèle³. »

M. de Dietrich pouvait donc reprendre avec plus de chances de réussite la tâche de conciliateur impartial, d'arbitre supérieur aux partis, tâche, il est vrai, que les nécessités inéluctables du moment allaient transformer en celle de fossoyeur de l'antique constitution de la république de Strasbourg⁴.

besc, Broglie, Vermond, Despremenil, sortent de la ville et se sauvent dans les pays voisins. »

1. Lettre du Magistrat aux députés, 5 août 1789 (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 137).

2. Lettre des représentants aux députés, 6-7 août 1789 (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 139).

3. Lettre de M. de La Tour du Pin à M. de Dietrich, 18 août 1789 (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 152).

4. Nous n'avons plus à raconter la suite des événements, l'émeute militaire du 6-8 août, etc. Le Magistrat, déjà décimé, donna sa démission collective le 12 août 1789, sous l'impression des votes de l'Assemblée nationale du 4 et du 5 août, dont les décrets amenaient la suppression radicale de l'ancien régime et l'avènement d'une société nouvelle.

VII.

Moteurs et motifs de l'émeute.

Après avoir raconté, aussi exactement que possible, les préliminaires et le développement de l'émeute du 21 juillet et le sac de l'Hôtel-de-Ville qui s'en suivit, il nous reste à traiter une question, effleurée plusieurs fois déjà au cours de ce récit, mais réservée pour une discussion plus complète. Les événements que nous avons vus se produire à Strasbourg, du 18 au 21 juillet, furent-ils le résultat naturel des passions populaires du moment ou faut-il chercher, derrière les acteurs visibles de cette tragi-comédie, quelque directeur occulte qui en aurait réglé la mise en scène? Si cette première question devait être tranchée par l'affirmative, quels ont été ces personnages et quels furent les motifs de leur façon d'agir? Trouver une réponse à ces interrogations n'est pas la partie la plus facile de notre tâche; mais ce travail serait trop incomplet si nous n'essayions au moins de la chercher.

Tout d'abord, il ne me semble pas douteux que les manifestations qui ont précédé et accompagné le pillage de l'Hôtel-de-Ville ont été provoquées par des meneurs quelconques et préparées d'avance, encore qu'elles semblent, au premier abord, être la conséquence logique des événements qui se sont produits dans la capitale. Je suis entièrement d'accord sur ce point avec M. Eimer et avec l'immense majorité de tous ceux qui ont étudié, depuis cinq quarts de siècle, cet épisode de notre histoire révolutionnaire. Tout nous amène à reconnaître ce fait : les rumeurs rapportées par les représentants de la bourgeoisie et leurs propres réticences mystérieuses; les dépositions de témoins oculaires, comme Friesé, Hermann, etc.; l'apparition subite de nombreux vagabonds et de personnes suspectes à Strasbourg; l'attente d'un événement surprenant et « agréable au corps des officiers de la garnison », que nous révèlent les *Mémoires* de Dampmartin; l'abandon simultané des chantiers à l'intérieur de la ville et hors des murs par les artisans qui, obéissant à un mot d'ordre évident, se dirigent, à heure fixe, vers l'Hôtel-de-Ville; les billets distribués à la foule pour l'inviter à l'assaut; l'attitude des pillards eux-mêmes, dont beaucoup travaillent à la dévastation de l'immeuble avec un calme qui avait frappé le jour même un des spectateurs, Jean-Frédéric Hermann. Je ne crois

donc pas qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point; il me semble acquis à l'histoire.

Mais quels furent ces meneurs secrets assez influents pour amener une pareille révolte et réussissant pourtant à rester inconnus, soit qu'on n'ait pas su les découvrir, soit qu'on n'ait pas osé les rechercher? Là-dessus les avis diffèrent, aujourd'hui comme il y a cent ans, et tandis que les uns s'en tiennent à des indications très vagues, d'autres nomment des personnalités précises, qu'ils cherchent dans des directions très différentes. Un travailleur consciencieux, Frédéric Piton, l'auteur de *Strasbourg illustré*, écrivait, en 1855, qu'il fallait « accuser le gouvernement lui-même... de l'avoir provoquée (l'émeute) sourdement par ses agents. N'a-t-il pas pu chercher, en voyant l'énergie avec laquelle l'Assemblée nationale commençait à saper les fondements de l'ancien régime, à profiter de l'enthousiasme qui s'était emparé du peuple français... pour anéantir les priviléges de la seule ville qui, aux portes de la France..., était restée allemande par ses institutions¹? » De quel gouvernement entendait parler l'auteur? Évidemment pas de celui de la ville libre royale de Strasbourg, du Magistrat, qui n'avait aucune envie de se suicider. Ce ne pouvait donc être (si tant est que Frédéric Piton se soit fait une idée bien claire à ce sujet) que le gouvernement central, le *gouvernement français*. Assurément, dans les dernières années de l'ancien régime, on avait songé à Versailles à opérer des modifications dans la vieille constitution strasbourgeoise qu'on trouvait encore trop républicaine. Le « fonds du préteur » aux archives municipales en renferme la preuve. Mais ce n'est pas au moment où le gouvernement de Louis XVI était sapé lui-même dans ses fondements, pour employer la métaphore de l'auteur que je viens de citer, qu'il pouvait songer à opérer ailleurs un coup d'État. D'ailleurs, eût-il été de force à l'entreprendre, il n'aurait pu agir que par ses représentants civils ou militaires : M. de La Galaizière, l'intendant; M. de Dietrich, commissaire du roi; M. de Rochambeau, commandant de la province; M. de Klinglin, lieutenant du roi à Strasbourg. De ces quatre personnages, quelques-uns n'ont jamais été soupçonnés d'avoir trempé dans l'affaire, tandis que d'autres ont été dénoncés, presque au moment même, à la

1. F. Piton, *Strasbourg illustré*, t. I, p. 190-192. Au fond, il n'y a là qu'une paraphrase du vieux Friesé (t. IV, p. 261).

vindicte publique, mais comme *acteurs autonomes*, si je puis dire, dans le drame du 21 juillet, et nullement comme *agents dociles d'un pouvoir supérieur*.

En effet, l'intendant d'Alsace, M. de Chaumont de La Galaizière, ne paraît nulle part dans nos sources ; il est probable qu'il ne se trouvait pas à Strasbourg durant cette fatidique quinzaine du 17 au 31 juillet¹. En tout cas, il est hors de cause dans l'affaire qui nous occupe. Pour Rochambeau, j'estime qu'on doit arriver à la même conclusion. Sans doute, l'incroyable et coupable inaction de la garnison est due avant tout à son rare manque d'énergie, motivé peut-être par un manque absolu de confiance en ses troupes. Craignait-il une émeute militaire, comme celle qui éclata trois semaines plus tard ? Eut-il peur, s'il combattait le « peuple », d'être emprisonné comme Besenval ou même massacré comme Launay ? Si pourtant il avait donné l'ordre de charger la canaille, M. de Klinglin aurait-il osé refuser d'obéir ? Cet ordre, Rochambeau ne l'a pas donné, du moins pas quand il aurait pu encore être utile². Mais à part cette faiblesse, aucun contemporain n'a songé à incriminer le commandant militaire de la province, au point de vue de la loyauté de son attitude ; personne, plus tard, ne lui a jamais imputé des arrière-pensées odieuses, et son propre récit des événements, s'il laisse deviner ses hésitations et ses faiblesses, exclut pourtant toute idée de connivence avec les émeutiers.

On peut écarter également, ce me semble, l'interprétation des événements donnée, bien qu'à titre d'hypothèse seulement, dans le travail de M. Eimer ; il y considère le mouvement comme ayant été en partie confessionnel, en partie nationaliste, étant dirigé par les *habitants* catholiques d'origine française contre la *bourgeoisie* protestante alsacienne. Il nous fait remarquer avec insistance que ce sont surtout des magistrats protestants, les Lemp, Mogg, Treitlinger, Flach, etc., qui ont été maltraités ou

1. L'*Annuaire de France* de 1789 porte : Intendance d'Alsace, Chaumont de La Galaizière, à Paris, rue Richelieu.

2. Il n'y a guère à noter qu'une opinion dissidente, celle de M. Seinguerlet qui, dans son livre *Strasbourg pendant la Révolution* (Paris, Berger-Levrault, 1885, in-8°, p. 28), loue vivement le futur maréchal « d'avoir évité d'aliéner à son gouvernement les sympathies des masses » en prenant en main la défense d'une oligarchie méprisée et détestée. Aussi se garde-t-il « avec grand soin de se mêler à ces dissensions intestines et n'intervint-il qu'au moment où le mouvement populaire avait accompli son œuvre ». C'est prêter, ce me semble, un machiavélisme bien invraisemblable au vainqueur de Yorktown.

dont les immeubles ont été saccagés. On devrait admettre, selon lui, que les immigrés français, non habitués à la tutelle du Magistrat allemand, « furent, en dernière ligne, les adversaires et figurèrent à l'arrière-plan de l'émeute ». Cela expliquerait également l'attitude des soldats et des *manants* où se trouvaient en majorité des Français¹. On peut répondre à cela, tout d'abord que Lemp, Mogg et consorts n'ont pas attiré sur eux la colère populaire parce qu'ils étaient luthériens, mais comme membres influents de la Chambre des Quinze ; on peut dire ensuite qu'il n'est nullement établi que la majorité des gens de *manance* aient été des immigrés de l'intérieur². On doit faire observer surtout que le groupe des *habitants* immigrés d'ancienne ou de fraîche date³, s'il était peu sympathique aux privilégiés exorbitants du Magistrat et à ceux des *bourgeois*, n'étaient pas gens à pousser la racaille à saccager l'Hôtel-de-Ville ; qu'ils avaient déjà obtenu, en avril, le droit de vote aux élections générales et qu'ils pouvaient compter, en toute assurance, sur un triomphe complet prochain, grâce aux tendances égalitaires de l'Assemblée nationale désormais toute-puissante. La question religieuse a joué, sans conteste, un grand rôle dans certaines crises de l'histoire de la Révolution à Strasbourg ; mais je ne vois pas qu'il soit nécessaire ni même indiqué de l'introduire comme un des facteurs dans la catastrophe du 21 juillet 1789⁴.

1. Eimer, p. 83-84.

2. C'étaient de très petites gens, immigrés des campagnes d'Alsace et généralement trop pauvres pour payer les droits de bourgeoisie, qu'il n'était pas facile d'obtenir d'ailleurs, même en les payant, le Magistrat ne voulant pas d'un prolétariat urbain.

3. J'entends par là le groupe des Pasquay, Noisette, Massenet, Thomassin, Mayno, etc., tous personnages ayant joué plus tard un certain rôle dans la politique locale.

4. Je dois cependant signaler le passage final de la brochure *Révolutions d'Alsace*, où se marque un certain antagonisme, à la fois nationaliste et religieux, contre le Strasbourg d'autan ; je le cite comme un document, dont il est difficile d'apprécier la valeur, puisque nous ignorons quel en fut le rédacteur et s'il représente une fraction plus considérable de l'opinion publique. « Il faut espérer », dit-il, « qu'avec les restes d'un gouvernement soi-disant républicain, et propre tout au plus à quelque ville impériale de la Forêt-Noire, disparaissent aussi les ridicules différences entre les habilememens, les mœurs et les caractères des deux nations qui habitent la ville. Il paraît incroyable, mais il est vrai que les anciens habitans, loin de se rapprocher des Français, avec qui ils sont unis depuis cent ans, ont au contraire toujours eu en horreur leur religion, leur caractère et leurs coutumes et qu'ils ont réussi enfin à s'en écarter au point de devenir plus Allemands qu'on ne l'a jamais été dans

Je ferai la même remarque au sujet des représentants de la bourgeoisie, des électeurs du second degré, que certains pamphlets réactionnaires du temps ont vaguement incriminés comme complices de M. de Dietrich, le principal coupable dénoncé par eux. Il suffit de rappeler que leurs revendications avaient été admises en bloc; qu'ils avaient partie gagnée, au moment du sac de la Maison commune; qu'ils étaient trop intéressés à ce que leur succès restât pur de tout excès pour mettre en train des violences inutiles. D'ailleurs, depuis qu'on a mis au jour leur rapport aux députés de Strasbourg, rapport où ils disent leurs inquiétudes, leur indignation, leurs regrets, il est absurde de les impliquer dans l'affaire, à moins qu'on ne soit décidé à les traiter de comédiens méprisables et d'indignes menteurs.

En réalité, c'est aux noms de deux personnages seulement (personnages qui jouèrent tous deux, en effet, un rôle important dans cette avant-dernière semaine de juillet) que les traditions locales et la haine des partis rattachent, de vieille date, la responsabilité de la révolution strasbourgeoise. Les pamphlétaires de la contre-révolution ont accusé M. de Dietrich, commissaire du roi, d'avoir été l'instigateur des attaques contre le Magistrat, alors qu'il aurait dû, en vertu de son office même, en être le défenseur attitré. Dans une brochure allemande, publiée dès 1791, anonyme naturellement et sans indication de lieu d'impression, intitulée *la Bande de brigands*¹, et rédigée évidemment par un partisan fanatique de l'ancien état de choses, Dietrich est inculpé d'avoir voulu ruiner la ville de Strasbourg, détruire sa constitution et ses priviléges et d'avoir excité les citoyens les uns contre les autres, au lieu de réconcilier le Magistrat et les bourgeois dans l'intérêt du Roi. L'auteur lui reproche d'avoir acheté dans ce dessein le concours de certains

l'Allemagne même. Il est à souhaiter que, quand une fois le nom sacré de la Nation les aura réunis, ils les regarderont comme des frères, et quand on demandera alors de quelle nation sont la plupart des protestans qui composent la bourgeoisie de Strasbourg, on ne sera plus obligé de répondre, comme jusqu'ici, que ce sont des Allemands du XV^e siècle. » — Évidemment, le publiciste qui se laissait aller à des affirmations aussi erronées que celles que nous soulignons était à la fois un adversaire de l'ancienne constitution strasbourgeoise et de la Réforme qu'il semble avancer d'ailleurs ingénument de tout un siècle; mais y a-t-il là l'expression d'une antipathie personnelle ou serait-il l'écho d'un groupe de concitoyens?

1. *Die Raeuberbande*, sans date, [1791,] in-8°. *La Bande de brigands*, c'est l'Assemblée nationale.

mauvais citoyens ; mais tout cela reste absolument dans le vague, et si les accusations sont formulées en termes violents, elles demeurent imprécises. Dans une autre pièce analogue, française celle-là, *les Réflexions sur la conjuration découverte à Bruxelles*¹, qui est de février 1792, il est dit, plus expressément, du maire de Strasbourg : « C'est lui seul qui a toujours porté le trouble dans cette ville par ses divers agents et manœuvres ; depuis le pillage de l'Hôtel-de-Ville, qui fut son ouvrage, c'est lui qui a toujours crié : Au feu, au meurtre, etc.² ! »

Mais c'est surtout dans le volumineux pamphlet de Jean-Baptiste Schérer, *l'Abomination de la désolation*³, déjà mentionné dans l'énumération de nos sources, que nous trouvons le réquisitoire le plus vêhément et le plus complet contre l'ex-maire de Strasbourg, rédigé alors que destitué, toujours prisonnier, malgré un premier acquittement par le jury de Besançon, il attendait à l'Abbaye la sentence de mort du tribunal révolutionnaire de Paris. Le petit livre de Schérer est un véritable modèle de polémique venimeuse, où les calomnies sont prodigues à tous les ascendans de Dietrich, à son ancêtre, l'ammeistre Dominique, dénoncé comme ayant vendu Strasbourg à Louis XIV⁴, à son père, le baron Jean, dépeint comme un banquier véreux, intrigant sans scrupules, au maire lui-même. On nous décrit celui-ci travaillant par ses créatures, l'avocat général Fischer, le boucher Henri Weiler et autres, à persuader à la foule stupide qu'elle va vivre, affranchie de tout impôt, dans un vrai pays de cocagne (p. 42) ; on le montre achetant à prix d'or « les misérables journalistes Saltzmann, Ulrich, Simon, Meyer, Laveaux⁵, gens qui en scélératesse dépassent le diable », pour qu'ils excitent le peuple contre le Magistrat et le Magistrat contre le peuple

1. Sans lieu ni date, 1 feuille in-4°. Ces *Réflexions* sont adressées aux « insensés Strasbourgeois ».

2. On en trouve des extraits dans Heitz, *Contre-Révolution en Alsace*, p. 272.

3. *Grauel der Verwüstung oder Blöcke, etc., von einem biedern Elsaesser S.*, Deutschland, 1793, 220 p., in-18.

4. Calomnie depuis longtemps réfutée qui permet de juger du degré de vérité des accusations portées contre le petit-fils et l'arrière-petit-fils du vieil ammeistre si cruellement traité par Louis XIV pour n'avoir point voulu abjurer sa foi.

5. Il faut noter que ces journalistes, « achetés » par Dietrich, se combattaient également entre eux ; certains, comme Laveaux, n'étaient pas encore à Strasbourg en 1789 !

(p. 48). C'est lui qui a entretenu l'insubordination des troupes de ligne, leur faisant indiquer, par ses affidés, les auberges et les brasseries où on leur donnerait à boire gratis; même on leur y distribuait de l'argent des caisses publiques (p. 49). C'est encore lui qui a organisé et fait exécuter¹ le pillage des maisons de ville de Lemp et de Mogg, ainsi que des maisons de campagne de Treitlinger et de Flach (p. 49). C'est lui qui, par ses chiens couchants, a poussé les représentants de la bourgeoisie à sommer le Magistrat d'accepter en bloc le Cahier de doléances; c'est lui qui a nourri le plan diabolique de faire dévaster l'Hôtel-de-Ville, pour démontrer combien peu les citoyens étaient satisfaits de leur ancien gouvernement (p. 52), alors que quelques cartouches, tirées à blanc, eussent suffi à chasser les émeutiers. « M. de Klinglin est bien venu avec quelques cavaliers et a invectivé les gens, mais par suite d'ordres secrets de M. de Dietrich, il dut se rendre avec ses hommes aux bâtiments de la Douane et abandonner l'Hôtel-de-Ville à son triste sort » (p. 54). Enfin, c'est encore lui qui, après l'exécution d'un pauvre étranger, fit relâcher tous les autres coquins (afin, sans doute, que ces instruments passifs de sa haine ne le dénoncassent point), et, grâce à ses complices, il parvint à arrêter toutes les recherches ultérieures sur l'attentat (p. 55).

Ce sont là des affirmations très précises en apparence, mais qui ne s'appuient d'aucun témoignage digne de foi, d'aucun document sérieux, et les inexactitudes, les contre-vérités, les mensonges patents que nous rencontrons dans l'opusculo de Schérer nous autorisent à ne tenir aucun compte des allégations de l'émigré strasbourgeois, puisqu'il n'en administre aucune preuve. Nous avons vu, au cours de notre récit, quelle fut l'attitude de Dietrich; nous avons dit que le nouveau commissaire du roi, ambitieux autant qu'habile et très désireux de popularité, n'avait point fait, évidemment, de très grands efforts pour protéger l'omnipotence du Magistrat contre les revendications populaires². Mais nous le savons assez homme de gouvernement, assez ferme dans ses idées (il l'a suffisamment montré dans les

1. *Angesponnen und ausgeführt*, dit le texte allemand.

2. Je ne veux point dire par là qu'il a négligé ses devoirs officiels vis-à-vis d'une autorité dont lui-même faisait *nominalement* partie; mais il me semble certain qu'il n'a pas été bien profondément ému de la chute du Magistrat. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que le commissaire du roi ne disposait d'autant force matérielle, n'ayant pas le droit de requérir les troupes royales.

bons comme dans les mauvais jours) pour ne pas pactiser avec l'émeute, et moins encore pour l'organiser lui-même. Comme il savait que le gros de la bourgeoisie serait indigné de l'attentat et qu'il voulait s'appuyer sur elle, comment aurait-il été assez stupide (la question morale mise absolument à part) pour agir de la sorte? Mais il ne faut jamais oublier, quand on s'occupe de l'histoire de Frédéric de Dietrich, qu'il eut la malchance incroyable d'être successivement l'adversaire et la *bête noire* des réactionnaires vaincus et des jacobins vainqueurs. Les uns et les autres l'ont poursuivi, non seulement de leur haine, mais de leurs calomnies jusqu'au delà de l'échafaud. Il n'est pas d'accusation portée contre lui qui n'ait semblé croyable à l'un ou à l'autre de ses ennemis; ils lui ont attribué l'envoi d'assassins contre le cardinal de Rohan et contre Frédéric-Guillaume II de Prusse; ils l'ont incriminé d'avoir vendu Strasbourg, au même roi de Prusse, pour une somme de cinq millions. Nous nous croyons donc en droit de conclure *qu'aucune preuve* et même *aucun indice sérieux* ne permettent de porter au compte de Dietrich la *responsabilité matérielle ou morale* du pillage de l'Hôtel-de-Ville.

Il reste donc, comme seul personnage de la tragi-comédie d'alors, dont l'attitude générale et les actes invitent en effet à un examen sérieux, le maréchal de camp, baron François-Joseph-Louis de Klinglin, lieutenant du roi à Strasbourg. C'est contre lui que de bonne heure fut dirigée l'accusation formelle d'avoir été l'instigateur principal des troubles. Dans un discours prononcé le jour de la fête du 14 juillet 1791 par le procureur de la commune, Xavier Levrault¹, l'orateur officiel disait, en parlant des événements de l'année 1789 : « Le seul excès sur lequel nous ayons [eu] à gémir dans une ville exposée à tant de divisions politiques ou sacrées² doit être regardé comme le crime du despotisme militaire, comme l'attentat de celui qui, ayant pu et dû le réprimer, semblait s'exercer par cette perfidie à déchirer un jour le sein de la grande patrie par une trahison plus éclatante mais non plus exécutable³. » Et en note, pour

1. Sans doute, Xavier Levrault était le partisan prononcé de Dietrich, mais c'était un personnage de tendances très modérées, un parfait honnête homme; le futur recteur de l'Académie de Strasbourg sous Louis XVIII n'aurait pas parlé ainsi d'un adversaire s'il n'avait été convaincu de sa culpabilité.

2. Levrault employait ce mot dans le sens de « religieuses ».

3. Discours prononcé à la prestation du serment, etc. Strasbourg, Dannbach, 1791, in-8°, p. 10.

qu'on sut bien de qui il était question, l'orateur rappelait aux citoyens de Strasbourg le nom du général fâlon.

Deux ans plus tard, en 1793, Friesé s'exprimait de la façon suivante sur le sac de l'Hôtel-de-Ville : « L'intransigeance des deux côtés augmenta la haine des partis et occasionna ces scènes dont le souvenir désole encore aujourd'hui le cœur de tous les bons citoyens. L'historien qui en a été témoin peut bien relater tout ce qu'il a vu et entendu, *mais il n'a pu arriver, malgré toutes ses recherches, à connaître les meneurs, en partie cachés, de cette clique de rebelles, ni les moyens secrets qu'ils employèrent pour atteindre leur but. Pourtant, il est certain que le pillage et la dévastation de l'Hôtel-de-Ville doit principalement être attribué au traître Klinglin*, alors lieutenant du roi à Strasbourg, et représentant des « manants », ainsi qu'à quelques autres notables¹ de la ville. Plusieurs personnes ont connu ce projet avant qu'il n'ait été exécuté. Peut-être l'avenir dévoilera-t-il certaines choses qui sont très obscures. Il est fort étrange qu'il n'existe aucun document officiel sur cette curieuse journée; les procès-verbaux (des Conseils) n'en soufflent mot et la copie de la lettre écrite à ce sujet à nos députés n'a pu être retrouvée aux Archives². » Le bon magister avoue franchement, on le voit, qu'il n'est pas documenté; mais cela n'empêche pas qu'il soit persuadé de la culpabilité du lieutenant du roi. Un peu plus loin, il interrompt son récit pour affirmer que les préparatifs militaires pris n'avaient « nullement pour but de disperser les masses furieuses, *mais de couvrir le pillage projeté de l'Hôtel-de-Ville et d'empêcher les bons citoyens de s'y opposer*, ce qui serait arrivé infailliblement si l'on n'avait pris ces mesures et mis toute la garnison sous les armes. Klinglin, l'honnête homme, l'ami du peuple, criait à la foule : « Enfants, faites ce « que vous voudrez, seulement ne mettez pas le feu ! » Honnêteté relative d'un individu devenu peu après traître à la patrie et qui maintenant serait trop content de pouvoir dévaster la France entière par le fer et le feu³. » Friesé ajoute encore que, le lendemain du 21 juillet, l'abbé de Klinglin, frère du lieutenant du roi, vint aux archives de la ville et demanda qu'au cas où

1. Le texte allemand dit *andre Grosse*; Friesé croyait donc à l'existence de complices haut placés.

2. Friesé, t. IV, p. 247-251. Il s'agit du rapport si souvent cité par nous.

3. Friesé, t. IV, p. 257.

les pièces du procès de son père (et grand-père) s'y trouvaient encore, elles lui fussent délivrées. « C'est ce que raconte l'archiviste d'alors¹, qui lui répondit qu'il ignorait si ces documents se trouvaient, ou non, dans son dépôt, mais qu'en tout cas il ne lui serait pas possible de les extrader; que l'abbé devait adresser sa requête au Magistrat². » Nous aurions donc là, si je puis dire, la clef du secret, la raison pour laquelle le pillage des archives devait accompagner celui de l'Hôtel-de-Ville : « Sans doute, lui (Klinglin) et d'autres notables de la cité³ ont encore eu d'autres motifs d'agir, car il n'est pas niable que notre constitution de ville libre devait être un crève-coeur⁴ pour la cour et sa clique; mais certainement M. le baron de Klinglin s'intéressait surtout à l'honneur de son auguste famille, qui était flétrie à jamais par ces pièces judiciaires dont il souhaitait si vivement la destruction. »

Cette dernière anecdote de Friesé peut sembler à bon droit sujette à caution. On a de la peine à se figurer cet abbé grand seigneur, venant réclamer audacieusement un dossier judiciaire sur lequel il n'a aucun droit; on ne comprend surtout pas que lui et le maréchal de camp, son frère, aient pu s'imaginer qu'ils effaceraient toute trace des malversations de leurs descendants en faisant disparaître ces documents. « Ces pièces de la procédure contre le préteur Klinglin, réclamées le lendemain », dit J.-F. Hermann, « étaient aux Archives du parlement de Grenoble qui, quarante années auparavant, avait instruit le procès⁵. » Le baron lui-même s'est servi, paraît-il, de cet argument pour réfuter les incriminations dirigées, dès le début, contre lui et qu'appuyait la déclaration catégorique du fonctionnaire préposé à la garde des archives de la ville. Engelhardt écrivait en 1846 : « On sait que dans l'opinion de beaucoup de contemporains et de plusieurs personnes encore vivantes aujourd'hui, M. de Klinglin... fut l'instigateur secret du sac de l'Hôtel-de-Ville, puisqu'il voulait profiter de l'excitation des esprits... pour faire détruire les dossiers relatifs au procès intenté au préteur défunt qui, selon lui, devaient se trouver aux archives... »

1. L'archiviste de 1789 s'appelait Jean-Daniel Ehrlen.

2. Friesé, t. IV, p. 260.

3. Le texte allemand porte : *andere Grosse der Stadt.*

4. Texte allemand : *ein Dorn im Auge.*

5. Notices, t. I, p. 110.

M. de Klinglin a essayé depuis, en différents écrits, à se décharger de cette inculpation, en disant qu'il savait fort bien que les dossiers relatifs à son père ne se trouvaient pas à Strasbourg, mais à Besançon; il affirme n'avoir jamais agi que d'après des ordres supérieurs¹. » Personne ne connaît actuellement ces « différents écrits » dont parle Engelhardt; je les ai cherchés vainement partout où il y avait quelque chance de les retrouver, depuis que je me suis occupé pour la première fois du sac de l'Hôtel-de-Ville de Strasbourg, il y a bientôt quarante ans². Il m'est donc impossible de juger de la valeur probante des apologies de Klinglin. Le continuateur de Strobel, plus heureux, les avait vues sans doute, puisqu'il en parle, et je dois donc ajouter, en rapporteur fidèle, qu'il termine son exposé par ces mots qui laisseraient la question de la culpabilité de Klinglin en suspens : « Bien que l'attitude louche du baron semble confirmer l'accusation, *il n'y a pourtant pas de motifs suffisants pour la considérer comme entièrement établie.* »

C'est là, je crois, l'extrême concession que l'on puisse faire, si l'on veut obéir au devoir d'une critique impartiale et prudente, mais ne se payant pas de mots. Qu'on se remémore les querelles personnelles du lieutenant du roi avec le Magistrat au cours de l'année 1788; qu'on étudie son attitude si peu franche d'avril à juillet 1789; qu'on se rappelle ses paroles et ses gestes au cours de la crise elle-même, où le démagogue et l'officier général se mêlent d'une façon si singulière que non seulement la bourgeoisie, mais ses propres collègues en conçoivent des soupçons³. Ajoutons à cela les détails que nous fournit Dampmartin sur un banquet offert par Klinglin aux officiers de la garnison, banquet où l'on a fait des allusions mystérieuses à une prise d'armes pour le lendemain qui mènerait à bonne fin une entreprise « très agréable aux bons Français⁴ ». Tenons compte de la déposition de cet

1. Strobel-Engelhardt, t. V, p. 323.

2. Elles ont sans doute péri, comme tant d'autres pièces uniques, dans l'incendie de nos bibliothèques, lors du bombardement de 1870.

3. Le bailli Strobel de Kehl mandait le 27 juillet à Carlsruhe que le Magistrat allait envoyer une députation à Versailles pour se plaindre de l'état-major (*über die Generalität*), et que le prince de Darmstadt s'était ouvertement exprimé à ce sujet, attribuant à l'état-major toute la responsabilité des dégâts (Eimer, p. 81).

4. Dampmartin, *Mémoires*, t. II, p. 43. Un peu auparavant, il parle d'un « projet aussi vaste qu'important d'armer le peuple ».

émeutier, pris à Kehl, qui raconte avoir été poussé par un officier de Royal-Cavalerie à casser les vitres de l'Hôtel-de-Ville¹; de cette réponse d'un autre officier à un bourgeois qui le suppliait d'arrêter le pillage : « J'ai l'ordre de ne rien entreprendre²! » Tous ces menus détails, réunis et groupés, s'éclairant réciproquement sous le reflet des vieilles haines familiales de Klinglin contre le Magistrat de Strasbourg, haines qui vont pouvoir s'assouvir sur les fils et les petits-fils de ceux qui avaient dénoncé le grand-père et le père, tout cela, dis-je, n'équivaut pas assurément à une certitude absolue, mais autorise et légitime tous les soupçons. Bien entendu, je ne songe pas à nier que l'agitation générale des esprits, les antipathies populaires, la cherté des vivres n'aient eu leur part dans la crise du 21 juillet; mais il me semble presque impossible pourtant qu'il ne se soit pas trouvé quelqu'un pour faire jouer les ressorts de ces passions latentes, de ces instincts destructeurs qui se sont satisfaits par le sac de l'Hôtel-de-Ville. Et quand je cherche quel peut avoir été ce personnage que l'histoire ne nomme point, je n'en trouve pas qui ait eu plus d'intérêt à agir de la sorte que le baron de Klinglin ni qui ait été plus nettement désigné que lui par la tradition et par la rumeur publique comme le moteur principal de l'entreprise.

Si, par impossible, on lui a fait tort en cela; s'il n'a été qu'un démagogue naïf en costume de général, désireux de se faire acclamer comme « père du peuple » et de montrer à tous qu'il était l'arbitre de l'opinion comme de la sécurité publique; s'il n'a vraiment pas organisé ces scènes odieuses de pillage que nous avons racontées; si c'est plus tard seulement qu'il a songé à émigrer et à entrer au service des ennemis de la patrie, il a certainement joué de malheur. Mais il n'a pu s'en prendre qu'à lui-même, à sa louche conduite, à son manque de dignité professionnelle, si les contemporains déjà l'ont cru capable de traîtrise, dès le début de la Révolution, et s'ils ont interprété les manifestations d'une ambition malsaine comme noirceur d'âme prémeditée.

Rod. REUSS.

1. Eimer, p. 81.

2. Eimer, p. 79.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LE GÉNÉRAL DE GALBOIS

(1778-1850).

Nous voudrions attirer l'attention sur quelques notes du lieutenant général baron Nicolas-Marie-Mathurin de Galbois, qui a joué un rôle assez important dans les événements militaires du premier Empire, de la Restauration et du règne de Louis-Philippe. Ces notes nous ont été communiquées par la fille de Galbois, M^{me} Jules Manèque, et par sa petite-fille, M^{me} la baronne van den Berch van Heemstede, qui ont bien voulu compléter, verbalement et par écrit, les renseignements dont disposait la famille.

Les documents laissés par le général de Galbois ne constituent pas des mémoires suivis, mais des souvenirs détachés sur les principaux événements militaires auxquels il a été mêlé.

Notre tâche doit se borner à les replacer dans leur cadre, en suivant l'ordre chronologique et en les faisant précéder ou suivre des éclaircissements nécessaires.

Le général de Galbois descend d'une vieille famille bretonne, et plusieurs de ses ancêtres étaient tombés sur les champs de bataille. Son extrait de baptême¹ porte que Nicolas-Marie-Mathurin de Galbois était « fils de noble homme Pierre-Olivier Galbois et de dame Anne Audran, son épouse » ; qu'il est né et qu'il fut baptisé le 17 mai 1778, sur la paroisse Saint-Étienne de Rennes. A une date qui n'est pas précisée par ses états de service, mais probablement en 1798, il entra aux chasseurs à cheval de Lamoureaux et suivit régulièrement la filière hiérarchique. On le trouve maréchal des logis le 19 fructidor an VI, adjudant le 1^{er} germinal an VIII, sous-lieutenant le 18 germinal de la même année et aide de camp du général Lalance. Son dossier des archives de la Guerre contient une lettre adressée par

1. Archives administratives de la Guerre, n° 1710.

I lui le 28 nivôse an IX (18 janvier 1801) à Berthier, ministre de la Guerre, pour lui demander d'être attaché au 8^e régiment de hussards. Le pétitionnaire déclare que « sa demande est fondée sur le désir qu'il de continuer à servir la République ». Après s'être distingué, le 10 nivôse an XII (1^{er} janvier 1804), à l'armée de l'Océan, il fut nommé lieutenant le 15 messidor (4 juillet) et contribua peu après à la prise du brick anglais « Le Grappler ». C'est vers la même époque qu'il remplit, à l'entière satisfaction de ses chefs, plusieurs missions auprès du général Augereau. Le 28 mars 1808, Galbois passe à l'état-major du prince de Neuchâtel. Envoyé par l'Empereur en Portugal auprès du duc d'Abrantes, il traverse l'Espagne, alors en pleine insurrection, et, séparé de son escorte, il est blessé d'un coup de balle devant Badajoz et fait prisonnier le 31 mai. Il allait être fusillé par les Espagnols avec plusieurs autres officiers français quand il fut sauvé par la convention de Cintra. Dans l'intervalle, Galbois avait eu le temps de se signaler par un acte héroïque : il avait été envoyé par le général espagnol Galloso, qui assiégeait Elva, au brave commandant Girod de Novillars, défenseur de la place, avec mission de lui dire que, s'il ne se rendait pas, Galbois serait fusillé avec ses compagnons dès son retour au camp espagnol ; le lieutenant français, malgré les instances de Girod, qui voulait le retenir, revint trouver le général Galloso et lui déclara que le commandant Girod n'admettait aucune négociation. Tiré par hasard de ce mauvais pas, Galbois avait bien mérité un galon de plus. Le 30 mars 1809, il fut nommé capitaine.

Les premières notes du général concernent la campagne de 1809. Nous sommes au début d'avril. Napoléon, ayant constaté les dispositions hostiles de l'Autriche, qui ne voulait pas reconnaître Joseph comme roi et mettait son armée sur le pied de guerre, prit à son tour les mesures militaires que commandait la situation. Les maréchaux Davout, Lannes et Masséna furent investis du commandement des troupes françaises, qui reçurent le nom d'armée d'Allemagne. Daru faisait fonctions d'intendant général, et Berthier, prince de Neuchâtel, fut nommé major général. La concentration devait s'opérer sur deux points : Ratisbonne et Augsbourg, et le roi de Bavière, abandonnant sa capitale, allait aussi s'établir à Augsbourg pour résister, de concert avec nous, à l'invasion autrichienne :

Le 10 avril 1809, le prince de Neuchâtel, major général de l'armée, ayant reçu l'avis du prochain départ de l'Empereur, me donna l'ordre de partir sur-le-champ de Strasbourg pour aller porter des instructions au maréchal Oudinot, à Augsbourg, et me rendre

ensuite à Ratisbonne auprès de M. le maréchal Davout¹. Je devais recueillir des nouvelles sur les mouvements effectués par l'armée autrichienne, et rejoindre le prince sans retard, si j'apprenais quelque chose d'important, afin qu'il pût en informer l'Empereur².

La guerre n'était pas encore déclarée; mais, le 14 avril, les Autrichiens attaquèrent inopinément nos postes et lancèrent en même temps leur manifeste contre la France. Nos troupes les plus avancées se replièrent sur Ratisbonne; j'y arrivai ce jour-là. La situation était critique pour le maréchal Davout: il sortit de la place pour reconnaître l'ennemi et m'emmena avec lui, en me recommandant d'examiner tout avec attention, attendu qu'il n'avait pas le temps d'écrire à l'Empereur. Je quittai le maréchal en passant le long de la Regen, sous le feu de l'ennemi, et je rencontrais l'Empereur au moment où S. M. sortait de Neubourg. Je fis arrêter sa voiture et lui rendis compte sommairement de ce que j'avais appris. L'Empereur, voulant avoir plus de détails, me fit monter dans sa voiture et m'emmena avec lui à Ingolstadt où il me donna à la hâte l'ordre ci-joint, commençant par ces mots : *Cela pour Galbois.*

« L'adjoint à l'état-major Galbois retournera sur-le-champ près du maréchal Davout: il passera par Vohbourg et Neustadt, et, de là, à Ratisbonne; aussitôt qu'il aura causé avec le maréchal Davout, il reviendra en rendre compte. Il fera connaître au maréchal Davout ce qu'il apprendra qu'il s'est passé (*sic*) dans la journée au corps du duc de Dantzig; que je n'en ai aucune connaissance... » (Suivent quelques lignes difficilement déchiffrables.)

« Le général Dumont est à Vohbourg avec sa division (8,000 hommes de cavalerie); la division Nansouty et la cavalerie Wurtembergeoise est en colonne sur la route d'ici à Vohbourg. Le général Vandamme, avec 12,000 Wurtembergeois, couche ce soir à Ingolstadt. Le duc de Rivoli, avec le général Oudinot et 8,000 hommes doivent arriver ce soir à Pfaffenhausen. L'Empereur, à une heure du matin, se décidera à se porter de sa personne à Neustadt après qu'il aura vu le rapport de la journée. Il lui importe donc bien de connaître la situation du duc d'Auerstt et des différents corps de l'ennemi. Si cela ne détourne pas cet officier, il verra le général Wr  de ou le duc de Dantzig pour causer avec eux et leur donner connaissance de ces détails.

« Signé : NAPOLEON³.

« Ingolstadt, le 18 avril 1809.

« P.-S. — Cet officier engagera celui qui commande à Vohbourg, celui qui commande à Neustadt et les généraux de division bavarois à

1. Galbois écrit comme Napoléon : DAVOUST.

2. Les tats de service de Galbois nous apprennent qu'il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 13 avril 1809.

3. La signature de l'Empereur est autographe.

m'envoyer des officiers et les rapports de ce qui se serait passé ou de ce qu'ils apprendraient. »

Les circonstances étaient pressantes et les communications difficiles. Cependant, je fus assez heureux pour remplir ma mission. Le duc de Rovigo fut aussi envoyé près du maréchal Davout, peu de temps après moi. J'arrivai à Ratisbonne le 19 avril au matin. Le 65^e de ligne, fort de quatre bataillons, reçut l'ordre de garder Ratisbonne jusqu'à l'arrivée de l'Empereur. Le maréchal Davout sortit le même jour de la place, attaqua et battit à Thann¹ l'armée du prince Charles, forte de 40,000 hommes. Je le quittai quand la victoire fut décidée et je rejoignis l'Empereur à Neustadt. Le lendemain, la bataille d'Abensberg eut lieu²; le surlendemain, l'affaire et la prise de Landsbut. De là, l'Empereur, changeant de direction, marcha sur Eckmühl, où il battit complètement l'ennemi, et se présenta ensuite devant Ratisbonne, ainsi qu'il l'avait annoncé, croyant cette place toujours occupée par le 65^e; mais le colonel Contard³ avait capitulé la veille⁴.

Après la prise de Ratisbonne et la bataille d'Eckmühl, l'armée arriva, sans beaucoup de difficulté, sous les murs de Vienne; l'Empereur établit son quartier général à Schœnbrunn. S. M. m'envoya, le 16 mai, m'établir sur la montagne de Léopoldsberg, avec ordre d'observer tous les mouvements des Autrichiens de l'autre côté du Danube. En effet, je vis arriver l'armée du prince Charles qui débouchait du côté de la Bohême par la route de Stockerau, sur la rive gauche du fleuve, et se dirigeait sur la plaine de Wagram pour y prendre position. Je comptai les escadrons, les bataillons, les pièces d'artillerie, etc., et j'envoyai des ordonnances à l'Empereur pour lui faire part de mes observations. S. M. avait mis, à cet effet, à ma disposition un détachement de chasseurs de sa garde. Le pavillon de Léopoldsberg,

1. M. Thiers appelle cette bataille la bataille de Tengen.

2. Cette bataille d'Abensberg fut gagnée par Lannes avec des contingents bavarois et wurtzemburgeois. Les Autrichiens y perdirent 7 à 8,000 hommes et furent rejettés sur l'Isar, ce qui coupait en deux l'armée de l'archiduc Charles. Quant à la prise de Landshut, elle eut pour conséquence de nous livrer un matériel important et 6 à 7,000 prisonniers.

3. D'après M. Thiers, ce n'est pas le 65^e, mais le 45^e que commandait le colonel Contard. Cet officier avait tué 800 hommes, le 19 avril, à l'armée de Bohême : c'était donc un brave soldat. Seulement, il n'avait plus de cartouches et, se trouvant cerné par l'ennemi, il ne crut pas pouvoir prolonger la résistance. L'occupation de Ratisbonne n'en rendait pas moins les Autrichiens maîtres des deux rives du Danube et du point de jonction avec l'armée de Bohême.

4. On trouve dans les papiers du baron de Galbois une reproduction de la note qui précède avec quelques variantes sans grand intérêt. Toutefois, il faut relever ce détail que, d'après Galbois, « le colonel Contard fut prévenu de la prochaine arrivée de l'Empereur », et cet autre que « le duc de Rovigo assista à la bataille de Thann et fut blessé à la tête ».

où j'étais établi, étant situé sur un point très élevé au bord du Danube, je distinguais parfaitement ce qui se passait de l'autre côté du fleuve. Le mouvement de l'armée autrichienne dura plusieurs jours. Le château de Léopoldsberg appartient au prince de Ligne. Je remarquai l'inscription suivante sur les murs, écrite en français :

« Margraves polonais,
Turcs et Saints tour à tour,
Rendaient autrefois célèbre ce séjour.
C'est à présent celui de la Philosophie,
Du calme, de l'esprit, du bonheur, de la vie.
Notre âme l'agrandit par de grands souvenirs,
Mais sa meilleure histoire est celle du plaisir
Sans remords, sans regrets, sans crainte et sans envie.
La nature se montre en son bel appareil
Et l'on se croit favori du soleil. »

Sur la porte d'entrée, on lit ces mots : CHÂTEAU DE MON REFUGE.

Galbois n'a consacré que peu de mots à la bataille d'Essling (21 mai 1809). Voici cette note :

Pendant la bataille d'Essling, nous eumes un moment de vive inquiétude. Le pont du Danube avait été rompu, et les renforts qui nous arrivaient ne pouvaient plus passer. Les boulets de l'ennemi dépassaient le groupe de l'Empereur, et les Autrichiens nous pressaient de toutes parts avec acharnement : nous étions sur le point d'être rejetés sur l'île de Lobau dont nous étions séparés par un bras du Danube. Napoléon fit de grands efforts : la garde donna, mais il nous en coûta cher ! Les deux armées, fatiguées du combat, cessèrent le feu vers la fin du jour et cherchèrent du repos. L'Empereur était visiblement affecté de la blessure du maréchal Lannes ; il passa la nuit sur les bords du bras du Danube qui nous séparait de l'île Lobau, qui se nommait alors « île Napoléon ». L'armée rentra dans l'île pour se refaire et on rétablit les ponts.

Ce qui suit est plus intéressant et plus personnel : c'est une note qui se réfère à un épisode de la journée du 4 juillet 1809 :

Le 4 juillet 1809, à quatre heures du matin, le prince de Neuchâtel me fit appeler et me donna l'ordre d'aller aux avant-postes recevoir le général Weissenwolf qui se présentait en parlementaire : je m'accusai de ma mission et, aussitôt que le prince eut reçu cet officier général, il le conduisit à la tente de l'Empereur. L'entrevue fut assez longue et le général de Weissenwolf eut l'honneur de déjeuner avec S. M. Peu de temps après, vers onze heures du matin, l'Empereur me donna l'ordre de conduire le général autrichien à Vienne, de le traiter avec beaucoup d'égards, mais de ne pas le quitter un seul instant. Cependant, je ne tins pas trop compte de ces recommanda-

tions, car, voulant retourner à la bataille, qui devait avoir lieu le lendemain, je remis mon prisonnier entre les mains du général Clarke, alors gouverneur de Vienne, qui chargea un de ses aides de camp de veiller sur lui, et je rejoignis l'armée au moment où elle sortait de l'île de Lobau et s'empara du village d'Engersdorf¹. Le comte de Weissenwolf était enchanté de l'Empereur, et c'est ce qui l'avait perdu, me dit-il : ils avaient discuté ensemble de tous les mouvements que pouvait faire l'armée autrichienne dans la position où elle se trouvait, et particulièrement le corps d'armée que ce général devait commander. Napoléon lui avait fait part de ses combinaisons pour battre les Autrichiens, de sorte que, quand le général Weissenwolf voulut se retirer, l'Empereur lui fit observer qu'ayant été amené par la discussion à lui dérouler son plan de bataille, il ne pouvait pas raisonnablement permettre à un général aussi capable que lui de rejoindre le prince Charles avant de combattre. M. de Weissenwolf se récria beaucoup, mais il n'y eut pas moyen de faire revenir l'Empereur, et je partis avec mon malheureux parlementaire.

Galbois, dans ses notes sur Wagram, nous parle surtout de ce qui advint du général comte de Weissenwolf et donne en passant une version assez brève des derniers mouvements qui déterminèrent le résultat final de la bataille :

... Je fis mon service pendant la bataille de Wagram et, quand je revins de notre aile droite, vers deux heures, au moment que le mouvement du prince d'Eckmühl était commencé et allait bien, l'Empereur dit au prince de Neuchâtel : « Allons ! la bataille est gagnée ; faites avancer l'artillerie de ma garde et commencer le feu sur les colonnes autrichiennes qui poussent le maréchal Masséna ; et faites charger ensuite la cavalerie de Bessières. » En ce moment, la cavalerie se formait, à la gauche du quartier général impérial. Les boulets ennemis l'atteignirent, et dépassèrent même le groupe de l'Empereur. Le maréchal Bessières fut renversé de son cheval par un boulet : notre artillerie fit bientôt taire celle de l'ennemi. L'Empereur annonça alors qu'il voulait reposer pendant deux heures et qu'on le réveillerait seulement s'il y avait quelque chose d'important. A son réveil, l'Empereur m'aperçut et me dit vivement : « Que faites-vous ici ? Qu'avez-vous fait du général Weissenwolf ? Allez le chercher [tout] de suite, et dites au général Clarke que la bataille est gagnée. »

Quand je revins, le lendemain, l'armée était en mouvement. Le quartier général montait sur Znaïm et le maréchal Masséna sur (*ici un mot illisible, probablement Hollabrunn, où Masséna arriva le 10 juillet*). L'Empereur reçut très bien le comte de Weissenwolf et lui témoigna ses regrets, d'une manière très flatteuse, de la rigueur qu'il avait été obligé d'exercer envers lui, et me chargea de le reconduire à l'armée autrichienne ; mais, en passant par la gauche où était

1. Ce mot est peu lisible dans le texte.

le corps de Masséna, ma mission étant terminée, je rejoignis le quartier général et fus aussitôt envoyé en parlementaire, pour porter des dépêches au prince Charles, qui se trouvait à Budweis en Bohême. Il répondit [tout] de suite. Le 11 eut lieu l'affaire de Znaim, le 13 l'armistice¹ et le 14 retour à Vienne.

Le capitaine de Galbois a joué un rôle assez actif comme officier diplomate, au cours des pourparlers qui précédèrent la conclusion de la paix entre l'Autriche et la France.

Pendant que les négociateurs français et autrichiens, dit-il dans ses notes, traitaient de la paix à Altenbourg, l'Empereur, voyant l'hiver approcher et trouvant que les négociations ne marchaient pas assez vite, voulut probablement entrer en communications plus directes avec l'empereur d'Autriche et m'envoya porter des dépêches au prince Jean de Lichtenstein, commandant en chef l'armée autrichienne, à Dotis, en Hongrie, où était la cour d'Autriche. Je fis six fois le voyage. Quand je revenais de Dotis, j'allais toujours rejoindre l'Empereur partout où il était. Le 15 septembre 1809, je le trouvai à Brünn, en Moravie. Il me fit beaucoup de questions sur ce que j'avais appris dans mon voyage...

Galbois raconte ensuite l'émouvante visite de Napoléon au champ de bataille d'Austerlitz :

Le lendemain 16 septembre, l'Empereur partit de grand matin pour aller revoir son beau champ de bataille d'Austerlitz. Peu de personnes accompagnèrent S. M. et j'eus le bonheur d'être de ce petit nombre. Arrivé sur le terrain, l'Empereur chercha d'abord à se reconnaître. L'aspect des lieux était changé. Cherchant, d'après ses ordres, l'endroit où il avait logé la veille de la bataille, j'entrai dans une petite maison entourée d'une clôture en treillage assez nouvelle. Le maître du logis, nommé Martin Sokaniek, me fit asseoir. Il me montra la poutre qui traversait la pièce où j'étais, sur laquelle je lus ces mots, en allemand, en gros caractères :

« S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON A COUCHÉ ICI LES TROIS NUITS QUI ONT PRÉCÉDÉ LA BATAILLE D'AUSTERLITZ. I. H. S. »

Je courus [tout] de suite raconter à l'Empereur ce que j'avais vu, emmenant avec moi Martin Sokaniek. Quand il sut que c'était Napoléon qui était devant lui, il se précipita à ses pieds et les baisa avec respect. S. M. lui adressa quelques questions et lui fit donner un rouleau de cent napoléons d'or.

L'Empereur parut ému du spectacle qu'il avait sous les yeux. Il était pensif et dit plusieurs fois : « Mes braves soldats! Je veux élever un monument en leur honneur sur le théâtre de leur gloire : j'y ferai bâtir une chapelle et j'affecte 2,400 francs par an au traitement

1. En réalité, il fut signé le 11 à minuit et porte la date du 12.

d'un prêtre qui sera chargé du service de cette chapelle, et de prier Dieu pour le repos des âmes de mes braves soldats, morts à Austerlitz.³

— Prenez note de cela, dit-il au baron Mounier, son secrétaire, qui était alors près de lui. J'ignore si cette décision eut des suites. Le lieu où avait couché l'Empereur se nomme Gandia. Après avoir parcouru en partie le champ de bataille, l'Empereur rentra à Brünn où on lui avait fait une très belle réception ; la ville fut illuminée pendant les deux nuits qu'il y resta (16 et 17). Le 18, il partit pour rentrer à Schenbrunn, et, passant par Augezd, où S. M. passa en revue la belle brigade de cavalerie du général Colbert. Le 22 septembre, l'Empereur passe la revue de toute sa garde devant Vienne. Le 14 octobre, la paix fut signée avec l'Autriche. Le 16, à deux heures du soir, S. M. partit pour Paris. Nous reçumes l'ordre de diriger nos équipages sur Bayonne.

Les états de service de Galbois portent qu'il fit campagne en Espagne pendant les années 1810 et 1811. Des notes biographiques rédigées par sa fille, M^{me} la générale Manèque, il résulte qu'il fut chargé par l'Empereur d'une mission près du maréchal Suchet, et qu'au cours de cette mission, il trouva le moyen de rendre de brillants services. Le maréchal, qui se préparait à mettre le siège devant Tortose, chargea le capitaine Galbois de reconnaître l'emplacement du camp ennemi. A la tête d'une centaine de hussards, il explora le pays et, s'étant heurté à un corps de cavalerie espagnole qui comprenait trois cents dragons de Numance, il le dispersa et le poursuivit jusqu'au camp dont il s'agissait de déterminer la position. Il se replia ensuite, en ramenant vingt-cinq prisonniers. Les Espagnols avaient, en outre, laissé entre les mains des nôtres un drapeau⁴. Cet exploit valut à Galbois une citation à l'ordre du jour et une mention au Bulletin de la Grande Armée. Nommé chef d'escadron le 27 juin 1811, il fut chargé de faire passer en Espagne une somme de deux millions, et il réussit à remplir heureusement cette mission.

Au début de mars 1812, Galbois reçut de l'Empereur l'ordre de se rendre à Augsbourg auprès du duc d'Abrantès, avec des pouvoirs fort étendus qui lui permettaient d'étudier sur place tous les détails de l'organisation du corps d'armée du duc. La manière dont il exécuta les ordres de Napoléon satisfit pleinement le maître.

Sur la campagne de Russie de 1812, Galbois ne nous a laissé que deux notes.

La première concerne la sinistre mésaventure de la division Partouneaux. Cette troupe dépendait du corps de Victor et passait pour la plus solide de ses trois divisions. Napoléon avait envoyé au géné-

1. M^{me} Manèque l'a donné aux Invalides.

ral l'ordre de tenir toute la journée du 27 novembre 1812 devant Borisow, afin de donner le change à Tchitchakoff. On sait que, grâce au dévouement héroïque des pontonniers du général Éblé, qui construisirent deux ponts au milieu des glaces, l'Empereur put traverser la rivière le 27 au matin ; mais les Russes enveloppèrent la division du brave Partouneaux, qui refusa de se rendre quand l'artillerie ennemie suspendit le feu dans la soirée ; le lendemain, le général dut se constituer prisonnier avec la poignée d'hommes qui lui restait, et les deux autres brigades tombèrent à leur tour entre les mains des Russes.

La version de Galbois reproche à Partouneaux une erreur grossière de direction :

Aussitôt après le passage de la Bérzina et l'affaire glorieuse qui en fut la suite¹, l'Empereur donna l'ordre au colonel Galbois de repasser les ponts, de porter des ordres aux différents corps qui étaient de l'autre côté de la rivière, et de leur indiquer le chemin qui arrive aux ponts. Le colonel Galbois remplit exactement sa mission ; il trouva le duc de Bellune à Borisow ; plus loin, le prince Eugène, le général Claparède, et enfin le prince d'Eckmühl, à l'arrière-garde.

Chacun de ces corps se mit en marche vers le point du jour², d'après les ordres de l'Empereur. Le chemin était facile à trouver, d'après les indications données, puisqu'en sortant de Borisow, où passe la Bérzina, il n'y avait qu'à remonter et à suivre la rive gauche de cette rivière, et la route jusqu'aux ponts, à une lieue de là, était assez marquée sur la neige par le passage de l'armée.

Cependant, il y avait une autre route en sortant de Borisow qui portait aussi des traces du passage des troupes ; c'était celle qui conduisait à un petit château où l'Empereur était allé dans la nuit du 27 au 28 et d'où il était parti pour aller effectuer le passage de la

1. Il s'agit sans doute du vif combat livré sur la rive droite par Oudinot, Legrand et Ney contre les forces de Tchaplitz et Pahlen, combat dans lequel Oudinot et Legrand furent blessés et qui rejeta les Russes sur le gros du corps de Tchitchakoff. On fit 2,000 prisonniers, on tua ou l'on blessa 3,000 ennemis ; mais ceci se passa le 28 novembre, et, dès la veille au soir, la division Partouneaux était presque détruite.

2. Le 27 novembre. Le 2^e corps avait franchi le premier pont dès l'après-midi du 26, ainsi que ce qui restait de la division Dombrowski. Vers quatre heures, le même jour, on fit passer la garde à cheval par le deuxième pont qui venait d'être terminé. Le 27, au matin, après la réparation du pont, le matériel d'artillerie put défilé et, dans l'après-midi du même jour, les 3^e, 4^e et 8^e corps. C'est le lendemain 28 que l'artillerie russe fit tant de ravages dans la masse des trainards qui voulaient à leur tour traverser les ponts. Victor finit par refouler par des charges désespérées cette dangereuse artillerie et installa ensuite la sienne sur la rive gauche ; mais, le 29, les Russes firent encore un grand massacre de nos trainards qui avaient refusé de passer la rivière et firent 7 à 8,000 prisonniers.

Bérézina¹. Cette rivière en était distante tout au plus d'une demi-lieue, et le chemin pour y aller n'était pas mauvais. Par quelle fatalité faut-il donc que le général Partouneaux, qui a couché dans ce château², n'ait pas pris de renseignements sur sa position, n'ait pas su que la Bérézina était sur sa gauche et très près de lui, et enfin qu'il soit le seul qui n'ait pas suivi la direction de l'eau?

Galbois a écrit lui-même sur le désastre de la division Partouneaux une variante qui donne cette indication précise et nouvelle que, dans la journée du 28, le général fit passer *un de ses bataillons avec les bagages de la division par le pont de la Bérézina*. N'en faut-il pas conclure que Partouneaux n'a pas du tout commis l'erreur de route que lui reproche Galbois, et qu'il a simplement été cerné par les cavaliers russes, au moment où il cherchait à passer la rivière? Tel paraît être, d'ailleurs, le sens de la version de M. Thiers.

Quoi qu'il en soit, Galbois écrit dans sa seconde note les lignes suivantes :

Après avoir passé la Bérézina, l'Empereur m'envoya, le 27 novembre 1812, porter des ordres à tous les corps d'armée qui étaient restés en arrière, en me recommandant de leur faire connaître la route qui conduisait aux ponts. Tous suivirent exactement mes indications, excepté le général Partouneaux, qui ne fit passer qu'un bataillon avec les bagages de sa division par le pont de la Bérézina (le 28) et qui fut camper, avec le reste de ses troupes, à une lieue, sur la rive droite, de Borisow, dans le château où avait été établi l'avant-veille le quartier général de l'Empereur.

La fin de la note concerne une lettre que Galbois fut chargé de porter le 28, à une heure du matin. Elle émanait du prince d'Eckmühl et était adressée à S. A. S. le prince de Wagram et de Neuchâtel :

Le prince d'Eckmühl formait l'arrière-garde de l'armée et se mit en mouvement quelques heures après mon arrivée, en me donnant le petit billet ci-joint qui est resté entre mes mains, ayant rendu compte verbalement de ma mission à l'Empereur et au prince de Neuchâtel, sur le champ de bataille même, pendant le combat contre l'armée de Turquie aux ordres de l'amiral Tsichakoff.

1. Il faut lire ici : la nuit du 26 au 27; c'est le 27 en effet que Napoléon franchit la Bérézina, comme il résulte du fragment suivant.

2. Le château de Staroï-Borisow. M. Thiers dit que l'Empereur y passa la nuit du 25 au 26.

Copie de la lettre de M. le maréchal :

*Prince d'Eckmühl à S. A. S. le prince de Wagram et de Neuchâtel,
major général de l'armée.*

« Monseigneur,

« Je reçus après minuit la lettre de Votre Altesse, qui me prévient que nous sommes maîtres du passage de la Bérézina. Je me propose de mettre en mouvement le 1^{er} corps avant cinq heures et demie du matin, et j'espère qu'il sera rendu à Borisow entre neuf et dix heures du matin.

« J'ai l'honneur d'être avec respect, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime le très dévoué serviteur.

« Le maréchal duc d'Auerstadt,
« Prince D'ECKMÜHL.

« Le 28 novembre, une heure du matin. »

Ce que Galbois n'ajoute pas dans ses trop courtes notes sur la campagne de Russie (où il joua un rôle assez important puisque, au passage de la Bérézina, il sauva une partie de l'armée, en lui servant de guide et en réunissant les différents corps sur la route à suivre), c'est qu'il garde un petit souvenir peu agréable des cosaques, ayant été blessé au pied d'un coup de lance, à Molodeschno, le 3 décembre 1812. C'était sa seconde blessure de la campagne, car il avait déjà reçu un coup de feu à la cuisse droite dans l'affaire d'Ostrowo, près Witepsk, le 26 juillet. Il avait bien gagné les épaulettes de colonel, qu'il reçut le 25 février 1813. On lui confia le 6^e régiment de chevau-légers, dont il dirigea pendant deux ans les escadrons de guerre.

Avec ce grade de colonel, Galbois se rendait en France pour y rétablir les corps de plusieurs régiments de cavalerie lorsqu'en passant à Mayence, il rencontra l'Empereur qui l'emmena à Lützen. Il fit encore, comme attaché à l'état-major du prince, la campagne de 1813, pendant laquelle il se distingua plusieurs fois, notamment sous les murs de Dresde¹.

1. C'est à Dresde qu'il arriva au brillant officier une aventure sentimentale qui faillit avoir une grande influence sur sa vie intime. Dans la nuit du 27 août 1813, un incendie éclata, à la suite d'un grand bal. Galbois fut assez heureux pour sauver une jeune fille qui assistait à cette fête tragique. Sophie Gay, la mère de la future M^{me} de Girardin, a raconté, dans deux lettres qui portent la date du 18 mars et du 26 décembre 1815 et qui ont déjà été publiées (voi le *Gaulois* du 16 janvier 1897), le roman qui fut la conséquence de ce sauvetage. La jeune personne qui dut la vie au colonel français s'appelait Amélie : elle était fille de la comtesse Mac Carthy, dont le mari avait servi à l'armée de Condé. Sa marraine, la duchesse de Deux-Ponts, sœur du roi de Saxe et veuve du frère ainé du roi de Bavière, avait pris à sa charge l'éducation de l'enfant quand les biens de sa famille furent confisqués. Or, il arriva

Les mauvais jours sont arrivés. Après la campagne de 1813, l'armée française, reculant sur le Rhin, se trouvait dans un état de décomposition lamentable.

Constraint à défendre le sol national, après avoir parcouru toute l'Europe, Napoléon puise dans son désespoir et dans son indignation une force d'âme et un génie militaire qui n'ont jamais été dépassés. Avec une armée squelette et des généraux découragés, il entame, dès le 25 janvier 1814, la lutte la plus extraordinaire contre les forces écrasantes de la coalition.

Mais la disproportion du nombre était trop grande. La néfaste capitulation de Soissons sauve Blücher d'un désastre, et notre petite armée, qui n'a pu enlever le rocher de Laon, doit se replier sur Reims. La bataille d'Arcis-sur-Aube (20 mars), où 20,000 hommes luttèrent contre 90,000, et dans laquelle Napoléon faillit être tué, ne put rien changer au cours fatal des événements.

Galbois se distingua sous les yeux de l'Empereur ; il enleva le village de Torcy avec un bataillon de la vieille garde.

Il fut utilisé quelques jours plus tard par Napoléon pour remplir une mission spéciale auprès de l'empereur d'Autriche et, sur ce point, le récit de Galbois est fort intéressant, car on peut en conclure qu'après avoir conféré à Saint-Dizier, le 23 mars, avec Caulaincourt, qui venait de dire à son maître que le Congrès de Châtillon était rompu depuis le 18, l'Empereur ne partageait ni le pessimisme de son entourage, ni celui du duc de Rovigo et de l'impératrice (dont l'ennemi avait saisi plusieurs lettres sur un courrier). Il est assez singulier que l'empereur François et les officiers autrichiens (qui devaient être informés dès le 25 mars de la résolution prise le 24 par le prince de Schwarzenberg, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse de marcher sur Paris) aient paru, le 28, croire que la paix était accordée à Napoléon par les alliés ; assez singulier aussi que l'empereur d'Autriche ait chargé Galbois d'aller en féliciter son maître.

Quoi qu'il en soit, voici la note du colonel sur la mission qu'il remplit le 26 mars près de l'état-major autrichien :

D'après les ordres directs de l'empereur Napoléon, le colonel de Galbois partit de Doulevant pour Châtillon, dans la nuit du 25 au

que la jeune fille s'éprit de son sauveur, au point qu'elle offrit sa main au colonel. Sophie Gay, consultée sur le cas, assez insolite, répondit que cette démarche s'expliquait fort bien par les circonstances et n'avait rien d'incorrect. Du reste, le roman tourna court et le mariage ne se fit pas puisque Galbois épousa le 27 janvier 1821, dans la commune d'Orly, département de la Seine, M^e Christine-Louise, née le 9 juillet 1786 et fille de Jean-Jacob de Herzele et de Rachel Haganarius, appartenant tous deux à une famille hollandaise fort estimée.

26 mars 1814. Il lui était particulièrement recommandé d'éviter les troupes russes et prussiennes, et de tâcher de parlementer avec les Autrichiens.

Le 26 au matin, le colonel arriva à Bar-sur-Aube peu de temps après le départ de cette ville de l'empereur d'Autriche. Le colonel, suivi d'un piquet de cavalerie, prit la route de Châtillon afin de remplir sa mission. Il rencontra près de Bar un petit parti de cosaques qu'il chassa, et, ayant trouvé, à trois lieues de Châtillon, un escadron du 3^e régiment de chevaux-légers autrichiens, il s'avança vers cette troupe, parvint à parlementer avec le major baron de Wibtzhoff qui la commandait, et, n'ayant pas voulu lui remettre ses dépêches, il fut conduit à Châtillon où étaient encore la plupart des membres du Congrès.

M. de Galbois fut traité avec beaucoup d'égards par les principaux officiers autrichiens, qui paraissaient persuadés que la paix allait être signée. On en parlait hautement dans la ville, et tout portait à le croire, à cause du bon accueil que l'on disait avoir été fait par l'empereur d'Autriche à la dépêche apportée par le colonel Galbois.

En effet, le 28 mars, au point du jour, un adjudant de l'empereur d'Autriche vint dire au colonel de la part de S. M. que la paix était décidée, et qu'il eût à partir [tout] de suite pour porter cette bonne nouvelle à Napoléon.

Le colonel Galbois insista pour avoir une réponse écrite; mais le général lui dit qu'elle lui serait portée dans quelques heures, et qu'en conséquence, il eût à laisser aux avant-postes un officier français pour recevoir et accompagner l'adjudant autrichien, ce qui fut exécuté ponctuellement. M. Guinet, officier supérieur d'état-major, resta aux avant-postes, et le colonel Galbois rejoignit l'Empereur, le 29 mars au matin, à Doulevant. S. M. témoigne beaucoup de regret au colonel de ce qu'il n'était pas chargé d'une réponse par écrit; peu d'instants après, le quartier général partit pour Troyes, Villeneuve-l'Évesque et Fontainebleau.

P.-S. — Ainsi que le prince de X... l'avait annoncé de la part de l'empereur d'Autriche, un aide de camp de S. M. se présenta aux avant-postes français où l'attendait M. Guinet et fut accompagné par cet officier jusqu'à Troyes¹. N'y trouvant plus le quartier général impérial, qui faisait route sur Fontainebleau à marches forcées, ces officiers partirent en poste pour rejoindre plus promptement l'Empereur; mais ils furent enlevés, dans l'intervalle de nos colonnes, par une patrouille de cosaques qui, n'entendant ni le français ni l'allemand, s'emparèrent provisoirement des deux officiers, qui furent

1. Le 28 avait été tenu le conseil de guerre dans lequel Napoléon, qui venait de tuer 24,000 hommes à l'ennemi dans la journée de Saint-Dizier (26 mars) s'était décidé à venir au secours de Paris. Le 28, il avait couché à Troyes; le 30, il était à Villeneuve-l'Archevêque et courrait en poste vers Paris; mais, le général Belliard l'ayant instruit de la capitulation de Paris, il se dirigea sur Fontainebleau.

ensuite conduits au prince de Schwarzenberg ; mais alors il négociait la malheureuse capitulation de Paris.

On sait que c'est le 24 mars que les souverains alliés mettaient en mouvement sur Paris toutes les forces de la coalition. Après un essai de résistance, Marmont et Mortier, incapables de défendre une ville ouverte et désarmée, capitulent le 30, et, le lendemain a lieu l'entrée d'Alexandre et du roi de Prusse dans la capitale. Personne n'ignore l'attitude presque comminatoire des maréchaux pour arracher à Napoléon, frappé de déchéance par le Sénat, l'acte d'abdicacion. Quand l'Empereur a cédé, le 5 avril, quand Caulaincourt, Ney et Macdonald ont quitté Fontainebleau pour apporter au tsar Alexandre le document lamentable qui devait être payé par l'île d'Elbe, il restait à informer l'Impératrice de ces graves résolutions.

Le personnage qui fut chargé d'une mission aussi importante n'est autre que le colonel de Galbois, et nous reprenons ici l'analyse de ses notes.

La première pièce est un ordre daté de Fontainebleau 6 avril 1814, par lequel le prince vice-connétable, major général, prescrit aux commandants des avant-postes français de faire donner un trompette à M. le colonel Galbois pour passer aux avant-postes des armées alliées.

La seconde pièce est ainsi conçue :

Ordre pour M. le colonel Galbois.

Il est ordonné à M. le colonel Galbois de se rendre à Orléans ou à Blois pour y porter des dépêches au roi Joseph.

Les commandants des avant-postes alliés sont invités à vouloir bien viser le présent passeport pour que M. le colonel Galbois puisse passer sans être inquiété pendant l'armistice pour se rendre à Orléans ou à Blois où se trouve le roi Joseph et revenir me rejoindre. Il est ordonné aux autorités civiles et militaires de l'armée française de donner au colonel Galbois sûreté et protection.

Et voici maintenant en quels termes Galbois expose les résultats de sa mission et dresse le procès-verbal de sa conversation avec Marie-Louise :

Le 6 avril 1814¹, l'Empereur me fit appeler près de lui à Fontaine-

1. Après la mort de la baronne Marie de Galbois, dame d'honneur de la princesse Mathilde, le journal *le Gaulois* a publié, dans son numéro du 4 août 1896, le récit de la mission du colonel près de Marie-Louise ; mais nous ne pouvons nous dispenser de le reproduire aussi, car c'est un des documents les plus importants parmi ces souvenirs.

bleau. Il me remit une lettre pour l'Impératrice, il me donna quelques instructions verbales. Je partis sur-le-champ pour remplir la mission dont j'étais chargé, en prenant les mesures nécessaires pour éviter les partisans ennemis qui commençaient à s'approcher des environs de Fontainebleau depuis la défection du duc de Raguse.

J'arrivai à Blois le lendemain matin et je me rendis [tout] de suite chez l'Impératrice qui me reçut aussitôt. La lettre de l'Empereur la surprit et l'affligea beaucoup : c'était la nouvelle de son abdication. L'Impératrice avait peine à y croire et fit beaucoup d'observations à cet égard. S. M. ne pouvait pas s'imaginer que les souverains alliés fussent venus à Paris dans l'intention de détrôner l'Empereur. D'ailleurs, ajoutait-elle, mon père ne le souffrirait pas, car il m'a répété vingt fois, quand il m'a mise sur le trône de France, qu'il m'y soutiendrait toujours¹, et mon père est un honnête homme!

L'Impératrice me fit voir une proclamation qui venait d'être imprimée et qu'Elle voulait répandre avec profusion, pour faire un appel aux Français. Elle appela son fils et me dit qu'Elle espérait que la Nation ne l'abandonnerait pas. Quelques instants après, S. M. se retira pour relire la lettre de l'Empereur et me dit qu'Elle me reverrait dans quelques heures.

J'avais marché toute la nuit sans m'arrêter; j'étais très fatigué. S. M., qui s'en aperçut, eut la bonté de m'en parler et me fit donner quelques rafraîchissements. Je ne manquai pas de visites pendant que j'étais à table au Palais. Chacun était curieux d'apprendre des nouvelles de Fontainebleau. L'abdication de l'Empereur n'était pas encore connue. Les princes, les ministres et les autres personnages marquants qui étaient à Blois voulaient causer avec moi. Le duc de Feltre, revendiquant la préférence comme ministre de la Guerre, vint, avec beaucoup d'empressement, me chercher pour m'emmener dîner chez lui; mais je me rendis chez le roi d'Espagne où se trouvait déjà le roi de Westphalie; ce dernier s'emporta beaucoup contre son frère, au sujet de l'abdication. Le roi et la reine d'Espagne étaient profondément affligés et avaient peine à croire à la nouvelle que j'apportais.

Peu de temps après, je revins au Palais. Je dis à l'Impératrice que j'étais prêt à partir pour Fontainebleau et que je n'attendais plus que ses ordres. S. M., qui était très émue, m'annonça alors qu'elle voulait aller rejoindre l'Empereur, et, sur l'observation que je lui fis que « ce n'était pas possible », Elle me répondit : « Pourquoi donc, colonel? Vous y allez bien, vous! Mon devoir est d'être auprès de l'Empereur dans un moment où il doit être si malheureux; je veux le rejoindre et je me trouverai bien partout, pourvu que je sois près de lui. »

J'appris alors à S. M. que j'avais eu beaucoup de peine à parvenir

1. L'empereur François donna aussi sa parole impériale à sa cousine la princesse de Wagram, chez laquelle il logeait à Paris en 1814, que les dotations du prince de Wagram seraient conservées.

jusqu'à Blois et que j'en aurais encore davantage à retourner à Fontainebleau; que des partis ennemis s'étaient montrés la veille à Pithiviers; que, pour rejoindre l'Empereur, je serais probablement obligé de m'écartier de la route directe, et même de me faire jour l'épée à la main — ce qui arriva. Enfin, après toutes mes observations, l'Impératrice se décida à rester, et elle écrivit une longue lettre, dont Elle me chargea pour l'Empereur¹.

On avait reçu à Blois des nouvelles de l'armée d'Italie et des places du Nord. Le corps du général X... (*ici un mot illisible et au-dessous ces mots rayés : l'armée d'Italie*) était en marche pour revenir en France, et on pouvait encore réunir 150,000 hommes de bonnes troupes. L'opinion de l'Impératrice et de son Conseil était que l'Empereur devait se replier sur les renforts qui lui arrivaient, faire un appel à la Nation et courir les chances d'une nouvelle campagne qui aurait pu être funeste aux alliés.

Je fus chargé de faire connaître à l'Empereur tout ce que j'avais appris à cet égard, et je partis quelques instants après pour Fontainebleau où je n'arrivai pas sans peine le lendemain.

L'Empereur lut la lettre de l'Impératrice avec beaucoup d'empressement et parut très sensible au tendre intérêt qu'Elle lui témoignait. Il me parla des nouvelles que je lui apportais de l'armée et de la possibilité de réunir encore 150,000 hommes. Après quelques moments de réflexion, S. M. ajouta : « Oui, sans doute je pourrais encore tenir la campagne, et peut-être avec succès, mais je mettrai la guerre civile en France et je ne le veux pas; d'ailleurs, j'ai signé mon abdication et je ne reviendrai pas sur ce que j'ai fait². »

Au moment de me retirer, l'Empereur me remercia avec beaucoup de bonté de mes services passés et du dernier que je venais de lui rendre, et, en quittant S. M., je partis [tout] de suite de Fontainebleau pour rejoindre le régiment que j'avais l'honneur de commander alors.

Les détails donnés par Galbois sur l'attitude de Napoléon paraissent fort exacts, car l'Empereur, ayant pris son parti le 4 avril, avait lu, le lendemain, aux maréchaux son projet d'acte d'abdication, et, le 6 à minuit, cet acte était remis au tsar Alexandre par Caulaincourt, Macdonald et Ney, pendant que Galbois allait informer Marie-Louise de la décision impériale.

Mais, d'autre part, il est assez bizarre que Galbois, dans la note qu'on vient de lire, affirme qu'à cette date du 7 avril 1814, « l'opinion de l'Impératrice et de son Conseil était que l'Empereur devait

1. On sait que le lendemain du départ du colonel Galbois, l'Impératrice quitta Blois pour Orléans et que son intention était encore de rejoindre l'Empereur. Une autre note ajoute à la précédente le détail suivant : « ... Mais elle en fut empêchée par l'arrivée à Orléans d'un aide de camp de l'Empereur. »

2. Ces paroles me frappèrent trop pour les avoir oubliées; j'en pris note en sortant du Palais.

se replier sur les renforts qui lui arrivaient, faire un appel à la Nation et courir les chances d'une nouvelle campagne qui aurait pu être funeste aux alliés ». Sans doute, à la date du 21 mars, Napoléon avait pris la direction de Vitry et poussé des colonnes de cavalerie légère vers Bar-le-Duc ; mais, le 23, Caulaincourt rejoint l'Empereur à Saint-Dizier et lui démontre que les alliés vont marcher en masses sur Paris qui ne peut résister. Et c'est parce que, à ce moment même, les alliés venaient de saisir des lettres du duc de Rovigo et de Marie-Louise à Napoléon qui annonçaient qu'à la première attaque des alliés les Parisiens suivraient l'exemple des Bordelais et capituleraient, que le tsar, le roi de Prusse, le prince de Schwarzenberg et Blücher décidèrent, le 24 mars, à Sommepuis, la grande marche de toutes leurs forces sur Paris. Comment donc Marie-Louise, qui trouvait tout perdu *le 23 mars*, pouvait-elle rééditer *le 7 avril* le plan audacieux de Napoléon, alors qu'il y avait renoncé dès le 28 mars pour courir tardivement au secours de la capitale ; alors surtout que les princes alliés y avaient fait leur entrée le 31, que le Sénat avait prononcé le 6 avril l'exclusion de Napoléon, en rappelant au trône Louis-Stanislas-Xavier, et que les ministres, réunis à Blois autour de l'Impératrice, le prince archichancelier Cambacérès tout le premier, venaient d'adhérer au nouveau gouvernement, comme les maréchaux Oudinot, Victor, Lefebvre et une foule de généraux ? Il paraît donc y avoir dans les souvenirs de Galbois une transposition de faits et dates ; mais il dit pourtant avec beaucoup de précision qu'il a vu l'Impératrice à Blois le 7 avril.

On ne peut faire grief au colonel de Galbois de s'être rallié au gouvernement des Bourbons. Dans la passionnante entrevue du 6 avril au matin, lorsque Caulaincourt, Macdonald et Ney eurent exposé à l'Empereur les résolutions définitives du tsar Alexandre qui, malgré ses répugnances personnelles, avait admis que « les Bourbons convenaient à la France », Napoléon étant sacrifié, ce dernier avait déclaré que sa carrière était finie, qu'il consentait à abdiquer purement et simplement, et il conseilla lui-même aux maréchaux de se résigner à servir sous les Bourbons.

Par ses origines aristocratiques, Galbois semblait nécessairement désigné pour figurer dans la maison militaire du roi, à laquelle Louis XVIII avait exprimé la volonté formelle de donner une large extension. De fait, le nouveau gouvernement rétablit, outre les anciennes compagnies rouges, gendarmes, chevau-légers, mousquetaires gris et noirs, six compagnies de gardes du corps, d'un effectif de trois à quatre cents hommes et qui furent commandés par MM. d'Havré, de Grammont, de Poix, de Luxembourg, Marmont et Berthier. Le prince de Neuchâtel s'empressa d'appeler auprès de

lui son ancien officier d'état-major. Galbois fut ainsi nommé officier des gardes du corps; mais, à la date du 10 septembre 1814, il écrivit au lieutenant général Dupont, ministre de la Guerre, pour demander le commandement du 6^e lanciers, dit régiment de Berry, avec lequel son ancien régiment, le 12^e hussards, avait été amalgamé. Dans cette lettre, il vante « son zèle et son dévouement au service du roi qui, dit-il, sont parfaitement connus et ne peuvent pas être douteux ». Il obtint satisfaction. Le 17 septembre, le lieutenant général, comte de Bourmont, en qualité de commandant de la 6^e division militaire à Besançon, vint à Dôle pour y faire reconnaître Galbois comme colonel des lanciers de Berry.

Le duc de Berry, colonel général des lanciers et chasseurs, paraît d'ailleurs lui avoir porté une vive affection et, lors de son voyage en Franche-Comté, il lui écrivit, le 10 septembre 1814, le billet ci-dessous :

*A M. le colonel Galbois,
commandant des lanciers de Berry, à Dôle.*

Votre régiment quittant Dôle, mon cher Galbois, et allant prendre sa garnison à Joigny, je ne le verrai pas dans ma tournée; mais, à mon retour à Paris, j'irai exprès à Joigny pour vous voir et vous passer en revue.

Recevez, mon cher Galbois, l'assurance de mon estime.

CHARLES-FERDINAND.

Le 15 décembre 1814, le colonel des lanciers de Berry fut nommé par le gouvernement royal commandeur de la Légion d'honneur.

Il paraît superflu de rappeler, même sommairement, l'extraordinaire histoire du débarquement de l'Empereur au golfe Juan, le 1^{er} mars 1815, et sa marche triomphale de Cannes à Grenoble, puis de Grenoble à Lyon, où il arriva le 10.

C'est à cette date que s'ouvre la série des documents laissés par Galbois sur l'année 1815.

Il est à Joigny avec son régiment, le 6^e lanciers de Berry, pour barrer le chemin à Napoléon, et voici les instructions que le ministre de la Guerre lui-même lui adresse :

*A M. le baron de Galbois,
colonel du 6^e régiment de lanciers de Berry, à Joigny.*

Paris, le 10 mars 1815.

M. le Colonel, la position de Joigny que vous occupez est très

importante. Ayez soin d'observer tout ce qui se passera en avant de vous sur la direction de Lyon; éclairez-vous bien, tenez-vous en mesure à tout événement et, dans le cas où les troupes qui sont à Lyon se replieraient sur Paris, vous vous joindriez à elles, en appuyant et éclairant leurs mouvements. Dans ce cas, vous prendriez les ordres de S. A. R. Monsieur, qui commande en chef l'armée de Lyon.

Le ministre de la Guerre,

Maréchal duc DE DALMATIE.

En attendant, Galbois reçut les ordres du duc de Berry par l'intermédiaire du chef d'état-major, le général comte Belliard. C'était une curieuse figure de soldat : ancien adjudant de Dumouriez, nommé général à Arcole, il avait suivi Bonaparte en Égypte, puis sur tous les champs de bataille de l'Europe; devenu fervent royaliste, il transmit les ordres du gouvernement royal jusqu'au 18 mars, mais il fut ressaisi par l'ivresse des Pyramides et d'Austerlitz quand reparut son Empereur, et oublia les Bourbons.

Nous passons sur les pièces militaires ou autres que contient le dossier de Galbois, sur les vains efforts des autorités monarchiques pour arrêter Napoléon dans sa course, et nous arrivons à la périple finale.

Tiraillé entre l'ordre donné par l'Empereur et transmis d'Auxerre par Berthier sous la date du 18 mars, ordre qui lui prescrivait de conserver le pont de Montereau, et l'ordre du 17 mars, qui lui avait été envoyé au nom du duc de Berry et qui l'invitait d'une manière générale à « couper les ponts », Galbois eut à se poser le plus grave des cas de conscience. A qui convenait-il d'obéir ? Des documents authentiques nous apprennent à quel parti s'arrêta le colonel, et sa conduite s'explique par deux raisons péremptoires : la première, c'est que ses soldats ne l'eussent pas suivi, s'il avait entrepris de détruire les ponts ; et la seconde, c'est que les habitants eussent assommé les officiers ou soldats qui auraient tenté de faire sauter le pont de Montereau, comme ils auraient assommé, d'après le témoignage d'un officier nommé Jolly, ceux qui auraient tenté de faire sauter le pont de Joigny.

Napoléon entra aux Tuileries le 20 mars, vers neuf heures du soir. Porté sur les épaules de ses grenadiers, dont l'enthousiasme touchait à la frénésie, il offrit aux Français la liberté, et à l'étranger la paix. Mais les souverains, réunis encore au Congrès de Vienne, répondirent en le mettant hors la loi « comme ennemi et perturbateur du repos du monde ». 800,000 hommes se ruèrent sur l'ennemi commun. Et alors le duel inégal recommença.

Victor Hugo a dit :

D'un côté, c'est l'Europe, et, de l'autre, la France.

En quelques mois, l'Empereur réunit plus de 150,000 hommes, mais il dut en détacher 30,000 pour faire face à une insurrection royaliste en Vendée. Son plan consistait à prévenir la coalition, en pénétrant comme un coin entre les Anglais et les Prussiens, qui occupaient la Belgique, et à les battre séparément, pour revenir ensuite tomber sur les envahisseurs de l'Est.

Galbois commandait le 6^e lanciers, qui faisait partie de la division de cavalerie du général Piré. Cette division dépendait elle-même du 2^e corps, commandé par le général Reille (et non du 3^e, comme l'écrit Galbois par erreur). Elle avait l'ordre de se porter de Leers à Marchienne, de s'emparer du pont, d'y passer la Sambre et d'attendre les ordres du quartier général. Reille partit dans la nuit du 14 au 15 juin, à trois heures du matin. Il rencontra bientôt les Prussiens au bois de Montigny-le-Tilleul, les dispersa et leur fit trois ou quatre cents prisonniers ; puis il se dirigea sur Marchienne, franchit la Sambre à onze heures du matin et marcha vers Jumet et Gosselies, dans la direction de Bruxelles.

Dans ses souvenirs, le brillant cavalier raconte d'abord son entrée en Belgique et sa première rencontre avec les Prussiens :

Le 14 juin 1815, le 6^e régiment de lanciers, qui était cantonné aux environs d'Avesnes, reçut l'ordre de se porter en avant, et, le 15, il entra en Belgique par Marchienne-au-Pont. Le même jour, il eut affaire à un bataillon prussien qu'il culbuta et, le soir, il établit son bivouac sur la route de Bruxelles, un peu en avant de Gosselies, où venait d'arriver M. le prince de la Moskowa. Ce régiment faisait partie de la division Piré, du 3^e corps d'armée, commandée par le général Reille.

Il serait oiseux de reprendre un récit complet des journées des 15, 16 et 18 juin. Nous résumerons seulement les opérations auxquelles fut mêlé le 6^e lanciers.

Ce régiment était resté le 15 à Gosselies pour se reposer et attendre les ordres du quartier général. La concentration vers Gosselies de la gauche de l'armée, c'est-à-dire des corps de Reille et d'Erlon (1^{er} corps), permettait à Napoléon de contenir les Anglais arrivant de Bruxelles, et de leur opposer plus de 40,000 hommes. L'Empereur voulait ainsi garder sa liberté d'action contre les Prussiens, dont le quartier général se trouvait à Namur. A Ney, qui arrivait de Maubeuge seul avec un aide de camp, il confia le commandement en-chef des 2^e et 3^e corps, et la mission de s'établir aux Quatre-Bras, véritable clef de tout le plan de bataille.

On sait ce qui suivit et comment, après avoir laissé s'opérer la concentration de ses adversaires, alors qu'il lui eût été facile de l'empêcher par une attaque plus prompte, Ney, dans son trouble fébrile, lança un peu au hasard ses régiments, tantôt contre les hussards hollandais ou belges, tantôt contre les bataillons anglais de Picton, tantôt contre les troupes de Brunswick et de Bylandt qui occupaient le bois de Bossu. C'est précisément le régiment de Galbois qui, après la mort du duc de Brunswick, fit ces charges magnifiques, dont parle M. Thiers, sur les troupes anglaises de Picton, formées en carré. « Malgré ces carrés », dit-il, « nos lanciers, conduits par le colonel de Galbois, enfoncent le 42^e, dont ils font un horrible carnage. Ils pénètrent aussi dans le 44^e, dont ils ne peuvent toutefois achever la ruine, repoussés par le feu de ses soldats ralliés... » Les lanciers durent se replier derrière l'infanterie, avec les chasseurs, qui avaient un moment poussé jusqu'aux Quatre-Bras et failli enlever Wellington sur la chaussée de Namur.

Voici le récit de Galbois dans son héroïque simplicité :

Le 16, à six heures du matin, le colonel Galbois se porta de sa personne en avant de son régiment pour reconnaître la position où il se trouvait et alla jusqu'en vue des Quatre-Bras, qui n'était gardé que par un faible détachement d'infanterie de Nassau. A midi, la division Piré marcha sur la route de Bruxelles et s'arrêta avant d'arriver aux Quatre-Bras.

Vers deux heures, le général Piré fit une charge à la tête des 1^{er} et 6^e régiments de chasseurs et revint prendre position. Il envoya l'ordre au 6^e lanciers de se porter en avant. Ce mouvement fut exécuté rapidement. Ce régiment ne vit rien d'abord devant lui; mais bientôt le colonel reconnut sur sa droite, dans les blés, des bataillons anglais du 42^e poursuivant la division Baschelu, qui était en retraite. Le 6^e lanciers fit aussitôt escadron à droite au galop! chargea sur le bataillon ennemi le plus rapproché de lui et lui passa sur le corps. Il se rallia ensuite et put attaquer un autre bataillon qui s'était formé en carré et faisait bonne contenance. Toutefois, il fut entamé; mais le feu qui tombait de toutes parts sur nos braves lanciers les obliga à se rallier un peu en arrière.

Bientôt arriva la brigade de cuirassiers du général Kellermann qui chargea, culbuta définitivement ce carré et lui enleva son drapeau. Mais — on ne sait pourquoi — après ce fait d'armes, cette brigade se retira au galop comme après un sauve-qui-peut; elle porta le désordre en arrière du corps d'armée et ne reparut plus sur le terrain.

Le 6^e lanciers, qui s'était reformé et avait déjà fait des pertes, resta en position sous le canon des Quatre-Bras jusqu'à l'arrivée de la division d'infanterie du prince Jérôme. Alors le prince de la Moskowa se décida à attaquer ce point, si important pour nous, qui

aurait pu être enlevé si facilement le matin, avec plus de monde, mais depuis, il y était arrivé toute une division d'Anglais, et cette attaque tardive nous coûta cher.

Le 6^e lanciers se conduisit honorablement pendant toute cette journée; mais ce brave régiment éprouva des pertes sensibles : le colonel Galbois, les capitaines de La Bellière, Guillaume, Malot, le lieutenant d'Espiennes et plusieurs autres officiers furent blessés; le chef d'escadron Brard et le lieutenant Chassaigne furent tués, et les pertes, en sous-officiers et lanciers, furent très grandes. Presque tous les officiers furent touchés, plus ou moins, par les balles, eux ou leurs chevaux. Le 6^e régiment était fort, en entrant en campagne, de 417 hommes et 32 officiers; un détachement de 300 chevaux était resté en arrière et ne rejoignit qu'après les affaires.

Le régiment n'eut rien à faire, le lendemain 17, qu'à se porter en avant pour s'établir à l'extrême gauche de l'armée, du côté de Braine-l'Alleud, en vue de la forêt de Soignes. Le 18, la division Piré resta en position jusqu'à la nuit et n'eut pas l'occasion de rendre de grands services pendant la funeste bataille de Waterloo. Elle se retira le soir par Marchienne-au-Pont, l'ennemi occupant déjà la route de Charleroi. Pendant la retraite, le 6^e lanciers fit encore une belle charge près de Villers-Cotterets, et, quand l'armée se rallia près de Paris, le régiment fut envoyé à Montrouge, et, de là, de l'autre côté de la Loire; il fut licencié, à Carcassonne, à la fin de 1815.

Galbois ne paraît pas avoir été sérieusement inquiété par le gouvernement de la Restauration après la rentrée de Louis XVIII à Paris et l'ordonnance du 16 juillet qui licenciait l'armée française. Plus heureux que le maréchal Brune et les généraux Lagarde et Ramel, il échappa aux passions violentes des royalistes du Midi. On ne le fusilla pas comme Ney, Mouton-Duvernet et Chartran; on ne l'arrêta pas comme Belliard. Il conserva même le commandement de son régiment jusqu'en décembre 1815, et fit des adieux touchants à ses soldats par un ordre du jour daté du 29.

Le brillant cavalier des Quatre-Bras n'avait plus rien à faire sous les drapeaux, alors que les soldats étrangers occupaient le sol national. Mis en non-activité, il alla cultiver son jardin, et fit de la terre de Moÿ, dans l'Aisne, une sorte d'école d'élevage et d'agriculture. Les notes de police qui se trouvent dans son dossier aux archives de la Guerre (n° 1710) constatent qu'on le surveilla d'abord, mais qu'on fut bien vite rassuré sur le caractère inoffensif de ses occupations. « Ce colonel », dit un rapport du 15 avril 1817, « s'est mal conduit pendant l'usurpation; mais, depuis qu'il est en non-activité, il n'est parvenu sur son compte aucun rapport défavorable. »

On songea probablement à lui rendre un commandement, car,

sous la date du 4 juin 1825, le conseiller d'Etat, directeur général du personnel au ministère de la Guerre, constate que « Galbois est un officier de beaucoup de distinction, qu'il a reçu quatre blessures, qu'il a des opinions sages et qu'il est susceptible d'être employé ». Déjà une autre note, datée du 10 mai de la même année, avait signalé que « le général Després le recommande avec le plus vif intérêt au ministre de la Guerre, que la fortune de M. de Galbois est considérable, et qu'on répond de la loyauté de son caractère et de son dévouement à la cause royale ».

Néanmoins, c'est seulement après la Révolution de juillet que Galbois fut remis en activité. Nommé maréchal de camp, pour faire partie du cadre de l'état-major général, et maintenu dans le commandement de la subdivision de l'Aisne qu'il avait reçu le 5 août 1830, il passa ensuite au commandement de la première brigade d'infanterie du camp de Compiègne (10 juillet 1836), et, l'année suivante, le 13 décembre 1837, il fut mis à la disposition du gouverneur général des possessions françaises du nord de l'Afrique. C'est lui qu'on chargea d'occuper Blidah. Le 19 juillet 1838, il reçut le commandement supérieur de la province de Constantine et il conserva ce commandement lorsqu'il fut nommé lieutenant général le 21 octobre 1838. Galbois justifia la confiance du gouvernement royal en organisant d'une façon supérieure l'administration de cette province, jusque-là livrée à l'anarchie et au brigandage. Son ami, le caustique général Marbot, aide de camp du duc d'Orléans, rend hommage à son œuvre, dans une lettre du 1^{er} avril 1840, que nous avons publiée avec quelques autres dans le *Journal des Débats* du 1^{er} juillet 1913 :

Je te félicite, lui écrivait Marbot, du beau succès que tu as obtenu dans la province soumise à ton commandement. Tu acquiers une gloire justement appréciée en France. Tâche d'y mettre le comble en faisant prendre le plus grand soin des soldats malades.

La postérité, un peu oubliouse ou mal renseignée, n'a peut-être pas accordé au conquérant et à l'organisateur de la province de Constantine la notoriété qu'il mérite. En réalité, l'expédition de Kabylie, que dirigea le duc d'Orléans, avait été préparée par l'ancien colonel des lanciers de Waterloo. Il a installé plusieurs centres, par exemple Philippeville et Sétif, effectué des défrichements, tracé des routes ; et c'est encore lui qui força le père d'Abd-el-Kader, à la suite du combat de la Meskiana, de se réfugier en Tunisie. Le duc d'Orléans, après l'expédition des Portes de fer, lui adressa la lettre la plus élogieuse. Ajoutons qu'un décret du 24 avril 1889 a donné

le nom de Galbois au centre européen d'El-Anasseur (Constantine). Et ce nom atteste ses brillants états de service. Quand Galbois, épuisé par trois années de fatigues et de combats, dut demander son rappel en France, les chefs arabes, qui l'adoraient, vinrent l'escorter jusqu'à Philippeville; car il savait non seulement se faire craindre, mais se faire aimer.

L'œuvre colonisatrice du général a fait l'admiration du P. Enfantin. Il résulte d'une lettre écrite par lui, le 26 juillet 1844, à son ami le capitaine de corvette Fourichon, et que M. Louis de Samboeuf, avocat à la Cour d'appel d'Alger, a bien voulu nous communiquer, que Galbois réussit là où ses prédécesseurs avaient échoué. « Cette province de Constantine », écrit Enfantin, « est antipathique aux fantaisies militaires. Voilà pourquoi elle a deux fois rejeté Negrir, et une fois Baraguay d'Hilliers. Voilà pourquoi le grand Galbois y a été mille fois plus grand qu'eux, et pourquoi le maréchal Bugeaud ne l'a traversée qu'au galop et ne la connaît pas. »

Nous insisterons moins sur les commandements successifs que Galbois exerça depuis son retour en France. Il fut d'abord inspecteur général pour 1841 du premier arrondissement de gendarmerie, puis, en juillet de la même année, commandant de la deuxième division d'infanterie du camp de Compiègne. En 1842-1843, on le retrouve inspecteur général du sixième arrondissement de cavalerie; il est même chargé de réorganiser les corps de cavalerie en août 1845, et passa enfin, le 12 mai 1846, dans la section de réserve du cadre de l'état-major général, conformément à la loi du 4 août 1839. Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis le 23 novembre 1839.

Sa carrière militaire paraissait achevée. Cependant, cinq jours après l'abdication du roi Louis-Philippe et la proclamation de la République, à la date du 29 février, le général de Galbois, alors âgé de soixante-dix ans, se mit « à la disposition du Gouvernement provisoire » et se déclara « prêt à verser de nouveau son sang pour son pays¹ ». Puis, quand le décret du 11 avril 1848 eut supprimé la situation de réserve du cadre de l'état-major général, il écrivit au ministre de la Guerre (qui l'avait avisé de cette mesure en l'admettant à faire valoir ses droits à la retraite) une lettre, datée du 29 avril 1848, qui se termine ainsi : « Je regrette vivement cette disposition qui m'enlève l'espoir de pouvoir encore servir la patrie, en cas de guerre. »

1. Archives de la Guerre.

Ce qu'il faut dire encore, c'est que le général de Galbois avait joué un rôle des plus honorables au cours des journées de février. Il habitait alors la rue de Miromesnil et l'on craignait vivement une descente de la population, tumultueuse et misérable alors, de la plaine Monceau, vers les quartiers du Roule et de l'Élysée. De plus, un régiment avait levé la crosse en l'air, rue de Penthièvre, en rentrant à sa caserne. Galbois réunit des hommes de bonne volonté et réprima énergiquement les tentatives de désordre qui se produisaient de ce côté. On lui offrit le commandement de la Garde nationale dans ce qui était à cette époque le premier arrondissement ; mais il refusa et alla terminer sa vie dans cette Algérie qu'il avait contribué à organiser. C'est là qu'il mourut le 10 décembre 1850, d'une attaque de choléra. On l'enterra au cimetière Sainte-Eugénie à Alger. Nous devons à M. Louis de Samboeuf la description du tombeau où il repose avec sa femme et son fils, Eugène-Marie-Alexandre, lieutenant au 1^{er} spahis, né à Paris en 1821, mort à Laghouat en 1853.

Le 17 octobre 1854, la baronne de Galbois, née de Herzeele, mourut à son tour à Mustapha, près d'Alger. Elle laissait deux fils, qui portèrent aussi l'uniforme de notre armée et moururent jeunes, et deux filles : l'une, la baronne Marie de Galbois, qui mourut en 1896, après avoir été pendant vingt-sept ans dame d'honneur de M^{me} la princesse Mathilde; l'autre, mariée en premières noces au lieutenant-colonel d'artillerie Rieffault, et, en secondes noces, à M. le général Manèque, chef d'état-major du 3^e corps, qui fut mortellement blessé sous Metz, le 1^{er} septembre 1870, aux côtés du maréchal Lebeuf, et dont les obsèques entraînèrent une cessation du bombardement, par ordre du prince Frédéric-Charles.

M^{me} la baronne Van den Berch, fille de M^{me} la générale Manèque, représente aujourd'hui, avec sa mère, toute la descendance du héros des Quatre-Bras. Mais il est à espérer qu'un de ses petits-neveux, à défaut de lignée directe, pourra être autorisé à relever un des noms les plus estimables de notre histoire militaire!

Paul ROBIQUET.

BULLETIN HISTORIQUE

ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES.

I. LITTÉRATURE ET SOURCES. — Le second volume des *Évangiles apocryphes*, que publie la collection Hemmer-Lejay, contient l'*Évangile de l'enfance*¹. L'*Introduction* insiste justement sur l'équivoque que ce titre implique : il n'existe pas, à proprement parler, un évangile de l'enfance, mais bien une série d'écrits assez différents, qui prétendent nous raconter l'enfance du Seigneur ; ces écrits eux-mêmes ne sont pas à confondre avec l'ouvrage que l'antiquité chrétienne a connu, qu'elle nommait sans doute *Évangile de l'enfance* et que nous ne possédons plus ; ils en dérivent plus ou moins, mais ils lui ont combiné, chacun pour son compte, divers autres apocryphes qu'il n'est plus toujours aisé de démêler. M. PEETERS s'y emploie avec diligence dans cette *Introduction*, qui constitue une dissertation capitale sur l'archétype, son origine — probablement syriaque — ses caractères et les diverses dérivations et combinaisons qu'il a engendrées ; on ne saurait trop louer la prudence de ses conclusions (p. LIII et suiv.). Le récit archétype en question paraît bien de date tardive ; il est « peut-être antérieur au v^e siècle », mais je ne crois pas que ce soit de beaucoup et c'est une considération d'importance quant à l'appréciation de son vrai caractère et de ses intentions. Son auteur — et c'est bien l'opinion de M. Peeters — n'est pas un faussaire qui aurait cherché à tromper sciemment ses lecteurs, en leur racontant, comme issues d'une tradition authentique, des histoires qu'il jugeait admirables et qui sont encore plus ridicules et incohérentes ; il a tout simplement essayé de flatter, par des moyens grossiers, mais qu'il savait efficaces, le goût des Orientaux pour le merveilleux. Parfaitement inutiles à l'étude de la vie de Jésus, de semblables apocryphes restent de précieux témoins des époques de la christologie populaire et ils offrent à l'hagiographe d'intéressants points de comparaison avec les inventions extraordinaires qui emplissent les vies des saints, spécialement celles des saints

1. Paul Peeters, *Évangiles apocryphes*. T. II. Paris, Aug. Picard, 1914, LIX-330 p. in-12.

dont l'histoire véritable ne sait rien. Le présent volume contient la traduction de deux versions arabes, publiées par Sike en 1697, et celle de la version arménienne la plus développée; de nombreuses références aux textes syriaques et un copieux choix de variantes, empruntées à diverses autres versions arméniennes, permettent de se rendre très suffisamment compte des directions du travail de déformation et d'amplification qui s'est accompli sur le texte premier. Un index des noms propres, des allusions ou citations bibliques et une table analytique complètent heureusement cette excellente publication. — M. WALTZING, dont tous les christianisants apprécient les solides études sur *Minucius Felix*, nous donne une troisième édition de sa traduction de l'*Octavius*¹. Elle est précédée d'une introduction nourrie, où l'on trouve tout ce que nous savons sur *Minucius Felix*, et surtout une étude sur le sujet, le plan et le but de l'*Octavius*, sur ses modèles, sur sa date et sur le talent de son auteur. En définitive, l'originalité de *Minucius Felix* tient toute dans l'arrangement qu'il fait d'idées prises à Cicéron — particulièrement au *De natura deorum* — à Sénèque et à quelques autres, et son talent littéraire vaut surtout par l'exacte imitation de Cicéron; l'argumentation de son Cecilius prendrait du prix pour nous, si nous étions assurés qu'elle utilise celle de Fronton, mais il nous est impossible de trancher la question. En acceptant pour la composition de l'écrit la date 175-180, M. Waltzing fait de *Minucius Felix* le modèle et de Tertullien l'imitateur; si j'ai bien compris, il tire un argument décisif de ce que Cecilius n'accuse pas les chrétiens d'être les ennemis de l'Empire, tandis que l'accusation se trouve chez Tertullien, d'où il faudrait conclure qu'au temps où *Minucius Felix* écrit l'Empire est encore assez prospère pour qu'on n'éprouve pas le besoin de chercher les auteurs responsables de ses calamités, tandis qu'il n'en va plus de même au temps où Tertullien compose l'*Apologétique* ou l'*Ad nationes*. C'est possible, sans plus. Je dirai la même chose de l'opinion suivant laquelle le christianisme était plus répandu lors de la composition de l'*Apologétique* que lors de celle de l'*Octavius*. Ces considérations n'ont pas beaucoup de poids, et l'antériorité de *Minucius Felix* sur Tertullien ne me paraît pas démontrée. Peu importe d'ailleurs, et la traduction de M. Waltzing, exacte et suffisamment littérale, n'en constitue pas moins une contribution utile à l'étude d'un des plus intéressants ouvrages de l'apologétique chrétienne. Elle n'est point commentée et les indications bibliographiques

1. J.-F. Waltzing, *l'Octavius de M. Minucius Felix. Traduction littérale.*
3^e éd., Louvain, Ch. Peeters, 1914, 87 p. in-8°.

qui l'accompagnent se bornent à des ouvrages français, ce qui prouve qu'elle prétend s'adresser au grand public instruit; souhaitons qu'il lui fasse bon accueil. — La collection Hemmer-Lejay termine, avec un troisième volume, son édition, accompagnée d'une traduction française, de *l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*¹; ce volume, qui comprend les livres IX et X, est complété par le livre sur les *Martyrs de Palestine*. J'ai dit déjà les mérites du texte, qui est celui de Schwartz, et celui de la traduction, due à M. Grapin; elle rend avec exactitude et clarté un grec parfois raboteux et obscur. Je n'y insiste pas, mais je regrette une fois encore que les notes, souvent si utiles, qui l'accompagnent en appendice aient été réduites, par les exigences mêmes de la publication, à un si petit nombre. L'intérêt particulier du livre réside dans l'*Introduction générale* qui, pour ne pas se trouver, sans doute, à sa place logique, n'en est pas moins excellente; il n'était guère possible d'enfermer en si peu de pages plus de choses et plus d'idées. Son auteur, qui a trop modestement gardé l'anonymat, juge évidemment Eusèbe avec indulgence, mais sans tomber dans la partialité, car il ne cache ni n'affaiblit les accusations diverses portées contre lui dès l'antiquité; seulement il se souvient d'abord et veut que nous nous souvenions également de l'inappréciable service que les ouvrages d'Eusèbe, et spécialement son *Histoire*, ont rendu à la science; il a raison et, comme lui, nous nous sentons disposés à pardonner beaucoup à l'homme sans lequel nous saurions si peu de chose du plus antique passé chrétien. Le système de Schwartz, relatif à la composition de *l'Histoire ecclésiastique*, est exposé clairement et accompagné de réserves judicieuses; et, après avoir suivi avec intérêt cette discussion serrée, on lira avec plaisir les pages très amusantes consacrées aux diverses éditions et traductions d'Eusèbe; la « belle infidèle » du président Cousin est l'objet d'une attention spéciale et les élégantes corrections qu'elle impose au texte, pour le ramener partout à la plus aimable orthodoxie, sont mises en lumière par une série d'exemples à la fois réjouissants et suggestifs. Tous les élèves du vertueux président ne sont pas encore morts. Un excellent index, de plus de 200 pages, achève de faire de l'édition un instrument de travail incomparable. Quel service nous rendraient MM. Hemmer et Lejay si, en pendant à cette *Histoire* d'Eusèbe, ils nous donnaient bientôt les *Stromates* de Clément d'Alexandrie! — C'est une vaste et somptueuse édition de saint Éphrem que nous annonce M. MERCATI et dont il nous donne

1. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique, lib. IX-X, sur les martyrs de Palestine. Texte grec et traduction française par Em. Grapin. Paris, Aug. Picard, 1913, lxxxvi-541 p. in-12.*

le premier fascicule¹, aux frais de l'Institut biblique pontifical. Il étudiera et publiera d'abord les versions grecques de saint Éphrem, en les confrontant du reste, autant que ce sera nécessaire, au texte syriaque et à l'antique version latine; ultérieurement, il éditera les œuvres syriaques. Le principe adopté pour la restitution du texte grec authentique consiste à porter une attention continue sur l'*aspect métrique* de ce texte, étant reconnu que cet aspect ne varie jamais; chaque fois donc que l'on constate un écart par rapport au schéma métrique, on peut être certain qu'on tient l'indice sûr d'une perturbation quelconque dans la tradition du texte; il ne reste plus qu'à chercher laquelle. Du reste, l'auteur ne fait, pour le moment, qu'indiquer sommairement les principes de sa méthode; il se propose de les développer, en marquant les applications générales qu'ils sont susceptibles de recevoir, dans des *Prologomènes* qui paraîtront plus tard. Le présent fascicule contient le texte grec de trois sermons : *Sur Abraham et Isaac*, *Sur Basile le Grand*, *Sur Élie*. Chacun d'eux est précédé d'une étude minutieuse de ses manuscrits, de ses divers témoins dans la littérature chrétienne et de son influence particulière. Le texte, établi avec grand soin, s'accompagne d'un luxe de variantes qui ne paraît pas laisser grand' chose à désirer; en revanche, on regrettera le rejet des notes à la fin de chaque écrit, car c'est un procédé bien incommodé pour le lecteur. En appendice sont donnés divers textes qui se rapportent plus ou moins à celui qu'on vient d'étudier. Il faut souhaiter que M. Mercati ne nous fasse pas trop longtemps attendre la suite d'un travail qui nous aidera grandement à pénétrer en toute sécurité dans un des cantons les plus intéressants de la pensée chrétienne d'Orient. — En publiant une seconde édition de son petit recueil d'anciennes inscriptions chrétiennes latines², M. DIEHL l'a enrichi (369 textes au lieu de 244) et amélioré; il y a ajouté des indices des mots latins et grecs dignes de remarque, des particularités linguistiques et grammaticales notables, des matières, des abréviations épigraphiques. Il est impossible d'apporter plus de soin à rendre vraiment pratique et pédagogique un petit livre destiné à l'enseignement; qui l'étudiera soigneusement aura vraiment une idée précise et exacte du genre de secours que l'épigraphie chrétienne peut apporter en général à l'éru-

1. *S. Ephraem Syri opera. Textum syriacum, graecum, latinum ad fidem codicum recensuit, prolegomenis, notis, indicibus instruxit Sylvius Joseph Mercati. T. I, fasc. 1, Rome (Sumptibus pontificii instituti biblii), Betschneider, 1915, xv-231 p. in-4°.*

2. Em. Diehl, *Lateinische altchristliche Inschriften*. 2^e éd., Bonn, Marcus et Weber, 1913, 86 p. in-12.

dit et plus spécialement de la nature des renseignements qu'elle peut offrir sur une question donnée, car l'auteur a pris soin de ranger ses textes dans un ordre logique, sous onze rubriques successives et caractéristiques. Un supplément de dix-sept inscriptions juives permet d'utiles comparaisons. — Moins complet et moins parfait assurément, le recueil d'inscriptions chrétiennes grecques publié par M. AIGRAIN rendra pourtant des services sérieux¹. Il contient 144 textes bien choisis, bien traduits et accompagnés d'éclaircissements utiles. Son Introduction est un peu brève, son index un peu sommaire : cependant l'un et l'autre pourront suffire à orienter un lecteur attentif dans l'étude de documents auxquels il ne faut pas trop demander, mais qu'il y aurait toujours imprudence à négliger. — Il est une autre source, ou prétendue telle, où certains ont espéré découvrir le secret de la naissance et des premiers progrès du christianisme et qui, au jugement des critiques sans parti pris, n'a point rendu ce qu'ils en espéraient ; je veux parler de la littérature sacrée de l'Inde, spécialement de la bouddhique ; M. GARBE, dans un livre pondéré et parfaitement neutre, a cherché, après beaucoup d'autres, à vider la question depuis longtemps et souvent si mal posée². L'étude se divise en deux parties : 1^o Influence de l'Inde sur le christianisme ; 2^o Influence du christianisme sur les religions de l'Inde. L'Introduction montre bien l'intérêt du problème au regard du christianisme : alors que, pour les autres religions soupçonnées d'avoir agi sur le christianisme, il n'est question que d'influences sur la constitution de la foi, de la doctrine, de la discipline ou des rites, il s'agit, en ce qui concerne le bouddhisme, d'influences sur l'affabulation de la vie de Jésus lui-même. Que des influences bouddhiques aient pu s'exercer au temps et dans les pays où s'est constitué le Nouveau Testament, ce n'est pas douteux, et M. Garbe le démontre, mais la preuve externe de la réalité de cette action nous fait totalement défaut et force nous est de recourir à l'étude interne des passages du Livre, où des exégètes perspicaces dénoncent les influences en question. Tout pesé et considéré, M. Garbe en retient quatre : 1^o l'épisode du vieillard Siméon (*Lc.*, 2, 25 et suiv.), qu'il faut rapprocher de l'épisode du saint vieillard Asita dans la légende du Bouddha ; 2^o celui de la tentation au désert ; 3^o celui de Pierre se risquant sur le lac où Jésus marche de pied ferme (, 14, 25 et suiv.) ; 4^o celui de la multipli-

1. R. Aigrain, *Manuel d'épigraphie chrétienne. II. Inscriptions grecques*. Paris, Bloud, 1913, 126 p. in-12.

2. R. Garbe, *Indien und das Christentum. Eine Untersuchung der religionsgeschichtlichen Zusammenhänge*. Tübingen, Mohr, 1914, VIII-301 p. in-8°.

cation des pains (*Mt.*, 14, 15 et suiv. et parallèles). A mon avis, la relation entre ces quatre épisodes évangéliques et les légendes bouddhiques n'est pas niable, non plus que n'est contestable l'antériorité de la version bouddhique, mais c'est le caractère de l'influence qui reste douteux; est-elle vraiment directe, ou ne s'agirait-il point d'*histoires*, tombées, pour ainsi dire, dans le domaine public des religions de l'Orient? J'hésiterais à me prononcer, mais, de toute évidence, si on admet la certitude de l'action bouddhique sur quatre péricopes évangéliques, il faut accepter sa possibilité sur d'autres et continuer d'enquêter sur elle — et c'est bien fâcheux. Des diverses autres influences bouddhiques signalées par M. Garbe, sur le symbole du poisson, qui existe dans l'Inde pour désigner les dieux sauveurs et le Bouddha, sur la gnose et, à travers la gnose, sur les évangiles apocryphes, sur la littérature légendaire (*Histoires de Barlaam et Josaphat*, de Placidus, devenu Eustachius par son baptême, légendes de l'apparition du cerf-Christ au chasseur païen, de saint Christophe, de l'apparition de Satan sous les traits du Sauveur dans la tentation du moine Valens que raconte Palladius, *Hist. laus.*, 25, etc.) ; sur le culte et les pratiques : cloches et clochers, moines et moniales, novices, célibat ecclésiastique, tonsure, confession, culte des reliques, chapelet, encensoirs, etc., de ces influences, dis-je, les unes sont certaines, d'autres probables et d'autres douteuses; les mieux assurées sont celles qui ont une origine littéraire; beaucoup des autres peuvent ne pas être du premier degré. Somme toute, même après le livre de M. Garbe, à la vérité plus facile à lire et plus agréable qu'original, si on ne peut guère douter de la réalité d'une influence bouddhique sur le christianisme, il reste très difficile de la préciser sur tous les points. Il semble plus aisément de marquer l'influence chrétienne sur les religions de l'Inde, et c'est l'objet de la seconde partie de l'ouvrage, mais je manque de compétence pour juger des conclusions. Ce que M. Garbe dit de l'extension du christianisme dans l'Inde et de la légende de Thomas m'a intéressé (p. 128 et suiv.).

II. LE MONDE JUIF. — Une des questions qui préoccupent le plus les christianisants est présentement celle des influences multiples, internes ou externes, qui se sont exercées, à diverses époques, sur le monde juif antérieurement au Christ et ont contribué, plus ou moins directement, à la constitution du milieu où le Seigneur est né et où l'Évangile s'est formé. C'est à ce titre que nous intéressent trois écrits d'importance inégale, sur les sources du Cantique des cantiques, les emprunts que la Bible hébraïque a faits au grec et au latin, les prophètes d'Israël. Dans le premier, M. O. NEUSCHOTZ DE JASSY cherche à établir que le *Cantique* contient l'essence même du

mythe égyptien d'Osiris¹; les lamentations d'Isis sur Osiris mort seraient sa source principale. Assurément, les rapprochements produits à l'appui de cette thèse sont ingénieux et intéressants; sont-ils probants? Je ne saurais le dire que si j'étais capable de me faire une opinion directe sur les textes égyptiens. Ce que je vois bien en revanche, c'est que l'auteur veut trop expliquer par sa thèse et qu'il lui prête des applications d'une étendue et d'une précision invraisemblables: ce que je vois mieux encore, c'est que, chemin faisant, il risque sur l'exégèse évangélique quelques aperçus surprenants et sur lesquels il fera bien de ne pas insister, comme il semble qu'il en ait l'intention, à peine de s'attirer des désagréments certains; il faut qu'il se persuade que, si profonde que demeure encore notre ignorance des origines chrétiennes et si obscure notre intelligence du Nouveau Testament, tout n'y reste pas à découvrir et qu'il est peu probable que tant d'efforts de plusieurs générations de chercheurs n'aient abouti qu'à nous rabâcher des sottises. — L'étude de M. VERNES² semble, au premier abord, purement linguistique, et la plus grosse partie (p. 17 à 175) en est occupée par un lexique raisonné des mots bibliques empruntés au grec (320 en tout) et au latin (40 environ); mais ce n'est là qu'une apparence, et il s'agit de demander à l'étude de ces mots des indications précises sur l'hellénisation et, secondairement, la romanisation d'Israël; il s'agit surtout, pour l'auteur, de leur faire porter témoignage en faveur de ses idées personnelles, depuis longtemps connues, sur la date des divers groupes d'écrits bibliques. Les spécialistes discuteront les résultats de détail de cette enquête intéressante, mais, dès l'abord, les historiens feront des réserves sur le principe qui la tourne au profit des thèses en question; ils jugeront que c'est peut-être manquer de prudence que de faire état de la présence de termes grecs ou latins dans un écrit pour déterminer sa date, attendu que c'est d'abord la date de l'introduction de ces termes qu'il faudrait établir avec certitude et que la vraisemblance de remaniements successifs, plus ou moins profonds, rend l'opération impossible; tel mot pouvait ne pas être dans un texte du VIII^e siècle, qui se trouve dans sa révision du IV^e. M. Vernes lui-même admet l'existence d'échanges entre le monde grec et le juif dès le VIII^e siècle, alors de quel poids peut être même un ensemble important de mots grecs dans un des livres bibliques pour nous

1. O. Neuschotz de Jassy, *le Cantique des cantiques et le mythe d'Osiris-Hetep*. Paris, Reinwald-Schleicher, 1914, 92 p. in-12.

2. M. Verne, *les Emprunts de la Bible hébraïque au grec et au latin*. Paris, E. Leroux, 1914, 256 p. in-8° (Bibliothèque de l'École des hautes études, sciences religieuses, vol. XXIX).

décider à le rapprocher de l'ère chrétienne? Malgré les précautions que M. Vernes prend contre ses tendances et ses opinions, il nous donne l'impression qu'il leur accorde plus de concessions inconscientes qu'il n'est possible d'en faire accepter à un lecteur sans parti pris. D'autre part, je m'étonne que, tout en insistant fort à propos sur les progrès de la philologie hébraïque en ces dernières années, il se contente de références si peu « au courant ». Il nous renvoie, par exemple, pour le texte hébreu de la Bible, à l'édition Kittel; c'est très bien; mais pourquoi à celle de 1905-1906, alors que celle de 1913 tient un tel compte du *progrès* en question? Et en ce qui regarde la langue du Nouveau Testament, pourquoi citer le lexique de Grimm dans l'édition de 1879, alors qu'il en existe plusieurs révisions plus récentes? Et, sans nier les mérites de Grimm, pourquoi ne pas mentionner Preuschen et d'autres, qui ont profité d'une foule de travaux de détails inconnus de leur devancier et dont plusieurs, ceux de Deissmann, par exemple, sont capitaux? Pourquoi citer la traduction de Kautzsch dans la seconde édition (1896), alors que la troisième (1909) lui est de beaucoup supérieure? — Le travail de M. CAUSSE¹ se présente sous les meilleures apparences. « L'étude de l'Ancien Testament ne saurait désormais être séparée de l'étude des religions orientales »; tel est son point de départ. Et, tout de suite, il se met en garde contre les rapprochements hâtifs et superficiels qui nous ont valu naguère les artificielles constructions du panbabylonisme et qui nous encombreraient bientôt d'un pan-égyptianisme si on n'y prenait garde, car rien n'est à la fois plus séduisant et plus dangereux qu'un système à tout faire. Le but particulier du livre c'est, en somme, de montrer que « les prophètes sont au centre de la religion d'Israël, à tel point que ce qui a précédé n'en était que l'obscurе préparation et que ce qui a suivi n'en était que l'adaptation ou la décadence » (p. 9). M. Causse ne cache pas son admiration pour les prophètes, mais son étude n'est pas une apologie. Elle se divise en neuf chapitres, suivis d'une conclusion : *Le iahwisme populaire*. — *Les premiers prophètes : la lutte contre le syncrétisme et la civilisation*. — Amos, Osée. — Esaïe, Michée. — *Le iahwisme syncrétique et la réforme deutéronomique*. — Jérémie. — Ézéchiel. — *La prophétie deutéro-ésaïaque*. — *Le monothéisme des prophètes et le monothéisme oriental*. C'est un cadre naturel et bien disposé. La thèse présentée est la suivante : quand commence à s'exercer

1. A. Causse, *les Prophètes d'Israël et les religions de l'Orient. Essai sur les origines du monothéisme universaliste*. Lausanne, Payot; Paris, E. Nourry, 1913, 330 p. in-8°.

l'action des prophètes, Israël évolue déjà vers le monothéisme, mais il se trouve encore au premier stade de cette évolution ; c'est-à-dire qu'il proclame la suprématie de Jahwé, son dieu, sur tous les Elohim du voisinage, mais qu'il ne dit pas encore que Jahwé est le seul dieu qui soit ; ce sont les prophètes qui ont dégagé le iahwisme de son cadre national et en ont fait le monothéisme éthique et universel. Le mouvement qui a conduit à ce résultat commence obscurément et bas dans l'échelle de la religion, chez des *nebim*, qui courrent en bandes au temps de Samuel et sont comme des derviches à la fois peu considérés et très redoutés. Leur rôle s'élargit et s'élève lorsqu'ils luttent au nom du iahwisme contre les Baalim et la civilisation paganisante qui trouvent faveur auprès des rois de la maison d'Omri ; de fortes personnalités achèvent de le préciser et de lui faire porter tous ses fruits, chacune par rapport aux besoins particuliers de son temps. De ton très historique, très droit et très intéressant, l'exposé de M. Causse rendra des services ; ce n'est pas pourtant qu'il n'appelle quelques réserves. Il se tient en défiance des solutions extrêmes et il conserve volontiers les positions traditionnelles pour tout ce qui ne répugne pas absolument à la critique ; cette sagesse apparente recèle un grand péril, parce qu'elle repose, en dernière analyse, sur une affirmation ruineuse : à savoir que ce qui n'est pas démolî peut être tenu pour solide. Quelques exemples des applications de ce principe de critique : il est sage de ne pas user à tort et à travers de l'explication totémique pour élucider les usages obscurs des Sémites, mais il est imprudent de pencher dans l'autre sens et de donner une autre hypothèse, encore plus incertaine, pour une vraisemblance ; il faut se méfier beaucoup des interprétations que les demi-civilisés imposent aux conceptions des primitifs quand ils arrivent au stade où ils ne les comprennent plus : le lion considéré comme le symbole de la force me paraît se rapporter à une interprétation de ce genre (p. 21). J'en dirai autant des explications risquées à propos du serpent (p. 38) et qui marquent le désir qu'éprouve M. Causse d'épargner à Israël la pratique du fétichisme et de la zoolâtrie. Sur la circoncision (p. 43), on hésite à pousser à fond l'explication : la circoncision, c'est le rachat du sang ; le texte d'*Exode*, 4, 26, le marque très nettement. A la p. 69, on nous parle de « l'expérience religieuse fort au-dessus des conditions moyennes du temps et du milieu » qui se serait produite « dans l'âme de Moïse » et qui fait que Moïse « nous apparaît seul et incompris au milieu de la foule idolâtre » ; j'ai peur que ces formules de théologien protestant ne fassent sourire, appliquées à un personnage aussi incertain que Moïse. A la p. 131, n. 1, je lis, à propos du fameux *Isaïe*, 7, 14, que

son explication messianique est la plus probable, nonobstant l'opinion contraire de « la plupart des exégètes modernes »; vraiment ici M. Causse pousse au delà de l'acceptable son désir de conserver et il suffirait de quelques affirmations de ce genre pour déconsidérer sa critique. Je n'ai pas beaucoup meilleure opinion de ce qu'il dit (p. 157) de l'hypothèse « certainement la plus vraisemblable », suivant laquelle la loi du temps de Josias, retrouvée dans le Temple, « était vraiment une œuvre plus ancienne oubliée dans le Temple, depuis le temps d'Ézéchias et de Manassé ». De même y a-t-il quelque excès dans certaines défenses de l'originalité des prophètes contre les influences orientales (p. 244 et 253); c'est un raisonnement branlant que d'arguer de leur zèle monothéiste pour conclure qu'ils n'ont pas subi l'action des légendes polythéistes et naturistes : l'action directe et consciente, non sans doute, mais il en existe d'autres, dont leur zèle ne pouvait pas plus les garantir que celui de saint Paul ne l'a gardé des suggestions du milieu tarsien ou antiochen. Je m'en voudrais de trop insister sur ces défaillances critiques, d'autant plus que M. Causse nous apporte lui-même, dans ses notes de son livre, tous les moyens de contrôler ou de réformer ses opinions ; elles ne sont, en somme, que des taches assez légères dans un ensemble où abondent les développements judicieux et les conclusions satisfaisantes¹. — Les princes juifs contemporains du Christ et des apôtres ont été l'objet d'un travail de M. W. OTTO, paru d'abord sous forme d'articles dans la *Realencyklopädie* de Pauly et publié maintenant en volume²; de sa destination première, il a gardé une disposition en colonnes et une impression en petits caractères qui sont, l'une et l'autre, sans agrément, mais qui, du moins, lui permettent d'enfermer en peu de pages une matière considérable. Il ne s'agit, du reste, que des personnages qui, dans la dynastie hérodienne, se sont nommés *Hérode*. Hérode Agrippa I^{er} lui-même est exclu, parce que c'est à tort qu'on lui prête le nom d'Hérode ; en revanche, Hérodiade a sa notice. Comme il est naturel, c'est Hérode le Grand qui tient la plus large place (p. 3 à 164); sa biographie, sobre et pourtant très détaillée, fatigante à lire à cause de la perpétuelle introduction des références dans le texte, mais très sûre, entourée de tous les renseignements critiques et bibliogra-

1. L'usage de l'allemand et de l'anglais est aujourd'hui assez répandu pour qu'on ait pu ne pas borner la bibliographie à l'indication des ouvrages français ou traduits dans notre langue. Sur Habakuk, pourquoi citer Baumgartner et non Nicolardot, plus récent (1908) et plus strictement scientifique ?

2. W. Otto, *Beiträge zur Geschichte des letzten jüdischen Königshauses*. Stuttgart, J.-B. Metzler, 1913, xiv-254 p. in-8°.

phiques utiles, facile à consulter, grâce à de bonnes tables analytiques et à un index, est présentement la meilleure que je connaisse. — C'est un livre de toute première importance que celui de M. J. JUSTER sur les Juifs dans l'empire romain¹, à la fois parce que le sujet présente un intérêt particulier et parce qu'il n'avait jamais été traité avec une pareille ampleur et un pareil luxe d'érudition. Il y en aurait même un peu moins que l'équilibre de l'ouvrage n'y perdrat pas ; je veux dire qu'il arrive à l'auteur de se lancer à fond dans des développements en soi fort intéressants, mais qui ne tiennent à son sujet que par un lien bien léger ; par exemple, l'étude (il est vrai en Appendice) de l'influence de la liturgie juive sur la chrétienne, où, du reste, un peu plus de rigueur chronologique serait utile. Les deux volumes représentent un travail énorme, que suffiraient à attester l'étendue et la précision de la bibliographie, laquelle, de propos délibéré, ne cherche pas à être complète, mais que rendent précieuse des remarques critiques généralement judicieuses et exactes. Évidemment, M. Juster a visé avant tout la précision et la clarté et il tiendra sans doute pour négligeable le reproche qu'on pourra lui faire de n'avoir pas toujours écrit avec assez de soin et d'avoir impitoyablement rejeté toute parure littéraire. Il est certain que le livre, où le texte proprement dit semble toujours débordé par les notes, n'est pas ce qu'on peut appeler agréable à lire ; mais il est du moins profitable et constitue un instrument de travail de premier ordre. Tout ce qui intéresse la vie publique et privée des Juifs dans l'Empire romain, jusqu'au début du moyen âge, s'y trouve et, parmi tant de développements pleins et suggestifs, on hésite à désigner les meilleurs ; m'ont paru spécialement utiles la liste des localités où se trouve attestée la présence de Juifs hors de Palestine (t. I, p. 180 et suiv.) et celle des noms romains portés par des Juifs (t. II, p. 222 et suiv.) ; la première aurait été, ce me semble, heureusement complétée par des tableaux analogues à ceux que Harnack a dressés, pour marquer l'extension chronologique du christianisme, dans *Die Mission und Ausbreitung des Christentums*. Je louerai particulièrement l'esprit du livre : l'auteur, docteur en droit et avocat, évite soigneusement le défaut « juriste » qui consiste à confondre un texte de loi avec une institution ; très justement, il insiste dans sa préface sur la nécessité « d'épier la vie même des lois, leur destinée en fait ». Assurément, tout n'est pas incontestable dans ses assertions : par exemple on trouvera excessif de soutenir que seulement quatre lettres de Paul

1. J. Juster, *les Juifs dans l'Empire romain ; leur condition juridique, économique et sociale*. Paris, Geuthner, 1914, 2 vol., xviii-510 et 338 p. in-8°.

sont considérées comme authentiques (t. I, p. 41); ou on n'acceptera pas comme certaine la mainmise des chrétiens sur les sépultures juives de Jérusalem, affirmée parce qu'on trouve dans ces tombes des inscriptions chrétiennes à côté des juives plus anciennes (p. 484); on pourra ne pas croire probable que le judaïsme « aurait englouti ses rejetons », c'est-à-dire les chrétiens, s'ils n'avaient pas pris à temps des mesures pour l'en empêcher (p. 290). Mais ce ne sont là que des détails. Tel qu'il est, avec ses divisions claires, ses nombreux sous-titres et sa table analytique très détaillée, l'ouvrage est d'usage assez commode; le maniement usuel de la riche matière qu'il contient ne sera pourtant tout à fait pratique que lorsqu'aura paru le volume d'Indices que M. Juster annonce et que tous les travailleurs lui sauront gré de ne pas trop leur faire attendre.

III. JÉSUS. — Le livre de M. HAMMER¹ sur le Messie samaritain prétend nous donner la clef de la vie véritable de Jésus; il considère le Nouveau Testament comme un palimpseste, dont il s'agit tout simplement de faire réapparaître le texte premier, presque effacé, mais visible encore partiellement, sous la surcharge du texte second. Au bref, l'auteur cherche à prouver que les Évangiles nous racontent sous une forme voilée l'histoire de cet imposteur samaritain dont il est question en Josèphe, *Ant.*, 18, 4, 1, qui entraîne une bande de ses compatriotes sur le mont Garizim pour y chercher les vases sacrés enterrés là par Moïse et que Pilate fait périr, après avoir écharpé les naïfs qui l'ont suivi. C'est cet individu qui serait l'authentique Jésus. M. Hammer prend de la peine, et dépense une science d'hébreu qui paraît sérieuse, pour fonder cette thèse que les critiques les plus bienveillants auront du mal à ne pas qualifier de saugrenue. — M. CONYBEARE apporte à son tour la contribution de sa science et de son talent à la défense de l'historicité de la personne de Jésus². On trouvera dans son plaidoyer les qualités de bon sens et de mesure qui font le grand mérite de ses autres ouvrages de vulgarisation scientifique. Il s'agit, dit-il d'abord, de trouver un chemin entre le traditionalisme insoutenable et l'absurdité; assurément la méthode comparative peut être très féconde dans le champ des études chrétiennes, mais à la condition qu'on la manie avec précautions et qu'on ne l'asservisse pas, de parti pris, à des préjugés

1. H. Hammer, *Traktat vom Samaritanermessias. Studien zur Frage der Existenz und Abstammung Jesu*. Bonn, C. Georgi, 1913, 101 p. in-8°.

2. F. C. Conybeare, *The historical Christ, or an investigation of the views of Mr. J. M. Robertson, Dr. A. Drews and prof. W. B. Smith*. Londres, Johnson's Court, 1914, ix-235 p. in-12.

et à des hypothèses; il est d'une suprême imprudence de conclure d'une ressemblance à une dépendance ou même à un contact. C'est la sagesse même, et l'auteur n'a aucune peine, en précisant les caractères véritables de la bonne méthode historique, à montrer qu'elle a été faussée par les critiques radicaux. Assurément, M. Conybeare ne cherche pas à présenter ses adversaires à leur avantage; il s'amuse volontiers à leurs dépens et, s'il insiste particulièrement sur Robertson, sans doute plus connu en Angleterre que Drews ou Smith, c'est pour qualifier ses combinaisons de *salmigondis* (*hotchpotch*) et sa représentation des Évangiles de *charivari* (*horly-burly*) de mythes païens. Et quand l'anglais n'y suffit pas, le français est appelé à la rescoufle pour ridiculiser les hypercritiques. A vrai dire, je ne suis pas disposé autant que M. Conybeare à accorder confiance aux « six documents primitifs indépendants » qui supposent, selon son jugement, un Jésus réel, savoir *Mc.*, les *Logia*, la source propre à *Mt.*, la source propre à *Lc.*, *Jn.* et *Actes*, 13-28; sur les lettres pauliniennes, je ferais plus d'une réserve, tout comme sur l'autorité du *Talmud*, celle des *Épîtres catholiques* et celle de l'*Apocalypse*. C'est favoriser le jeu des « mythiques » que de se montrer trop conservateur, et je suis bien obligé de convenir, tout en demeurant d'accord avec M. Conybeare sur le fonds de la question, que, si j'étais d'un avis contraire, ce n'est pas son chapitre v : *External evidence*, qui me ramènerait. En somme, livre agréable à lire, vivant et souvent très savoureux, spécialement dans l'Épilogue, où est pris à partie l'esprit conservateur de l'anglicanisme, l'ennemi domestique. — Le succès obtenu par le *Von Reimarus zu Wrede* de M. A. SCHWEITZER, paru en 1906, lui a permis d'en donner, sous un titre différent, une seconde édition, revue et considérablement augmentée¹. En dehors du chapitre consacré à la mise à jour du travail (ch. xxiv), est spécialement intéressant l'exposé des thèses de ces mêmes « mythiques », dont il vient d'être question, et le résumé de la polémique qu'elles ont suscitée; cela est clair, précis et peut pratiquement dispenser de perdre du temps à dépouiller des livres souvent rebutants et de courir les risques d'un choix hasardeux parmi les innombrables répliques à Robertson, Kalthoff, Smith, Drews ou Jensen, que nous avons vues paraître depuis cinq ou six ans. Je ne sais plus quel critique spirituel reprochait à la première édition de ne point porter le titre qui lui convenait véritablement : *Von Reimarus zu Schweitzer*, puisque c'était sur l'exposé de ses idées personnelles que terminait

1. Albert Schweitzer, *Geschichte der Leben-Jesus-Forschung*. Tübingen, Mohr, 1913, xii-659 p. in-8°.

l'auteur; il en va de même encore : les opinions de M. Schweitzer tiennent une place considérable dans un livre qui se présente comme l'histoire d'un problème historique. Ce serait un inconvénient si elles manquaient d'intérêt, mais tel n'est pas le cas; pour contestables qu'elles me paraissent quelquefois, elles ne sont jamais indifférentes. Au demeurant, l'ouvrage constitue un répertoire, sinon complet, au moins très étendu, où tous les renseignements vraiment utiles se trouvent commodément groupés et dont aucun exégète ne pourra désormais se passer. — Encore un livre sur les miracles du Nouveau Testament; c'est, en réalité, un recueil de conférences données, pour la plupart, à Melbourne et à Tokio en 1914; son auteur, M. HEADLAM¹, est bien informé et il s'efforce de donner à son exposé les apparences et, autant que possible, la réalité d'une étude de science désintéressée; on ne peut assurément l'accuser d'avoir rétréci son sujet, ni ignoré les raisons qu'il n'accepte pas, mais c'est un conservateur, et je crois bien, sans l'offenser, que sa conviction était faite avant qu'il eût pris la peine de chercher sa justification dans les textes. L'ouvrage rendra des services, surtout en ce qui touche à l'historique de la question et comme témoin d'une certaine position prise devant elle.

IV. HISTOIRE GÉNÉRALE. — *Les Origines chrétiennes*, de M. MOURRET, prétendent nous donner « une histoire complète des trois premiers siècles de l'Église² »; cette prétention n'est pas justifiée; sous des apparences d'érudition et d'impartialité, il s'agit tout simplement d'un traité « d'histoire ecclésiastique », qui portera profit dans les séminaires, je n'en doute pas, mais qui ne rendra aux lecteurs non catholiques d'autre service que de leur montrer comment, aujourd'hui encore, un professeur catholique, évidemment de bonne foi, peut poser et résoudre les questions d'histoire. Je dirais que, sans lire le livre, il suffit d'examiner avec soin la notice bibliographique qui l'accompagne pour être fixé sur son esprit et sur sa portée; dès qu'on prend la peine de le feuilleter, on découvre qu'il donne l'idée la plus inexacte, la plus radicalement faussée de l'état présent des questions et de leur véritable position devant la science; il veut parfois paraître discuter, mais c'est toujours pour réfuter quelque mal pensant, pour écraser par la « savante » autorité d'un Père jésuite quelconque un protestant ou un rationaliste, cités de loin et comme tenus à distance, au bout des pincettes, à moins que

1. Arth. C. Headlam, *The miracles of the New Testament*. Londres, J. Murray, 1914, xvi-361 p. in-8°.

2. F. Mourret, *les Origines chrétiennes*. Paris, Bloud et Gay, 1913, 542 p. in-8°.

ce ne soit pour accabler Mgr Duchesne sous le poids de Harnack, en l'espèce plus favorable à la tradition conservatrice que le « savant » prélat (p. 174). Ce pourrait être une distraction amusante que de regarder d'un peu près l'imposant appareil des notes, à moins qu'on n'ait quelque fâcheuse disposition à prendre à rebours les plus touchantes intentions et à s'en laisser agacer. — Quelques membres de l'Union des pasteurs de Normandie ont eu l'idée de s'unir pour composer un petit manuel d'histoire du christianisme¹; dans l'intention de ses auteurs, il s'adresse aux adultes de culture moyenne, aux fins de les aider à compléter ou à refaire leur instruction religieuse; il ne s'agit donc pas d'un livre entièrement désintéressé; il pourrait cependant rendre d'inappréciables services si son exécution répondait à l'esprit et à l'état de la science. De ce point de vue, je vois bien des réserves à faire. D'abord, si c'était une excellente idée d'indiquer des lectures, il fallait les trier avec soin et les choisir toutes à la portée exacte de lecteurs qu'on vise; il fallait surtout ne pas citer un seul livre sans le caractériser en quelques mots pour guider les ignorances; un exemple : n'est-il pas indispensable que le *lector candidus* sache que *Christus* est une réplique des Jésuites à *Orpheus*? Il suffit de jeter un coup d'œil sur les bibliographies dont s'accompagnent les divers chapitres pour s'assurer que ces précautions indispensables ne sont pas prises. D'autre part, divers traits mettent en défiance l'historien indépendant : Elohim est « un pluriel d'intensité » (p. 20); encore! C'est à Moïse « que ce peuple à nul autre semblable doit son originalité, son individualité » (p. 22). Posée comme elle l'est, sans franchise et sans netteté, la question du *Pentateuque* ne peut que demeurer incompréhensible au lecteur; il lui faudrait rapprocher ce qu'il trouve aux p. 26, 30, 63 et 86, au moins, pour la saisir à peu près; ce n'est pas très pédagogique. De même, la question synoptique est esquissée, mais avec une timidité qui redouble quand il s'agit du quatrième évangile. Tout ce qui touche à Jésus se ressent d'une évidente insuffisance d'exégèse et de la gène confessionnelle. Je doute que l'explication des miracles évangéliques (p. 147), présentés « comme un fait extraordinaire, non habituel, encore incompréhensible », mais d'accord avec les lois de la nature, rencontre beaucoup de sympathie, surtout après l'affirmation que l'histoire n'a qu'à enregistrer des faits comme la multiplication des pains et la marche sur les eaux! Comment tirer confirmation en faveur d'un fait avancé par un évangéliste de ce qu'il est également attesté par les trois autres (p. 148, à propos de la multi-

1. *Les Étapes de la foi. Manuel d'histoire évangélique.* En vente chez M. le pasteur Julien Martin, 39, rue Jean-Ribault, Dieppe, s. d. (1915), 302 p. in-12.

plication des pains)? Naturellement, l'institution de la Cène par Jésus est affirmée (p. 150) et aussi la réalité de ses apparitions aux apôtres après sa mort (p. 156). Qui comprendra pourquoi Paul se convertit aura de la chance, à moins que d'admettre tout simplement un miracle (p. 169). Je pourrais multiplier les exemples de ces défaillances du sens critique, d'autant plus curieuses que, sur d'autres points connexes, les auteurs font preuve de connaissances et de fermeté d'esprit; par exemple en ce qui touche à la découverte du tombeau vide, qui est rejetée, ou sur l'absorption des Baalim par Jahwé et sur l'évolution de la religion juive (p. 37 et suiv.). J'ai insisté sur un petit livre qui se présente très modestement, parce qu'en l'envoyant à la *Revue historique* ses auteurs ont affirmé qu'ils croyaient avoir fait œuvre d'histoire et surtout pour montrer à quel point l'inconscience hypnose des convictions confessionnelles peut irrémédiablement gâter les meilleures intentions chez les protestants aussi bien que chez les catholiques. — Sous un titre un peu énigmatique¹, M. S. MINOCCHI publie la première histoire scientifique, qui soit en italien, des origines juives du christianisme. C'est là un mérite considérable. L'auteur, après avoir, du reste, nettement affirmé que le christianisme est en grande partie une création hellénique, divise son sujet propre en deux parties : *le Temple, le Christ*. Méfions-nous cependant des titres à effet, car, à interpréter ceux-ci, on pourrait croire que le christianisme sort du Temple par le Christ, ce qui serait faux et ce qui n'est pas ce qu'entend M. Minocchi. Il a voulu, dans *le Temple*, faire comprendre quel était le véritable état moral et religieux du monde juif à la veille de la levée de Jésus, né et formé parmi les juifs : c'est pourquoi il a cherché à se représenter dans son ensemble l'histoire du passé religieux d'Israël et à marquer les grandes séries d'influences que la religion et la mentalité juives ont subies au cours des temps, spécialement celle de l'Égypte, de Babylone et de l'hellénisme. Dans *le Christ*, il a, après une étude critique des sources de la vie de Jésus, essayé de faire le départ entre les diverses influences mythiques qui ont modifié la tradition authentique sur le maître galiléen et ce qui nous reste de son histoire vraie. L'information de l'auteur est surtout allemande, mais elle est solide et assez complète, son indépendance d'esprit paraît absolue, mais son exégèse reste encore timide et je ne vois pas, par exemple, la nécessité de restaurer l'hypothèse de Cheyne qui plaçait Nazareth aux bords du lac, simplement pour sauver l'interprétation traditionnelle de *Nazaraios* ou *Nazarenos*.

1. S. Minocchi, *Il Pantheon*. Florence, libreria internazionale, 1914, iv-408 p. in-8°.

Le développement offre un mélange assez déconcertant de formules brillantes, mais parfois fragiles, et de précisions bien établies; il donne l'impression d'un essai fort intelligent, quoique rédigé un peu trop vite; sûrement, par rapport à la matière qu'il contient, il aurait gagné à être plus serré, ou, si l'on préfère, son ampleur matérielle supposerait la discussion de nombre de questions, à vrai dire assez minutieuses, qui ne sont pas même posées. En somme, livre agréable à lire, très suffisamment solide, facile à perfectionner et qui rendra de sérieux services en Italie. — L'histoire des rapports de l'État romain et du christianisme jusqu'à l'Édit de Milan a été l'objet d'une importante étude de M. MANARESI¹. Son but, c'est de marquer avec précision les faits bien établis et les épisodes certains de la période qui s'étend de la mort de Claude à l'établissement définitif de la monarchie de Constantin. Sa méthode consiste à ne s'attacher qu'aux documents certainement authentiques, de façon à ne pas s'encombrer d'interminables discussions critiques, qui ne portent presque jamais de résultat positif et, dans les cas douteux, à se contenter de poser les questions et d'indiquer les hypothèses. Les références bibliographiques se limitent aux œuvres de premier ordre et renvoient plus volontiers aux sources elles-mêmes qu'aux travaux modernes. Le résultat doit être un livre incomplet, mais sincère, personnel et historiquement sûr. Le volume ne trahit pas trop, en somme, les intentions de son auteur; il appelle pourtant quelques remarques restrictives. D'abord, M. Manaresi n'a pas l'esprit critique très exigeant. Je ne lui en veux pas de considérer la lettre de Pline à Trajan comme un document sûr, puisque c'est l'opinion courante, mais c'est trop peu dire que de qualifier de probablement apocryphe Josephé, *Ant.*, 18, 3, 5. C'est manquer de fermeté critique que de ne pas exécuter radicalement l'histoire saugrenue du soi-disant rapport de Tibère au Sénat sur la divinisation du Christ (p. 44), ou de croire les apologistes quand ils prétendent s'appuyer sur des pièces d'archives, ou, à mon avis, d'accepter la probabilité du christianisme de Flavius Clemens, ou, nonobstant l'opinion de Dom Leclercq, en l'espèce plus vigoureusement affirmée que solidement établie, de donner comme sûre l'interprétation proposée par le P. Garucci du graffiti du Palatin. Il serait d'autre part indispensable de mieux distinguer les époques, en ce qui touche à l'intérêt que les païens ont pris au christianisme et à l'importance qu'ils ont attachée à la question chrétienne, et il est excessif de parler du « programme social » — ou politique — du christianisme, lequel

1. A. Manaresi, *l'Impero romano e il cristianesimo*. Studio storico. Turin, Bocca frères, 1914, xi-597 p. in-8°.

n'a jamais eu ni l'un ni l'autre avant son plein triomphe au IV^e siècle. Il me serait aisément de noter plus d'un autre cas où la nuance nécessaire n'est pas marquée. Le principal défaut du livre est cependant ailleurs : pour avoir voulu rester direct et emprunter le moins possible à ses devanciers, il est non seulement incomplet, en ce qu'il ne traite pas des questions d'importance (par exemple celle des origines de l'Église de Rome), mais encore généralement élémentaire. Il me donne l'impression d'une sorte de manuel, raisonnable et sage assurément, mais qui paie son extrême réserve, sa crainte de la hardiesse, en s'interdisant de nous apporter aucun résultat nouveau sur aucun point. Le grand public instruit, qui n'aime pas à être effarouché par des vérités trop neuves, trouvera plaisir et profit à le lire parce qu'il est d'esprit modéré, clairement ordonné et sobrement écrit.

Constantin continue de retenir l'attention des travailleurs et voici deux livres qui lui sont consacrés, l'un complètement, celui de M. COLEMAN¹, l'autre en grande partie, celui de M. Pierre BATIFFOL². Le premier comprend trois parties : 1^o le Constantin historique, considéré dans ses rapports avec l'Église et avec la religion chrétienne; 2^o le Constantin légendaire, celui que des traditions, aussi apocryphes que bien intentionnées, ont imaginé comme le type du bon prince chrétien, grand favori de Dieu; 3^o le Constantin supposé, celui de la fausse donation. En appendice sont publiés divers documents relatifs au *Constitutum Constantini*; au reste, l'auteur nous annonce une prochaine édition du fameux traité de L. Valla, *Libellus de falso credita et ementita Constantini donatione*. Une bibliographie méthodique très abondante complète le travail. Le but de M. Coleman a été, en somme, de présenter une étude critique des relations, vraies ou supposées, de Constantin avec le christianisme. L'étude du Constantin historique part de cette question : quelle a été la part de l'empereur dans la révolution religieuse qui s'est accomplie de son temps? D'importance très secondaire paraît le problème si discuté de sa sincérité chrétienne; l'essentiel est de savoir ce qu'il a fait et ce qu'il a voulu qu'on vit et crût de sa religion. L'examen qui est conduit des positions des historiens modernes depuis Gibbon, celui des textes juridiques, des inscriptions et des monnaies, qui prolonge le plus souvent, au

1. C. Bush Coleman, *Constantine the Great and Christianity. Three phases: The historical, the legendary and the spurious*. New-York, Columbia University Press, 1914, III-258 p. in-8° (*Studies in History, Economics and public Law, edited by the Faculty of political Science of Columbia University*, vol. LX, 1.).

2. P. Batiffol, *la Paix constantinienne*. Paris, Gabalda, 1914, VIII-542 p. in-8°.

lieu de la dissiper, l'équivoque où Constantin s'est volontairement attardé, celui des témoignages chrétiens, tout cela est soigneux, consciencieux, méthodique et clair. Je conserve des doutes, malgré l'insistance d'Eusèbe — qui ne l'avait pas vue — sur la prétendue statue de Constantin, une croix à la main, qui aurait été dressée à Rome; je me méfie également des prétendues démolitions de temples multipliées sous Constantin; en pourrait-on citer avec assurance plus de deux ou trois, dont furent victimes des édifices suspects d'abriter des opérations immorales à divers titres? Je ne parle pas, bien entendu, des « emprunts » d'objets d'art au bénéfice de Constantinople et dont les villes ont sans doute plus souffert que les temples. En revanche, j'accepte volontiers dans leur ensemble les conclusions historiques de M. Coleman : Constantin est d'abord un païen bien disposé pour le monothéisme et d'attitude amicale à l'égard du christianisme. Dans son gouvernement, il incline à le favoriser de plus en plus et, dès avant 323, il le place au même niveau vis-à-vis de l'État que le paganisme officiel. Après 323, quand il est seul maître, il accentue sa faveur pour la première des deux religions au détriment de la seconde : il a dès lors la foi chrétienne et meurt chrétien. Quantité d'actions syncrétistes ont dès longtemps préparé sa transformation à ce point de vue, comme celle de l'Empire lui-même. Je n'ai que du bien à dire des deux autres parties de l'ouvrage, qui, par la sérénité de son esprit, la parfaite raison qui le conduit d'un bout à l'autre et la solidité de son information, mérite entre tous confiance.

Il serait peut-être imprudent de s'abandonner sans réserves à la très réelle séduction du livre de M. Batifol; il ne faut pas oublier qu'il est la suite de son *Église naissante et le catholicisme*, où les préoccupations apologétiques tiennent souvent trop de place; ici encore il n'est pas malaisé de découvrir que le souci de présenter l'Église romaine à son avantage et d'affirmer la réalité de la primauté du pape au IV^e siècle n'abandonne guère l'esprit de l'auteur, et l'élégante décision avec laquelle il se débarrasse de l'irritante question. Libère ne laisse pas que d'inquiéter un peu; mais n'exagérons rien : si nous laissons de côté quelques raisonnements dont l'artifice se décèle de lui-même et si nous négligeons quelques phrases, fâcheuses, mais de style dans un écrit de prélat catholique, il reste un livre nourri et ingénieux, partout intéressant, souvent neuf et pénétrant, toujours utile. Le sujet traité est, en somme, celui des rapports de l'Église et de l'État, de la fin des Sévères à la mort de Constance, mais le titre se justifie en ce que les alternatives de persécution et de tolérance de la part de l'État au

III^e siècle, autant que le progrès général de l'Église dans le même temps et le grand assaut inutile donné contre elle au début du IV^e siècle, préparent, conditionnent et, je dirais, composent la paix constantinienne ; la politique religieuse de Constantin, puis celle de Constance, représentent des expériences et comme des modalités de cette paix, des efforts pour arriver à régler, dans un sens ou dans l'autre, la délicate question d'une relation normale entre l'Église et l'État. Le point d'aboutissement où conduisent ces efforts se trouve placé hors des limites chronologiques que l'auteur s'était fixées ; il nous y conduira dans un prochain volume. Je donnerai seulement quelques exemples des diverses réserves de détail que me paraissent réclamer les assertions de M. Batiffol. Les apologistes, dit-il, ne demandaient à l'État que de laisser vivre le christianisme et ce paraît être là une exigence bien modérée (p. 13). Il est vrai ; mais les conditions de vie que réclamait le christianisme étaient incompatibles avec tous les principes et toutes les habitudes de l'État, et la tolérance qu'on sollicitait de lui équivalait à une véritable révolution religieuse. — Le christianisme devrait son existence légale et la reconnaissance de son droit de posséder à Alexandre Sévère (p. 38-40). Je me demande si, pour justifier cette affirmation, on ne presse pas un peu trop les textes, qui sont de Lampride, c'est-à-dire bien peu sûrs ; l'interprétation du mot d'Origène sur l'incendie des Églises chrétiennes au temps de Maximin, où M. Batiffol croit trouver confirmation de son opinion (p. 42), est, je le crains, plus ingénieuse qu'indiscutable. — Hatch affirmait naguère qu'à l'époque de saint Cyprien aucune église ne dépendait d'une autre ; M. Batiffol y contredit (p. 78), et cela se comprend puisqu'il se persuade qu'il est, dès lors, une église dont toutes les autres dépendent ; mais les faits qu'il avance prouvent seulement que les diverses églises ne sont pas isolées, qu'il existe entre elles un lien de fraternité et même de solidarité dans la foi, ce que ni Hatch, ni Koch, ni Cyprien lui-même ne songent à contester, mais ce qui n'est pas tout à fait la question. Dans « l'interdépendance des Églises s'insère l'action de l'Église de Rome » (p. 94) ; sans doute, mais action n'est point synonyme de domination, ni seulement de primauté de juridiction ; et j'ai peur que le témoignage d'Aurélien, invoqué en faveur de l'existence de cette primauté (p. 109), n'existe qu'autant qu'on accepte une interprétation tendancieuse et très contestable de son fameux arbitrage ; je crois bien qu'il a pris comme étalon de l'orthodoxie la foi de l'évêque de Rome et sa communion, parce qu'il a tout naturellement été chercher dans la capitale de l'empire, suivant son habitude, le principe d'unité dont il avait besoin, et non pas

parce qu'il savait l'existence de la primauté du pape. — M. Batiffol attribue au pape Corneille, d'après Eusèbe, *Hist. eccl.*, 6, 63, 10, le droit de déplacer et de remplacer les évêques italiens, mais si on lit tout le passage, et notamment les §§ 3 et 4, il devient évident que Corneille, en la circonstance, parle de décisions prises par un concile tenu à Rome et n'agit pas de sa propre autorité. — C'est aller un peu loin sans doute que d'apporter en témoignage « toute l'histoire de saint Cyprien » (p. 134) pour prouver que l'autorité de l'évêque de Rome s'exerce en Afrique au milieu du III^e siècle; ce n'est pas la conclusion qui paraît, au premier abord, en ressortir. — Je ne crois pas Lactance sur parole quand il accuse la société païenne de son temps de *méthodisme* (p. 143), non plus que je ne crois exact de dire, en s'appuyant, ce me semble, sur une épitaphe du début du III^e siècle, qu'au début du IV^e siècle l'éducation littéraire et philosophique est toute pénétrée de rationalisme (p. 145); on soutiendrait aisément le contraire. — Je ne suis pas du tout assuré, quoi qu'on en répète encore, que l'arianisme sorte de Lucien d'Antioche (p. 316), et, du reste, on ne manquera pas de trouver à redire à la façon dont M. Batiffol pose le problème arien (p. 301 et 304). — Il rejette l'authenticité de la lettre de Constantin à Alexandre et à Arius (*Vita*, 2, 64-72) pour des raisons qui ne m'ont pas convaincu : elle peut être inconsidérée, inintelligente de la question, puérile même et cependant authentique; elle me paraît s'accorder très bien avec la mentalité religieuse et les préoccupations politiques de Constantin. — Il est excessif de borner à une oligarchie d'évêques groupés autour d'Eusèbe de Nicomédie la résistance à l'*homoousios* nicéen; en réalité, tous les évêques neutres d'Orient qui résoléchissent doivent se rendre compte qu'à en juger d'après la tradition dominante dans leurs églises on est allé trop loin, par crainte de l'astuce arienne. — Tous les efforts de M. Batiffol (p. 521 et suiv.) n'arrivent pas à neutraliser l'impression qui ressort du texte d'Athanase, *Hist. arian.*, 41 : *Libère a souscrit*. Quoi? Non pas sans doute un symbole de foi hétérodoxe, mais « la condamnation d'Athanase », ce qui, au fond, revient au même. — Je ne sais pas s'il n'y a point quelque équivoque dans les conclusions, au moins en ceci : dès Constantin, c'est à la constitution d'une Église d'État que tend l'État — Schwartz a raison de le soutenir; — il est exact que l'Église se défend contre cette tendance, mais seulement, si j'ose dire, *en gros*; elle ne sent bien le danger que lorsqu'un incident spécialement pénible la contraint d'y songer, mais, dès lors aussi, elle subit la dangereuse tentation du cléricalisme; j'entends que ses chefs sont séduits trop souvent par le désir et l'espérance de devenir des personnages dans l'État, d'y tenir une place officielle, d'y exercer une autorité garantie par le prince, et cette ten-

dance agit très fortement dans le même sens que celle de l'État. — J'aurais pu multiplier les chicanes et même discuter plusieurs des idées auxquelles l'auteur tient le plus ; j'ai assez dit pour montrer qu'il s'agit d'un livre qu'aucun christianisant n'aura le droit d'ignorer.

La période de la querelle arienne qui précède le concile de Nicée demeure encore assez obscure pour nous ; M. SEEBERG apporte une intéressante contribution à l'élucidation d'un de ses épisodes les plus importants ; il s'agit d'un synode tenu à Antioche, probablement dans l'hiver de 324-325¹. L'authenticité des actes attribués à ce synode (seize canons et une lettre synodale) a été contestée pour des raisons sérieuses et même on a nié qu'il ait jamais été tenu. Le livre de M. Seeberg, un peu gros peut-être pour un sujet, en somme assez mince, a du moins le mérite d'en considérer minutieusement tous les aspects et d'en éprouver tout l'intérêt ; l'effort érudit et ingénieux, grâce auquel il prétend avoir raison des objections contre l'historicité du concile en question et l'authenticité de ses actes, a emporté ma conviction : il s'agit bien d'une des réunions épiscopales qui ont précédé et préparé le concile de Nicée ; son importance est d'avoir fourni à Constantin des indications précises sur le sens où penchait la majorité des évêques d'Orient en face du problème posé par Arius. De ce point de vue, le chapitre iv du livre : *Esquisse d'une histoire du concile de Nicée*, présente un intérêt particulier.

L'érudition anglaise nous donne deux études biographiques considérables, l'une sur Irénée, l'autre sur Clément d'Alexandrie. La première a pour auteur M. HITCHCOCK² ; c'est proprement une introduction à l'étude des œuvres d'Iréneé, où l'on s'efforce de dégager les grandes lignes et les doctrines essentielles de l'*Adversus omnes haereses* ; l'histoire de la vie d'Iréneé et celle de son éducation occupent seulement deux chapitres ; la médiocrité présente de notre information ne permet pas de faire plus. Un excursus important, consacré à la traduction latine, qui nous a seule conservé au complet le grand ouvrage de l'évêque de Lyon, se prononce pour la haute antiquité, quelquefois contestée, de cette traduction, qui serait contemporaine d'Iréneé, ou à peu près. L'ouvrage est sage et, en somme, impartial, mais plutôt trop bienveillant à l'égard d'Iréneé, qui fut

1. Erich Seeberg, *Die Synode von Antiochen im Jahre 324-325. Ein Beitrag zur Geschichte des Konzils von Nicaa*. Berlin, Trowitsch et fils, 1913, vi-224 p. in-8° (*Neue Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche*, XVI).

2. F. R. Montgomery Hitchcock, *Irenaeus of Lugdunum. A study of his teaching*. Cambridge, University Press, iv-373 p. in-12.

sans doute une belle âme, un travailleur bien intentionné, mais aussi un homme sans beaucoup de pénétration d'esprit et qui, par des affirmations inconsidérées ou mal formulées, nous a parfois mis dans un grand embarras. Une première partie est consacrée à la doctrine d'Iréneé, une seconde à son canon et à son exégèse, une autre à son ecclésiologie théorique et pratique, à son eschatologie et à ses opinions sur la gnose; le tout est ramené à un *credo*, tiré de l'*Adversus omnes haereses* lui-même, et qui précise assez heureusement la position d'Iréneé dans l'évolution générale de la foi chrétienne. Le texte est partout largement mis à contribution, non pas seulement parce qu'il soutient l'exposé d'un bout à l'autre, mais encore parce que toutes les formules caractéristiques en sont soigneusement notées et traduites. Quiconque aura besoin de recourir souvent à Iréneé fera bien de placer cet excellent répertoire à portée de sa main. — Le travail de M. TOLLINTON sur Clément d'Alexandrie est beaucoup plus étendu et revêt un autre caractère¹. Il ne s'agit pas de tout dire sur l'illustre docteur, mais de le considérer d'un point de vue particulier, de montrer en lui le représentant d'une espèce de christianisme d'autant plus intéressante qu'elle n'a pas d'abord prévalu partout et que pourtant, grâce à la science ou au talent personnel de ceux qui l'ont faite, elle a, par la suite, exercé une influence indirecte de toute première importance sur la constitution de l'orthodoxie chrétienne. M. Tollinton étudie successivement le milieu et le temps où vit Clément, en montrant bien qu'il se trouve placé au *turning point* pour le christianisme, qui doit alors se décider pour les tendances de Clément ou celles de Tertullien. Le choix des six contemporains qu'il passe en revue pour faire des points de comparaison (Septime-Sévère, Victor de Rome, Marcion, Maxime de Tyr, Galien, Bardesane) est assez arbitraire, mais il donne l'occasion de quelques remarques intéressantes. Après le milieu, l'œuvre, puis les préoccupations d'ordre général et social qui se font jour dans le *Protreptique*, le *Pédagogue* et le *Quis dives salvetur*; ensuite les bases de la doctrine : le Logos, l'incarnation et la gnose parfaite qui représente l'idéal le plus élevé de Clément; l'Église, son sens et ses rites; les Écritures, leur autorité et leur exégèse; enfin l'esprit de Clément, la foi d'un intellectuel du III^e siècle. La conclusion proprement dite, suivant une habitude anglaise, qui ne me paraît pas des plus heureuses parce qu'elle mêle à l'histoire des préoccupations qui doivent lui rester étrangères, cherche à dégager de l'exemple de Clément quelques considérations

1. R. B. Tollinton, *Clement of Alexandria. A study in christian liberalism* Londres, Williams et Norgate, 1914, 2 vol., xxii-366 et 339 p. in-8°.

profitables aux chrétiens d'aujourd'hui. Suit une sorte de florilège, qui comprend soixante-sept pensées ou fragments caractéristiques, empruntés aux œuvres du docteur alexandrin et traduites; l'idée n'était pas mauvaise, mais on aimerait pour chacun une référence plus commode qu'un renvoi à l'édition Stählin, que tout le monde n'a pas sous la main; du reste, le même procédé fâcheux est appliqué aux notes du livre proprement dit, sauf, et c'est une singularité de plus, qu'elle renvoie à l'édition Potter. Assurément, l'ouvrage de M. Tollinton ne nous apprend rien de très nouveau sur Clément d'Alexandrie quant à l'essentiel, mais il est bien informé, bien construit, clairement écrit, et il met en lumière, de son point de vue particulier, divers aspects de la pensée de Clément qu'il est, en effet, utile de considérer.

V. EXÉGÈSE. — M. E. ABBOTT qui, depuis de nombreuses années, parcourt en tous sens le terrain évangélique, commence à rassembler en une vaste synthèse les résultats de ses recherches de détail; l'ouvrage, dont les deux premiers volumes viennent de paraître¹, rapprochera d'un bout à l'autre les quatre Évangiles dans un commentaire comparatif. Entreprise singulière assurément, au jugement des critiques qui ont trouvé dans leurs études plus de raisons de séparer nos Évangiles canoniques que de les fondre ensemble pour les étudier sur le même plan; mais, à proprement parler, il ne s'agit pas d'une harmonie de nos quatre textes, d'une sorte de réplique modernisée du *Diatessaron* de Tatien, car M. Abbott remarque justement, dès l'abord, que bien peu nombreux sont les épisodes qui se trouvent, à considérer les choses en rigueur, attestés par les quatre évangiles ensemble; il s'agit donc d'une comparaison perpétuelle, d'où devront ressortir toutes les précisions désirables touchant les sources, le but, l'esprit, le sens de chacun des quatre voisins évangéliques. La partie publiée du commentaire ne porte que sur les débuts du récit évangélique (en prenant *Mc.* pour base), c'est-à-dire sur la présentation de l'Évangile, sur la prédication de Baptiste, sur le baptême de Jésus, la tentation au désert, le voyage en Galilée et le commencement de la prédication. Je n'insisterai pas pour le moment sur le fond, me proposant d'y revenir quand l'ouvrage sera un peu plus avancé, mais il y a lieu, dès maintenant, de se faire une opinion sur les principes de l'auteur. Les travailleurs qui n'ont rien lu de lui depuis l'excellent article *Gospels*, publié, en collaboration

1. Edwin Abbott, *The Fourfold Gospel*. Section I, *Introduction*. Cambridge, University Press, 1913, v-177 p. in-8°; Section II, *The Beginning*, 1914, xxiii-456 p. Ces deux volumes constituent les deux premières sections de la Part X des *Diatessarica* de l'auteur.

avec P. Schmiedel, dans l'*Encyclopaedia biblica*, en 1901, éprouveront quelque surprise : M. Abbott, tel Harnack, a donné un coup de barre à droite ; il constate lui-même, non sans étonnement, qu'il en est venu à penser que le IV^e Évangile était beaucoup plus près de l'histoire qu'il ne le croyait jadis et qu'on en pouvait tirer un bon parti touchant l'histoire de Jésus, par exemple pour élucider divers passages de *Mc.*, altérés ou omis par *Mt.*, et *Lc.*; certes, *Jn.* n'est pas un témoin direct, mais son témoignage indirect a une valeur de complément et de correction. Au chapitre vi de son *Introduction*, M. Abbott entreprend de nous prouver que le IV^e Évangile est à comparer aux *Paralipomènes* de la Bible, qui relèvent ce qui a été antérieurement oublié dans les livres historiques ; seulement il est, de plus, revêtu d'une parure de poésie qui manque à son ancêtre juif. C'est là une thèse bien difficile à fonder, telle du moins que paraît l'entendre son auteur ; car personne ne nie que *Jn.* n'ajoute aux autres Évangiles, qu'il n'y ajoute même de l'histoire, mais c'est de l'histoire du développement de la christologie qu'il s'agit et non de l'histoire du Jésus que les Apôtres ont connu. Évidemment, M. Abbott, tel jadis Renan, a été gagné par le charme âpre de *Jn.* et son apparente clarté ; on n'en peut guère douter lorsqu'on le voit (ch. v) relever parmi les désavantages que présente le choix de *Mc.*, comme point de départ d'une étude comparative, la nécessité d'abandonner la chronologie johannique, laquelle sortirait d'une interprétation spirituelle du calendrier juif, c'est-à-dire de la réalité. De tout cela l'érudition et l'ingéniosité du critique ne m'ont pas convaincu et je crains que cette conception de *Jn.* n'entraîne par la suite de graves inconvénients. Du reste, tout ce qui est dit des intentions préalables de nos quatre évangelistes et des modes de composition qu'ils ont adoptés (ch. VII à XII), sans être toujours entièrement neuf, et personne ne s'en étonnera, présente le plus grand intérêt, notamment par la comparaison avec l'ordre et l'arrangement des *histoires* de l'Ancien Testament. — L'étude de M. WESTCOTT sur l'épître paulinienne aux Colossiens prétend ne s'adresser qu'aux lecteurs qui ont le temps et l'énergie d'étudier la Bible¹ ; elle commence leur entraînement en leur refusant le banal secours d'un index et même d'une table. L'Introduction définit l'Asie, situe Colasses, essaie de débrouiller les origines chrétiennes de la ville et les circonstances qui ont amené Paul à écrire l'épître, de Rome paraît-il, et fait ressortir son intérêt. Son authenticité a été contestée.

1. F. Brooke Westcott, *A letter to Asia. Being a paraphrase and brief exposition of the epistle of Paul the apostle to the believers at Colossae*. Londres, Macmillan, 1914, vr.-203 p. in-12.

tée, mais M. Westcott pense que c'est seulement sur des raisons « subjectives », que la qualité bien paulinienne du style est une marque d'origine très convaincante et qu'il est même impossible de prouver l'existence des interpolations dont on a aussi parlé. Sans doute, la ressemblance de *Colos.* avec *Ephes.* peut inquiéter au premier abord; mais si M. Westcott avait à sacrifier une des deux lettres, c'est la seconde qu'il abandonnerait; d'ailleurs, comme *Ephes.* est mieux attesté du point de vue externe que *Colos.* et que cette dernière inspire plus de confiance du point de vue interne, le mieux est de les garder toutes deux au compte de Paul et de considérer que les différences qui les séparent peuvent suffire à prouver que l'une n'est pas la *copie* de l'autre. C'est peut-être un peu simple. Le commentaire proprement dit est plus explicatif qu'exégétique; il insiste sur le sens des mots et la suite des idées, mais sans sortir du texte lui-même; il reste donc à la fois un peu verbal et un peu étroit; il n'est pourtant pas indifférent et on fera bien de l'avoir sous les yeux en lisant l'épître. — De beaucoup plus de portée s'affirme dès l'abord le travail de M. F. BOLL sur l'*Apocalypse*¹. L'auteur n'a pas abordé l'écrit canonique directement et en exégète, mais, en quelque sorte, obliquement, au cours de recherches sur la cosmologie antique; cette étude lui a fourni plusieurs suggestions importantes quant à l'intelligence de diverses parties du texte. Il ne prétend pas avoir épuisé le sujet, mais il croit avoir ouvert une voie nouvelle aux exégètes et il a raison. Bien sûr, nous n'étions pas sans soupçonner déjà quelque chose de ce que nous dit M. Boll; mais, avec lui, nous passons du soupçon à la vraisemblance et souvent à l'assurance; c'est beaucoup. Après avoir montré qu'à côté de l'apocalyptique juive et orientale il existe une apocalyptique hellénique, qui s'exprime par toute une théorie de l'extase, du commerce direct avec les dieux et de la révélation par un livre ou par l'interprétation des signes cosmiques et telluriques, M. Boll examine la cosmographie de l'*Apocalypse*: elle prolonge la cosmographie de l'Ancien Testament, laquelle procède de Babylone; elle s'interprète mystiquement par le moyen, surtout, d'une symbolique des nombres (3, 4, 7 et 12) très développée. Cela posé, et après un coup d'œil d'ensemble sur le ciel étoilé de l'*Apocalypse*, quatre épisodes ou groupes d'épisodes sont spécialement considérés: 1^o celui des coupes et des trompettes

1. F. Boll, *Aus der Offenbarung Johannis. Hellenistische Studien zum Weltbild der Apokalypse*. Berlin et Leipzig, Teubner, 1914, vi-151 p. in-8°. L'ouvrage inaugure une collection nouvelle, dirigée par M. Boll lui-même et intitulée: *Zur Geschichte des antiken Weltbildes und der griechischen Wissenschaft*.

(*Apoc.*, 16 et 8); 2° celui des sauterelles (*Apoc.*, 9-12); 3° celui des cavaliers apocalyptiques (*Apoc.*, 6); 4° celui de la reine du ciel (*Apoc.*, 12), entre tous intéressant. Le sens premier en est marqué par la détermination des sources et leur classement. L'impression qui ressort de l'ouvrage n'est pas celle d'une simplification de l'*Apocalypse*, qui a déjà donné tant de mal aux commentateurs, mais c'est au moins celle d'une certitude touchant l'origine et l'interprétation d'une notable partie de ses développements symboliques, l'assurance qu'en insistant dans le sens indiqué on atteindra des résultats précis et solides; et cela me paraît de la plus grande importance. — C'est un travail qui intéresse au premier chef, sinon proprement l'exégèse, au moins son histoire, que celui de M. H. SCHUMACHER, sur le célèbre et obscur passage de l'épître aux Philippiens (2, 5-8), où il est dit que Jésus-Christ « étant en forme de Dieu s'est vidé lui-même en prenant la forme d'esclave¹ ». Cette Kénose a fait couler beaucoup d'encre et il n'est pas, en effet, très facile de se figurer ce qu'elle représentait au juste dans l'esprit de Paul; chaque mot du texte a été confessé et torturé depuis l'antiquité sans que personne ait jamais pu en tirer l'éclaircissement décisif qui rallierait tous les suffrages. C'est l'histoire de ces tentatives que retrace l'auteur avec grand soin. Quand la seconde partie aura paru et qu'un index le complétera, l'ouvrage aura beaucoup d'importance pour les historiens de la théologie et spécialement en ce qui regarde l'étude du développement de la christologie.

VI. AGES APOSTOLIQUE ET POST-APOSTOLIQUE. — J'ai à signaler trois ouvrages d'importance inégale, intéressant tous trois saint Paul. Le premier est un petit livre très nourri et très clair, où M. KNOPF cherche à préciser l'état actuel des recherches sur l'apôtre et à déterminer les questions qui restent à résoudre à son sujet; il est à recommander comme introduction à toute étude de Paul et du paulinisme. Une petite table ajouterait d'ailleurs beaucoup à son utilité². — Le second ne tend à rien de moins qu'à nous rendre compte de la formation intellectuelle et religieuse de Paul, en rassemblant tout ce que nous pouvons savoir sur Tarse, sa patrie; il a pour auteur M. BÖHLIG³.

1. H. Schumacher, *Christus in seiner Praeexistenz und Kenose nach Phil. 2, 5-8. I Teil : Historische Untersuchung*. Rome, Bretschneider, 1914, xxi-236 p. in-8° (Publication de l'Institut biblique pontifical). — Je rappelle le texte : (Jésus-Christ) οὐκ μορφὴ Θεοῦ ὑπάρχων, οὐδὲ ἀρταγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι θεῖον, ἀλλὰ ἐντὸν ἐξίνωσεν μορφὴν δούλου λαβών.

2. R. Knopf, *Probleme der Paulusforschung*. Tübingen, Mohr, 1913, 39 p. in-8°.

3. H. Böhlig, *Die Geisteskultur von Tarsos im Augustinischen Zeitalter, mit Berücksichtigung der paulinischen Schriften*. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1913, 178 p. in-8°.

Il comprend trois grandes divisions : *la religion de Tarse*; *la philosophie de Tarse*; *le judaïsme de Tarse*. Tous les textes sont rappelés soigneusement et groupés, et on en tire un essai d'interprétation et de synthèse, hypothétique sur trop de points, mais intéressant et suggestif. Le malheur veut que les documents nous abandonnent à peu près sur toutes les questions au moment décisif; M. Böhlig est tout le premier à le dire et à le déplorer; cependant, il lui arrive quelquefois de raisonner sur les hypothèses, par lesquelles il a essayé de suppléer au silence des textes, comme si elles étaient des conclusions de critique, et cela est fâcheux. Et, pourtant, de l'ensemble de son travail se dégage une impression qui se place dans la même ligne que celle qui ressort des travaux de M. Reitzenstein : Paul est, intellectuellement, un fils du judaïsme tarsien; il est beaucoup plus hellénisé qu'il ne le soupçonne lui-même et le syncretisme dans lequel il a baigné durant son enfance l'a profondément pénétré, en sorte que l'explication principale de son originalité religieuse, par rapport aux apôtres galiléens, le secret de sa conversion et celui de sa représentation christologique sont à chercher dans la nature et le sens de ses influences qui se sont croisées en lui sur le terrain de la *diaspora*. Je crois fermement que toute étude approfondie du paulinisme confirmera et élargira ces vues. — C'est un point particulier de la formation intellectuelle de l'apôtre que M. Muntz a voulu considérer et il aurait eu intérêt à s'en tenir strictement à son dessein, au lieu de l'élargir ou de l'éparpiller, en cours d'exécution, comme il a fait, au détriment de l'unité de la composition et de la netteté des conclusions. Le vrai sujet¹ pourrait être, semble-t-il, ramené à deux questions : dans quelle mesure Paul connaît-il la loi romaine? Qu'en tire-t-il? Or, on attend jusqu'au chapitre iv avant de le voir franchement posé : divers passages des épîtres, obscurs pour nous, ne l'étaient pas pour des gens au courant des formes helléniques de la loi romaine. D'une façon générale, à côté de développements inutiles et de dissertations un peu longues autour d'idées pas très neuves et que ne saurait rajeunir une exégèse vraiment trop conservatrice, on trouve une série de remarques justes et utiles sur la terminologie adoptée par Paul pour exprimer ses idées touchant la justification par la foi, la paternité de Dieu, les héritiers de Dieu. Du reste, en soutenant que Paul a une véritable passion pour les termes du droit, M. Muntz exagère et son livre tout seul suffit à nous persuader que les connaissances juridiques de l'apôtre ne dépassaient pas celles qui traî-

1. W. S. Muntz, *Rome. St. Paul and the early church. The influence of roman Law on St. Paul's teaching and phraseology and on the development of the church*. Londres, John Murray, 1913, xvi-227 p. in-12.

naient dans le domaine public des hommes tant soit peu instruits. Les derniers chapitres, sur le développement du gouvernement de l'Église, établi sur le modèle du gouvernement de l'État et sur la constitution du droit canon « comme un rival de la jurisprudence impériale », ne manquent pas d'intérêt, mais ne se rattachent qu'assez artificiellement au reste et demeurent forcément superficiels. Le livre ne serait très pratiquement utilisable pour une étude de Paul que s'il était pourvu d'un index des références aux Épitres.

VII. L'ÉGLISE : LES DOGMES, LES HÉRÉSIES, LES RITES, LES MOEURS. — M. RIVIÈRE nous dit que l'objet de son livre sur le dogme de la Rédemption¹ c'est « de faire connaître ce que signifie la doctrine de la Rédemption dans le système chrétien du salut ». Une première partie est consacrée à exposer la foi catholique en la matière et ses preuves ; une seconde à étudier les divers systèmes d'explication théologiques du mystère proposés par les orthodoxes ; une troisième à passer en revue les plus notables systèmes hétérodoxes. Destiné « aux âmes croyantes » et « à tous les prêtres et théologiens » qui estiment que la doctrine de l'Église catholique « est seule capable... de concilier les mutuelles exigences de la raison et de la foi » (p. xvi), médiocrement informé sur tout ce qui n'est pas strictement théologique, appuyé sur une exégèse inexistante, d'esprit aussi peu historique que possible, l'ouvrage peut devenir, cependant, à l'occasion, un auxiliaire utile pour comprendre le dogme chrétien essentiel et suivre l'histoire de son évolution ; c'est à ce titre que je le signale. — M. LOOFS a publié en un petit volume une série de conférences données, en 1913, à l'Université de Londres, sur Nestorius² ; on sait que l'auteur a donné naguère une importante édition des fragments de Nestorius (*Nestoriania*, Halle, 1905) ; sa compétence est donc considérable. Son travail procède de la conviction que j'exprimais ici même, lors de la publication du *Livre d'Héraclide de Damas* par M. Nau, à savoir que la question nestorienne, considérée dans ses origines, était à reprendre à pied d'œuvre. La matière est divisée en quatre parties : 1^o les sources, où l'auteur, après avoir passé en revue les écrits ou fragments qui nous restent de Nestorius, cherche à préciser la position présentement historique du problème; 2^o la tragédie — en cinq actes — de la vie de Nestorius; 3^o sa doctrine authentique; 4^o sa place dans l'histoire de la doctrine chrétienne. De l'ensemble se dégage clairement la figure

1. J. Rivière, *le Dogme de la Rédemption. Études théologiques*. Paris, Gabalda, 1914, xvi-570 p. in-12.

2. F. Loofs, *Nestorius and his place in the history of christian doctrine*. Cambridge, University Press, 1914, vii-132 p. in-12.

d'un homme assez cultivé et bon théologien, assurément passionné, porté au dogmatisme et de caractère difficile, mais qui n'a pas eu de chance; il ne possédait ni la souplesse, ni le savoir-faire qu'il fallait à un patriarche de Constantinople en ce temps-là, et il ne méritait pas un adversaire comme Cyrille d'Alexandrie; les reproches dogmatiques dressés contre lui se réduisent à rien quand on les regarde de près et, du reste, c'est un concile de parti pris et sans autorité qui l'a condamné. Il a été victime de vieilles rancunes contre l'école d'Antioche et non pas celle de Paul de Samosate, mais celle que représentent Eustathe, Marcellus et le symbole de Sardique; il fut peut-être un théologien attardé, mais non un hérétique. Le livre, rapide et vivant, nous permet d'attendre l'étude approfondie qu'il faudra consacrer à Nestorius. — De patientes recherches, très méritoires et très utiles, sont organisées par M. SCHMITZ dans un volume intéressant relatif aux *formules de dévotion* dans l'antiquité chrétienne¹, c'est-à-dire aux formules par lesquelles le fidèle marque qu'il est, au sens strict, dévoué à son Dieu. Il intéresse la période qui s'étend des origines au VIII^e siècle, et, à vrai dire, la partie qui traite du pré-moyen âge m'y paraît supérieure à la précédente. Notamment, le chapitre que l'auteur intitule la *Vorgeschichte* et qui comprend les trois premiers siècles, avec un coup d'œil rétrospectif sur l'antiquité pré-chrétienne, n'est pas toujours satisfaisant. Ainsi, au lieu de la rapide indication du sens de παῖς = *Diener, Serviteur* (p. 14), on aurait souhaité une étude plus poussée de l'expression *Ebed-Jahwé* = *le Serviteur de Jahwé*; de même, l'étude du δοῦλος semble appeler celle du ωριτός, qui tient une telle place dans la conception des rapports entre les fidèles et le Christ dans les communautés hellénistiques; d'une façon générale, ce qu'on a dit des Juifs et des Grecs paraît insuffisant. En réalité, l'auteur a hâte d'aller au IV^e siècle, où l'ascétisme et le monachisme multiplient les formules avec les sentiments de *dévotion*. Alors se combinent au sentiment chrétien par excellence, celui de l'*humilitas*, un certain nombre d'impressions qui sortent toutes plus ou moins d'une confrontation entre l'idée du péché, qu'aucun homme ne peut éviter, et celle de la puissance du Seigneur, de sa justice et aussi de sa miséricorde. Tout cela est clairement et solidement établi. Deux tables excellentes des formules et des mots caractéristiques, l'une grecque, l'autre latine, ajoutent grandement à la valeur pratique de l'ouvrage. — C'est à une petite question que s'est attaché M. FIS-

1. K. Schmitz, *Ursprung und Geschichte der Devotionsformeln bis zu ihrer Aufnahme in die fränkische Königsurkunde*. Stuttgart, F. Enke, 1913, xviii-192 p. in-8° (*Kirchenrechtliche Abhandlungen*, Heft 8).

CHER en traitant de l'histoire des Quatre-Temps¹. Mais, outre qu'elle a été l'objet de discussions contradictoires assez nombreuses et qui demandaient à être mises au point, elle offre des aspects variés et intéressants. Le travail se divise en cinq parties : 1^o établissement des Quatre-Temps; 2^o leur liturgie; 3^o leur signification en droit; 4^o leur développement historique; 5^o leur sens du point de vue de l'histoire générale de la civilisation. L'origine historique des Quatre-Temps est obscure; il se trouve encore, paraît-il, des théologiens pour les faire remonter aux Apôtres, d'autres vont jusqu'au judaïsme, d'autres se contentent de Calliste (219-223), en s'appuyant sur une phrase du *Liber pontificalis*, d'autres s'arrêtent à Célestin I^e (422-432). L'auteur s'efforce de démontrer que c'est bien à Calliste qu'il faut les faire remonter et que l'attribution à Célestin est le résultat d'une confusion de noms. Je n'ai pas du tout la même impression; assurément l'attribution de l'institution à Célestin ne s'appuie sur aucune preuve positive, mais il s'agit sûrement d'un usage romain dont on constate l'existence avec certitude seulement au temps de Léon le Grand (440-461), et il semble qu'il fût pratiqué dès lors depuis un certain temps; je n'écarterais donc pas sans hésitation Célestin, d'autant plus que je n'accorde qu'une très médiocre confiance à la notice de Calliste au *Liber pontificalis*. Je croirais volontiers qu'il s'agit d'une réduction de l'ancien jeûne des jours de *station*, au temps où il est devenu impossible, décidément, de maintenir pour le commun des fidèles ce jeûne bi ou trihebdomadaire. Cette réduction s'accorde parfaitement avec la simplification et l'abréviation des exercices cultuels d'obligation que la diminution inévitable du zèle chrétien des séculiers impose à l'Église au déclin de l'antiquité. L'ensemble de la question est traité par M. Fischer avec compétence et sagesse. — Sur la pauvreté volontaire dans le christianisme, M. von Dmitrewski a écrit seize petits chapitres qui vont des origines au mouvement vaudois inclusivement, et dont huit regardent l'antiquité²; un intéressant effort s'y poursuit pour déterminer les facteurs actifs et distinguer les types de cette pauvreté volontaire. D'une façon générale, le développement donne une impression de raccourci qui n'est pas toujours agréable, mais le livre constitue un répertoire de références très précieux, car il est bien informé; il serait en

1. L. Fischer, *Die kirchlichen Quatember. Ihre Entstehung, Entwicklung und Bedeutung*. Munich, J. Lentner, 1914, ix-277 p. in-8° (*Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar München*, IV, 3).

2. M. von Dmitrewski, *Die christliche freiwillige Armut vom Ursprung der Kirche bis zum 12. Jahrhundert*. Berlin et Leipzig, W. Rothschild, 1913, 97 p. in-8° (*Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte*, Heft 53).

outre commode si l'auteur avait jugé à propos de le faire suivre d'un index ou seulement d'une bonne table des matières. — La question amusante de la proscription du théâtre par les Pères a été l'objet d'un petit travail, un peu inexpérimenté, un peu timide, d'allure et de ton un peu désuets peut-être, mais conscientieux et, en somme, intéressant, de M. ERIAN¹. Sa thèse est que les Pères ont seulement proscrit le théâtre de leur temps et qu'ils avaient de bonnes raisons pour cela, mais qu'ils n'ont pas du tout fondé la tradition de la proscription du théâtre en soi. La littérature utilisée semble exclusivement française; on aurait eu profit, je pense, à feuilleter l'étude de Hefele, *Ueber den Rigorismus (Beiträge, 1864)*.

VIII. HAGIOGRAPHIE. — M. DÖRFLER avait achevé dès 1909 un travail considérable sur *les Origines du culte des saints*; diverses circonstances en ayant retardé la publication, il peut paraître suivre d'autres livres justement réputés, auxquels, en réalité, il ne doit rien. Comme l'indique le titre², c'est aux inscriptions et aux monuments figurés de Rome que l'auteur demande l'essentiel de son information. Une introduction rappelle les idées de l'antiquité classique sur les morts, le culte qu'on leur doit et la protection qu'on peut attendre d'eux; elle insiste justement sur le culte des héros, dont la protection s'exerce surtout aux alentours de leur tombeau et marque bien, avec une ample justification épigraphique, comment s'opère la transposition de ces idées ataviques aux usages et à la foi des chrétiens; un développement intéressant est consacré aux *morts dans l'art chrétien* et spécialement à l'*Orante*. Une première partie étudie, en deux périodes — avant et après la paix de l'Église — les tombes des martyrs à Rome, leur ornementation et leurs inscriptions; elle conclut qu'avant le milieu du III^e siècle ces tombes ne sont l'objet d'aucun culte et que, jusque vers la fin du même siècle, ce n'est qu'accidentellement que le titre de martyr paraît sur une épitaphe, alors qu'au IV^e siècle on voit se développer basiliques cimiteriales, *martyria*, inscriptions laudatives. Une seconde partie est consacrée aux martyrs, en tant que protecteurs et intercesseurs, aux formules usitées pour les désigner ou les prier, aux modes suivant lesquels on conçoit leur intercession, aux objets auxquels elle est censée s'appliquer, au culte de leurs reliques et à leurs images; une troisième partie traite des martyrs et des saints au ciel, c'est-à-dire des représentations qu'on se fait des formes, des caractères et

1. J.-B. Erian, *Pourquoi les Pères de l'Église ont condamné le théâtre de leur temps*. Paris, H. Champion, et Angers, J. Siradeau, 1914, in-8°.

2. P. Dörfler, *Die Anfänge der Heiligenverehrung nach den römischen Inschriften und Bildwerken*. Munich, J.-J. Lentner, VII-210 p. in-8°.

des conséquences de leur béatitude près du Christ. Le livre garde sa très grande utilité à côté de ceux de Lucius et du P. Delehaye. — M. KNOPF a eu l'heureuse idée de rééditer son choix d'*Actes des martyrs*, paru dans la collection de documents, pour servir à l'histoire de l'Eglise et des dogmes, dirigée par M. G. Krüger¹. Les morceaux sont les mêmes que dans la première édition, mais le texte en a été amélioré d'après les derniers travaux et les références bibliographiques ont été mises à jour; du reste, toutes les pièces célèbres, ou seulement caractéristiques, sont là, et le recueil constitue un instrument de travail des plus recommandables pour quiconque étudie l'histoire des persécutions ou celle des martyrs. — Je me contente de signaler le *Saint Cyprien* de M. MONCEAUX², car ce n'est qu'une réimpression, allégée de l'appareil d'érudition, des chapitres qu'il a consacrés au grand évêque africain au tome II de son *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*. — C'est une entreprise hasardeuse que d'écrire une courte biographie d'Athanase; il y a toujours à craindre que le sujet, quoi qu'on fasse, ne déborde le cadre qu'on prétend lui imposer : M. Bardy³ s'est honorablement tiré de la difficulté, en demeurant très simple et en ne cherchant pas à faire plus qu'il ne pouvait; il a divisé la vie de son héros en six tranches chronologiques et il a essayé d'y faire entrer tout l'essentiel des faits; son récit est mesuré, sage, assez vivant et, en somme, agréable; assurément, les idées personnelles n'y sont pas en surabondance, mais l'impression d'ensemble qui ressort du livre sur le caractère et le rôle d'Athanase me paraît très juste. Je ferais bien quelques réserves sur plusieurs traits et sur diverses affirmations, spécialement sur celle par laquelle M. Bardy cherche à excuser le goût du patriarche pour la manière forte : « Aux époques exceptionnelles, il faut aussi des vertus exceptionnelles », car, enfin, j'ai du mal à croire que la dureté de cœur soit jamais une vertu, même pour un prêtre de combat. A cela près, l'ouvrage me paraît être un des plus franchement historiques de la collection à laquelle il appartient.

Ch. GUIGNEBERT.

1. R. Knopf, *Ausgewählte Märtyrerakten*. 2^e éd., Tübingen, Mohr, 1913, VIII-114 p. in-8° (*Sammlung ausgewählter kirchen- und dogmengeschichtlicher Quellenschriften*, II, 2).

2. P. Monceaux, *Saint Cyprien*. Paris, Gabalda, 1914, 199 p. in-12 (collection *les Saints*).

3. G. Bardy, *Saint Athanase (296-373)*. Paris, Gabalda, 1914, XVI-207 p. in-12 (collection *les Saints*).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

R. P. A. LEMONNYER. **La révélation primitive et les données actuelles de la science**, d'après l'ouvrage allemand du R. P. G. Schmidt, directeur de l' « *Anthropos* ». Paris, Gabalda, 1914. In-12, xv-359 pages.

L'ouvrage comprend quatre parties : 1^e Nature, contenu, étendue de la révélation primitive. — 2^e Possibilité de la révélation primitive considérée du côté de l'homme. Aptitudes corporelles et spirituelles des hommes les plus anciens. — 3^e La réalité historique de la révélation primitive. — 4^e Ce que devint la révélation primitive après la chute d'Adam. — La révélation primitive, c'est essentiellement celle qui est contenue aux deux premiers chapitres de la *Genèse*, touchant l'œuvre de Dieu dans le monde et les caractéristiques de Dieu, en tant qu'elles sont accessibles à la créature et l'intéressent directement. Il s'agit, par-dessus tout, de décider si ce que nous savons, de science certaine, des origines de l'humanité rend invraisemblable l'octroi des vérités divines fondamentales à Adam et Ève, et d'expliquer comment, si vraiment nos premiers parents ont directement reçu ce précieux dépôt, leurs descendants l'ont laissé se dissiper ou se corrompre entre leurs mains. Les premiers hommes que la préhistoire nous laisse entrevoir font difficilement figure de confidents de Dieu : les théologiens soutiennent d'ordinaire que ce ne sont pas là les premiers hommes authentiques, qu'entre eux et le premier couple se place la chute originelle, qui a profondément modifié la condition primitive de l'humanité. Le P. Schmidt juge cette raison excellente, mais il craint qu'on ne la trouve généralement trop théologique et il entend la fortifier d'une solide démonstration scientifique. Par malheur, le mot *science* n'a pas pour lui le même sens que pour le commun des savants, en sorte que le livre tout entier repose sur une série d'équivoques. Du point de vue d'un profane, il demeure extrêmement curieux, comme spécimen des ravages que les préjugés confessionnels peuvent causer dans l'esprit d'un spécialiste sérieux, de l'impuissance où ils le réduisent à interpréter scientifiquement des faits scientifiquement établis et de la déplorable disposition qu'ils lui imposent à intervertir les valeurs dans l'examen des arguments et la critique des hypothèses contradictoires. La gravité avec laquelle l'auteur entremêle les considérations de science et ce qu'il m'est impossible d'appeler autrement que les plus désuètes niaiseries de la théologie d'école offrira un spectacle à la fois déconcertant et ins-

tructif à quiconque n'est pas déjà bien au courant de ce qui s'intitule l'apologétique scientifique. Les affirmations les plus décisives et, du reste, les plus dénuées de toute espèce de preuve y voisinent étrangement avec des discussions de bon aloi et qui offrent de l'intérêt. Les théories générales et les explications particulières qui se rattachent à la doctrine de l'évolution passent un mauvais quart d'heure, mais je ne crois pas qu'elles s'en portent beaucoup plus mal, non plus que les diverses « écoles » de critiques (Wellhausen, Delitzsch, Gressmann, Gunkel), qui sont prises à partie au chapitre III. Des deux conclusions essentielles du livre, l'une est tout à fait rassurante pour les croyants : « Nulle contradiction n'apparaît entre les enseignements de la révélation et les données scientifiques, touchant l'état spirituel du premier homme » (p. 210); l'autre serait plutôt décourageante : l'histoire des religions est celle de la décadence de la vraie religion primitive; elle nous fait assister à la « dilapidation continue du patrimoine primitif et divin »; il s'agit bien d'une évolution, « mais analogue à celle que constitue la décomposition progressive d'un organisme vivant » (p. 328-329); l'historien les accueillera l'une et l'autre d'un sourire indulgent, comme de vieilles connaissances, à peine déguiséées sous des habits d'emprunt.

Ch. GUIGNEBERT.

R. DUSSAUD. *Introduction à l'histoire des religions*. Paris, E. Leroux, 1914. In-12, vi-292 pages.

Ce livre constitue le premier volume d'une *Bibliothèque historique des religions*, où, sous la direction générale de MM. Alphandéry et Dussaud, seront publiées, par les soins de spécialistes autorisés, des études synthétiques sur les questions diverses qu'agitent présentement la science des religions. L'entreprise est louable en soi et elle pourrait emprunter encore aux circonstances une importance de premier ordre, si elle aidait efficacement au développement chez nous de recherches que nos érudits ont trop souvent abandonnées aux étrangers, si surtout elle fixait l'attention du public instruit sur des questions auxquelles il est demeuré jusqu'ici très indifférent. La réussite de l'œuvre dépendra de son exécution : il faut des livres qui ne soient ni trop longs ni trop lourds, qu'on puisse lire et s'assimiler sans trop de peine, qui s'adressent vraiment à des lecteurs nombreux, comme un enseignement éprouvé, et non pas seulement au petit groupe des hommes du métier, comme un thème à discussions.

Considéré de ce point de vue, le travail de M. Dussaud, malgré de très sérieux mérites et spécialement celui d'un effort souvent heureux pour organiser autour d'une grande idée directrice des observations de détail nombreuses et des faits complexes, ne me paraît pas tout à fait

réussi. Il n'est pas trop long, mais, surtout dans ses premiers chapitres, il est trop touffu, d'une assimilation pénible, sûrement, pour un lecteur qui compterait sur lui pour s'introduire vraiment dans le sanctuaire de l'histoire des religions, et, pour tout dire, pas assez pédagogique. En second lieu, il présente l'inconvénient de ne pas être une synthèse objective, un exposé désintéressé de l'état de la question dont il traite, mais bien la démonstration d'une théorie particulière à son auteur, la mise en forme d'un système touchant l'origine, l'essence, la constitution de toute religion. Théorie très intéressante et système bien agencé, je ne le conteste pas, mais qui nous transportent dès l'abord, si j'ose dire, dans le plan de la discussion technique, au lieu de nous offrir, comme assise de nos études ultérieures, un terrain, plus étroit sans doute et moins bien ratissé, mais considéré comme solide par tous les savants. La thèse de M. Dussaud, c'est que les pratiques religieuses et, dans son fonds, la religion tout entière se ramènent en fin de compte au culte du principe de vie, force essentielle et active, contenue dans tout être et dans toute chose, et dont les non-civilisés — et partant les primitifs — ont, paraît-il, une conception générale, impérieuse et concrète; c'est ce que les Mélanésiens, par exemple, nomment le *mana*. La part de *mana* de chaque individu, c'est son *âme*; les êtres qui sont censés en posséder une part plus forte et plus active sont les dieux, dieux de la nature, de qui dépendent ses phénomènes et surtout sa fécondité, et dieux de groupe (famille, tribu, cité), qui tiennent en leurs mains la vie du groupe et sa prospérité; le culte, depuis sa forme fétichiste élémentaire et ses rites magiques les plus enfantins, jusqu'aux liturgies les plus compliquées, a pour objet d'agir sur ces êtres divins, afin de maintenir, de consolider, d'accroître le *mana*; spécialement le sacrifice, élément essentiel des religions, repose toujours, si variées que semblent ses formes, sur l'intention d'établir une communauté de vie, pour le plus grand bien du *mana* du sacrifiant, entre lui et l'être divin, en qui réside le plus puissant, le plus efficace *mana*; la prière n'a pas, au fond, un autre sens; le culte des morts, les rites d'initiation et de consécration, les fêtes liturgiques, les interdictions, ou *tabous*, la notion du péché se rattachent également, quelles que soient les surcharges diverses qui nous cachent présentement cette vérité, à la constante préoccupation d'assurer l'intégrité ou d'activer l'action du *mana* dans l'individu, dans le groupe ou dans la nature; les mythes, à les bien entendre, ont pour objet et pour effet « d'identifier le récitant, et ceux qui l'écoutent et s'associent à lui par leurs réponses », à un personnage divin ou héroïque, qui dispose d'un *mana* exceptionnel, et le dogme est essentiellement « une forme stéréotypée du mythe »; les notions morales elles-mêmes, qui finissent par tenir tant de place dans les religions évoluées, sont fondamentalement des règles dont l'observance exacte, sans transaction possible, « est considérée comme devant assurer la vie du groupe

et de la nature ». Et ainsi une religion comme le christianisme se trouve enfermée tout entière dans les cadres du système, aussi bien que les pratiques cultuelles de ces tribus australiennes sur lesquelles M. Durkheim a fondé son étude des *Formes élémentaires de la vie religieuse*. Assurément, M. Dussaud ne nie pas que, par la suite des temps, chaque religion qui a vécu se soit chargée d'éléments étrangers au *mana*, ni même que mainte religion se soit dès l'abord constituée sur une base plus large, du moins en apparence, que celle du *mana*; il ne soutient pas davantage que les instaurateurs et les fidèles de chaque religion aient eu toujours pleinement conscience qu'elle existait seulement pour cultiver et fortifier le *mana*; mais il croit qu'en cette préoccupation fondamentale tient l'essence de la religion et réside la raison d'être de toutes les religions.

C'est pourquoi il définit la religion : *un ensemble organisé de croyances et de rites qui se propose d'accroître et de perpétuer le principe de vie de l'individu, du groupe et de la nature*. Définition plus compréhensive et plus simple, plus complète et plus satisfaisante que celles qu'on a cherché à fonder naguère sur le totémisme ou sur le scrupule, mais définition qui présente, semble-t-il, encore au moins deux inconvénients : l'un, c'est de n'admettre le sentiment religieux, si complexe et si essentiel dans les plus puissantes des religions, qu'au titre de complément et de ne l'enfermer, pour ainsi dire, que par prétérition; l'autre, c'est de reposer sur une exégèse, sur un système d'interprétation des phénomènes religieux qu'on peut qualifier de tendancieux, dont le détail, en tous cas, prête à contestation. Et cela pour trois raisons principales : l'une est que l'auteur, peut-être pour travailler à « élargir les bases de la méthode uniquement historique », comme il est dit dans la Préface, ne tient compte, dans le choix de ses exemples, ni du temps ni de l'espace, je veux dire ni de la chronologie ni de l'éloignement géographique, ce qui laisse l'impression, du reste justifiée par trop d'expériences antérieures, que tout autre système, qui ne se soucierait pas davantage du rapport réel des faits qu'il invoquerait, trouverait aisément, dans la masse énorme des observations déjà fixées sur le domaine religieux, toutes les apparences d'authentification nécessaires. La seconde raison, c'est que visiblement l'auteur choisit les traits qui conviennent à sa doctrine, qu'il les accentue, alors qu'il estompe, efface ou néglige ceux qui la contrarieraient sans doute, et que la valeur relative, autant que la valeur absolue des uns et des autres — si on préfère, leur importance historique et véritable — demeurent incertaines pour le lecteur qui sait. (Particulièrement inquiétant, de ce point de vue, semble le chapitre sur le *Sanctuaire*.) Le *lector candidus* sera sans doute convaincu, mais ce peut ne pas être pour le plus grand avantage de la science. La troisième raison, enfin, c'est que mainte interprétation de détail, à la vérité possible, ou même vraisemblable, en fonction de la thèse fondamentale, n'apparaît pas

comme objectivement certaine, que mainte affirmation du même degré semble, en revanche, très douteuse : par exemple peut-on soutenir que la théorie *animiste* de la religion dérive toute de la théorie du culte des ancêtres ? Ou qu'il n'y a jamais lieu d'assimiler le prêtre au sorcier et que « ce fait contredit nettement la théorie de M. Frazer qui dérive la religion de la magie » ? Ou que si, selon les « convenances » religieuses catholiques, une femme ne doit pas pénétrer tête nue dans une église, ce soit « pour éviter de mettre en contact le principe de vie que concentrent les longs cheveux de la femme avec le principe de vie du Sanctuaire » ? On entend bien que je ne veux pas dire que le livre de M. Dussaud n'est pas bien documenté, ni d'esprit très scientifique, ni très intéressant, et, somme toute, très utile, mais que, seulement, en conférant la déclaration préliminaire à « l'exécution » qui la suit, l'une ne me paraît pas répondre entièrement à l'autre.

Ch. GUIGNEBERT.

Pierre DUHEM. *Le système du monde. Histoire des doctrines cosmologiques, de Platon à Copernic.* Tomes I et II. Paris, A. Hermann, 1914. In-8°, 512 et 522 pages.

Les travaux scientifiques de M. Duhem ont valu à leur auteur une réputation mondiale. Depuis longtemps déjà, l'éminent physicien avait fait de brillantes incursions dans le domaine historique. Les deux gros volumes qu'il vient de publier constituent une introduction à une étude de l'évolution des doctrines astronomiques au moyen âge ; ils renferment une vigoureuse synthèse de la cosmologie hellénique dont M. Duhem a pour jamais fixé les traits.

Après avoir donné quelques renseignements sur l'astronomie pythagoricienne (chap. I), l'auteur aborde la cosmologie de Platon (chap. II). Il montre tout d'abord comment les théories physiques et astronomiques de Platon sont inspirées par la plus haute métaphysique, comment, selon Platon, l'univers a été créé par Dieu avec ses quatre éléments, en voie de continue transformation : le feu, la terre, l'air et l'eau. Cette notion du mouvement continuel des choses concrètes détermine celle de l'espace qui est le lieu où se produisent la génération et la corruption. L'espace ne tombe pas sous les sens ou du moins les sens ne révèlent que des apparences auxquelles l'astronomie substitue la connaissance mathématique des mouvements vrais ; c'est à l'aide de constructions géométriques que Platon décrit la figure sphérique de l'univers et son mouvement de rotation sur lui-même, puis, en étudiant les formes diverses que prend cette rotation, il essaie de rendre compte, — très imparfaitement d'ailleurs, — des mouvements des astres, la terre, « enroulée autour de l'axe qui traverse

l'univers, » restant immobile. Le raisonnement géométrique conduit enfin l'astronome à la contemplation des idées et des âmes divines qui meuvent les astres. Il y aura donc trois degrés dans la science astronomique, à savoir l'astronomie d'observation, engendrée par la perception sensible, l'astronomie géométrique, capable de déterminer des rapports invariables, enfin l'astronomie théologique qui dans la fixité des mouvements voit la preuve de l'existence d'esprits divins unis aux astres. Telle est la cosmologie platonicienne qui, comme l'a prouvé M. Duhem, n'a pas toujours le mérite de l'originalité : Platon a été devancé, sur plusieurs points, par les atomistes, les Pythagoriciens, les Orientaux.

M. Duhem passe ensuite en revue (chap. III) les applications du système de Platon (sphères homocentriques d'Eudoxe), puis il expose les caractères de la physique d'Aristote (chap. IV). Tandis que Platon est surtout un géomètre, la doctrine péripatéticienne apparaît comme « une réhabilitation de la perception sensible, de l'expérience, aux dépens du raisonnement géométrique et de l'intuition ». Aristote, comme Platon, attache une grande importance à la connaissance des vérités universelles, mais il ne veut y parvenir que par l'induction qui les abstrait de l'expérience, c'est-à-dire de la perception sensible; cette perception sensible est le point de départ d'une troisième science, la physique, qui fait son apparition aux côtés des mathématiques et de la théologie ; c'est une science d'observation qui envisage les objets en soi, au lieu que les mathématiques les étudient par abstraction. L'astronomie, pour Aristote, est une science physique; elle constate les réalités physiques que les mathématiques cherchent ensuite à expliquer. Du système péripatéticien, construit suivant ces règles, se dégagent deux théories essentielles, celle de la substance céleste, dont tous les mouvements sont des mouvements circulaires et uniformes, et celle qui régit les substances soumises au changement, à la génération et à la corruption; cette dernière est dominée par la notion du lieu naturel qui a pouvoir pour diriger les mouvements toujours rectilignes des corps simples, centripètes ou centrifuges, suivant que le corps est grave ou léger. A cette notion de la pesanteur se rattachent un certain nombre de corollaires : sphéricité de la terre et de la surface des eaux, qui ont le même centre que le centre du monde, immobilité de la terre, etc... Il est impossible, en ces quelques lignes, d'examiner tous les aspects de la physique péripatéticienne; il suffira de dire qu'après avoir lu M. Duhem, on saisit admirablement pourquoi le monument élevé par Aristote a « l'inébranlable solidité d'un bloc et la pureté de lignes de la plus belle œuvre d'art », pourquoi aussi ce monument sera démolî par la science moderne, au point qu' « il n'en restera pas pierre sur pierre ».

Dans les chapitres suivants (V et VI), M. Duhem recherche comment se sont opposées et combattues pendant la fin de la période hellénique les influences de Platon et d'Aristote. On a d'abord discuté

sur la question du temps. Deux sortes de théories ont été proposées : les unes, celles des écoles néo-platoniciennes, cherchent un temps absolu dans un monde autre que celui dont les sens donnent la perception ; les autres, celles des écoles péripatéticiennes, font du temps une chose relative aux mouvements et aux transformations du monde sensible ; toutes s'accordent pour dire que le monde est éternel et qu'il reprend périodiquement le même état. — La notion de lieu a, elle aussi, donné naissance à de nombreux systèmes : l'école stoicienne réagit contre la thèse d'Aristote selon laquelle il n'y a pas de vide hors du monde et aperçoit, au contraire, à l'extérieur du monde, le vide illimité ; les néo-platoniciens reprennent et développent les théories de Platon, suivant lesquelles le lieu possède une puissance active par laquelle il borne et sépare les éléments ; enfin, les mécaniciens Philon de Byzance (III^e siècle av. J.-C.) et Héron d'Alexandrie (I^{er} ou II^e siècle ap. J.-C.) opposent à ces systèmes établis par le raisonnement une théorie appuyée sur l'observation et entendent prouver, à l'aide de multiples expériences, que la nature ne permet à aucun espace vide de se produire. — La réaction contre les théories péripatéticiennes est particulièrement vive en ce qui concerne la dynamique : Jean Philopon (VI^e siècle ap. J.-C.) est un des précurseurs de la science moderne ; on ne sait s'il est l'inventeur de tous les principes qu'il a posés ; du moins a-t-il, le premier, énoncé, contrairement à la théorie aristotélicienne selon laquelle la gravité d'un corps ne peut être définie que par rapport à la résistance opposée par le milieu, que le poids d'un corps est une chose absolue qui lui appartient en propre et que la diversité des chutes provient de ce qu'un poids-force différent correspond à une masse différente ; il s'insurge également contre la théorie péripatétique des projectiles et montre que la puissance motrice leur est communiquée non par l'air ébranlé autour d'eux, comme le voulait Aristote, mais par le moteur lui-même, ce qui est conforme au plus simple bon sens.

Les chapitres VII et VIII ont trait aux diverses solutions proposées au problème astronomique après Aristote. Tandis que l'hypothèse des sphères homocentriques, qui conçoit le monde sous la forme de sphères solides emboîtées les unes dans les autres et ayant pour centre la terre, continue à avoir de nombreux adeptes, Héraclide du Pont et Aristarque de Samos, l'un à l'époque même d'Aristote, l'autre vers 280 av. J.-C., présentent des hypothèses toutes différentes, que l'on peut considérer comme la première esquisse du système de Copernic ; ils décrivent la rotation uniforme de la terre d'Occident en Orient et les mouvements de Mercure et de Vénus autour du soleil ; ce sont les systèmes héliocentriques qui se heurtèrent à des oppositions très vives et tombèrent dans un oubli dont M. Duhem fait ressortir toute l'injustice. Enfin, l'astronomie des excentriques et des épicycles, représentée surtout par Hipparche (II^e siècle av. J.-C.), par Ptolémée (II^e siècle ap. J.-C.), constitue une troisième solution du

problème : d'après elle, le soleil décrit un cercle excentrique à la terre et les planètes parcourent un cercle, l'épicycle, dont le centre décrit lui-même un cercle concentrique au cercle du monde. De son étude si minutieuse et si claire du système de Ptolémée, M. Duhem dégage cette conclusion que l'astronome de Pérouse, s'il a de la science une conception platonicienne, c'est-à-dire géométrique, a du moins le mérite d'avoir proposé quelques hypothèses qui paraissent tenir compte davantage des faits; il surpassé également les autres astronomes quand il s'agit de déterminer les dimensions du monde et il est parvenu à évaluer avec une exactitude très voisine de la vérité la distance de la terre à la lune.

Dans les chapitres x et xi, M. Duhem expose les principaux épisodes de la lutte entre l'astronomie des sphères homocentriques et l'astronomie des excentriques et des épicycles. Il met encore en relief bien des idées intéressantes et nouvelles, soit qu'il montre comment se trouve posée, à l'occasion du système de Ptolémée, la question des rapports de l'astronomie et de la physique, soit qu'il analyse les deux méthodes qui se trouvent aux prises, celle qui prétend déduire la physique d'un système philosophique déterminé et celle qui veut avant tout la mettre d'accord avec les données de l'expérience, soit enfin qu'il achemine ses lecteurs vers cette conclusion que les combinaisons abstraites apparaissent de plus en plus à l'astronomie grecque comme des fictions géométriques, permettant de « sauver les apparences », c'est-à-dire d'établir un accord entre les résultats des calculs et les données des observations. A côté des Grecs, les astronomes arabes font pâle figure; ils s'entêtent à réaliser en des sphères solides, roulant au sein des cieux, ce que Ptolémée et ses successeurs considéraient comme des artifices de calcul, et ils proclament tous, Averroès en tête, que Ptolémée s'est trompé, qu'il ne peut y avoir d'épicycles, car les lois de la physique aristotélicienne veulent qu'un corps qui se meut circulairement se meuve de telle sorte que le centre de l'univers soit le centre de son mouvement; l'autorité d'Aristote pour eux est telle qu'ils ne songent pas à contester cette loi.

La lutte entre l'astronomie des sphères homocentriques et l'astronomie des excentriques et des épicycles domine toute la cosmologie grecque. Il y a eu cependant quelques combats de moindre ampleur que M. Duhem fait revivre à la fin de son premier livre (chap. XII et XIII); ils se sont livrés surtout au sujet du phénomène connu aujourd'hui sous le nom de précession des équinoxes et des lois du flux et du reflux de l'océan, particulièrement étudiées à la suite de l'expédition d'Alexandre qui mit les Grecs en contact avec l'océan Indien.

Le tome II se termine avec le premier chapitre de la seconde partie (l'astronomie latine au moyen âge) intitulé : « La cosmologie des Pères de l'Église. » Celle-ci est déterminée surtout par les conflits, apparents ou réels, qui s'élèvèrent entre les enseignements de la science

profane et ceux des livres saints. Dans l'ensemble, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, frappés du désaccord entre les philosophes, n'éprouvent pas le besoin de prendre parti dans les discussions entre les doctrines opposées. Ce n'est pas que saint Augustin ne les ait étudiées ; les pages si décisives que M. Duhem a consacrées à l'évêque d'Hippone font ressortir l'ampleur et la pénétration de sa doctrine. Saint Augustin reconnaît avec beaucoup de justesse la certitude plus grande de la science astronomique par rapport à la physique, mais juge qu'elle doit éviter de se compromettre par une fâcheuse alliance avec l'astrologie ; il repousse avec beaucoup de logique la théorie péripatéticienne de la matière première éternelle et dénuée de toute cause comme contraire au dogme du Dieu créateur de toutes choses, n'admet pas davantage la notion de la périodicité qui nécessiterait une réincarnation périodique du Fils de Dieu ; il a une théorie très originale du temps dont l'existence et la continuité ne sont, à son avis, qu'une œuvre de l'esprit qui embrasse les choses passées, présentes et futures, ce qui paraît beaucoup plus conforme à la vérité que les hypothèses helléniques ; enfin, il ne verse pas dans les discussions un peu naïves de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse sur les eaux supracélestes et, avec beaucoup de prudence, il évite de compromettre en pareille matière l'autorité des livres saints. Avec saint Augustin, le plus grand esprit de la période patristique, c'est Jean Philopon qui, le premier, essaie de concilier le récit de la Genèse avec les enseignements de la philosophie hellénique.

On peut voir, d'après cette analyse, forcément très rapide, des principales idées du *Système du monde*, à quel point le livre est nouveau ; les chapitres consacrés à Platon, à Aristote, à Ptolémée complètent et mettent au point tous les travaux antérieurs ; mais, ce qui résulte surtout des tomes I et II de M. Duhem, c'est que, sur bien des points, ces philosophes ont été dépassés par des astronomes tels que Philon de Byzance, Héron d'Alexandrie, Héraclide de Byzance, Aristarque de Samos, Jean Philopon, qui sont les vrais précurseurs de la science moderne et qu'avant les travaux de M. Duhem on ne connaissait guère. Ces deux volumes seront lus par tous ceux qui s'intéressent au développement des sciences et plus généralement à l'évolution de l'esprit humain. Ils attestent chez leur auteur une rare universalité d'esprit. M. Duhem s'y montre non seulement physicien et astronome, mais philosophe, historien, philologue même à l'occasion. L'historien, qui doit surtout nous retenir ici, est un érudit qui n'a négligé aucun texte et a accumulé une masse de faits inédits, un critique très fin et très sûr qui a su démêler, à travers bien des passages obscurs, la vérité certaine, un écrivain de premier ordre qui, par un style lumineux, a rendu accessibles aux plus profanes les idées les plus abstraites. Dans un opuscule récent sur la science allemande¹,

1. P. Duhem, *la Science allemande*. Paris, A. Hermann et fils, 1915, in-16.

M. Duhem a opposé l'esprit géométrique des érudits d'outre-Rhin à l'esprit de finesse qui a toujours été l'apanage du génie français, dont les deux caractères distinctifs sont l'ordre et la clarté. S'il en est ainsi, M. Duhem, — et c'est le meilleur éloge que l'on puisse faire de son œuvre, — est bien Français.

Augustin FLICHE.

Émile DUVERNOY. Catalogue des actes des ducs de Lorraine de 1048 à 1139 et de 1176 à 1220. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1915. In-8°, 264 pages.

Il n'est plus nécessaire de démontrer l'utilité de ces catalogues d'actes. Ils nous indiquent, dans un ordre chronologique strict, des documents qui sont dispersés dans les recueils imprimés ou dans les collections manuscrites; ils distinguent avec soin les pièces authentiques des pièces fausses; à côté des actes conservés dans leur intégralité, ils signalent ceux dont ne subsiste qu'une simple mention. M. Émile Duvernoy, archiviste de Meurthe-et-Moselle, a voulu dresser le catalogue des ducs de Lorraine, depuis le premier duc de la maison d'Alsace, Gérard, dont les descendants règnent aujourd'hui à Vienne, jusqu'à l'année 1220, et son travail comprend trois morceaux: 1^o les actes des trois premiers princes de cette maison, Gérard (1048-1070), Thierry II (1070-1115), Simon I^{er} (1115-1139), sont analysés dans la première partie de cet ouvrage¹; 2^o ceux de Mathieu I^{er} (1139-1176) avaient été relevés en appendice à son livre, *le Duc de Lorraine Mathieu I^{er}*, qu'il avait présenté en 1904 comme thèse complémentaire à la Faculté des lettres de Paris; dans l'appendice II du présent volume, on trouve un certain nombre d'additions et corrections au catalogue primitif, car M. Duvernoy croit avec raison que jamais un travail de ce genre n'est achevé, qu'il faut sans cesse le corriger et le compléter; 3^o dans la seconde partie de ce volume, il nous donne le catalogue des actes de Simon II et de son fils Ferry de Bitche (1176-1206), ceux de Ferry II (1206-1243) et de Thiébaut I^{er} (1213-1220). La suite est ainsi complète jusqu'à l'avènement de Mathieu II.

M. Duvernoy a pensé avec beaucoup de raison que dans ce catalogue il devait faire rentrer non seulement les chartes des ducs, mais encore les diplômes des souverains allemands ou les chartes d'évêques que les ducs ont souscrits, les bulles pontificales, les lettres qui leur sont adressées, en un mot tous les documents diplomatiques qui émanent d'eux, même dans une faible mesure, ou ont été faits pour eux. Bien qu'ainsi élargi, le catalogue n'est pas très épais; la première partie comprend 90 numéros; la deuxième partie, celle sur le duc

1. Quelques additions et corrections à l'Appendice I (p. 215-220).

Mathieu I^{er}, en avait 98 et s'est enrichie de quelques numéros *bis* et *ter* dans l'Appendice; la troisième partie, de beaucoup la plus riche, s'élève au chiffre de 250 avec quelques *bis*.

Le catalogue est dressé avec un très grand soin; on indique tous les manuscrits, originaux et copies de la pièce, toutes les éditions imprimées; les analyses sont exactes et précises; les noms de lieux sont fort bien identifiés; un index des noms propres et des particularités curieuses (*médecins, pèlerinages à Rome, prévôts et baillis, etc.*) rend les recherches faciles. M. Duvernoy a eu la bonne fortune de trouver trois actes entièrement inédits sur la période la plus ancienne, publiés p. 74-76; l'un est une lettre de l'empereur Henri V au duc Thierry II (n° 33 du catalogue). Et maintenant que M. Duvernoy a achevé cette œuvre, il est tout désigné pour écrire l'histoire scientifique de la Lorraine de 1048 à 1220, une période qui nous est encore bien mal connue; c'est une invitation discrète que nous lui adressons.

Le catalogue de M. Duvernoy rejoint celui des actes de Mathieu II (1220-1251) qu'a dressé jadis Le Mercier de Morièvre et que la société d'archéologie lorraine a fait paraître en 1893. Dans l'Appendice III de ce volume, M. Duvernoy apporte au catalogue de Mathieu II une série de rectifications et d'additions, et ainsi, par les efforts de diverses générations de travailleurs, s'améliore la grande œuvre collective. Faut-il rappeler que trois excellents élèves de l'École des chartes ont dressé le catalogue de trois successeurs de Mathieu II? M. Jean de Pange s'est occupé, après M. Lepage, de Ferri III (1251-1303) et a réuni plus de 4,500 numéros; M. Henri Levallois du duc Raoul (1329-1346); M. Dieterlin, plus récemment, de Jean I^{er} (1346-1390). Il est vraiment à souhaiter que ces trois travaux ne demeurent pas manuscrits et que nous puissions avoir la suite des catalogues des actes des ducs lorrains pendant tout le moyen âge. Qui se chargera de publier l'étude de M. Dieterlen qui, glorieusement, vient de tomber face à l'ennemi?

Ch. PRISTER.

Jacques FLACH. *Les Affinités françaises de l'Alsace avant Louis XIV et l'iniquité de sa séparation de la France*. Paris, librairie de la Société du recueil Sirey (Léon Tenin), 1915. In-32 carré, 158 pages. Prix : 2 fr. 50.

A. ALBERT-PETIT. *Comment l'Alsace est devenue française*. Paris, Boivin et C^e, 1915. In-12, 75 pages et portraits hors texte. Prix : 1 fr.

I. — Est-il besoin de dire que nous souscrivons complètement à la seconde partie du titre donné par M. Flach à son ouvrage, que nous

ressentons comme lui l'iniquité de l'acte qui a séparé l'Alsace de la France, que ce qui nous rattache encore à la vie, c'est l'espérance de voir à un jour prochain trois couleurs françaises, flotter sur la flèche de Strasbourg, comme en ce glorieux jour de la Fédération du 13 juin 1790? Toutes nos pensées vont vers l'Alsace et nous applaudissons les charmants vers remplis de pieuse émotion que M. Flach a mis en tête de son livre. En faveur de cette communauté de pensées, il excusera les réserves que nous sommes obligé de faire à deux au moins des trois études dont se compose son ouvrage. Nous sommes pleinement d'accord avec lui sur la première, qui avait paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} octobre 1914 (cf. *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 172) et qui porte pour titre : *la Première séparation de l'Alsace-Lorraine de la France et la continuité des revendications françaises*. Il est très certain que l'Alsace a fait partie de la Gaule, que le fonds de sa population est celte, que jusqu'en 843 et même jusqu'en 925, elle était un morceau du royaume des Francs, qu'avec la Lorraine, elle se trouvait au centre de l'Empire carolingien, que les derniers descendants de Charlemagne et après eux les premiers Capétiens, en 939, en 978, en 985, en 1024, en 1056 en ont revendiqué la possession en même temps que celle de la Lorraine. Nos objections commencent avec la seconde étude qui, jusqu'à présent, était inédite : *les Revendications françaises du XI^e au XVII^e siècle*. Autrefois, en 1861, à Francfort-sur-le-Mein, Janssen, l'historien catholique qui devait devenir célèbre dans la suite, a publié une retentissante brochure, pleine de haine contre la France, sous le titre : *Frankreichs Rheingelüste*. En réunissant un certain nombre de faits épars sur une série de siècles, l'intervention de Philippe le Hardi dans les affaires de Toul, Metz, Verdun¹, la promesse faite, selon le texte de Guillaume de Nangis, par Albert d'Autriche à Philippe le Bel, lors de l' entrevue des Quatre-Vaux (1299), les invasions d'Arnaud de Cervolles et d'Enguerrand de Coucy en 1365 et 1375, les ravages du dauphin Louis en 1444-1445, à la tête de ses *armen Gecken*, puis, beaucoup plus tard, en mai 1552, l'apparition de Henri II sur les hauteurs de Hausbergen après l'occupation de Toul et de Metz, avant celle de Verdun et de Cambrai, il a conclu que toute l'histoire de France se ramène à une seule idée, la conquête du Rhin. Chacun des souverains français aurait songé « à faire boire les chevaux de son armée dans la rivière du Rhin, à leur aise, en signe de triomphe », comme l'aurait fait Henri II, au dire de Brantôme. Mais n'est-ce pas là une simplification extrême de l'histoire? Et ne peut-on pas adresser la même critique à M. Flach? Là où Janssen dit usurpation, M. Flach dit : revendications des droits légitimes, hérités

1. Les relations de la France avec Verdun ont été étudiées, de la façon la plus précise et la plus sûre, dans l'ouvrage de Ch. AIMOND, *les Relations de la France et du Verdunois de 1270 à 1552*. Paris, Champion, 1910.

des Carolingiens¹. La troisième étude de M. Flach : *les Affinités françaises de l'Alsace avant Louis XIV*, que nous avions lue, avec quelque vif plaisir ! dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet dernier, donne lieu à des objections pareilles. Nous admirons la connaissance profonde qu'a M. Flach du dialecte alsacien dont il nous indique bien l'origine, de la littérature et de l'art en Alsace ; son érudition est à la fois vaste et sûre. Ce qu'il nous prouve, c'est que l'Alsace, placée aux confins des pays de langue française, a subi, plus que les autres pays allemands, l'influence de l'art et de la littérature française. La cathédrale de Strasbourg est certainement une œuvre française, *opus francigenum*, et peut-être Erwin, qui sculpta l'épopée du grand portail, était-il un artiste français ; l'inscription de Steinbach a été reconnue fausse. Les poètes alsaciens, Godfried de Strasbourg, Conrad Fleck, empruntent aux chansons de geste françaises les sujets de leurs poèmes, comme le font du reste les autres poètes allemands ; et au XVI^e siècle, Jean Fischart adaptera le *Gargantua* de Rabelais. Mais je crois que l'expression d'*affinités françaises* de l'Alsace au moyen âge, et au XVI^e siècle est inexacte. Le poème de Tristan et Iseult est l'ouvrage le plus français de la *vieille littérature germanique* (nous soulignons la phrase autrement que M. Flach et nous lui restituons son vrai sens) et Fischart ne nous dit-il pas lui-même qu'il a réglé Gargantua « sur le méridien allemand » ? Les villes et les états protestants de l'Alsace appellèrent Henri IV et Richelieu ; mais il en fut de même des autres états protestants de l'Allemagne. L'Alsace était certainement au début du XVII^e siècle un pays allemand, et il me semble vain de le nier ; mais il n'y avait point alors en Alsace de patriotisme allemand, et la France, par son respect des traditions locales, par l'essor donné à l'industrie et au commerce, par la protection accordée au paysan contre les exigences des seigneurs allemands, par l'éclat de sa civilisation, par le charme de séduction qui lui est propre, a créé dans le cœur des Alsaciens, dès avant 1789, un patriotisme français, le seul que l'Alsace ait connu au cours de son histoire. A la Révolution, ce

1. P. 59, M. Flach écrit : « Philippe le Bel s'était fait autoriser par le pape, malgré la vive protestation de l'Empereur, à lever des décimes dans les évêchés de Metz, Toul, Verdun, Besançon, etc., pour soutenir, en 1294, la guerre d'Aragon. » Un décime, pour quatre ans, fut en réalité accordé en 1284 par le pape Martin IV, qui était d'origine française, à Philippe III pour l'expédition d'Aragon, considérée comme une croisade ; puis d'autres papes accordèrent à Philippe le Bel des décimes sur ces régions intermédiaires. M. Almond fait très bien l'histoire de cet impôt, p. 52-53 et 66-69. Avant 1284, sous Louis IX, sous Philippe III, les rois de France levèrent des décimes sur les ecclésiastiques de Cambrai, Verdun, Metz, de l'ancien royaume d'Arles. Ceci ne prouve point que les rois de France aient eu des droits sur ces contrées, mais que par-dessus les frontières des états subsistait la communauté chrétienne, et que les papes se réservaient le droit de taxer les ecclésiastiques de tous pays pour le bien de la religion ; il y a là une conception médiévale, non une conception moderne.

patriotisme s'est exalté de toutes les idées généreuses que la France a versées sur le monde; et, si le lien matériel a pu être brisé en 1871, le lien moral a toujours subsisté. L'empreinte était trop profonde pour que même les mesures les plus tyraniques et une savante persécution de quarante-quatre années aient pu, je ne dis pas l'effacer, mais même altérer la netteté des contours.

II. — C'est précisément ce que montre M. A. Albert-Petit dans la seconde des brochures signalées, qui reproduit, avec de très légers remaniements, un article publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1915 et où, dans un court avant-propos, il juxtapose à sa théorie celle de M. Flach. M. Albert-Petit montre fort bien quelles ont été les étapes de la réunion de l'Alsace à la France (traité de Munster, institution du Conseil souverain, voyage de Louis XIV en 1673, réunions de 1680 et 1681); il nous dit aussi les raisons profondes pour lesquelles l'Alsacien s'est attaché à la France; ce sont celles que nous venons d'énumérer. De-ci de-là, quelques légères inexactitudes. Où donc M. Petit a-t-il lu que la Cour impériale de Rotweil fut créée par Conrad III en 1147? Quand il écrit p. 25 : « En Basse-Alsace, le landgraviat était beaucoup moins un territoire qu'un titre, conférant des droits féodaux mal définis et un protectorat fort vague sur les dix villes impériales de la préfecture de Haguenau », il y a une confusion manifeste entre le landgraviat et la landvogtei, qui sont deux institutions très différentes. Il n'est pas tout à fait exact de dire que la Régence d'Ensisheim n'exerçait sa juridiction que sur les terres d'Autriche; il s'était produit en Haute-Alsace une sorte de centralisation quelque temps avant la guerre de Trente ans; les seigneurs, à l'exception des princes de Montbéliard, maîtres de Horbourg et Riquewihr, avaient reconnu l'autorité des Habsbourg; ceux de Ribauville eux-mêmes relevaient d'eux et avaient cessé d'être immédiats. Voilà pourquoi il n'est pas question des Ribauville au § 89 du traité de Munster. La situation de l'Alsace au moment de la réunion à la France était très compliquée, et comme il est dommage que l'on n'ait point publié le mémoire de l'intendant Colbert de l'année 1657, où toute cette situation a été expliquée après une enquête approfondie! C'est à ce mémoire, et non à celui de La Grange de 1698, que convient véritablement l'épithète de « monumental ». Les cours de l'Université de Strasbourg se sont faits aux XVII^e et XVIII^e siècles (p. 52) non en allemand ou en français, mais en latin, comme dans toutes les Universités du monde, exceptés les cours de chirurgie, qui étaient réservés aux barbiers, baigneurs, etc., n'ayant fait aucune étude classique. Ces petites erreurs sont faciles à corriger; et il demeure une belle étude générale sur l'histoire d'Alsace que tout le monde en France voudra lire, en ces temps qui préparent une nouvelle et définitive réunion de l'Alsace à la France.

Ch. PFISTER.

MOREAU DE SAINT-MÉRY. *Voyage aux États-Unis de l'Amérique, 1793-1798.* Edited with an introduction and notes by Stewart L. MIMS. New Haven (Conn.), Yale University Press; Londres, Humphrey Milford, 1913. In-8°, xxxvi-440 pages. (Tome II des *Yale historical publications*.)

Moreau de Saint-Méry est un créole, né à la Martinique en 1750. Appelé à Paris jeune encore, il entra dans l'administration des colonies et publia en six volumes un important recueil des *Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent (1784-1790)*. Enthousiaste partisan des idées de liberté d'où sortit la Révolution française, il prit une part active à l'organisation de la municipalité parisienne et de la garde nationale en 1789; membre de la Constituante, où il représentait la Martinique, il fit partie du Comité pour la réforme judiciaire; mais, s'étant rangé de bonne heure parmi les modérés et les amis de l'ordre, il devint suspect sous la Convention, s'enfuit de Paris et quitta la France (novembre 1793). Arrivé aux États-Unis, après une pénible traversée de 117 jours, il pensait se rendre à Saint-Domingue; mais là aussi la révolution avait fait son œuvre. La plupart des colons français avaient dû s'enfuir et étaient venus chercher asile sur le libre continent où Moreau venait échouer à son tour. Il y resta quatre ans, vivant d'abord d'expédients à Norfolk (Virginie), puis à New-York. A Philadelphie, il ouvrit une boutique de papeterie et de librairie, à laquelle il put ajouter une imprimerie; mais il n'y édita guère que ses propres ouvrages (sa *Description de Saint-Domingue*), ce qui lui rapporta plus de notoriété que d'argent. Cependant, il y vit et reçut un grand nombre d'émigrés, dont le plus célèbre est Talleyrand; il s'y fit des amis qui facilitèrent son retour en France. Il quitta donc Philadelphie après un séjour de trois ans et dix mois (1798); attaché en qualité d'historiographe au ministère de la Marine et conseiller d'État, il déplut à Napoléon I^r et fut rendu à la vie privée en 1806. Il passa les dernières années de sa vie (il mourut en 1819) à recueillir des documents sur l'histoire coloniale, et sa collection forme aujourd'hui un fonds important aux Archives des Colonies.

C'est dans ce fonds qu'est conservé le manuscrit du voyage et du séjour de Moreau aux États-Unis. C'est une compilation sans art et sans ordre où l'on trouve des notes prises au jour le jour sur la longue et pénible traversée du Havre à Norfolk (9 novembre 1793-7 mars 1794), sur les voyages par eau et par terre de Norfolk à Baltimore, à New-York et à Philadelphie; des conseils à l'usage des voyageurs, surtout de ceux qui devaient prendre des bâtiments de commerce américains (Moreau se plaint à plusieurs reprises de l'imprévoyance des capitaines et de l'équipage); des observations intéressantes, bien que notées sans aucun souci de la forme littéraire, sur les mœurs des

habitants; des détails sur les entreprises commerciales auxquelles il demanda son pain quotidien; des lettres d'affaires et quelques curieux débris de correspondance avec des amis tels que Varenne, Demeunier, Talleyrand, etc. Malgré quelques additions prouvant que le manuscrit a subi des retouches assez longtemps après le retour de Moreau en France (une note est datée de 1815), ce Journal donne l'impression directe et immédiate des faits qu'il rapporte. Il est précis et sincère autant que fruste; il fait assez bien connaître l'homme qui paraît avoir été un bon mari et un excellent père, un ami sûr, vertueux et sensible à la mode de son temps, très sociable et instruit, qui, dans sa boutique de Philadelphie, sut tenir un véritable bureau d'esprit à l'usage, il est vrai, des seuls émigrés, un observateur rapide, parfois surpris, jamais malveillant, des mœurs américaines. C'est en somme un document instructif, malgré ses longueurs et nombre de passages aujourd'hui dénués d'intérêt; utilisé par la plupart des historiens qui, depuis 1870 environ, se sont occupés de Talleyrand, il méritait d'être publié intégralement.

M. Mims, déjà connu avantageusement chez nous par un très bon travail sur le système colbertiste, s'est acquitté avec un zèle méritoire de sa tâche d'éditeur. Il n'a pas voulu, avec juste raison, reproduire le manuscrit original avec toutes ses fantaisies orthographiques et autres. Je trouve même qu'il aurait pu en prendre plus à son aise, par exemple dans l'emploi des lettres majuscules et dans la ponctuation¹. Le texte paraît avoir été copié et reproduit avec fidélité. Cependant, je note : p. 153, « la Jamaïque, lieue de la longue Isle » à la place de lieu (cf. p. 189, « Jamaïque, jolie petite ville de la Longue Isle »); p. 230, *Guiguéné* au lieu de Ginguené (écrit encore p. 247 *Guinguené*) et *Meutelle* au lieu de Mentelle; p. 231, *Trioul* et *Vurniser* au lieu de Frioul et Wurmser; p. 253, le ministre [de la Marine] *Fraguet* au lieu de Truguet; p. 213 : « de La Haye me fit parvenir la pierre de la Bastille que m'a donnée *Galloy* »; ne faut-il pas lire *Palloy*? Mais ces fautes sont rares et peuvent être facilement corrigées.

D'autre part, on notera plus d'une observation intéressante sur les Virginiens « vains et insolents » qui maintiennent les esclaves « dans un état d'avilissement » (p. 71); sur Portsmouth, qui comptait alors 300 maisons, et sur Baltimore, qui comptait 130 rues; sur Princeton, ville de 80 maisons bâties en briques, son collège et sa bibliothèque qui vient d'être détruite par un incendie; sur les premiers steam-boats² employés pour traverser l'Hudson; sur New-York, ville malpropre de 40,000 habitants libres, « polis et affables », plus 2,500 es-

1. Un seul exemple pris à la page 101. Moreau vient d'arriver à Philadelphie. « Nous y reçumes L'ami et Milhet du Cap [haitien]. Nous allâmes chez Sureau. Nous vîmes Prieur Mad Seur, Aubert et sa famille et une foule de nos malheureux amis Colons. »

2. Moreau de Saint-Méry émaille volontiers ses phrases de locutions anglaises.

claves; sur les jeunes filles et le mariage (p. 306); sur Philadelphie, ville de 60,000 habitants où abondaient les étrangers : Français chassés de France ou des Iles, Allemands surtout, « leur caractère paisible, la facilité qu'ils ont par leur langue à entendre et à être entendus les multiplie dans le continent américain » (p. 285). « Les Américains ne valent pas pour le travail et le caractère solide les Allemands, qui forment une grande fraction de la population. Les Allemands de la Pensylvanie et de Philadelphie sont moins ivrognes, et leurs familles sont plus nombreuses et ont jusqu'à douze et quatorze enfants, tandis que [dans] vingt-sept familles américaines on n'en compte qu'une de treize enfants et une de douze » (p. 300)¹. Moreau de Saint-Méry, bien qu'admirateur déclaré des libertés américaines, s'occupe assez peu des affaires publiques. A Newcastle, il assiste à une séance de la *Court de justice* : « On ne saurait dire la Majesté² du lieu, mais, en regardant les jurés, on ne peut s'empêcher d'aimer un order (corr. ordre) de choses qui charge du jugement des procès les hommes qui sont à portée de savoir comment ils ont été produits et chez lesquels l'étude du droit ne tient pas lieu de celle du cœur humain. Et, d'ailleurs, qu'elle (sic) que puisse être la simplicité du temple consacré à la justice, il réveille toujours chez l'homme qui l'aime des idées de respect » (p. 96). Mais une note de ce genre est rare. Moreau prête plus d'attention aux nouvelles de France, aux compatriotes, amis ou ennemis, que le régime conventionnel oblige de chercher un asile au delà de l'Océan. Il se réjouit en apprenant la mort de Robespierre, qui « rendait la France inhabitable pour tous les Français » (p. 152); il parle avec une nuance de mépris du citoyen Genêt, qu'il a rencontré à « une procession » lors de « la cérémonie du 4 juillet 1794 » (p. 180), et fait en général peu de cas des ministres de France qu'il a connus (p. 295). Par contre, il montre beaucoup d'empressement auprès de Kosciusko³. Mais c'est

1. Dans sa longue description de Philadelphie (p. 277-391), Moreau revient sur l'émigration allemande au chapitre des « Engagés », ou domestiques blancs « transplantés d'Europe » (p. 315). Les Américains, dit-il, « ne s'engagent jamais » (p. 316). « Les gens du Palatinat sont les plus estimés, parce qu'ils sont fidèles et intelligents » (p. 317). « Mittelberg, qui était à Philadelphie en 1751, 1752, 1753, atteste y avoir vu arriver plus de 25,000 de ses compatriotes qui y ont été vendus, savoir : les enfants de neuf à douze ans sur le pied de 150 fr. à 200 fr., et les hommes au-dessus de dix-huit ans de 300 à 345 fr. » (p. 322). En 1774, la Pensylvanie avait une population de 350,000 habitants « tous achetés », dont 100,000 Allemands, 45,000 Hessois », etc. (p. 322); et il y avait seulement 30,000 noirs.

2. Je conserve à dessein les graphies et la ponctuation de l'éuteur.

3. 20 janvier 1798. « Je fus voir le Général Kosciusko (sic), qui venait d'arriver à Philadelphie, où les Américains le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Il détélérent sa voiture et le trainèrent depuis le point de son débarquement jusqu'au logement qu'on lui avait retenu » (p. 254), 18 mars. « Je répétaï ma visite au général Kosciusko. Il était débarqué avec la tête arrangée comme s'il y avait une blessure, son genou offrait le même aspect, on

vers la France que vont toutes ses pensées et c'est pourquoi il insère d'intéressantes lettres de Talleyrand datées de Hambourg (31 août 1796)¹ et de Paris (17 février 1797)², un curieux tableau du Paris de la Révolution dans une lettre de Demenuier (5 juillet 1797)³. Ces notes, empruntées directement à la vie réelle, viennent à point pour dissiper l'ennui que ne manquerait pas de faire naître la continuité de détails par trop fastidieux.

Ch. BÉMONT.

Lieutenant-colonel J. COLIN. **Napoléon.** Paris, Chapelot, 1914.
In-8°, 179 pages (illustré). Prix : 1 fr. 50. (Collection *Les grands hommes de guerre.*)

Ce n'est pas une tâche aisée d'écrire en moins de deux cents pages une biographie de Napoléon. L'auteur s'est tiré de la principale difficulté en n'écrivant qu'une biographie militaire, dépouillée de tout ce qui ne contribuait pas à faire connaître en Napoléon l'homme de guerre. C'est une abstraction, qui a l'inconvénient de toutes les abstractions. On peut même dire qu'elle empêche souvent de comprendre une partie des faits retracés. Il y a telles entreprises militaires, et rien que militaires, de Napoléon, le camp de Boulogne par exemple, que des raisons politiques seules rendent intelligibles. Dans la campagne de 1796-97 même, ce n'est pas uniquement la lutte contre les armées autrichiennes qui fait lever ou reprendre le siège de Mantoue. Il y a souvent, aux mouvements de troupes les plus purement stratégiques en apparence, des motifs de diplomatie, imposés de Paris ou particuliers à Bonaparte; les nouvelles de Turin ou de Naples influent directement, souvent heure par heure, sur les

ne le voyait que dans son lit ou sur un grand fauteuil dans une attitude de Malade » (p. 256). Ces détails n'ont pas été connus de M. Kozlowski.

1. Page 235 : A Hambourg, « les émigrés sont doux; ils cherchent tous à rentrer; détestent l'Angleterre d'abord, ensuite les princes, et sont prêts à abandonner les trois quarts de leur fortune pour vivre sous le ciel de France ».

2. Page 247 : « Les Livres ne se vendent point; tout ce qui est plus gros qu'une brochure de poche reste chez le Libraire. Les journaux prennent à eux seuls le tems de ceux qui lisent; les autres ne lisent point. »

3. Page 242 : « Arrivé devant la ci-devant Capitale de la France, je ne l'ai plus reconnue pour ainsi dire. Que Paris constitutionnel ressemble peu à Paris révolutionnaire. Les bals, les spectacles, les feux d'artifice ont remplacé les prisons et les comités révolutionnaires. Les parures les plus recherchées, les hallois du jacobinisme, les Petits Maîtres et les femmes galantes, les suppôts de la tirannie et le royalisme le plus puant, le fanatisme de la liberté poussé jusqu'à la licence, que ce tableau qui est vrai ne vous effraye pas, mon cher Moreau; les mœurs et la liberté ne sont pas en danger. »

ordres du général en chef à son chef d'état-major ou à ses lieutenants. Mais passons.

Le lieutenant-colonel Colin a supprimé aussi de son exposé la campagne d'Égypte, pour des motifs qu'il n'indique pas très précisément. Elle a posé cependant, pour la préparation militaire et maritime, les transports, le débarquement, les ravitaillements de toute nature, des problèmes tout nouveaux pour Napoléon, qui les a résolus d'une manière quelquefois originale. Il semble qu'on pouvait en dire un mot.

Le récit est limité, en somme, aux grandes opérations continentales. Il est précis, clair, trop sec parfois, d'allure froide et technique, sans le don de faire voir. Une nomenclature étendue, et sans doute nécessaire, oblige de recourir aux cartes des atlas. Mais l'auteur, qui connaît à fond, d'après les textes, la plus grande partie des campagnes de l'Empire, est souvent beaucoup plus exact que la plupart de ses prédécesseurs. Il a eu le souci louable de montrer partout l'effort personnel de Napoléon, non seulement dans la préparation et la conduite de la bataille, mais dans l'organisation des troupes combattantes, des étapes et des services de l'arrière. Il a cherché à dégager le système de guerre de Napoléon, système simple en lui-même, mais dont l'application varie à l'infini avec les problèmes posés. Il montre bien ce que son génie militaire a d'exceptionnel et presque de surhumain, mais il fait voir en même temps ce que le « Dieu de la guerre » a trouvé tout fait et accepté sans y modifier grand'chose : la méthode de combat des trois armes, et surtout de l'infanterie, le matériel de tir, l'organisation générale des états-majors. Il indique nettement comment les formules stratégiques découvertes et appliquées par l'Empereur à la perfection en 1796 ou en 1805 ne correspondent plus exactement aux conditions de la guerre de 1813 ou de 1814 et devaient échouer malgré son génie. Il conclut justement — et Napoléon l'avait dit déjà — qu' « un homme n'est qu'un homme ».

Ce petit livre est donc un bon résumé, utile à qui veut connaître en peu de temps l'état des travaux d'histoire militaire sur le temps de Napoléon. On le voudrait d'une lecture plus aisée, plus attrayante; on y voudrait aussi des jugements moins tranchants ou plus motivés. La campagne de Moreau en 1800 est critiquée avec une sévérité extraordinaire, et dire de Victor, d'Oudinot, de Macdonald qu'ils étaient « des incapables », n'est-ce pas blâmer sévèrement, d'un mot, l'Empereur lui-même, qui les avait faits maréchaux et revêtus de grands commandements?

R. GUYOT.

Richard GRASSHOFF. Belgiens Schuld. Zugleich eine Antwort an Professor Waxweiler. Berlin, Reimer, 1915. In-8°, 104 pages. Prix : 1 m.

R. FRANK. Die belgische Neutralität. Ihre Entstehung, ihre Bedeutung und ihr Untergang. Tübingen, Mohr, 1915. In-8°, 35 pages.

I. — Quiconque, sur la foi du titre, s'attend à trouver dans la brochure de M. Grasshoff, « docteur en droit et ès lettres, avocat à la Cour d'appel de Berlin », un essai de réfutation de la *Belgique neutre et loyale* de M. Waxweiler, s'expose à une pénible déception. Sauf quelques apostrophes de mauvais goût — le mauvais goût, d'ailleurs, un ton à la fois prétentieux et vulgaire, est une des caractéristiques de ce très médiocre pamphlet — rien n'y rappelle le livre si remarquable du professeur de Bruxelles. La neutralité même de la Belgique, M. Grasshoff l'écarte du débat : elle n'y a que faire : si M. Waxweiler l'y mêle, ce n'est que pour embrouiller la question et mendier la pitié (p. 9-10). Au reste, n'avait-elle pas été violée, non seulement par la Belgique — preuve : les « Documents de Bruxelles » — mais par la France aussi ? Car la France, dès le 26 juillet, avait en Belgique et à Bruxelles des officiers et des soldats ; M. Grasshoff le prouve par témoins : un caporal allemand, deux neutres anonymes, « dont les noms seront communiqués à toute demande à la diplomatie » (p. 15) et qui sont l'écho des « habitants de trois localités belges de la région au nord de Lille », et trois soldats français, prisonniers de guerre. Jusqu'à ce que ces témoins aient pu être soumis à l'épreuve d'un examen contradictoire, on est fondé à leur préférer les faits, les actes officiels et des milliers de témoignages contraires. Pour le reste, ce n'est pas contre M. Waxweiler que polémique M. Grasshoff, c'est contre la commission belge d'enquête sur les atrocités allemandes. Visiblement, les rapports de cette commission le gênent, et il travaille consciencieusement à les frapper de suspicion. Mais il manque de doigté et de mesure. Que tout le malheur de la Belgique soit venu de la guerre des francs-tireurs, c'est une affirmation qui étonne, mais encore qu'on peut discuter. Prétendre, au contraire, qu'en vérité le gouvernement belge a voulu ces atrocités, qu'il a volontairement excité la population civile contre les troupes allemandes, de propos délibéré sacrifié la vie de milliers de ses nationaux, pour acculer l'Allemagne à la nécessité d'une répression sanglante et pouvoir ensuite porter devant le monde son accusation d'atrocités, c'est exagérer l'audace. « Lorsque le mal fut fait et que, grâce à la force allemande, les choses eurent pris une autre tournure que n'avaient pensé ceux qui tenaient les fils, et comme en outre la matière était désormais suffisamment préparée pour les rapports sur les atrocités » Voilà ce qu'on lit au haut de la p. 78. Aux p. 51 et 52, on voit comment, le 20 août, le

gouvernement démobilise la garde civique non active, parce qu' « on estimait avoir déjà fourni à la commission assez de matière tirée du sang des citoyens belges », et bien d'autres passages (spécialement p. 73, 75, 79) reproduisent la même allégation, sous forme d'insinuation ou d'allusion. — En réalité, aucun des faits articulés par les Allemands à l'appui de leurs accusations n'a été scientifiquement ni juridiquement prouvé. Admettons cependant qu'un certain nombre d'entre eux soient exacts et puissent être démontrés, qu'il y ait eu (ce qui était à peu près inévitable) des attentats isolés de non-combattants contre l'armée allemande, ils autorisaient à la rigueur une répression locale, limitée, précise; en aucun cas, ils ne sauraient justifier la méthode de sauvage terreur appliquée à toute la Belgique. Enfin appartenait-il aux descendants des auteurs de cette loi sur la landwehr, dont M. Andler a si opportunément rappelé les dispositions (*Revue du Mois*, novembre 1914), de s'indigner si fort, et, un an après la commémoration du soulèvement national de 1813, de réprimer si férolement la résistance spontanée d'un peuple? Ce n'est pas avec M. Grasshoff en tout cas que l'on pourrait, ni surtout que l'on voudrait discuter la question. Intellectuellement, il s'est disqualifié en faisant état d'histoires vraiment trop folles : le hussard allemand cloué à un arbre par deux grands clous qui lui perçaient les yeux (p. 29); la « mitrailleuse française à balles dum-dum » installée dans une maison par les habitants de Tamines (p. 42); les enfants de dix à douze ans que leurs parents arment de revolvers pour tirer sur les Allemands (p. 43). Intellectuellement et moralement à la fois, en écrivant (p. 78), à propos d'une proclamation où le gouvernement belge recommandait à la population civile de s' « abstenir de tout acte d'hostilité contre les troupes allemandes », le commentaire suivant : « Même dans ces proclamations, on ne peut pas renoncer à l'expression équivoque un seul civil, que l'homme du peuple devait facilement interpréter : à deux ou à trois, il est permis de tirer. »

II. — Par le sérieux et la tenue, la brochure de M. Frank, professeur de droit à Munich, forme avec celle de M. Grasshoff le plus parfait contraste. La division en est nette, et les conclusions de chacun des quatre chapitres ressortent clairement. 1^o La neutralité belge, aboutissement de toute l'histoire internationale des Pays-Bas depuis Philippe II, est une adaptation du système de la Barrière et une garantie donnée à l'équilibre européen. 2^o Juridiquement, la neutralité perpétuelle impose à l'État neutralisé de strictes obligations dès le temps de paix : elle limite sa capacité d'action et surtout d'alliance. 3^o L'opinion belge a évolué sur la question de la neutralité : partie de cette doctrine rigoureuse, elle était arrivée dans les dernières années à une conception qui peut se résumer en ces trois thèses : « En vertu de sa neutralité, la Belgique est tenue d'entretenir une armée et d'avoir des forteresses. — Malgré sa neutralité, elle a le droit de conclure des alliances de toute sorte. Ce ne peut être

une violation de sa neutralité qu'au plus en temps de guerre, jamais en temps de paix. — Elle a le droit, à n'importe quel moment, par décision unilatérale, de renoncer à sa neutralité » (p. 26). 4^e Cette évolution des idées donne la clef de l'attitude de la Belgique depuis 1905; les conversations militaires de Bruxelles, les renseignements fournis à l'Angleterre sur l'état des forces belges constituaient déjà un abandon de la neutralité : les événements de la guerre l'ont définitivement sanctionné. Le problème historique que pose la situation géographique de la Belgique doit donc être résolu à nouveau : par la solution qu'il recevra à la paix, il faut que l'intérêt de l'Allemagne soit satisfait autant que celui de n'importe quelle autre puissance : et l'Allemagne, d'ailleurs, pour s'assurer qu'il en sera ainsi, a le poids de sa bonne épée. — Donc, une partie purement scientifique, historique et juridique : les deux premiers chapitres — et une partie politique : les deux derniers.

Sur la première, aucune critique : tout y est exact et correct, puisé à bonne source, bien déduit, exposé de façon limpide. La seconde, tout naturellement, soulève des objections. M. Frank, comme toute l'Allemagne, tient pour démontré que la Belgique avait violé sa neutralité ; les « Documents de Bruxelles » (voir *Revue historique*, t. CXIX, p. 179) ont emporté sa conviction. Pour nous, M. Waxweiler a victorieusement démontré la tendancieuse inexactitude de la version officieuse allemande, et, à moins que de nouveaux documents ne soient versés au débat, la cause est entendue. Dominé par sa conclusion, et partant d'une donnée erronée, M. Frank s'est trouvé naturellement conduit à des interprétations forcées, à des hypothèses hasardeuses. Le point faible de son raisonnement est la troisième partie : et c'est elle, précisément, qui soutient toute la démonstration. Est-il permis de parler d'une doctrine de la neutralité reçue en Belgique, quand, aux seuls auteurs chez qui on la trouve (le général Brialmont et le professeur Nys) s'oppose un juriste dont l'autorité est, sans nul doute, plus considérable et l'influence, aussi, plus efficace, M. Descamps? Si, en 1902, M. Descamps se prononçait pour la conception la plus stricte de la neutralité, c'est que, comme l'indique M. Frank, il voyait dans l'opinion adverse non seulement une hérésie juridique, mais aussi une erreur politique menaçante pour la sécurité de la Belgique. Or, tous les ministères belges depuis lors ont été conservateurs : est-il vraisemblable que ces gouvernements, de l'un desquels M. Descamps lui-même a fait partie, aient préféré à la thèse conservatrice les idées subversives des libéraux Nys et Brialmont? Et n'est-ce pas, au reste, s'exagérer l'action d'une controverse doctrinale que d'y vouloir chercher l'origine d'actes politiques déterminés? Pour établir le lien de l'une à l'autre, M. Frank est contraint de recourir à une étrange hypothèse : la Belgique, écrit-il (p. 32-33), avait peut-être le dessein de dénoncer sa neutralité en cas de guerre anglo-allemande; de la sorte, elle n'aurait pas eu la responsabilité de l'avoir violée : car, durant la paix, en vertu de la doctrine Nys-Brialmont, une violation

de la neutralité par l'État neutre est impossible : et, durant la guerre, la neutralité une fois dénoncée, n'existant plus, ne pouvait être violée. — Mais à quel intérêt eût répondu un jeu si compliqué ? Quelle prévision à longue échéance, que de calculs pour n'aboutir à aucun résultat utile ! Toute cette subtilité ne trahit-elle pas l'embarras d'un esprit précis et clair, constraint, par une sorte d'obsession, d'expliquer et de justifier une thèse fausse, et entraîné ainsi sans cesse plus loin de la réalité et de la vérité ?

Le travail de M. Frank n'en reste pas moins un vrai travail scientifique, exact dans sa méthode, grave et mesuré dans le ton de son exposé : pas un mot violent ou grossier, pas une apostrophe déclamatoire. On n'y peut guère relever qu'une expression qui prête à la critique, et elle a certainement échappé à l'auteur. Discutant, à la page 30, la portée des conversations anglo-belges, il fait état des déclarations d'Anglais éminents, d'après lesquels « en cas de guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre, les troupes anglaises débarqueraien sans plus de façons (ohne Weiteres) en Belgique » : parmi ces Anglais, il cite Lord Roberts et le lieutenant-colonel Bridges. La phrase de Lord Roberts (p. 27) peut avoir le sens que lui donne M. Frank ; mais elle peut aussi impliquer comme sous-entendu la violation préalable de la neutralité belge par l'Allemagne ; d'ailleurs, prise dans un article de revue, elle n'engage que son auteur. En ce qui concerne les paroles du lieutenant-colonel Bridges, qui ont une valeur tout au moins officieuse, M. Waxweiler a démontré qu'elles supposaient précisément la violation préalable de la neutralité belge : et M. Frank l'admet tacitement, puisqu'il cite l'opinion de M. Waxweiler sans entreprendre de la réfuter. « Sans plus de façons » est donc une simple inadéquation, et non point une insinuation tendancieuse, et ne détruit point la bonne impression que, toutes réserves faites sur le fond, on garde de la brochure de M. Frank.

Louis EISENMAN.

J. AULNEAU. **La Turquie et la guerre.** Préface de M. Stéphen PICHON. Paris, Félix Alcan, 1915. In-12, vii-346 pages.

C'est un livre dont nous ne saurions assez recommander la lecture à quiconque veut connaître le problème balkanique tel qu'il se présentait aux mois d'août et de septembre 1915, avant que la Bulgarie oubliouse de tous les services rendus, se fût rangée du côté des ennemis du principe des nationalités, la Prusse, l'Autriche-Hongrie et ses anciens bourreaux les Turcs. A dire vrai, nous aurions deux sortes de réserves à faire. M. J. Aulneau remonte assez haut dans l'histoire, et, pour expliquer la complexité des faits, il faut sans doute prendre la question dès l'origine, à l'époque où les Slaves, les Avares, les Bulgares pénétrèrent dans la péninsule et la disputèrent aux Grecs et

aux descendants des anciens colons romains. M. Aulneau connaît en général très bien les événements; mais il est certain qu'il n'a pas lu les travaux historiques les plus récents; ainsi le remarquable livre de Jorga, *Geschichte des osmanischen Reichs*, dans la collection Heeren et Ukkert, lui a échappé; cet ouvrage est écrit en allemand, mais par un Roumain, très attaché à sa nationalité, et à qui nous devons aussi de beaux travaux en français. Les raccourcis historiques de M. Aulneau sont parfois inexacts, parce qu'il passe sur un grand nombre de faits, qui seuls nous permettraient de saisir la chaîne des grands événements. Ainsi il importerait de bien distinguer, p. 14, entre les invasions des Turcs seldjoucides et celles des Turcs Osmanlis. Ce résumé de la quatrième croisade, p. 322 : « L'usurpateur Alexis III l'Ange est détrôné et, le 16 mai 1204, à Sainte-Sophie, Baudouin chaussait les brodequins de pourpre », frise l'erreur; il vaudrait mieux mettre Alexis V Mursuphle. La vraie date de la bataille de Nicopoli, p. 115, est le 25 septembre 1396. Mais ce sont là des vétilles. Nous regrettons davantage le plan suivi par l'auteur. Pensant être plus clair, il suit dans son volume non pas un ordre chronologique, mais un ordre géographique, si je puis dire; après un court résumé de l'histoire de la Turquie, il nous raconte celle des états qui se sont formés aux dépens de l'Empire ottoman, de la Serbie depuis l'origine jusqu'à nos jours, du Monténégro dans les mêmes limites, de l'état bulgare, de l'état roumain, puis seulement celle de la Grèce, qui fut pourtant la première nationalité affranchie. Ce plan l'a exposé à de très nombreuses redites et avec lui l'ensemble des faits, leur suite logique nous échappe un peu; l'œuvre du Congrès de Berlin de 1878 nous apparaît morcelée, et c'est au lecteur à la reconstituer, en réunissant des pages éparses dans le volume. Enfin n'est-il pas singulier qu'on nous parle de la politique du comte d'Aehrenthal et de la querelle des chemins de fer balkaniques avant que nous sachions dans quelles conditions la Roumanie et la Grèce ont été affranchies et qu'il existe un état bulgare?

Ces réserves faites, nous n'avons qu'à louer le livre de M. Aulneau. L'histoire qu'il nous donne des états balkaniques au XIX^e siècle et de nos jours est claire et précise. Il nous montre fort bien quels sont les aspirations et les sentiments de chaque nationalité en présence, l'importance des questions économiques et politiques qui se posent, l'antagonisme des états balkaniques entre eux, les rivalités d'influence entre les puissances extérieures, Russie, Autriche-Hongrie, Italie. Peut-être à l'heure actuelle modifierait-il le jugement qu'il a porté sur Ferdinand de Cobourg-Gotha, « identifiant sa dynastie aux croyances, à l'âme même du peuple bulgare », et inaugurant en 1907, au moment du jubilé de l'indépendance, la statue du Tsar Libérateur.

En 1908 éclate la révolution dite des Jeunes-Turcs; elle est à la fois libérale, puisque la nouvelle constitution crée des institutions représentatives et qu'elle proclame l'égalité entre tous les sujets de

l'Empire, et nationaliste, puisque la Turquie veut se dégager des influences et des pressions du dehors et se réformer elle-même. Mais sera-t-elle capable de faire les réformes nécessaires? Nous avons atteint le milieu du livre de M. Aulneau : à partir d'ici, la suite des événements est exposée en bloc et cette seconde partie est certainement la plus remarquable. M. Aulneau nous dit pour quelles raisons les Jeunes-Turcs ont échoué en Macédoine, en Albanie, en Syrie, en Arménie et ont fait partout regretter le régime hamidien. Il raconte l'écrasement de la Turquie lors de la première guerre balkanique, l'odieuse attaque brusquée des Bulgares contre les Serbes et les Grecs, leurs alliés de la veille, le traité de Bucarest, l'anarchie de l'état d'Albanie, la colère de l'Autriche contre la Serbie et ses tentatives réitérées pour l'écraser, l'ultimatum du 23 juillet 1914, les débuts de la guerre actuelle, la conduite louche de la Turquie qui, à la fin du mois d'octobre, se déclare contre les Alliés et proclame le 21 novembre la Djihad ou guerre sainte. Qu'adviendra-t-il de l'Empire turc après cette lutte? La date de 1916 effacera-t-elle celle de 1453? Personne ne peut encore répondre à cette question. Mais, comme écrit M. Stéphen Pichon dans sa belle préface, il faut que la victoire soit assurée aux Alliés. « Autrement, ce serait un recul incalculable pour les idées qu'incarnaient les peuples libres et sains de corps et d'esprit. »

Ch. PFISTER.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

— Jacques FLACH. *Le Droit de la Force et la Force du Droit* (Paris, Recueil Sirey, Léon Tenin, 1915, in-8° carré, 76 p.). — Série de trois études : la première est une conférence faite le 19 mars dernier à l'Église de l'Étoile, où les deux notions de Force et de Droit, dans leur opposition et leurs rapports, sont analysées avec une grande vigueur. « La Force prime le droit », selon la parole prononcée, dit-on, par Bismarck en octobre 1862 au Parlement prussien et qui, authentique ou controvée, caractérise toute sa politique. Il n'est pas vrai davantage que « la Force prouve ou crée le Droit », selon les formules plus modernes. Aux théories allemandes de Savigny, d'Ihering ou de Post, à la glorification de l'État absolu et divinisé, M. Flach oppose les idées de Cicéron, de Montaigne, de Pascal, de J.-J. Rousseau. Nous lisons dans le *Contrat social* : « Sitôt que c'est la force qui fait le droit, l'effet change avec la cause; toute force qui surmonte la première succède à son droit. Or, qu'est-ce qu'un droit qui pérît quand la force cesse? » Le Droit est antérieur à la Force et indépendant d'elle; il constitue une force en lui-même, « la force du Droit ».

C. PF.

— L. GERMAIN DE MAIDY. *Les types iconographiques de l'Immaculée-Conception à l'époque de la Renaissance* (Nancy, Sidot frères, 1914, in-8°, 30 p.). — Voici une importante étude d'iconographie chrétienne. Au moyen âge, la Conception de la Vierge n'était figurée que par l'image de « la Rencontre à la Porte dorée »; mais à la fin du XV^e et au XVI^e siècle, au moment où se popularisa la croyance à l'Immaculée-Conception, on représenta le mystère par une série d'allégories. M. Germain en distingue cinq sortes : la Femme revêtue de soleil; sainte Anne debout et laissant voir sur son sein Marie dans une auréole de gloire; la chasse à la licorne; Marie entourée de ses emblèmes et bénie par le Père éternel qui paraît dans le haut; Marie portant l'enfant Jésus qui, de l'extrémité d'une longue croix processionnelle, perce le serpent. De chacun de ces types, M. Germain donne des exemples nombreux et l'on trouvera dans sa brochure des explications très nettes, notamment sur les emblèmes de la Vierge¹.

C. PF.

1. M. Germain de Maidy nous adresse deux autres petites brochures sur des sujets d'archéologie et d'héraldique lorraines : *le Monument funéraire de*

— Édouard DRIAUT. *La reprise de Constantinople et l'alliance franco-russe* (Paris, Félix Alcan, 1915, in-8°, 48 p. Extrait de la *Revue des études napoléoniennes*¹). — Avouerai-je que la brochure de M. Driault m'a déçu? Le vrai sujet, la position nouvelle de la question de Constantinople, n'apparaît que dans les dernières pages. Le reste est un très brillant résumé de la question d'Orient depuis le xv^e siècle. Comme en tout exposé de ce genre, il y a un peu trop de ces formules qui ont l'air de prophéties faites après coup. « L'Autriche, qui est allemande, n'est pas faite pour organiser les États slaves des Balkans. L'histoire devait avoir sa revanche. » Que si la politique autrichienne avait été plus sage, les historiens se feraient fort de démontrer aujourd'hui que la double monarchie était destinée à devenir la tutrice des Slaves du sud. De même, si l'Allemagne avait réussi (et M. Driault admet, p. 26, qu'elle a failli réussir), dirait-on aujourd'hui qu'« il n'y a pas de place sur la Méditerranée pour la barbarie germanique »? Il est d'ailleurs excessif de dire (p. 37) « qu'il n'y a pas un Allemand sur tous ces rivages »; les colonies wurtembergeoises de la Terre sainte ont fourni à Guillaume II une base d'action. — P. 20, on dit de Nicolas II : « Il empêcha le Japon en 1905 de s'établir à Port-Arthur »; rappeler qu'il y fut aidé par une étrange coalition franco-allemande. — Il est un peu simple (p. 32) de voir « la civilisation grecque représentée par la Russie surtout » comme la latine l'est par la France. — M. Driault entrevoit sans inquiétude l'avenir de Constantinople aux mains des Russes, et cependant neutralisée. Nous voudrions partager cet optimisme. Nous voudrions croire également (p. 39) que la question de Palestine sera d'un règlement aussi facile que celle de Syrie. Hélas! tant de fois déjà les nations chrétiennes se sont disputé l'honneur de balayer l'escalier du Saint-Sépulcre! Il est vrai que M. Driault croit à la fin possible du schisme oriental! Il semble au contraire que la conquête de Tsargrad va donner à l'orthodoxie une vigueur nouvelle. H. Hr.

— Arnold van GENNEP. *Le génie de l'organisation. La formule française et anglaise opposée à la formule allemande* (Paris, Payot, 1915, in-32, 114 p.; prix : 1 fr. 50). — M. van Gennep rappelle d'abord la déclaration de Wilhelm Ostwald, qui signa le Manifeste des 93 intellectuels, mais qui est un chimiste éminent : « Je vais vous expliquer le grand secret de l'Allemagne : nous, ou peut-être plutôt la race germanique, avons découvert le facteur de l'organisation. Les autres peuples vivent encore sous le régime de l'individualisme, alors que nous, Allemands, sommes sous celui de l'organisation. » M. van Gennep ne pose pas la question de savoir si un peuple a le

François Jacquet, curé de Véel (près de Bar-le-Duc), † 1597, et *Un dessin de la collection Siebel, présumé aux armoires de Gaspard Rouyer* (anobli en 1581 par le duc Charles III), extraites du *Bulletin de la Société des lettres de Bar* et du *Bulletin de la Société d'archéologie lorraine*.

1. Cf. *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 442.

droit d'imposer aux autres sa manière d'organiser la société; s'il ne peut pas lui suffire de retirer de sa supériorité, vraie ou prétendue, les avantages matériels et moraux qu'il doit à ce facteur. Il analyse avec pénétration ce qu'Ostwald entend par les concepts d'individualisme et d'organisation; il aboutit à cette conclusion : « L'Allemagne et ses alliés vivent encore sous le régime de l'exploitation et de la subordination, alors que les peuples vraiment civilisés veulent organiser le régime de la coopération fondée sur la liberté. Tel est le grand secret de la civilisation française et anglaise moderne. » L'organisation, que les Allemands appellent la *Kultur*, est un instrument de domination universelle : la civilisation telle qu'on l'entend en France et en Angleterre travaille au progrès de l'humanité en respectant la personnalité des individus ainsi que des peuples, grands et petits.

Ch. B.

LA GUERRE.

— L. LÉVY-BRÜHL. *La conflagration européenne. Ses causes économiques et politiques* (Paris, Félix Alcan, 1915, in-8°, 16 p.; prix : 0 fr. 60). — L'étude de M. Lévy-Bruhl, parue d'abord dans *Scientia*, est déjà un peu ancienne; mais il y a avantage à la relire, tant elle est claire et nette. Les causes profondes du conflit actuel se doivent chercher dans les conditions politiques, économiques et psychologiques des groupes de nations en présence; politiques : du côté ouest la question d'Alsace-Lorraine toujours pendante; du côté est, les ambitions de l'Autriche dans les Balkans; économiques : la nécessité pour l'industrie allemande de s'ouvrir de nouveaux débouchés dans des colonies et vers l'orient, par le chemin de fer de Bagdad; psychologiques : l'Allemagne, avec sa population grandissante, réclame sa place au soleil, et, se souvenant toujours de son morcellement antérieur, s'imagine que les autres nations jalouses veulent la lui enlever. De nombreuses idées sont condensées en ces quelques pages. C. PF.

— *Choses de guerre* : Tome I. L. CHAM. *Les causes de la guerre de 1914*. Tome IV. B. ONNAUD. *Sur le cadavre d'un archiduc* (Paris, librairie des publications pratiques, 1915, in-12, 110 et 108 p.; chaque fascicule : 0 fr. 95). — Les éditeurs ont voulu mettre, comme ils le disent, « à la portée de tout le monde » les problèmes que soulève la guerre actuelle. Des deux fascicules que nous avons reçus, l'un expose, d'une façon un peu confuse, sans ordre chronologique, les causes lointaines de la guerre : aspirations des Serbes, opposition entre la Triple-Entente et la Triple-Alliance, question d'Alsace-Lorraine, ambitions des Allemands, etc.; le second, avec un titre bien mélodramatique, les causes immédiates : ultimatum de l'Autriche à la Serbie, négociations entre l'Autriche et la Serbie jusqu'au moment de la rupture entre les deux puissances, le 25 juillet au soir. Le fascicule s'arrête ici; il annonce une suite au prochain numéro qui aura pour titre : *Les fourberies de l'Allemagne*. Ces deux bro-

chures n'apprendront rien au public instruit; elles fourniront peut-être au gros public le texte d'un certain nombre de pièces diplomatiques importantes et quelques renseignements historiques (corriger ce qui est dit dans le tome I, p. 14, sur la Serbie par le tome IV, p. 7 et 8; et écrire de part et d'autre Douchan, ou plus exactement Dušan, au lieu de *Dustan* ou *Dushan*).

C. PF.

— Henri HAUSER. *Le problème colonial* (Paris, Chapelot, 1915, in-12, 111 p.; dans la collection : *La guerre européenne*). — La question coloniale est certainement un des facteurs de la lutte actuelle. Par cette guerre, l'Allemagne a voulu assurer son hégémonie sur le monde et se créer l'empire colonial qui lui faisait défaut. Déjà par sa politique au Maroc, par les concessions qu'elle nous a arrachées au Congo (traité du 4 novembre 1911), par les espérances qu'elle fondait sur l'exploitation du chemin de fer de Bagdad, elle affichait ses ambitions, et ces faits ont été les préliminaires de la lutte. C'est ce que montre fort bien M. Hauser dans cette brochure. Il nous dit aussi, de façon sommaire, mais précise, dans quelles circonstances l'Allemagne a tenté de fonder son empire colonial et a acquis Togo, Cameroun, Ouest et Est africain, Tsin-Tao, îles du Pacifique. Il raconte comment, au cours de la guerre, ces colonies ont été presque complètement enlevées à l'Allemagne, qui n'a point réussi à entamer l'empire colonial des Alliés et a échoué en voulant exciter la révolte des Musulmans et des Boers. Enfin il se pose la question du sort futur de ces colonies allemandes. Il ne refuse point au traité de paix à l'Allemagne des conditions très modérées; mais il ne voit aucune nécessité de lui laisser des dépendances extérieures. Il divise ces colonies entre les Alliés, en faisant à la Belgique la part la plus large; il divise aussi entre eux la Turquie d'Asie, élargissant ainsi le sens du mot colonie. A l'avenir, une ville comme Londres, Paris ou Petrograd (et sans doute aussi Rome) ne sera plus seulement la capitale d'un état continu; « chacune d'elles sera l'organe directeur, la conscience pensante et agissante de communautés multiples et variées, séparées souvent par de vastes espaces, unies cependant par des aspirations communes ».

C. PF.

— *La Belgique et l'Allemagne*. Textes et documents précédés d'un avertissement au lecteur par Henri DAVIDON (imprimé par Harrison et fils, Londres, 1915, in-4°, iv-128 p.). — Des textes et des documents, rien que des textes et des documents, beaucoup d'entre eux reproduits par la photographie. On les a divisés en plusieurs parties : 1^e ceux qui ont garanti la neutralité de la Belgique, l'article VII du traité du 19 avril 1839, la confirmation de la neutralité par la Prusse le 9 août 1870, les promesses verbales faites par les représentants officiels de l'Allemagne en 1913 et encore le 2 août 1914: c'est « la Belgique devant l'histoire »; 2^e ceux qui montrent la manière dont la Belgique accueillit la violation de sa neutralité par l'Allemagne, les sages recommandations faites aux civils : c'est « la

Belgique devant l'invasion »; 3° ceux qui révèlent les cruautés commises par les Allemands : emploi d'engins interdits, destruction de villes ouvertes, des établissements consacrés au culte ou à la charité, des monuments historiques, civils emmenés en otage, massacres, prêtres mis à mort, etc. : c'est « l'Allemagne contre les lois de la guerre ». Suivent des extraits de carnets de soldats avouant tous ces crimes, des affiches des gouverneurs allemands remplies de menaces, des extraits de journaux allemands annonçant des ventes publiques des objets dérobés, etc. Dans une préface éloquente, M. Davignon, ministre des Affaires étrangères, tire les conclusions qui se dégagent de cet exposé : la Belgique, en résistant à l'Allemagne, n'a accompli que son devoir; dès le premier moment de l'invasion allemande en Belgique et sans que la population civile ait pris une attitude hostile, l'Allemagne appliqua un système de terrorisme; l'armée allemande en Belgique s'est mise délibérément et effectivement en marge des lois de la guerre. La démonstration est irréfutable. C. P.F.

— *La guerre de 1914. L'action de l'armée belge pour la défense du pays et le respect de sa neutralité. Rapport du Commandement de l'armée; période du 31 juillet au 31 décembre 1914* (Paris, Chapelot, 1915, in-8° oblong, 97 pages et 11 croquis). — *La campagne de l'armée belge, 31 juillet 1914-1^{er} janvier 1915, d'après les documents officiels* (Paris, Bloud et Gay. Publication du journal le XX^e siècle, in-12, 166 p., avec 16 cartes et 23 photographies; prix : 1 fr. 50). — Ces deux ouvrages ont la même origine et se complètent l'un l'autre. Tous deux sont des récits émanant du gouvernement belge, rédigés d'après les documents fournis par le ministère de la guerre belge. Tous deux sont sobres, précis, techniques, impersonnels. Le *Rapport* vaut surtout par les croquis, moins réduits et par conséquent plus clairs que dans le récit de la *Campagne*. Ce récit, moins sec que le *Rapport*, est divisé en huit chapitres : 1^o mobilisation et concentration de l'armée; 2^o attaque de Liège (4-5 août 1914); 3^o position d'observation sur la Gette (6-20 août); 4^o attaque de Namur (19-25 août); 5^o opérations autour d'Anvers (25 août-27 septembre); 6^o siège d'Anvers (28 septembre-10 octobre); 7^o jonction de l'armée belge avec les armées alliées; 8^o défensive victorieuse de l'Yser (13 octobre-28 décembre). Attaqués par des forces trois et quatre fois supérieures en nombre qu'appuyait une artillerie formidable, les Belges résistèrent avec autant d'habileté que de bravoure; après avoir rendu à la civilisation l'inappréciable service d'amortir les effets de l'attaque brusquée dont les Allemands attendaient une victoire prompte et décisive, ils contribuèrent à former dans le Nord cette barrière que l'envahisseur n'a pu rompre. Le chiffre des pertes subies par leur armée témoigne éloquemment de leur esprit de sacrifice : au 31 juillet, l'armée de campagne comptait 93,000 fusils, 6,000 sabres et 324 canons; le 31 octobre, elle ne pouvait plus mettre en ligne que 32,000 fusils et 200 canons étaient hors d'usage! Ce sont les chiffres officiels. Ça et là, le narrateur laisse percer son émotion. A Aerschot

(19 août), après pillage par des soldats ivres, « la ville fut incendiée et les habitants décimés sans distinction d'âge ou de sexe. La responsabilité du commandement fut démontrée par l'exécution systématique d'un homme sur trois » (p. 48). A Dinant, détruit le 22 août par le 108^e régiment saxon, « les Allemands firent sortir des églises les fidèles qui assistaient à la messe; les hommes furent séparés des femmes et des enfants, puis fusillés sur place. Les maisons furent ensuite pillées et une partie des habitants réunis sur la place. A 18 heures, un capitaine aligna les hommes contre un mur et en fit tuer 84. Le massacre recommença le 23 août... 1,200 maisons sur 1,400 furent incendiées. Le chiffre des victimes actuellement connu est de 700, dont 73 femmes et 39 enfants de six mois à quinze ans » (p. 62-73). A Termonde (4 septembre), « les pionniers du IX^e corps mirent le feu à cinq groupes de maisons. Le lendemain, une arrière-garde commença, sous la direction du major Sommerfeld, l'incendie méthodique des quartiers riches » (p. 75). Des faits, pas un mot de protestation, pas un cri de colère contre les bourreaux. L'histoire dira quelle somme d'admiration et de reconnaissance est due aux victimes.

Ch. B.

— *La guerre allemande et le catholicisme*, ouvrage publié sous la direction de Mgr Alfred BAUDRILLART, sous le haut patronage du Comité catholique de propagande française à l'étranger (Paris, Bloud et Gay, 1915, in-8°, XII-304 p.). — « Le livre que nous présentons au public est un livre de propagande française. Il s'adresse surtout aux catholiques des pays neutres », lissons-nous au début de l'avertissement. Certes, nous concevons qu'un missionnaire rappelle, en un chapitre éloquent, tout ce que la France, la France du XIX^e siècle, a fait pour le catholicisme : créations d'ordres religieux, fondations d'œuvres, comme celles de la *Propagation de la foi* et de la *Sainte-Enfance*, et nous acceptons sa conclusion que la France n'est pas un pays d'athées et d'ennemis de l'Église. Nous concevons aussi qu'un aumônier militaire, le chanoine G. ARDANT, vante les progrès de l'esprit religieux chez les soldats qui combattent aux avant-postes, et que Mgr BAUDRILLART montre combien est profond le mouvement religieux qui s'est manifesté dans l'armée française et comment il a été préparé par les œuvres catholiques de la jeunesse : écoles, ligues et associations, patronages; quelques-unes des lettres de combattants catholiques qu'il cite sont véritablement héroïques. Puis à très bon droit et avec beaucoup de raison, les catholiques ont dressé la liste de leurs morts, ecclésiastiques tués à l'ennemi, et surtout ecclésiastiques non-combattants victimes de l'ennemi; avec force, M. François VEUILLOT a rappelé tous les méfaits et les crimes des Allemands, faisant « la guerre aux églises et aux prêtres ». Mais ne faut-il pas se garder de donner à cette lutte horrible le caractère d'une lutte religieuse, de poser l'équation entre protestantisme et germanisme, comme le fait un peu M. Georges GOYAU, qui abuse de la comparaison entre l'un et l'autre *Culturkampf*? Qu'en pensent les catholiques autrichiens et allemands? Il ne faut pas oublier que ces catholiques

se trouvent en majorité dans l'armée ennemie, qu'ils sont aussi arrogants, aussi infestés de *Deutschtum* que les disciples de Luther. La vérité est que la lutte présente est une lutte nationale où tous les Français sans exception de croyances et d'opinions font avec vaillance leur devoir et meurent avec courage; ce que les divers auteurs de ce recueil se plaisent à reconnaître. C'est plus encore, c'est la lutte du Droit, représenté par les Alliés contre deux nations qui veulent imposer leur hégémonie par la Force et faire triompher leur *Kultur*. La lutte a des causes nombreuses; les causes religieuses seules sont exclues; et nous n'en voulons pour preuves que les pièces publiées dans l'appendice du volume, d'un côté le pâle discours prononcé par Benoît XV au consistoire du 22 janvier, de l'autre la virulente lettre du cardinal Mercier, les adresses que lui ont envoyées les évêques français, l'éloquente lettre pastorale de Mgr Turinaz de Nancy, du 2 février 1915, et celles des autres prélats, pour terminer par la toute décisive réponse que l'Université catholique de Paris a faite à ce si extraordinaire Manifeste des 93 « représentants de la science et de l'art allemands ».

C. PF.

— LOUIS COLIN. *Les barbares à la trouée des Vosges* (Paris, Bloud et Gay, 1915, in-12, xv-354 p., avec 32 hors-texte. Préface de Maurice BARRÈS). — Le sous-titre porte : « Récits des témoins ». Or, l'auteur a été témoin lui-même de ce qui s'est passé à Saint-Dié au moment de la mobilisation, puis le 27 août, quand les Allemands envahirent la charmante petite cité, et les jours suivants, pendant l'occupation ennemie; les pages consacrées à Saint-Dié sont certainement les plus vivantes du livre (p. 67-159). Supprimons du récit quelques phrases ironiques contre « nos chers compatriotes du Midi », quelques pointes contre les parlementaires et les instituteurs laïques, quelques plaisanteries sur les chiens de Saint-Dié et des vers de Boileau; mais nous approuverons tout le reste, notamment le juste hommage rendu aux religieuses de la ville; des informations personnelles qui nous ont été communiquées nous permettent d'affirmer la parfaite exactitude des faits. Pour les événements qui se sont passés dans les autres localités occupées à la fin d'août par les ennemis et aujourd'hui délivrées, M. Colin a été en général renseigné par les curés et bien renseigné, ainsi à Raon-l'Étape; nous regrettons seulement qu'il ait donné leurs récits sous forme de dialogue où il intervient lui-même, au lieu de leur laisser la parole jusqu'au bout ou de composer une narration impersonnelle, en s'appuyant en note sur leur témoignage. Il a pu donner aussi quelques détails sur des localités encore occupées par l'ennemi, comme Provenchères ou Senones ou le Ban-de-Sapt; mais dans les titres de chapitres vous ne trouverez ni Luvigny ni Allarmont, dont nous savons que les curés ont été fusillés et sont morts avec courage pour la France. Après cette analyse, vous devinez ce que signifie le titre du volume : c'est l'occupation allemande dans le département des Vosges (cantons de Provenchères, Fraize, Saint-Dié, Senones, Raon-l'Étape, Rambervillers). Il y a là pour l'historien

futur de cette guerre toute une série d'horreurs entre lesquelles il n'aura qu'à choisir pour dresser contre l'Allemagne le plus accablant des réquisitoires ; et dire qu'un pareil travail portant sur le département de Meurthe-et-Moselle et où l'on trouverait les noms de Blâmont, de Badonviller et de Gerbéviller nous présenterait des tableaux encore plus terribles ! C'est précisément le souvenir de Gerbéviller qu'évoque Maurice Barrès dans son éloquente préface. C. PF.

— Charles LELEUX. *Feuilles de route d'un ambulancier*. Complétées d'après le carnet de route du Dr Henri LIÉGARD. Préface de M. René DOUMIC (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-8°, XIV-109 p., 13 illustrations hors texte, prix : 1 fr. 50; dans la collection : *La guerre, les récits des témoins*). — Ce ne sont point précisément des feuilles de route ; ce n'est point le récit griffonné rapidement la nuit après une journée de fatigue, mais un récit suivi, écrit à tête reposée, à l'aide du carnet de route, contrôlé avec celui du Dr Liégard ; l'auteur, qui est avocat à la Cour d'appel, a laissé de côté les petits faits se reproduisant chaque jour ; il n'a pas énuméré toutes les étapes du chemin ; il a brossé un tableau d'ensemble où la censure n'a rien enlevé. Ce récit suivi où passent de temps en temps des souvenirs classiques a, quoique l'auteur ne veuille pas en convenir, une véritable valeur littéraire. L'ambulance que nous présente M. Leleux est partie de Paris le dimanche 9 août 1914 ; elle est entrée le 16 août en Alsace par le col de Saales et a vu le poteau frontière arraché de son socle ; par les pentes du Donon, elle arrive dans la vallée de la Sarre, en Lorraine, et s'installe le 20 août, à quelque distance d'Abreschwiller, à l'hôpital de Lettembach. Ce paysage vosgien, ce recoin de vallée où achèvent de tomber en ruines les maisons des anciens verriers de Chevandier de Valdrôme, est fort bien décrit. Mais, dès le 21 août, il faut quitter Lettembach ; c'est la retraite par Cirey, Bréménil, Badonviller, bourgs pillés, brûlés, ensanglantés par les hordes. Au début de septembre, l'ambulance arrive sur le glorieux champ de bataille de la Marne ; puis, lorsqu'après la victoire commence la guerre des tranchées, elle s'installe fin septembre à Suippes ; et la voilà, avec le début du mois d'octobre, dans le Nord. M. Leleux visite Arras, quelques heures avant la nuit funeste où, sous les obus allemands, s'écroule l'admirable beffroi (21 octobre). En novembre, de La Clytte et de Vlamertinghe, en Belgique, il assiste à l'agonie d'Ypres. Le récit se termine au début de janvier 1915, où l'auteur, affecté au service d'un train sanitaire, quitte ses compagnons. M. Leleux a assisté à bien des scènes douloureuses ; il a pansé des plaies cruelles ; mais il a trouvé pour ces gloires blessés des paroles de consolation et d'espérance ; et si parfois la lecture de son ouvrage fait frissonner, elle réconforte aussi et elle ennoblit.

C. PF.

— *Carnet de route d'un officier d'alpins*. 4^e série, août-septembre 1914 (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-8°, 97 pages, 6 gravures et 1 carte hors texte, prix : 1 fr. 25, dans la collection :

La guerre, les récits des témoins). — Le témoin est ici un lieutenant de chasseurs alpins, un « diable bleu », qui connaît bien la langue allemande, peut au besoin servir d'officier interprète, qui écrit en un excellent français d'un style tout militaire, vif et alerte, et qui dit en toute franchise ce qu'il pense. Son récit commence *ex abrupto* au 16 août 1914, avec l'entrée des troupes françaises dans la Lorraine annexée, du côté du village de Lagarde. Le bataillon occupe successivement Gélucourt, Guéblange, Dieuze; il se bat le 20 août à Vergaville qui possédait jadis une célèbre abbaye de bénédictines; mais il est obligé de se replier sur Lunéville. Il arrête cependant le mouvement de l'ennemi sur les bords de la Mortagne, à Xermaménil, le 26 août, puis, dans le bois de Bareth, au sud de Lunéville, il mène, pendant quelques jours, une vie curieuse et mouvementée. C'est la première partie du volume : *En Lorraine*, qui se termine par un magnifique hommage aux alpins. Le bataillon, avec le 15^e corps auquel il appartient, a été cependant appelé du côté de la Marne pour prendre part à la grande bataille. On nous décrit sa longue marche de flanc du 2 au 7 septembre, puis le combat de Vassincourt du 8 au 12 septembre, qui eut, dans l'ensemble des opérations, une importance décisive. Les chasseurs, pour se dissimuler en montant à l'assaut du village, poussent devant eux des branches de feuillage. « C'est la poussée offensive des buissons qui marchent », et ce récit nous rappelle un passage de Frédégaire et le *Macbeth* de Shakespeare. Mais voici qui est tout d'actualité, voici ce qu'on n'a jamais vu, la poussée en masse des Allemands que fauche la mitraille, le combat à la baïonnette, puis, les jours suivants, le canon 75 prenant à revers les tranchées ennemis, et on lit dans la narration des phrases de ce genre : « C'est à la fois beau, terrifiant. » — « Le spectacle est d'une beauté tragique. » Après la victoire, le bataillon est transporté sur les bords de la Meuse, puis en Argonne. Le récit s'arrête ici avec le mois de septembre; mais l'auteur nous fait espérer une seconde série où il racontera sa campagne dans l'Argonne, sur l'Yser et dans l'Artois; cette nouvelle série aura certainement autant de succès que la première.

C. PF.

— *Carnet de route d'un soldat allemand.* Avant-propos de M. Frank PUAUX (Paris, Berger-Levrault, « Bibliothèque de la guerre 1914-1915 », n° 2, in-32, 73 pages; prix : 0 fr. 60). — Ce soldat, Erich H., était un caporal réserviste silésien qui avait des lettres, car il savait le français et cite des mots grecs; il était employé dans un bureau depuis trois ans quand il fut mobilisé à Breslau le 30 juillet; il faisait partie du 38^e d'infanterie, appartenant au 6^e corps d'armée. Son carnet est tenu exactement jusqu'au combat de Binarville (16 septembre); il fut tué le lendemain. En termes sobres et précis, Erich décrit les souffrances qu'il éprouve par suite des marches forcées, d'un ravitaillement très défectueux, du tir précis et meurtrier de l'artillerie française. Il constate avec chagrin les excès commis par ses camarades : « Les hommes pillent terriblement; tout est fouillé dans les maisons

et souvent détruit..., toutes les règles du droit sont abolies et nous nuisons beaucoup à notre réputation » (p. 34); « il est permis d'emporter ce qui se mange, ce dont on a un besoin immédiat; mais plusieurs, surtout ceux qui accompagnent les bagages, volaient des montres, des objets de valeur, etc.; c'est hideux ». — La présente traduction avait déjà paru dans le journal *le Temps*. Ch. B.

— *Pages actuelles, 1914-1915* (Paris, Bloud et Gay. Collection à 0 fr. 60, suite). — N° 35. Francis MARRE. *Notre « 75 »*. — N° 36. Henri LICHTENBERGER. *L'opinion américaine et la guerre* (expose en un petit nombre de pages substantielles pourquoi et comment la plupart des Américains du Nord, dans les classes cultivées, en sont venus assez vite, et de plus en plus nombreux, à souhaiter le triomphe des Alliés, malgré la sincère admiration qu'ils ne cessent de professer pour certaines des vertus allemandes). — N° 37. L. DUMONT-WILDEN. *L'occupation allemande à Bruxelles racontée par les documents allemands* (l'auteur publie tous les avis et proclamations qui ont été affichés à Bruxelles du 20 août 1914 au 25 janvier 1915; à peine ça et là quelques lignes de commentaire. L'auteur du recueil a eu raison de penser qu'il suffisait de laisser parler les Allemands pour que nous sachions à quel régime de vexations, d'injustices et de terreur sont soumis les pauvres Belges). — N° 38. Mgr Pierre BATIFFOL. *A un neutre catholique* (reproduit le lumineux article du *Correspondant* qui a déjà été analysé ici même, t. CXIX, p. 215. L'auteur a pris soin de se faire délivrer l'imprimatur par l'autorité diocésaine). — N° 40. Victor DELBOS. *L'esprit philosophique de l'Allemagne et la pensée française* (parle très peu de la pensée française, éprixe avant tout de clarté et d'analyse; montre ce qu'il y a de profond, de fécond dans l'esprit philosophique de l'Allemagne et le développement qu'il a pris avec Fichte et de Hegel; aucune philosophie ne s'est mieux prêtée que celle de Hegel « à l'idée que le peuple allemand peut se livrer, sans que rien l'arrête, à sa volonté de domination matérielle et spirituelle. Même les vues de Nietzsche n'ont pu avoir en ce sens une action aussi complète »). — N° 41. HÉBRARD DE VILLENEUVE. *La France de demain*. — N° 42-43. L. DUMONT-WILDEN. *Comment les Allemands font l'opinion* (publie les nouvelles de guerre affichées à Bruxelles par l'autorité militaire du 20 août 1914 au 25 janvier 1915; très instructif recueil où l'on voit à plein, non seulement l'art avec lequel le service allemand d'informations a su farder la vérité, mais l'affaiblissement graduel de l'enthousiasme produit par les premières victoires allemandes. Depuis le milieu d'octobre, les communiqués allemands n'annoncent plus que les échecs des offensives françaises. Mais l'historien saura tirer de cet amoncellement de nouvelles exagérées ou fausses les parcelles de vérité qu'elles renferment; il ne devra pas les négliger. On ne lira pas sans douleur les démentis des communiqués allemands sur la destruction de la cathédrale de Reims). — N° 44. Maurice DE SORGUES. *Les Catholiques espagnols et la guerre* (écrit fort singulier. Bien que l'auteur se refuse à donner à la

guerre actuelle, telle que la fait l'Allemagne, le caractère d'une guerre de religion, il emploie la moitié de son pamphlet à une diatribe virulente contre Luther et l'Allemagne luthérienne. Quand il arrive à l'Espagne, il parle bien du rôle joué à la tête du parti carliste, par don Juan Vasquez de Mella, favorable à l'Allemagne persécutrice des Belges et hostile à la France; mais, pour bien comprendre ce qu'il dit, il faut se reporter à l'article, autrement instructif, de M. Morel-Fatio; voir plus haut, p. 204). — N° 45. P. HAZARD. *Un examen de conscience de l'Allemagne, d'après les papiers de prisonniers de guerre allemands* (le titre de cette brochure est trompeur, car il ressort nettement de ces papiers que ces Allemands se croyaient la conscience pure. Évidemment les mots morale, devoir, vertu, charité chrétienne n'ont pas le même sens pour eux et pour nous). — N° 46. Maurice DE WULF. *Guerre et philosophie* (très bonne étude en 46 pages sur la formation de la mentalité allemande : elle procède de la théorie de Fichte sur le Moi absolu ou l'Esprit impersonnel qui s'est réalisé dans la nation allemande; car « dans ce peuple seul se trouve encore à l'état vivant la force psychique originelle de l'humanité, qui peut engendrer et communiquer une vie nouvelle. Si ce peuple venait à disparaître, c'en serait fait de l'humanité ». Quant aux autres peuples, ils sont à l'Allemagne ce que le Non-Moi est au Moi. Hegel a renforcé encore cette folle apologie patriotique en développant la théorie de l'État, antérieur et supérieur à la famille et à l'individu. Le mysticisme naturel aux Allemands a transformé ces rêveries métaphysiques en dogmes et conduit au militarisme, qui est devenu l'institution nationale par excellence, le facteur primordial de la *culture*. A cette conception monstrueuse, l'auteur oppose la notion latine du droit, fondé sur les principes de la raison universelle, le respect de l'individu, le rôle subordonné de l'État qui n'est « qu'un outil au service du citoyen »; à la culture allemande, la civilisation sans épithète, celle qui tend au perfectionnement humain par le libre développement des individus et des nations, petites et grandes, par le triomphe du Droit sur la Force). — N° 47. GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Les aumôniers militaires* (dans la guerre de 1870-1871 et dans celle-ci. Intervention décisive de M. de Mun qui, en août 1914, obtient la réintégration des aumôniers dans l'armée. Services qu'ils ont rendus sur le champ de bataille et dans les hôpitaux). — N° 48. Ernest DAUDET. *Les Arabes et la guerre* (le loyalisme des Musulmans soumis à la France et l'espionnage allemand en Algérie et en Tunisie, mobilisation des tirailleurs indigènes; M. Daudet, qui parle des prisonniers allemands transportés en Tunisie, de l'arrogance dont ils firent preuve au début et de leur déception quand ils furent convaincus que l'armée de leur kaiser n'allait pas venir de si tôt les délivrer, aurait pu ajouter que l'aspect de ces farouches prisonniers produisit un effet considérable sur les Arabes; c'était la preuve vivante de la victoire française). — N° 49. MILES. *Le général Maunoury*. — N° 50. Samuel ROCHEBLAVE. *La vraie France et l'évolution du patriotisme français* (intéressantes conférences don-

nées à Genève et à Lausanne en février-avril 1915). — N° 51. Abbé Eugène GRISELLE. *Le martyre du clergé français* (liste des prêtres tués par les Allemands en août et septembre 1914, des sévices graves qu'ils eurent à subir de la part des envahisseurs, avec les récits des témoins). — N° 52. Henri DAVIGNON. *La conduite des armées allemandes en Belgique et en France*, d'après l'enquête anglaise (cette enquête a déjà été mentionnée par nous, t. CXIX, p. 418. Le nom du vice-chancelier de l'Université de Sheffield, un des commissaires, doit être corrigé : il s'appelle Fisher et non Fischer). — N° 53-54. Raoul NARSY. *La presse et la guerre*. *Le Journal des Débats* (choix d'articles sur le « coup » austro-allemand, sur l'union française qui s'est faite en face de l'envahisseur, sur l'aspect de Paris pendant les premiers mois de la guerre, sur nos alliés, les neutres et nos ennemis, etc. Ces articles, destinés à périr à peine nés, se lisent encore aujourd'hui avec un intérêt parfois passionnant). — Ch. B.

— *Pages d'histoire, 1914-1915* (Paris et Nancy, Berger-Levrault). — Suite de cette collection : n°s 49, 53, 61, 69. *Les Communiqués officiels*, tomes X-XIII, du 1^{er} avril au 30 juin 1915 (avec le récit officiel de la victoire des Éparges, 16 avril, de nos succès au bois d'Ailly, 27 avril, et à Ablain-Saint-Nazaire, 28-29 mai, le compte-rendu des combats de Lorette par un officier allemand, etc.). — N° 48. CHAMP-AUBERT. *Les campagnes de 1914* (résumé clair et complet des opérations sur le front occidental, en Pologne et en Serbie, avec de très bons croquis topographiques empruntés à l'*Illustration*). — N° 50. *Nos marins et la guerre* (les *Communiqués officiels* de la marine française et de l'amirauté britannique, du 4 août 1914 au 21 mars 1915. En annexe, un récit de la prise de Dixmude, le 10 novembre, par un lieutenant de vaisseau qui commandait là, et une brève relation de la prise de Saint-Georges, 15-27 décembre 1914). — N° 51. *Le second livre bleu anglais* (correspondance relative aux événements qui ont amené la rupture des relations avec la Turquie). — N° 54. Christian CORNÉLISSEN. *Les dessous économiques de la guerre* (M. Cornéliissen est un Hollandais, ancien professeur à Gertruydenberg, et qui a longtemps habité Paris. Il est journaliste, collaborateur ou directeur de journaux socialistes, apôtre convaincu du syndicalisme et fondateur de la C. G. T. hollandaise. Internationaliste et pacifiste, il s'est rangé résolument du côté de la Triple-Entente ; il estime que c'est une « utopie misérable » de prétendre conserver la paix avant que le militarisme allemand ait été réduit à l'impuissance. La présente brochure a pour objet de dévoiler aux Hollandais les appétits allemands et d'enseigner leur devoir aux peuples démocratiques de l'Europe centrale : « D'abord s'opposer à une guerre de conquête, guerre soulevée par les besoins d'expansion des Etats industriels de l'Europe centrale ; ensuite mener la lutte « contre les survivances de l'autocratie et contre la réaction pangermaniste dans ces mêmes Etats ». Alors pourront se constituer les États-Unis d'Europe. Ces quarante-

cinq petites pages, précédées d'une introduction par Ch. Andler, sont d'un haut enseignement). — N° 55. *Le Livre vert italien* (correspondance relative aux événements qui ont amené la rupture des relations avec l'Autriche-Hongrie). — N° 57. M. C. POINSOT. *Les volontaires étrangers enrôlés au service de la France en 1914-1915* (leur chiffre dépasse aujourd'hui 32,000). — N° 58. André LIESSE. *L'organisation du crédit en Allemagne et en France* (série de conférences faites au Conservatoire des arts et métiers pendant le dernier hiver. Leur objet a été d'exposer et de vulgariser la connaissance des « facteurs financiers » et les questions de crédit qui sont en présence. Leur but a été parfaitement atteint). — N° 52, 56, 59, 60, 70. *A l'ordre du jour*, tomes X-XIV, du 2 au 29 décembre 1914 (chacun de ces volumes contient maintenant une table des noms cités, plusieurs fois réclamée par la *Revue historique*; le tome XIV est presque entièrement rempli par une liste alphabétique comprenant tous les noms depuis le 8 août). — N° 62. Paul BEAUREGARD. *La vie économique en France pendant la guerre actuelle*. — N° 64. Lucien MAGNE. *La guerre et les monuments* (deux conférences : la première sur la cathédrale de Reims; la seconde sur Ypres, Louvain et Arras. Flottant et banal. L'illustration n'a pas été combinée scientifiquement : pour Reims, il fallait opposer les mêmes parties de la cathédrale avant et après le bombardement. Dans la seconde conférence, on n'est pas peu étonné de rencontrer une vue de l'Hôtel-Dieu de Beaune, le retable de Roger Van der Weyden qui est conservé à ce même Hôtel-Dieu, la Vierge du triptyque de Moulins, des miniatures empruntées aux « Très riches heures » du duc de Berry, des vues du palais de Justice de Poitiers, etc. Les halles d'Ypres, de Louvain, l'hôtel de ville d'Arras paraissent venir là par-dessus le marché. En amincissant ainsi le sujet traité par lui, le conférencier n'a pas su inspirer à ses auditeurs ni à ses lecteurs l'horreur que doit inspirer cette abominable suite de profanations commises par les armées allemandes). — N° 65. Gabriel ARNOULT. *Les origines de la guerre* (quatre cartes de l'Europe en 1815, de l'Allemagne en 1860 et en 1871, des États balkaniques après le traité de Berlin et des États balkaniques en 1914, avec un rapide commentaire). — N° 66. J. VIOILLE. *Du rôle de la physique à la guerre. De l'avenir de nos industries physiques après la guerre*. — N° 67. *Le Livre jaune français*. — N° 68. S. R. *Chronologie de la guerre*, tome II, 1^{er} janvier-30 juin 1915 (résumé très substantiel, émaillé de citations bien choisies et savoureuses). — N° 71. Commandant Willy BRETON, de l'armée belge. *Les pages de gloire de l'armée belge* (recueil d'articles publiés au jour le jour dans le *Courrier de l'armée*, journal des soldats belges. La première partie, assez brève — 24 pages seulement — traite des opérations de la Gette à l'Yser : combat de Haelen, le 12 août 1914; affaire de Haute-Mauricie, le 18 août. Tout le reste, pages 25-122, est consacré à l'héroïque résistance de l'armée belge sur l'Yser et à Dixmude, du 16 octobre au 10 novembre. Appuyée par les fusiliers marins

de l'amiral Ronarch, puis par la 42^e division du général Grosseti, cette armée se couvrit de gloire par la résistance qu'elle sut opposer à un ennemi très supérieur en nombre et en outillage. L'auteur s'est moins proposé de présenter un tableau complet des opérations militaires que de mettre en valeur la belle conduite de ses compatriotes. Il y a fort bien réussi et, même après le *Dixmude* de Le Goffic, on trouvera un grand intérêt à lire les pages du commandant Breton). — N° 72. *Chants de nos soldats, 1915-1916* (recueil comprenant une trentaine de chansons populaires, de chansons de route, de chants militaires, avec les hymnes nationaux des Alliés. Le texte de chaque pièce est accompagné de la musique).

A la même collection, mais en dehors de la série que nous analysons, appartient l'*Atlas-Index de tous les théâtres de la guerre*. Le fasc. I : *France et Belgique*, vient de paraître en une seconde édition très améliorée (in-8°, 16 cartes d'ensemble au 600/000 en quatre couleurs et 24 cartes détaillées au 100/000; prix : 3 fr.). Les cartes d'ensemble contiennent beaucoup de noms (l'*Index*, qu'il faut louer, en donne 8,532). On n'y voit pas très clair. Les 24 cartons reproduits d'après les cartes du service vicinal permettent au contraire de suivre les opérations sur les points principaux du « front »; encore ne peuvent-ils tout donner; si l'on trouve le « Vieil-Armand » (Hartmannswillerkopf), on cherchera vainement le Lingekopf, le Schratzmænnele, etc., et d'ailleurs comme, tout de même, le théâtre de la guerre se modifie peu à peu, il arrive qu'on ne trouve pas sur la carte des lieux cités dans les communiqués, lieux ignorés hier et célèbres demain. Mais on ne pouvait tout prévoir. — Le fascicule II permet de suivre les opérations en Prusse, en Pologne, en Galicie, en Hongrie; rien de la Russie; mais, encore une fois, on ne pouvait tout prévoir!

Ch. B.

— Angelo GATTI. *La guerre des nations. Août-décembre 1914*. Traduit de l'italien (Paris, Berger-Levrault, 1915, in-8°, 274 p.; prix : 3 fr. 50). — L'auteur, capitaine d'état-major dans l'armée italienne, a fourni au *Corriere della Sera* des articles sur la guerre qui ont été justement remarqués. Était-il nécessaire de les réimprimer? Quel enseignement comportent-ils? Assurément le livre se lit avec intérêt; mais tant de prévisions ont été démenties par l'événement que l'on accueille les siennes avec un certain sentiment de malaise. Il nous apprend peu de choses nouvelles sur les événements passés et ne nous fournit aucune direction pour nous guider sur les voies impénétrables du plus proche avenir.

Ch. B.

— Eugène BAIE. *Le droit des nationalités* (Paris, Félix Alcan, 1915, in-12, 112 p.; prix : 1 fr. 25). — Un écrivain belge, M. Eugène Baie, a eu l'idée de demander aux écrivains, aux penseurs, aux juristes, aux hommes d'Etat des nations alliées ou neutres une consultation sur le principe des nationalités, et il publie dans ce volume leurs réponses. Elles sont assez disparates; les unes sont très brèves, les autres

assez longues ; les unes sont de simples lettres écrites au bout de la plume, les autres sont sérieusement méditées et très soignées dans la forme. Naturellement, les mêmes idées se reproduisent à peu près dans toutes, avec des nuances assez curieuses à analyser. Parmi ces correspondants, quelques-uns croient que cette guerre assurera le triomphe définitif de toutes les nationalités opprimées et prévoient après elle une longue ère de paix ; d'autres, au contraire, affirment que toujours la Force doit être mise au service du Droit, et un Belge, Léon Hennebicq, tout enthousiasmé par l'héroïque résistance qu'oppose son pays au flot envahisseur, vante les sublimités de la Guerre : « On te calomnie, notre mère la Guerre. » Tous, d'ailleurs, se déclarent en faveur du droit des nationalités, à une exception près. Le grand romancier anglais John Galsworthy estime que le principe des nationalités est un facteur de guerre, qu'il porte en soi de nouveaux conflits ; il pense aussi que de la guerre actuelle rien ne résultera, « sinon quelques modifications de frontières, une longue période de lutte économique et sociale plus âpre qu'auparavant et une grande réaction morale consécutive à un effort disproportionné ». Il admet pourtant que certaine est la restauration de la Belgique ; sur ce point, l'accord est absolu entre la vingtaine de collaborateurs de ce volume. Tous vantent le sacrifice admirable de ce petit peuple ; tous proclament la nécessité d'une éclatante réparation. A bon droit, M. Baie a mis en épigraphe les paroles de Sir Edward Grey : « Nous voulons que les nations de l'Europe, quelles qu'elles soient, petites ou grandes, puissent mener une existence indépendante, établir elles-mêmes leur forme de gouvernement et travailler, en pleine liberté, à leur développement. Tel est notre idéal. » De tous ces articles, on nous permettra de détacher l'étude d'Émile Boutroux. En un langage d'une rare élévation, il démontre que toute nation est une personne morale et qu'aucune nation plus que la Belgique n'a droit à ce titre : « Quand une nation affirme, avec constance, sa volonté de subsister comme nation distincte, une et libre ; quand la solidité et la sainteté de son attachement à son sol, à ses monuments, à ses ancêtres a pour garant une union indissoluble autour d'un chef héroïque, représentant et symbole de son existence nationale, un courage et une ténacité invincibles dans la défense de son indépendance et l'acceptation des plus cruelles épreuves, du martyre même, de préférence à la prospérité dans la servitude, comment pourrait-on lui refuser la personnalité ? » — Ch. PF.

— H. LORIN. *La paix que nous voulons* (Paris, Félix Alcan, 1915, in-8°, 46 p.; prix : 0 fr. 60). — Ces pages ont paru, pour la majeure partie, en une série d'articles, du 26 février au 21 avril 1915, dans la *Petite Gironde*, à Bordeaux. En les réunissant en brochure, M. Lorin a légèrement retouché et surtout complété certains passages. Il y a joint en appendice les articles principaux des traités de Londres, du 19 avril 1839, de Prague, du 23 août 1866, de Francfort, du 10 mai 1871, du traité franco-allemand, du 4 novembre 1911, sur le Maroc et le Congo, enfin du traité franco-turc de 1838, confirmant les avantages

reconnus à la France dans l'Empire ottoman. M. Lorin nous dit, après beaucoup d'autres, ce que doit être la carte d'Europe après cette guerre et quelles conditions les Alliés doivent imposer aux ennemis vaincus. Il ne réclame d'autre agrandissement pour la France continentale que l'Alsace-Lorraine avec les limites de 1814; il est plus large pour les autres Alliés; par-dessus tout, il veut briser la puissance économique et militariste de l'Allemagne. On ne s'étonnera pas que les questions coloniales et commerciales aient été surtout abordées par lui. On trouve dans sa brochure de bonnes considérations sur le Maroc et le Congo. Il demande que les détroits qui conduisent de la mer Noire à la mer Égée soient neutralisés sous la garantie de la Russie; le canal de Kiel serait placé de même sous la sauvegarde des puissances scandinaves.

C. PF.

— G. W. PROTHERO. *Second list of publications bearing on the war* (publié par le Central Committee for national patriotic organisations, juillet 1915, in-8°, 39 p.; prix : 2 pence). — Cette seconde liste contient plus de 600 numéros et l'auteur ne se flatte pas d'être complet; mais combien de livres ou de brochures seraient déjà tombés dans l'oubli si l'on ne prenait soin de les noter dès qu'ils paraissent dans des catalogues tels que celui-ci!

Ch. B.

HISTOIRE DE FRANCE.

— Arnold VAN GENNEP. *En Algérie* (Paris, Mercure de France, 1914, in-12, 217 p.). — M. Van Gennep, directeur de la *Revue d'ethnographie et de sociologie*, a parcouru l'Algérie pendant cinq mois, juillet-août 1911 et avril-juin 1912. Il y était allé pour faire une enquête sur le folklore, sur l'art populaire, les décors muraux, les décors d'objets usuels, les tatouages, les poteries, les étoffes, les instruments des orfèvres de village, la sculpture sur bois, etc.; et sa moisson paraît avoir été très riche. S'il n'a pu monter jusqu'à El Adjiba, petit village situé sur le versant sud de la haute chaîne qui termine la Grande-Kabylie, il a du moins rapporté de Merkalla des poteries au décor formé par de nombreuses lignes parallèles et de grandes dents de loup; à Toudja, au-dessus de Bougie, il a réussi à découvrir des poteries blanches avec des décors noirs et rouges, qui rappellent celles de Chypre ou de l'Asie Mineure datant de 1,500 ou 2,000 ans av. J.-C. Peut-être plus tard décrira-t-il ses trouvailles en un ouvrage savant; en attendant, voici une série d'impressions sur l'Algérie écrites d'une plume alerte, très riche en couleurs, où se sont accrochées comme des rayons du soleil africain, des scènes prises sur le vif, racontées avec bonne humeur, qui nous font mieux pénétrer le caractère des Kabyles, des Arabes, des Euroalgériens et qui font réfléchir, et aussi des souvenirs personnels plus lointains, comme le récit des vagabondages autour de Nice d'un très excellent élève du lycée ou celui de l'épidémie de puces qui sévit il y a quelques années dans un quartier de Paris voisin du *Lion de Belfort*. Voulez-vous

bien connaître l'opposition des races en Algérie? Lisez l'article sur les trois quartiers de Constantine, vus un dimanche soir de juin étouffant. Toutes ces pages sont remplies d'une humaine piété pour les indigènes dont on nous dit l'*« histoire banale »*, dont on nous analyse la *« mentalité »*. M. Van Gennep ne se moque point de *« Nos Grands Principes »* proclamés par la Révolution; à la série *« pharaonique »*, il préfère la série *« Rousseauiste »*, encore qu'il reconnaîsse que bien souvent les deux séries sont mélangées. Si, au début, la première a triomphé dans nos colonies, l'avenir doit appartenir à la seconde.

C. PF.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— Dr CAPITAN. *La psychologie des Allemands actuels. Alcooliques, fous et criminels.* Cours d'anthropologie préhistorique, 1914-1915, de l'École d'anthropologie de Paris. Leçon du 9 novembre 1914 (Paris, Félix Alcan, 1915, in-8°, 15 p.; prix : 0 fr. 60). — Les Allemands sont fous d'orgueil. C'est entendu. Comment expliquer la genèse de cet orgueil? « Les facteurs en sont certes multiples. Il en est de normaux, tel le degré de développement remarquable à la fois et formidable du commerce, de l'industrie, de l'organisation sociale et militaire auquel sont arrivés les Allemands et qui peut les avoir grisés. Mais qui dit grisé dit homme impondéré et à cerveau capable d'être grisé au physique comme au moral. » En effet, n'a-t-on pas constaté chez les dirigeants, « surtout militaires », l'influence morbide de l'alcool? Donc les « Allemands actuels », alcooliques notoires, sont des « fous et des criminels ». — Un autre docteur, un Allemand cette fois, le Dr Theodor Benda, « spécialiste des maladies nerveuses », proclame que les Français sont condamnés « à un état hystérique héreditaire » se manifestant surtout par « une grande vanité, de l'infatuation, de l'inconstance, de l'impulsivité », bref, par « des tares morales et des penchants à l'imhécibilité » (le *Temps*, samedi 11 septembre 1915, sans aucune indication de source). Nous voilà bien renseignés sur la psychologie des deux peuples! Et sied-il bien à des Français d'insister sur l'alcoolisme des autres? — On trouvera dans la brochure du Dr Capitan quelques détails instructifs sur les fraudes commises en Dordogne par certains professeurs ou entrepreneurs d'anthropologie, Allemands et Suisses-Allemands. Encore faut-il ajouter que le trop fameux Hauser, le pourvoyeur indélicat des musées allemands d'ethnographie, a été désavoué en Allemagne par quelques-uns de ceux même qui surent tirer parti de ses découvertes. — Ch. B.

— Maurice MILLIOUD. *La caste dominante en Allemagne. Sa formation. Son rôle* (Paris, Recueil Sirey, Léon Tenin, 1915, in-12, xi-145 p.). — Ce travail, qui avait paru d'abord sous forme d'articles dans la *Bibliothèque universelle et revue suisse* (cf. *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 425, et plus haut, p. 234), se compose de deux parties assez distinctes. La première, intitulée : *Idéologie de caste*, nous

paraît tout à fait remarquable et pénétrante. On nous indique de la façon la plus précise ce qu'est en Allemagne la classe dominante, composée non pas exclusivement d'une aristocratie de naissance, mais aussi de capitalistes bourgeois, plus ou moins anoblis. « Combinaison de la tendance aristocratique et militaire avec la tendance industrialiste et ploutocrate, de la tendance policière, de l'esprit de réglementation du *Kulturstaat* avec l'esprit d'initiative individuelle et de liberté de l'entrepreneur capitaliste, des habitudes méthodiques de l'administration avec le goût du risque propre au spéculateur, tout cela ensemble forme l'impérialisme allemand. » Et en quelles formules s'est traduit cet impérialisme? Quelle en a été l'expression intellectuelle? Il faut la chercher dans les interprétations qu'on a essayé de donner de la théorie d'un Gobineau ou du système d'un Nietzsche, dans les écrits du général von Bernhardi ou du néophyte Houston Stewart Chamberlain. Par eux se répand l'idée de la supériorité de la race germanique, de l'Allemagne au-dessus de tout, de l'Allemagne devant régenter et organiser le monde. Les savants, les artistes, les intellectuels sont entraînés par ces théories; il s'en est trouvé quatre-vingt-treize pour adresser aux « nations civilisées » un appel dans lequel ils excipent de leur qualité pour se prononcer sur des faits qu'ils ne connaissent pas, pour en nier qu'ils ne peuvent pas ignorer; et pour toute preuve ils donnent leur parole d'honneur! Comment s'étonner que toute la masse de la nation, façonnée par l'école et la caserne, ait été infectée? Mais l'intoxication remonte plus haut. Depuis le XVI^e siècle, où Luther s'est appuyé sur les princes, leur a donné le pouvoir spirituel qu'il enlevait à l'autorité religieuse, l'Allemagne a conçu l'État comme un véritable Ètre, extérieur et supérieur à la nation, doué d'une volonté propre, chargé d'une mission sociale pour laquelle le concours de la nation lui est dû sans réserves, et le socialisme a renforcé plutôt que combattu cette idée. Voilà pourquoi le peuple allemand s'est levé à l'appel de son chef pour remplir le programme conçu par la classe dirigeante. Tout est à méditer dans ces pages où se pressent les idées. Dans la seconde partie, M. Millioud, après avoir réfuté les quatre explications qui sont données d'ordinaire sur les origines de la guerre — il aime beaucoup la division quadripartite — recherche quelles pourraient être les véritables origines, et, sans se prononcer de façon nette, il se déclare enclin à les voir dans les difficultés économiques de l'Allemagne. Sur la conquête économique de l'Allemagne, devenue une grande puissance industrielle et commerciale, sur les procédés employés par elle pour s'assurer le marché du monde : l'infiltration dans les pays étrangers, le *dumping*, les longs crédits accordés aux acheteurs, l'intervention de l'État favorisant l'exportation par les tarifs réduits de chemin de fer et les bons d'importation, sur le rôle des banques et l'accumulation du papier non couvert, il nous donne les détails les plus curieux. Selon lui, l'Allemagne était au bout du fossé. Elle n'a pas voulu attendre la défaite économique, l'arrêt des industries, l'effondrement du crédit et

la misère terrible qui en devait être la conséquence. Elle a préféré se lancer dans une aventure pour sauver encore sa mise. La thèse ne nous paraît pas entièrement juste; il nous semble que plus tard les historiens trouveront à cette guerre atroce des causes multiples et qu'ils reprendront au moins quelques-unes de ces causes que M. Milloud a écartées au début de cette seconde partie; aussi bien sa première partie nous avait préparés à reconnaître une grande importance à la théorie idéologique.

C. PF.

— Camille FIDEL. *L'Allemagne d'outre-mer. Grandeur et décadence*. Préface de M. Lucien HUBERT (Paris, Boivin et Cie, 1915, in-8°, VIII-78 p. et 6 cartes). — M. Fidel, qui, depuis longtemps, s'occupe des questions coloniales dans leurs rapports avec la politique internationale, qui a publié en 1908 une bonne étude sur les colonies allemandes, condense dans cette brochure les notions que le grand public doit posséder sur ces colonies. On dit de façon courante que l'Allemagne, tard venue dans la colonisation, a dû se contenter des reliefs des autres nations; que son domaine d'outre-mer a été de médiocre valeur : erreur profonde. M. Fidel nous montre, par des statistiques rigoureuses, ce qu'étaient ces colonies du Togo, du Cameroun, de l'Afrique du Sud-Ouest et de l'Afrique orientale, les îles de l'Océanie, Nouvelle-Guinée et dépendances, Samoa, Kyao-Tchéou sur le continent chinois, puis la mainmise sur la Turquie d'Asie; il indique surtout quels dangers les projets allemands d'hégémonie mondiale faisaient courir aux colonies des autres nations, notamment, depuis la désastreuse convention du 4 novembre 1911, à notre Afrique équatoriale française et au Congo belge. Cet empire colonial allemand s'est effondré à peu près complètement au bout d'une année de guerre; seule l'Afrique orientale demeure encore à peu près intacte; que deviendront toutes ces anciennes possessions à la paix prochaine? C'est le secret de l'avenir; mais il importe que l'opinion publique soit saisie du problème, et M. Fidel a eu raison de le lui soumettre.

C. PF.

— Ch. ANDLER. *Le pangermanisme. Ses plans d'expansion allemande dans le monde* (Paris, Armand Colin, 1915, in-8°, 80 p.; prix : 0 fr. 50. Dans la collection : *Études et documents sur la guerre*).

— M. Andler connaît le mieux du monde les écrits par lesquels se sont manifestées les tendances successives du pangermanisme, ceux de Julius von Eckardt, Paul Dehn, Fritz Bley, Paul de Lagarde, Friedrich Lange, Ernst Hasse, etc.; il a consacré à ces auteurs et à leurs ouvrages son cours public professé à la Sorbonne pendant l'année scolaire 1914-1915. Dans cette brochure de propagande, il expose, de façon sommaire, mais très vivante, les théories du pangermanisme et ses plans d'exploitation économique et de domination politique sur le monde. Tout d'abord a été élaboré un projet d'union douanière entre les pays qui ont constitué autrefois la Triple-Alliance. Mais cette

union devait englober Belgique, Hollande, Pologne, Lithuanie, provinces balтиques de la Russie et se compléter par une confédération politique. L'Autriche-Hongrie était chargée de pousser sa pointe en avant dans les Balkans, et ainsi, par la prise de Salonique, aurait été réalisée l'idée de « la plus grande Allemagne ». En même temps sont formés des projets coloniaux non moins vastes et agressifs. La Germanie veut s'infiltrer dans les républiques de l'Amérique du Sud ; elle convoite comme colonies les débris de la Turquie, qu'elle protège. « Mauvais signe pour un pays que d'être protégé par l'Allemagne. » Elle dispute avec l'Algérie le Maroc à la France et suscite incidents sur incidents ; elle convoite tout le centre de l'Afrique et, en imposant à la France le traité du 4 novembre 1911, elle étend ses griffes vers le Congo belge. Cette analyse faite par M. Andler de façon magistrale n'est pas simplement de l'histoire littéraire. Le gouvernement allemand s'est servi de ces pamphlétaire pangermanistes, les a lancés en avant ; il a créé par eux l'opinion, puis a représenté tous ces plans suggérés par lui comme des revendications populaires ; pendant quarante-quatre ans, l'atmosphère de l'Allemagne a été de la sorte saturée d'orgueil, de rêves ambitieux, d'ardeur belliqueuse. Dans l'appendice, M. Andler montre qu'il existe un pangermanisme autrichien qui se double d'un panmagyarisme, et il indique ainsi les « complices » du pangermanisme allemand. Nous aurions souhaité qu'en conclusion générale il eût indiqué l'antagonisme entre les visées allemandes d'une part, autrichiennes et magyares de l'autre. La Prusse, après avoir expulsé l'Autriche de l'Allemagne, après s'être imposée à l'Allemagne avec ses idées étroites et son corporalisme, est en train d'absorber l'Autriche elle-même et de la rayer de la carte du monde ; de toutes manières, la politique des hommes d'état autrichiens aura été néfaste à leur pays.

C. PF.

— Ellen PAIN. *My Impressions of East-Prussia* (Londres, Jarrold, in-16, 163 p.; prix : 1 sh.). — Impressions d'une Anglaise reçue dans une riche famille de châtelains habitant la Prusse orientale, mais qui sont en relations constantes avec Berlin et Königsberg. Ces impressions s'accordent avec celles déjà connues de M. Jules Huret : agriculture scientifique sur une vaste échelle, économie domestique parfaitement entendue, esprit très ouvert aux innovations méthodiques, aux idées de colonisation ; même une branche de la famille paraît installée dans l'Est-Afrique. « Mais », ajoute l'auteur, « je ne puis dire que j'ai été favorablement impressionnée par les hommes en général ; j'ai plutôt été frappée de leur grossièreté, de leur brutalité, surtout chez les officiers, encore qu'il y eût, bien entendu, de notables exceptions » (p. 8). On est heureux de rencontrer, parmi ces dernières, un étudiant qui, moins jeune que les autres et ayant voyagé au dehors, appréciait assez justement les insuffisances de la culture allemande. A relever le mépris profond des maîtres pour les paysans, qui sont d'origine slave, et l'absence de religion apparente. Très peu

d'églises dans le pays : « Pour qui a vécu dans le Norfolk où, du haut de chaque colline, on aperçoit presque toujours une demi-douzaine de clochers, leur absence est ici très frappante. » On s'occupe d'œuvres à la manière philanthropique, mais la châtelaine va tout au plus une fois par an à l'église pour faire acte de présence. R. K.

HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

— Henri et André LICHTENBERGER. *La question d'Alsace-Lorraine* (Paris, Chapelet, 1915, in-12, 132 p.). — Les deux auteurs, qui connaissent fort bien l'Alsace, commencent leur exposé avec l'année 1871 et l'annexion. Ils recherchent les motifs de cette annexion : Strasbourg devait fermer à la France la porte de l'Allemagne; Metz devait ouvrir à l'Allemagne une porte sur la France. Ils racontent la résistance alsacienne à tous les efforts de germanisation et en indiquent les diverses étapes, d'abord la protestation pure et simple, sans immixtion dans les affaires allemandes, puis les réclamations d'une constitution propre à l'Alsace, avec la formule : l'Alsace aux Alsaciens, enfin la lutte pour le maintien dans le pays de la « culture » française; l'Alsace veut servir d'intermédiaire entre les deux mondes et participer aux avantages des deux civilisations. Ils nous disent les arrogances du vainqueur, la mesquinerie de leurs persécutions, leurs prétentions dans un pays qu'ils considèrent comme leur proie, les injures ignobles lancées par les officiers de Saverne à toute la population alsacienne. Cependant, la guerre éclate en 1914 pour des motifs auxquels l'Alsace-Lorraine est étrangère; ce n'est point cette agression de la France pour la revanche dont parlaient sans cesse les journaux d'outre-Rhin; mais, par cette guerre, qu'il aurait dépendu de l'Allemagne d'empêcher, la question d'Alsace est posée : l'Alsace-Lorraine reviendra à la France. Quelle sera, au lendemain de la victoire, la tâche de la France dans les provinces récupérées? Quel régime donnera-t-elle à l'Alsace-Lorraine? MM. Lichtenberger se posent ces questions dans les derniers chapitres et les réponses qu'ils donnent sont sensées. Nous pensons avec eux qu'il faut séparer l'Alsace et la Lorraine, dont les intérêts sont si divergents, remettre en vigueur la division départementale, tout en laissant une certaine unité aux deux départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, redonner aux populations le bienfait du code civil français, tout en maintenant certains types de sociétés inconnus à notre législation et qui ont rendu service à l'industrie et au commerce. Malgré tout, la lecture de ce livre nous a laissé un certain sentiment de malaise que nous ne saurions dissimuler. On parle sans doute de l'« héroïque » fidélité des Alsaciens (p. 78), de leur attitude politique « admirable » (p. 89). Mais ailleurs le tableau est un peu différent (p. 45). On nous représente l'Alsacien comme froid, entêté, n'ayant pas la vocation du martyre. On l'assimile, au moins l'Alsacien « moyen », au *Herr Maire* de Stoskopf, qui administre

sa commune depuis vingt-cinq ans, fait partie du *Kriegerverein*, recommande l'engrais artificiel et assiste au banquet officiel le jour de la fête de l'empereur; mais qui, d'autre part, est allé chercher la bonne éducation à Nancy, où il a été garçon de café, a un cousin dans l'armée française et, grâce au bulletin secret, vote contre le gouvernement. Non, le *Herr Maire* n'est pas le type de l'Alsacien; c'est un pleutre dont toute l'Alsace a ri. Ces populations connaissent l'enthousiasme, l'amour de la liberté, la haine de l'opresseur; la cause alsacienne a eu et a ses martyrs dans toutes les classes; j'en atteste ceux qui se trouvent dans les camps de concentration allemands, ceux que condamnent chaque jour les conseils de guerre. Puis je me demande si MM. Lichtenberger n'exagèrent pas les difficultés que la France trouvera en Alsace. La France s'appliquera à ménager les intérêts particuliers; elle prendra les mesures transitoires nécessaires, avertie par des commissions où toutes les questions économiques ont été étudiées avec soin. L'Alsacien fait confiance à la France; si quelques sacrifices sont nécessaires, il les consentira avec joie, puisqu'il aura vu la réalisation du rêve caressé depuis quarante-cinq ans et que pourront prendre libre essor tous les sentiments qui fermentaient en son cœur¹.

C. PF.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

— Frederic W. WILLE. *The germano-american Plot* (Londres, Pearson, 1915, in-12, 123 p.; prix : 1 sh.). — Entre les innombrables brochures nées de la guerre présente, l'historien aurait tort de négliger ce petit livre sur les machinations allemandes aux États-Unis. Correspondant londonien d'un grand journal de Chicago, l'auteur avait passé deux mois, aussitôt l'explosion de la crise, à parcourir la grande République pour étudier l'opinion et renseigner ses amis d'Angleterre. Il y est retourné en février-mars 1915, et ses lettres, publiées dans le *Daily Mail*, puis retouchées, mises au point, ont été rééditées en juin. Les découvertes récentes de manœuvres souterraines aux États-Unis ont largement confirmé son exposé de ce que là-bas on appelle « le système ». D'organisation en règle, avec siège social, président, bureau, papier à en-tête, naturellement il n'y en a point; mais la machine qui enrôle toutes les corporations germanines du pays est excellemment agencée suivant les régions et la répartition des races à travers les États de l'Union. Elle a pour but : 1^o d'empêcher l'envoi de munitions de guerre aux Alliés simplement, elle l'avoue, parce que l'Allemagne ne peut en acheter elle-même; 2^o de brouiller la République avec l'Angleterre sous n'importe quel prétexte; 3^o d'irriter le Far-West contre les Japonais. On peut répartir le service en trois branches : d'abord, la diplomatie et l'espionnage sous la direction de l'ambassadeur, le comte Bernstorff, et de ses attachés; ensuite, la propagande dirigée l'hiver dernier par le Dr Dernburg, avec l'as-

1. P. 117, au lieu de *Conservatoire*, lire Consistoire.

sistance des professeurs Münsterberg et von Much, de Harvard, Kuno Meyer, précédemment à Liverpool, des journalistes Hermann Ridder, Horace Brund, surtout George Viereck, qui se prétend appartenant aux Hohenzollern; enfin, le terrorisme politique auquel préside le Dr Richard Barthold, ancien représentant au Congrès, qui a pour objet de ruiner « financièrement, commercialement, politiquement et socialement tout homme, journal, industriel, groupe corporatif ou parti » qui s'oppose aux injonctions de l'Allemagne. Bien entendu, les chances de réussite sont moindres dans l'est, pro-anglais, que dans les grandes villes du centre : Chicago, qui compte 45 % d'éléments austro-allemands, Saint-Louis, Cincinnati, Milwaukee (50 à 60 %). Et même à Chicago, cependant, il s'en faut que tous les Allemands d'origine soient pro-Germains, surtout parmi les Juifs, qui savent le discrédit où on les tient en Allemagne. Parfois, les familles sont divisées, le père pro-German, le fils pro-Allié. Mais le peuple se met de tout cœur au service du *Vaterland*. On voit des domestiques menacer de quitter le service au milieu d'un grand dîner si les convives tiennent des propos désobligeants pour l'Allemagne. Tel magasin a été ruiné pour avoir souscrit à une propagande antialcoolique, ce que les Allemands regardent comme une atteinte à leur liberté personnelle de boire de la bière. Un trait typique : le Dr Barthold conseillait à un représentant de l'Illinois, George E. Ross, qui voulait faire une conférence sur le développement de la marine de guerre américaine, de n'en point trop parler à Saint-Louis. Sans doute, la marine allemande de l'avenir devra-t-elle suffire à remplacer toutes les autres. — En tout cas, M. Wille subit aussi la mise à l'index : en arrivant à Chicago, il apprit que son journal le congédiait.

On conçoit que cette outrecuidance finisse par exaspérer les vrais Américains et les rejette vers les Alliés, dont ils comprennent avec indulgence le rôle difficile. D'autant que la guerre aura, tout compte fait, rendu service à ce grand peuple neutre, en lui permettant d'exporter des vivres et des produits de toute sorte à des prix imprévus. La récolte excessive de 1914 — un milliard de bushels contre 650 millions à l'ordinaire — s'est vendue 1 dollar 50 cents le bushel au lieu de 70 à 80 cents. Les banques ont profité de l'aubaine pour régulariser leur situation parfois périlante; invoquant la guerre comme prétexte, elles ont serré les freins, refusé des avances aux clients aventureux et réclamé plus tôt le remboursement de leurs créances. Néanmoins, on peut dire que la plupart de ces gens d'affaires souhaitent la victoire finale et prompte des Alliés.

R. K.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— Henry Cecil WYLD. *A short history of English* (Londres, John Murray, 1914, in-8°, 240 p.; prix : 6 sh.). — En ouvrant cette histoire de la langue anglaise, j'espérais y trouver des indications sur l'établissement dans la Grande-Bretagne des peuples anglo-saxons. L'au-

teur s'est renfermé dans le domaine purement phonétique; il s'adresse exclusivement aux grammairiens. Les historiens y trouveront cependant mentionnés à leur date les textes sur lesquels repose la connaissance de la langue anglaise et de ses principaux dialectes. Cette bibliographie pourra leur être utile. — De même, je ne puis qu'annoncer l'ouvrage de Sir James WILSON : *Lowland Scotch as spoken in the lower Strathearn district of Perthshire* (Londres, Humphrey Milford; Oxford University press, 1915, in-8°, 276 p.; prix : 5 sh.). A signaler du moins la liste des mots rangés d'après leur signification : parties du corps, nourriture, habillement, ustensiles de ménage, animaux domestiques et sauvages, plantes et cultures, noms d'hommes et de lieux, termes employés pour désigner le temps, les poids et mesures, les qualités morales et mentales, etc. Tout cela peut intéresser l'histoire de la civilisation.

Ch. B.

— The Rev. James B. JOHNSTON. *The place-names of England and Wales* (Londres, John Murray, 1915, in-8°, VII-532 p.; prix : 15 sh.). — Ouvrage important pour l'histoire des origines du peuple anglais. Une assez brève introduction (p. 4-84) contient des notions précises et scientifiquement établies sur les noms de lieu latins; sur l'élément celtique, avec une liste provisoire des noms de lieu celtes qui se rencontrent en Angleterre (moins Monmouth et Cornwall); sur les éléments proprement anglais ou germanique, scandinave (un chapitre entier, le VI^e, est consacré aux terminaisons caractéristiques de ces noms) et normand. Les noms gallois (Galles, Monmouth et Cornwall) sont étudiés en un chapitre à part (le VIII^e). Le chapitre IX contient de courtes notes phonétiques sur les lettres de l'alphabet et leurs mutations dans les noms de lieu anglais. Vient alors ce qui constitue le corps même de l'ouvrage, un dictionnaire des principaux noms de lieu anglais et gallois avec l'histoire de chacun d'eux constatée par les documents. La toponomastique est encore une science si conjecturale que plus d'une des explications proposées par M. Johnston pourra être discutée et a déjà été contredite (voir en particulier les sévères critiques faites par H. Bradley dans *English historical Review*, 1915, p. 558-561); néanmoins, on doit applaudir à l'effort méritoire qui a permis à l'auteur de nous donner une synthèse des travaux antérieurs et de ses propres recherches.

Ch. B.

— President Nicholas Murray BUTLER. *Magna Carta, 1215-1915* (New-York, Douglas Mac Murtrie, in-8°, 27 p.). — Le septième centenaire de la Grande Charte n'a pu être célébré cette année avec tout l'éclat que méritait l'acte imposé au roi Jean sans Terre par ses barons dans la prairie de Runnymede. Nous n'aurons donc qu'un petit nombre d'articles ou de brochures à signaler. La conférence du président Butler occupera dans le nombre une place fort honorable. A côté de renseignements qu'on trouve partout et qu'on ne pouvait cependant pas omettre dans un rapide exposé destiné au grand public, l'auteur s'explique en termes fort sensés sur la charte de 1215, dont plusieurs

érudits, et non des moindres, ont, dans ces dernières années, parlé avec un dédain tout à fait injustifié. Si mal construite soit-elle, il n'en reste pas moins qu'elle « a placé le roi au-dessous de la loi », que c'est « un texte sacré, l'inébranlable fondement de la loi écrite en Angleterre ». Les défauts que nous pouvons lui reprocher ne choquèrent pas les contemporains; et, s'ils se trompèrent, il faut encore tenir grand compte d'une erreur qui forma leurs croyances et dirigea leur conduite.

Ch. B.

— Arthur F. LEACH. *Some results of research in the history of education in England, with suggestions for its continuance and extension* (Londres, Humphrey Milford, 1915, in-8°, 48 p.; prix : 2 sh. 6 d. Extrait des *Proceedings of the British Academy*, t. VI).

— De longues recherches poursuivies dans un grand nombre de fonds d'archives ont convaincu l'auteur que l'enseignement secondaire a été largement répandu dans l'Angleterre médiévale; on peut presque affirmer qu'autrès de chaque collégiale, comme auprès de chaque église épiscopale, il y eut une « école de grammaire » pour les laïcs aussi bien que pour les clercs, à côté de l' « école de chant » pour les enfants de chœur; or, le nombre des collégiales a été fort grand : avant leur dissolution en 1548, on en comptait bien deux cents. C'est d'ailleurs ce qui explique que l'instruction ait été aussi répandue qu'elle l'a été, même à l'époque anglo-saxonne. Constatation importante qui a échappé à d'éminents historiens, tels que J. B. Mullinger, J. R. Green, à certains collaborateurs de la *Cambridge history of literature*, que M. Leach malmène assez durement. Il conclut en montrant combien il serait désirable de faire un recueil de tous les documents, encore inédits ou mal connus, relative à l'instruction publique en Angleterre, et il propose à la « British Academy » de l'entreprendre. Faisons des vœux pour que ce projet puisse se réaliser.

Ch. B.

— S. C. ROBERTS. *A picture book of British history*. Vol. I : *from the earliest times to 1485*; vol. II : *1485-1688* (Cambridge University press, in-fol., 66 et 68 p.; prix : 3 sh. 6 d. chaque volume). — C'est une sorte d'histoire d'Angleterre, ou mieux de la Grande-Bretagne (à l'exclusion de l'Irlande) par l'image : deux cents illustrations environ par volume ont pour objet d'en fixer dans la mémoire des étudiants, par la vue des monuments les plus variés, les faits les plus saillants. L'auteur s'est inspiré de l'édition illustrée de la *Short history of the english people* de Green. Celle de la *Social history of England* aurait pu servir aussi de modèle. Bien qu'il s'interdise toute reproduction de fantaisie, l'auteur a donné une place, fort discrète d'ailleurs, à des monuments modernes rappelant des faits très anciens (la statue de Boadicea montée sur un char de guerre, la stèle élevée sur le lieu où périt Llewellyn, etc.). Son choix est très divers : monuments de l'architecture civile et religieuse, monnaies et sceaux, quelques types d'écritures et de manuscrits à peinture, armes et objets mobiliers, sites célèbres. Tout cela d'ailleurs appelle un commentaire,

et les notices qui présentent chaque reproduction photographique sont parfois bien insuffisantes. Pour l'architecture religieuse seulement, on fournit quelques notices d'ensemble qui seront utiles. Quant au reste, le maître devra presque tout expliquer et il aura fort à faire. Cette réserve faite, on ne peut nier qu'il n'y ait plaisir et profit à suivre des yeux, dans ces deux beaux albums, le développement de l'histoire anglaise depuis l'époque néolithique jusqu'à la fin du XVII^e siècle.

Ch. B.

— Viscount ESHER. *The training of a Sovereign. An abridged selection from : The Girlhood of Queen Victoria, being the Majesty's diaries between the years 1832 and 1840* (Londres, John Murray, 1914, in-8°, xv-354 p.; prix : 5 sh.). — Cet abrégé d'un ouvrage qui a déjà été beaucoup lu ne saurait nous retenir long-temps. Il suffira de dire que l'abrégé a été fait avec beaucoup d'habileté, que la personne de la reine Victoria se dégage avec bonheur de son Journal, qu'elle s'y montre avec tout le charme et les vertus que les personnes sensibles souhaitent rencontrer chez une jeune fille et chez une jeune femme. Appelée à régner sur un des plus grands empires du monde, elle a au plus haut point la conscience de ses devoirs et veut se rendre digne de les remplir. Nous n'y voyons encore que l'idylle d'une vie qui fut si active; elle est toute fleurie de bons sentiments et de bonheur. Le volume est bien illustré et il s'y trouve un index.

Ch. B.

— John L. MYRES. *The provision for historical studies at Oxford* (Londres, Humphrey Milford; Oxford University press, in-8°, 27 p.; prix : 1 sh.). — L'auteur, professeur d'histoire ancienne à Oxford, s'est proposé, dans la brochure dont on vient de donner le titre, d'exposer comment est organisé à Oxford l'enseignement de l'histoire. Il l'a fait sous la forme d'une lettre adressée au prof. Henry Morse Stephens, président de l'Association d'histoire américaine qui tint sa réunion annuelle à San-Francisco, en 1915. Cette lettre vise surtout à renseigner les étudiants américains désireux d'aller compléter leurs études en Angleterre; elle instruira tous ceux qui s'intéressent au progrès des études historiques. Elle se termine par deux tableaux lumineux et précis : I. Liste des professeurs qui enseignent l'histoire, soit à l'Université, soit dans les collèges, avec l'objet de leur enseignement. II. Liste méthodique des cours donnés à l'Université et des préparations non officielles à des travaux historiques, d'après les affiches relevées pendant les trois derniers « termes » qui ont précédé la guerre. — Plus d'une personne sera surprise de constater une aussi grande abondance et une aussi grande variété de leçons. A côté des étudiants qui fréquentent l'Université uniquement pour obtenir un diplôme de B. A. qui équivaut à peine à notre licence, d'autres ont le désir de travailler par eux-mêmes. La vieille Université s'est transformée de fond en comble pour faciliter leur tâche.

Ch. B.

— Sir Alfred LYALL. *Studies in Literature and History* (Londres,

John Murray, 1915, in-8°, vii-462 p.). — Sous ce titre a été réuni un certain nombre d'essais et de discours académiques que feu Sir Alfred Lyall avait choisis, peu de temps avant sa mort, pour un nouveau recueil de ses œuvres. C'est surtout par le côté historique et social que l'auteur envisage les sujets auxquels il s'arrête, même lorsqu'ils semblent plutôt d'ordre littéraire. Les études sur « le roman de mœurs et d'aventures », « la littérature épistolaire en Angleterre au XIX^e siècle », « le roman anglo-indien », « Thackeray », « les œuvres de Lord Byron » abondent en renseignements et rapprochements d'un intérêt précis. Mais l'historien retrouvera l'expérience politique de Sir Alfred dans ses réflexions sur « les utilitaires anglais », et sa connaissance pittoresque des Asiatiques, dans ses remarques sur « les frontières anciennes et modernes ». On ne peut s'empêcher, au cours de cette curieuse étude qui nous promène du Caucase à l'Afghanistan, de constater à quel point notre civilisation guerrière se rapproche de la pure barbarie. Ces bourgs du Daghestan, entourés d'arbres abattus, enlevés d'assaut par les Russes au temps de Schamyl, et dont les toitures s'effondrent sous le poids du soldat vainqueur, parce qu'on a remplacé les terrasses par des branchages dissimulés pour amener sa chute (p. 310), rappellent, avec leurs traitrises, nos combats de Lorraine et des Vosges; et ces villages afghans, où une moitié de la rue se bat contre l'autre, avec des percées de murs intérieurs pour circuler à couvert, de maison en maison, tout le long de la rangée (p. 322), ressemblent assez bien à nos tranchées de l'Aisne ou des Flandres, avoisinant de quelques mètres celles de l'ennemi. Et même il n'y manque pas jusqu'à la trêve tacite, habituelle, pour querir de l'eau. — D'ailleurs, tel passage de l'*Odyssee* que l'auteur rappelle à propos de « la Poésie héroïque » (t. VIII, p. 523-529) s'appliquerait exactement à ce que nous avons vu naguère chez les Belges.

Parmi les allocutions académiques, une des plus frappantes concerne « la Lecture de l'histoire ». Sir Alfred se méfie de l'hypercritique. « Il est dangereux pour les savants, assis dans leur bibliothèque, de regarder comme incroyables des faits racontés par de vieux auteurs. La légende de Romulus et de Rémus, allaités par une louve, a été rejetée comme une fable enfantine. Cependant, il est certain que la chose est advenue dans l'Inde plus d'une fois, de mémoire d'homme vivant. Il ne sert pas de disputer sur les détails, il faut accepter l'histoire en bloc » (p. 380). — C'est ainsi qu'un archéologue de mérite, M. Macalister, dans une récente *Schweich Lecture* devant la British Academy, racontait, pour expliquer le désastre de Sennachérib, avoir vu en Palestine une invasion prodigieuse et subite de rats. — Pour revenir à Sir Alfred Lyall, après avoir montré les difficultés présentes et croissantes, bientôt insolubles, d'écrire l'histoire, lorsqu'il insiste sur la difficulté plus grande encore de juger les actes et les hommes, nous retombons dans une actualité qu'il ne pouvait prévoir. Lord Acton,

dit-il, regardait les crimes commis sur l'ordre d'une autorité constituée « comme plus indéfendables que ceux d'un malfaiteur ordinaire. Et il tenait le doctrinaire comme plus coupable que l'assassin réel, parce que le pire usage de la théorie est de rendre les hommes insensibles au fait et à la nature exacte comme à la véritable qualité de leur conduite » (p. 396). On conviendra que ces observations ne sont point inopportunnes.

R. K.

— D. W. PARKER. *A guide to the documents in the manuscript room at the public archives of Canada*, t. I (Ottawa, 1914). — Ce tome I renseigne sur le fonds des « states papers » appartenant au régime français et anglais; les volumes suivant traiteront des archives de Conseil privé, de la Sécrétairerie d'État, des affaires avec les Indiens, de la Milice, etc.

HISTOIRE D'ITALIE.

— Henry Dwight SEDGWICK. *Italy in the thirteenth century* (London, Constable, 1913, 2 vol. in-8°). — On ne reprochera point à l'auteur d'avoir trop sacrifié au plan traditionnel où l'histoire politique et l'histoire religieuse, celle des arts et celle de la littérature, forment autant de sections distinctes. On passe, dans un aimable désordre, d'un chapitre consacré à la peinture et à la mosaïque à une étude sur les dernières années de Frédéric II, pour revenir ensuite à l'architecture, mais nous ne retrouverons l'histoire de Manfred qu'après deux chapitres relatifs aux progrès de l'Ordre franciscain et aux disciples de Joachim de Flore. Tout ce qui concerne les villes toscanes dans la première moitié du XIII^e siècle se trouve, on ne sait trop pourquoi, fort éloigné des chapitres similaires relatifs à Bologne ou aux communes lombardes. Du reste, tout ce qui a trait au sujet si complexe de l'organisation des villes a été volontairement très simplifié, et la bibliographie qui accompagne ce chapitre des communes lombardes mentionne en tout et pour tout les *Lombard communes*, de Butler, et l'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, de Sismondi. C'est que l'auteur, dont le livre se présente dépourvu de notes et de références, pourvu seulement d'une bibliographie plus que sommaire, ne s'est pas proposé de donner un manuel d'histoire italienne du XIII^e siècle, mais seulement d'offrir au public cultivé une série de tableaux des principaux faits de cette histoire, en particulier des renseignements généraux sur tout ce qui concerne les arts (un chapitre entier est consacré à N. Pisano), le mouvement intellectuel ou divers personnages représentatifs de certaines tendances de leur temps comme Innocent IV ou Joachim de Flore. M. Sedgwick du reste ne s'en est pas tenu aux noms universellement connus; il a fait par exemple avec raison une place à certains écrivains de langue latine, moins familiers au public même cultivé, comme Saba Malaspina ou Rolandino de Padoue. Ce qu'il a voulu surtout, c'est bien situer les monuments ou les ouvrages

littéraires au milieu des événements qu'ils illustrent en quelque sorte. Il suffit d'ouvrir ces deux volumes pour être frappé de la place qu'y occupent matériellement les citations de Dante ou d'autres poètes contemporains. On s'explique moins bien la nécessité de faire intervenir en bonne place (t. I, p. 159) la chanson du roi Henri, du *Misanthrope*.

R. P.

HISTOIRE DE POLOGNE.

— Fortunat STROWSKI. *La reconstitution de la Pologne* (Paris, Plon-Nourrit et C^e, 1915, in-12, 36 p.). — M. Strowski a eu bien raison de faire imprimer la conférence qu'il a faite le 24 avril dernier au « Foyer ». Il nous dit la grandeur passée de la Pologne, sa décadence et sa mort au XVIII^e siècle, son espoir d'une prochaine résurrection. Avec Mickiewicz, il décrit l'âme du peuple polonais, et il nous montre en Kosciuszko le vrai type du héros national.

C. PF.

HISTOIRE DE RUSSIE.

— *The Chronicle of Novgorod, 1016-1471*, translated from the Russian by Robert MICHELL and Nevill FORBES; with an introduction by C. Raymond BEAZLEY and an account of the text by A. A. SHAKMATOV (Camden third series, vol. XXV, 1914, in-4^o, XLIII-237 p.). — Nous ne pouvons qu'annoncer sommairement cette édition. La chronique de Növgorod est une compilation commencée au XI^e siècle, puisque Nestor (qui écrit en 1110) s'y réfère, puis continuée par plusieurs mains jusqu'en 1446; elle se termine par un long récit des événements qui amenèrent en 1471 la suppression définitive de l'indépendance de Novgorod par Ivan III le Grand, tsar de Moscou. Elle contient de nombreux et intéressants détails sur l'histoire de la ville et de son territoire; sous la forme d'une principauté élective, ce fut une véritable République où tout le pouvoir reposait sur le peuple souverain. Mais Novgorod fut aussi une importante ville de commerce, affiliée à la hanse teutonique; elle demeura donc en contact permanent avec l'Europe pendant tout le moyen âge, tandis que le reste des états qui devaient constituer plus tard la Russie étaient soumis à la dure domination mongolique de la Horde d'Or. Dans l'introduction, M. Beazley a exposé l'organisation de la République de Novgorod, son importance pour l'histoire de l'expansion russe jusqu'en Sibérie, ses rapports avec les autres États russes : Kiev et Moscou, avec les Scandinaves, les Mongols, les Lithuaniens et les Allemands.

Ch. B.

HISTOIRE D'ASIE.

— E. J. RAPSON. *Ancient India, from the earliest times to the first century A. D.* (Cambridge, University Press, 1914, in-12,

vi-199 p.). — C'est, en dix courts chapitres très clairs, une esquisse rapide, non pas précisément de l'histoire de l'Inde — car les faits proprement politiques n'y tiennent guère de place et les faits militaires n'en tiennent aucune — mais de son évolution, dont les directions et les étapes sont marquées par un choix judicieux d'événements caractéristiques et intéressants. Quelques illustrations commentées, un lexique géographique, une courte bibliographie méthodique, un tableau chronologique sommaire et un bon index complètent un récit, très simple et à la portée de tout le monde, mais évidemment œuvre d'un homme parfaitement informé. On regrette seulement l'absence de quelques idées générales et d'un peu de « philosophie », que semble si naturellement appeler l'histoire de l'Inde ancienne. Ch. G.

— A. TCHOBANIAN. *L'Arménie sous le joug turc* (Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1915, in-12, 39 p.; édition du Foyer). — Dans cette conférence, le poète arménien Tchobanian nous dit, en termes très simples, ce qu'était autrefois le royaume d'Arménie, au 1^{er} siècle av. J.-C., sous Tigrane le Grand, et comment, avec Tiridate, douze années avant Constantin, il adopta le christianisme. Il expose les destinées des deux royaumes des Bagratides et des Artzrouni au moyen âge. Puis il nous montre cette Arménie sous le joug des Turcs Seljoucides à partir du XI^e siècle, l'émigration d'une partie de la population, la création du royaume de Petite-Arménie en Cilicie. Au XIV^e siècle, vinrent les Turcs osmanlis, et le ton du conférencier s'élève pour dépeindre toutes les horreurs commises par eux jusqu'aux massacres abominables de 1895. Que demandent les Arméniens après la guerre actuelle? La constitution en un état autonome des six provinces d'Erzeroum, Van, Bitlis, Diarbékir, Kharpout, Sivas avec la Cilicie. La lutte présente, déchainée par l'Allemagne, n'est-elle pas devenue une lutte pour la liberté de toutes les nationalités opprimées?

O. PF.

— Lic. Wilhelm SCHÜLER. *Abriss der neueren Geschichte Chinas unter besonderer Berücksichtigung der Provinz Schantung* (Berlin, 1912, in-8^o). — Depuis les origines les plus reculées jusque vers 1900, cet ouvrage n'est qu'un résumé des faits, très bref, souvent vague et insuffisant; y avait-il lieu de remonter si haut pour caractériser si peu l'histoire de la Chine? On relève dans cette partie, qui s'étend au delà de la moitié du volume, plusieurs erreurs ou affirmations douteuses (Kanfou identifié à Kyao-tcheou, époque de l'immigration juive, renseignements inexacts sur les Tourgout, etc.). A partir des dernières années du XIX^e siècle, l'auteur présente un exposé satisfaisant; toutefois, même sur les affaires allemandes et sur les débuts de Kyao-tcheou, il nous renseigne moins que tel ouvrage antérieur, par exemple que la *Chine et les Puissances occidentales* de M. Henri Cordier. Cet ouvrage, assez mal construit, n'a donc pour nous qu'un médiocre intérêt.

M. C.

— CHEN SHAO-KWAN. *The System of taxation in China in the Tsing dynasty, 1644-1911* (Columbia University, New-York, 1914, 1 vol. in-8°, dans la collection *Studies in history, economics and public law*, edited by the Faculty of Political Science). — L'auteur annonce qu'il veut rechercher les principes logiques du système financier sous la dynastie mandchoue. Sur la centaine de pages que comprend l'ouvrage, les trente premières sont consacrées à un exposé général du gouvernement; dans le reste, un bon nombre de sections débutent par des indications historiques fragmentaires et éparses; l'auteur avait, d'ailleurs, paru répudier la « description historique » à la façon du *Ta tshing hwei tyen*. De nombreuses pages sont tenues par des tableaux de chiffres qui se rapportent à des années non énoncées. On voit combien il reste peu de place à M. Chen pour dégager les principes logiques des finances chinoises. Il y aurait à noter des points douteux, des idées contestables et présentées sans preuves. Ce n'est pas cet essai qui fera oublier les œuvres du P. Hoang, de W. F. Mayers, ni de MM. Beltchenko, Brunnert et Hagelstrom. — M. C.

— WEI WEN-PIN. *The Currency problem in China* (Columbia University, New-York, 1914, 1 vol. in-8°, dans la même collection). — La première partie du volume résume, d'après Ma Twan-lin, l'histoire de la monnaie et du papier-monnaie en Chine pendant une période de plus de deux mille ans : l'auteur ne peut qu'effleurer les principaux faits sans les situer dans leur milieu historique, comme d'autres ont tenté de le faire. Cette introduction a donc peu de valeur, elle est assez inutile, car il eût suffi d'exposer quelle était la situation vers 1890 : la sapèque de cuivre seule monnaie légale — l'argent en lingots très divers, fondus par des particuliers, étant une marchandise et non une monnaie — certaines monnaies étrangères ayant dans les ports un cours limité. Les traits essentiels de cette situation sont notés, mais la signification économique n'en est qu'à peine indiquée. Suit, en ordre chronologique, l'analyse des édits et projets de réforme. Ce travail paraît fait consciencieusement ; toutefois, M. Wei cède au moins en un cas aux préjugés nationaux (p. 63, dans la question de l'indemnité pour les troubles de 1900, indemnité nettement fixée en or par l'art. vi du protocole de Péking). Il sera donc prudent, en usant de cet ouvrage, de n'en pas accepter aveuglément toutes les assertions.

M. C.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — *Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle*. 1915, 1^{er} sept.
— A. CHUQUET. Saint-Mihiel en 1792 (certificat délivré par les administrateurs du district, attestant l'occupation de la ville par deux détachements prussiens, le 3 septembre). — J. DURIEUX. Lettre d'un Parisien sur le 14 juillet 1789 (écrite le lendemain 15 juillet). — R. REUSS. La Révolution dans le Bas-Rhin, 1793 (cinq notes dont une intitulée : « Projet d'autodafé révolutionnaire à Saverne »). — Eug. WELVERT. Les observateurs de 1793 et de l'an II (d'après les *Rapports des agents du ministère de l'Intérieur dans les départements*, publiés par P. Caron. La triste besogne accomplie par ces observateurs et la pauvreté intellectuelle de la plupart d'entre eux diminuent considérablement la valeur de leurs renseignements). — M. SCHVEITZER. La chouannerie et le brigandage dans l'Eure sous le Directoire. — G. VAUTHIER. Variétés historiques (iv : détails sur l'aménagement des terrains occupés par le ci-devant couvent des Capucines près la place Vendôme, à Paris, et sur le percement de la rue de la Paix. v : Nieuport en 1811. vi : Le Monténégro au commencement du XIX^e siècle. Le comte Fenis de La Prade présenta en 1817 à Louis XVIII un rapport rédigé en 1803, qui faisait ressortir l'intérêt pour la France de prendre sous sa protection le Monténégro. Il offrait d'aller lui-même dans ce pays « comme agent accrédité de S. M. à l'effet de traiter avec le prince-évêque et de mettre les guerriers du Monténégro à la disposition de S. M. moyennant subsides »). — R.-G. LÉVY. Histoire des banques d'émission suisses de 1826 à 1913. — A. CHUQUET. Le carnet d'un soldat saxon (2 août-15 septembre 1914). — 1^{er} octobre. A. CHUQUET. Nieuport en 1793 (échec de Vandamme devant cette place, que défendait le colonel hessois Charles de Wurmb, 22-29 octobre 1793. Opération militaire de quatrième ordre, qui eut en Angleterre un grand retentissement). — M. SCHVEITZER. La chouannerie et le brigandage dans l'Eure sous le Directoire. II. — G. VAUTHIER. Les membres de l'expédition d'Égypte. — Eug. WELVERT. Conventionnels régicides. I : Maignet (après avoir dirigé la Commission d'Orange, qui fit guillotiner plus de trois cents habitants du Vaucluse, Maignet put se soustraire aux représailles de la réaction en l'an III; rentré chez lui, à Ambert, il y vécut tranquille de sa profession d'avocat jusqu'en 1815. Proscrit alors, il échappa aux recherches de la police et trouva moyen de se faire délivrer un certificat d'estime,

de confiance et d'affection publiques que signèrent une cinquantaine de prêtres de l'arrondissement. La révolution de 1830 lui permit de rentrer à Ambert, où il mourut en 1834). — A. CHUQUET. Thiers et Ranke en 1870 (reproduit sous forme de dialogue les conversations que ces deux personnages eurent à Vienne en octobre 1870).

2. — Le Moyen Âge. 1914, mai-juin. — Fr. GALABERT. Un diplôme de Charles le Chauve en faveur des églises de Toulouse et sa confirmation par Louis VII (l'original du diplôme est perdu; mais il en subsiste deux copies dans le fonds de Saint-Sernin : l'une porte une addition confirmative de Louis VII de janvier 1155 et reproduit la date du diplôme, 5 avril 844, et la date de lieu; sans doute Aveins, commune et canton de l'Isle-d'Alby, arr. de Gaillac, Tarn. Publication du diplôme). — A. OHEIX. Recherches sur le commencement de l'année civile en Bretagne au moyen âge (au IX^e siècle, les actes sont datés tantôt du style de Noël, tantôt de celui du 1^{er} janvier, tantôt de celui de Pâques; dès le XII^e siècle, à Rennes, les scribes épiscopaux faisaient commencer l'année à Pâques; puis ce style fut généralement admis dans la péninsule). — C.-rendus : André Lesort. Chroniques et chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel (long article critique de M. L. Levillain). — Foucher de Chartres. Historia Hierosolymitana, éd. de H. Hagenmeyer (annotation beaucoup trop copieuse). — A. Coulon. Inventaire des sceaux de la Bourgogne (description exacte, préface importante, excellentes tables). — Fritz Fleischer. Studien zur Sprachgeographie der Gascogne (critères choisis un peu arbitrairement). — Robert Fawtier. La vie de saint Samson (résultats peut-être trop négatifs). — N.-B. Tenhaeff. Diplomatische Studien over Utrechtsche Oorkonden der X^e tot XII^e eeuw (mémoire témoignant d'un esprit critique très fin et d'un sens historique très développé). — Juillet-décembre. Joachim MIRET Y SANS. Lettres closes de Louis I^r d'Anjou, roi de Sicile, à Pierre, roi d'Aragon (la principale de ces lettres est une lettre en français du 12 mars 1384, par laquelle Louis informe Pierre des méfaits de Charles de Duras et lui demande aide et protection contre ce prétendant). — Max PRINET. Sceau de Robert le Frison, comte de Flandre (ce sceau, apposé à un acte authentique de 1076, est en réalité faux). — Victor CARRIÈRE. Les débuts de l'ordre du Temple en France (il faut les chercher en Champagne où les évêques favorisèrent ses premières installations; l'ordre reçut surtout des terres dans la châtellenie de Sézanne, en la baillie de Provins). — C.-rendus : Georges Espinas. La vie urbaine de Douai au moyen âge (œuvre tout à fait magistrale qui, consacrée strictement à l'histoire de Douai, a une valeur générale; long et important compte-rendu de Jean Morize). — Gertrude Schoepperlé. Tristan and Isolt, a study of the sources of the romance (bon). — Franz Landsberger. Der St-Galler Folchart-Psalter (belles planches reproduisant ce chef-d'œuvre de l'époque carolingienne; description précise; très bonne étude sur l'art de dessiner et de peindre les ini-

tiales). — *Alfred Martin*. Mittelalterliche Welt- und Lebensanschauung im Spiegel der Schriften Coluccio Salutatis (trop vague et trop général ; style pesant). — *Alfons Hilka*. Neue Beiträge zur Erzählungsliteratur des Mittelalters (texte d'une vingtaine de contes d'après le ms. 468 de Tours, *Compilatio singularis exemplorum*). — *Hans E. Rohde*. Der Kampf um Sicilien in den Jahren 1291-1302 (quelques faits nouveaux, tirés des Archives nationales de France). — *T.-J.-A. Scheepstra*. Van den Heilighen Drien Coningen (cinq traductions néerlandaises de l'*Historia trium Regum*, de Jean de Hildesheim ; introduction sur l'auteur et la formation de la légende). — *M. Besson*. Monasterium Acaunense. Études critiques sur les origines de l'abbaye de Saint-Maurice-en-Valois (bon). — *Louis Régnier*. L'église de Notre-Dame d'Écouis, autrefois collégiale (Écouis, arrondissement des Andelys ; excellent).

3. — La Révolution française. 1915, août-oct. — *E. LINTILHAC*. La défense posthume de Vergniaud d'après son manuscrit (notes qu'il avait rédigées pour sa plaidoirie dans sa propre cause et qui se trouvent aux Archives nationales, W. 292, n° 204 ; elles ont été publiées par Vatet en 1873 ; M. Lintilhac les explique et les commente). — *A. AULARD*. Patrie, patriotisme au début de la Révolution française (au moment de la convocation des États-Généraux ; procès-verbal de la séance de la nuit du 4 août ; adhésions qui se produisirent le lendemain ; mouvement des fédérations ; à suivre). — *P. MAUTOUCHET*. Carnot et l'« Union sacrée » en 1815 (Carnot, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, voulait créer un grand mouvement d'opinion ; il demandait aux Français de renoncer à toutes les anciennes querelles ; lettre du 28 mars au comte de Vaublanc ; parmi ceux qui répondirent à ce vœu se trouva le fils de Gracchus Babeuf). — *L. DUBREUIL*. Les origines de la chouannerie dans les Côtes-du-Nord (suite : élection des curés ; troupes envoyées dans les communes ; interdiction des processions nocturnes). — Documents : La chasse aux embusqués en l'an III.

4. — Revue des études historiques. 1915, juillet-sept. — *Leon MIROT*. Une tentative d'invasion en Angleterre pendant la guerre de Cent ans. I (il s'agit de l'entreprise tentée au début du règne de Charles VI, 1385-1386 ; préparatifs de l'expédition ; ressources financières, armée et flotte, approvisionnements et ravitaillement, armement ; fait avec des documents inédits ; à suivre). — *L. MISERMONT*. Joseph Lebon, membre de la Convention (il entra à la Convention en juin 1793 comme député suppléant du Pas-de-Calais ; son rôle pendant la fin de cette année, jusqu'à sa mission dans le Nord et le Pas-de-Calais). — *A. MUTEAU*. Un gouverneur allemand dans les Flandres au xv^e siècle (Rhynsault, gouverneur de Middelbourg au temps de Philippe le Bon ; sa passion pour Saphire, femme d'un citoyen de la ville ; comment le gouverneur se débarrassa du mari et comment Charles le Téméraire fit justice ; cette histoire mélodramatique, racon-

tée jadis par Juste Lipsé sans indication de personnages, n'est appuyée d'aucune note; est-il bien prouvé que Rhysault était Allemand?). — A. AUZOUX. Lettre d'un chirurgien de l'expédition de Linois (Charles Chapotin, lettre de juillet 1803 au moment où Linois transportait dans l'Inde une division pour reprendre possession de nos établissements, conformément à la paix d'Amiens). = C.-rendus : *R. Morçay*. Saint Antonin, archevêque de Florence (bon). — *G. Martin et M. Besançon*. L'histoire du crédit en France sous le règne de Louis XIV, t. I (intéressant). — *Louis Blart*. Les rapports de la France et de l'Espagne après le pacte de famille jusqu'à la fin du ministère de Choiseul (quelques critiques de détail). — *Victor Sanson*. Répertoire bibliographique pour la période révolutionnaire en Seine-Inférieure, t. I-III (très utile; analyse chaque opuscule). — *André de Maricourt*. La duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, t. II (renseignements inédits). — *E. Souville*. Mes souvenirs maritimes, 1837-1863. — *Amiral Grivel*. Mémoires publiés par Lacour-Gayet (né en 1778; ce t. I s'arrête en 1816, alors que commence à peine sa carrière maritime). — *Albéric Cahuet*. Napoléon délivré (il s'agit du retour des cendres en 1840). — *Aug. Filon*. Le prince impérial (très attachant). — *G. Delahache*. L'Exode (documentation scrupuleuse et précise). — Analyse des ouvrages relatifs aux Cent-Jours.

5. — Revue des études napoléoniennes. 1915, sept.-oct. — Abel MANSUY. La colonie française de Varsovie en 1812. — Paul MARMOT-TAN. Le palais impérial de Strasbourg (son ameublement et sa décoration d'après les documents conservés aux Archives nationales et aux Archives du mobilier national). — Eugène LOMIER. Libelles politiques jetés sur les côtes de France en 1808 et en 1812. — Comte DE GRASSE. Une famille de marins au temps de l'Empire : les de Grasse (documents). — Roger PEYRE. Événements artistiques de l'année 1815. — Bulletins historiques : Roger LÉVY. Histoire intérieure du premier et du second Empire. — Ed. DRIAULT. Constitution de l'histoire scientifique de la guerre de 1914-1915 (bibliographie raisonnée des recueils de documents et des ouvrages relatifs à la guerre actuelle).

6. — Revue historique de la Révolution française. 1915, janv.-mars. — J.-P. PICQUÉ, député des Hautes-Pyrénées à la Convention. Souvenirs inédits (à suivre). — Emilie TÉCHINÉ. Les principes politiques de Robespierre (combat les idées exposées par André Godard dans son livre : *le Procès du neuf thermidor*). — Édouard-L. BURNET. Un don genevois à l'armée de Custine en janvier 1793 (collecte organisée par les clubs révolutionnaires de Genève. En janvier 1793, cette ville contenait une trentaine de ces clubs qui étaient plutôt des cercles ou sociétés s'occupant à la fois d'amusements et de politique). — R. CESSI. Émile Gaudin et la politique française à Constantinople en 1792, d'après des documents vénitiens (suite). — MARIE-CAROLINE, reine des Deux-Siciles. Lettres inédites au marquis de Gallo, 1789-1806, publiées par le commandant WEIL (suite : juin-

novembre 1804. Lettre du 24 novembre : « Que Napoléon reste archi-empereur, mais se limite à son actuelle et non petite force et grandeur, mais laisse encore végéter les autres. Jamais personne ne pourra bouger... Vous me parlez avec beaucoup de raison de la nécessité de changer d'opinion, de se plier aux circonstances. Mais croyez-vous qu'avec des âmes comme les nôtres c'est avec des bayonnettes qu'on force l'opinion, qu'on inspire des sentiments?... Depuis que Napoléon est devenu empereur, il convient mieux à ses vues nous cerner, ruer, miner, puis trouver un prétexte pourachever le royaume d'Italie dans toute son étendue... » La reine ne voit plus d'autre salut pour le royaume des Deux-Siciles que d'obtenir, même à prix d'argent, d'être reconnu et traité en pays neutre. Mais que tout d'abord on le délivre des Français qui le ruinent). — Mélanges et documents : H. CAZIOT. La première commémoration du 10 août à Nevers, 10 août 1793. — La Déclaration des droits de l'homme mise en vers par un Nimois, an VII. — Commandant WEIL. Victor-Emmanuel I^r, Pie VII et le couronnement de Napoléon (protestations du roi et de la reine de Sardaigne contre la résolution prise par le pape d'aller à Paris poser la couronne impériale sur la tête de Bonaparte). — O. KARMIN. A propos des négociations anglo-prussiennes de 1808 (publie deux lettres adressées à Canning par Jacobi, le 12 juillet, et par F. d'Ivernois, le 30 octobre). — H. MONIN. Une leçon de Michelet sur Rome, 1830.

7. — **Journal des savants.** 1915, août. — C. JULLIAN. La Belgique romaine (d'après l'étude de Franz Cumont. Contraste entre la Belgique romaine et la Belgique moderne; prédominance à l'époque romaine des éléments ruraux; ruines de villae : Anthée, Jupille, Herstall; l'industrie et le commerce chez les Ménapes et les Nerviens). — M. PROU. La forêt en Angleterre et en France. III (la forêt en Angleterre diffère de la forêt en France en ce qu'elle s'étend à de vastes terres cultivées, même à des villages : conséquences de ce fait. Les assises des forêts en Angleterre. En France, le roi perd tout pouvoir d'établir des forêts hors de son domaine; à partir du XIII^e s. seulement, il rendra au droit de forêt le caractère proprement régalien). — L. BRÉHIER. La prise de Constantinople par les Turcs. II (les bombardes de Mahomet II; succession chronologique des faits du siège). — P. DURRIEU. Les goûts archéologiques d'un pharmacien militaire de l'armée française en Espagne sous le premier Empire (Fée, né à Issoudun, plus tard professeur à la Faculté de médecine et directeur du jardin botanique de Strasbourg; il avait pris part dans sa jeunesse à la guerre d'Espagne et raconta ses souvenirs de campagne dans un livre imprimé à Strasbourg en 1856; extraits de cet ouvrage). — C.-rendus : S. Molinier. Les « maisons sacrées » de Délos (la première partie sur l'origine, le nombre, la désignation des maisons sacrées est excellente; quelques réserves sur la seconde, relative au régime des baux à loyer). — L. Cantarelli. Studi romani e bizan-

tini (série de très bons mémoires). — *E. S. Bouchier*. Spain under the roman Empire (bon). — *P. Batiffol*. La paix constantinienne et le catholicisme (ouvrage plein d'observations intéressantes et souvent neuves). — *L. Bouvat*. Les Barmécides d'après les historiens arabes et persans (a épousé la question). — *C. G. Richards*. The ruins of Mexico, t. I (série de planches très soignées).

8. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1915, 28 août.
 — Les archives berbères, 1^{re} année, fasc. 1. — *Arvanitopoulos*. Τρία νέα αρχεία επιγραφών (trois nouveaux fascicules où sont enregistrés les résultats des fouilles pratiquées par l'auteur en Thessalie). — *Marcaggi*. Les origines de la Déclaration des droits de l'homme de 1789, 2^e édit. (intéressant et intelligent, mais « c'est un livre né d'autres livres, sans chaleur, au style pauvre, dénué de psychologie historique »; la bibliographie est sans valeur critique). — *Waldner*. Kurzer Ueberblick über die Geschichte der Stadt Colmar (bon). — *J. Preiss*. Jacques Kablé et l'Alsace-Lorraine depuis 1870 (très intéressante conférence). — *H. Hüffer*. Lebenserinnerungen, nouv. édit. (autobiographie d'une lecture attrayante). — *G. Blondel*. La doctrine pan-germaniste (instructif; mais on voudrait parfois plus de précision). — *P.-G. La Chesnais*. Le groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (important). — 4 septembre. *Prieto y Vives*. Hallazo de monedas hispano-musulmanas (publie et décrit un petit trésor de monnaies arabes du XI^e siècle trouvé dans la province de Jaen). — *Ad. Blanchet*. Manuel de numismatique française, t. I (très bon manuel). — *G. Delahache*. L'insurrection de Strasbourg, 30 octobre 1836 (étude très minutieuse et attachante). — Ouvrages sur la guerre (lot de treize volumes ou brochures de propagande, déjà connus de nos lecteurs pour la plupart). — 11 septembre. *Sartiaux*. Les sculptures et la restauration du temple d'Assos en Troade (cf. plus haut, p. 114). — *A. Artonne*. Le mouvement de 1314 et les chartes provinciales de 1315 (excellent mémoire). — *A. Rébelliau*. Bossuet (remarquable étude). — *P. Masslow*. L'évolution de l'économie nationale; introduction à la sociologie et à l'économie politique. Traduit du russe par *J. Schapiro* (très remarquable). — *G. Riou*. Aux écoutes de la France qui vient (beau livre, publié en 1912 et qui en est à sa septième édition). — 18 septembre. *A. B. Schwarz*. Hypothek und Hypallagma (étude instructive sur le gage et les droits d'exécution du créancier contre son débiteur, d'après les papyrus grecs). — *Billeter*. Die Anschauungen vom Wesen des Griechentums (utile recueil des opinions qui ont été exprimées par les érudits les plus autorisés, surtout depuis le XVIII^e siècle, sur la Grèce, son histoire, ses mœurs, sa religion, ses arts et sa littérature). — *Krusch et Levison*. Passiones vitaecque sanctorum aevi merovingici, t. VI (analyse de ce volume qui contient seize vies de saints, surtout belges, mais aussi celle de sainte Odile). — *Baron de Bancalis*. Souvenirs d'un annexé (quelques détails sur l'invasion de l'Alsace en 1870 et sur la vie dans un petit

village alsacien après la guerre). = 25 septembre. *L. Malten*. Kyrene (bonne étude; l'auteur a recueilli les traditions, historiques et légendaires, que nous ont conservées les textes anciens sur la ville de Cyrène et ses origines; il les interprète et s'efforce d'en dégager un tableau général de la colonisation grecque en Cyrénaïque). — *P. Fr. Kehr*. *Regesta pontificum romanorum. Italia pontificia. VI*, 1 (ce volume contient l'analyse des actes émanés de la chancellerie pontificale ou des légats des papes jusqu'à l'avènement d'Innocent III dans les diocèses de Milan, Pavie, Lodi, Crémone, Brescia, Bergame et Côme). — *G. Huisman*. La juridiction de la municipalité parisienne, de saint Louis à Charles VII (excellent). — Bibliothèques, livres et librairies. 2^e série (utile).

9. — Revue archéologique. 1915, mai-juin. — *B. CHAMPION*. Tombes romaines près de Saint-Germain-en-Laye (dans l'ancien château d'Alex. Dumas père; les corps étaient enterrés dans des cercueils). — *F. DE MÉLY*. L'abbé Migne : l'homme et l'œuvre (attachante histoire des collections publiées par Migne; le catalogue des deux Patrologies, qu'on trouve dans Potthast, était inutile; l'anecdote sur les archives de la Meurthe, p. 218, nous paraît fausse). — *léon JULLIN*. Les âges protohistoriques dans l'Europe barbare (suite et fin : quatrième période, 11^e et 1^r siècles; la protohistoire d'après les textes et les documents archéologiques; interprétation des découvertes archéologiques; conclusions générales). — *SEYMOUR DE RICCI*. Catalogues et collections d'incunables (du XVII^e siècle à nos jours). — *W. DEONNA*. Au musée d'art et d'histoire de Genève (indication sommaire sur certains objets, supplément à l'absence de catalogue). = *C.-rendus* : *G. E. Rizzo*. *Storia dell' arte Greca*. Trois fascicules parus (débute d'une belle œuvre). — *F. Parkes Weber*. *Aspects of Death in art and epigramm* (œuvre d'un amateur instruit et un peu brouillon). — *J. G. Frazer*. *The Golden Bough*, t. XII (le rameau est devenu une forêt). — *M.-L. Pillet*. Le palais de Darius I^r à Suse (excellent). — *A. Jardé*. La Grèce antique et la vie grecque (illustration fantaisiste). — *A. de Ridder*. Les bronzes antiques du Louvre, t. II (précis et complet). — *F. de Mély*. Les primitifs et leurs signatures. Les miniaturistes (livre mal composé, mais véritable synthèse de recherches poursuivies depuis longtemps). — *L. Halphen*. L'histoire de France depuis cent ans (bon, mais pourquoi avoir oublié Amédée Thierry?). = *R. CAGNAT* et *M. BESNIER*. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, janvier-juin.

10. — Revue de l'histoire des religions. 1915, mai-juin. — *J. TOUTAIN*. Le culte du crocodile dans le Fayoum sous l'empire romain (le Fayoum portait à l'époque romaine le nom officiel de nome Arsinoïte; ce nom date de l'époque de Ptolémée Philadelphé, au III^e s. av. J.-C., après son mariage avec sa sœur Arsinoé, et remplaçait celui de Crocodilopolite. Or, dans l'Arsinoïte, le culte du crocodile continua d'être célébré aux premiers siècles de l'ère chrétienne; on

adorait même, sous la forme du dieu crocodile, dix ou douze divinités distinctes; détails curieux sur ce culte que les empereurs laissèrent subsister). — H. HUBERT. Le culte des héros et ses conditions sociales. II (essaie, après avoir pris, à la suite de Czarnowski, saint Patrick comme exemple de héros, de montrer, de façon générale, comment se forme le culte des héros, emblème vivant d'une société définie; cherche à en reconnaître les éléments essentiels; la thèse sera sans doute vivement discutée). — M. GOGUEL. L'éénigne de la seconde épître aux Thessaloniciens (croit à l'origine paulinienne de cette seconde épître; mais elle n'a pas les mêmes destinataires que la première; il est possible qu'elle soit adressée à l'église de Bérée, toute voisine de celle de Thessalonique et qui s'était recrutée en grande partie dans la synagogue). — C.-rendus : *Seyyèd Ali Mohammed*. Le Béyan persan, traduit par A.-L.-M. Nicolas (bonne traduction qui nous fait connaître les idées du Bâb, réformateur du Chirâz au XIX^e siècle, et dont les partisans, les Bâbis, sont en ce moment supplantés par les Béhâïs). — *'Ali B 'Uthman Al-Jullabi Al-Hujwiri. The Kashf al-Mahjûb*, translated by Reynold A. Nicholson (excellente traduction du plus ancien traité, XI^e siècle, sur le Chouïisme). — E. S. Buchanan. The Epistles and Apocalypse from the Codex Harleianus (étude sur le manuscrit, texte qui reproduit l'original en caractères typographiques; le manuscrit provient de Northumbrie). — Charles A. Briggs. Theological Symbolics (la symbolique s'occupe des questions relatives à l'étude et à la comparaison des doctrines particulières des diverses églises chrétiennes; M. Briggs ne tient pas compte de l'évolution moderne de la symbolique). — R. Torii et Kimiko Torii. Études archéologiques et ethnologiques (très bonne étude publiée en français à l'Université de Tokyo sur les populations primitives de la Mongolie orientale). — E. J. Rapson. Ancient India (bon exposé de l'histoire de l'Inde depuis les temps les plus reculés jusqu'au 1^{er} siècle ap. J.-C.). — Jagadisha Chandra Chatterji. The Hindu realism (bonne étude sur les doctrines indiennes réalistes; doit servir d'introduction à une publication de textes des philosophes de cette école). — Sir R. G. Brandashar. Vaiznavism, Saivism and minor religious systems (excellente étude sur les deux courants principaux de l'Hindouisme).

11. — **Revue des bibliothèques.** 1915, janv.-mars. — É. CHÂTELAIN. Deux éditions des *Amours* de Ronsard datées du 24 may 1533 (la bibliothèque de l'Institut possède un exemplaire des *Amours* avec cette date, mais légèrement différente de celle qu'on trouve d'ordinaire; c'est une contrefaçon, imprimée sans doute après 1533). — F. VAN ORTROY. Bibliographie sommaire de l'œuvre mercatorienne (2^e article : *Atlas minor. Correspondance mercatorienne : lettres écrites par Gérard Mercator, manuscrites ou imprimées ; lettres adressées à Gérard Mercator ; à suivre*). — Julian PAZ. Archives générales de Simancas. Catalogue des documents sur les affaires de Flandre et

de Hollande (de 1506 à 1795 ; fin ; article en espagnol). — C. COUDERC. Bibliographie historique du Rouergue (a classé les ouvrages en un seul ordre alphabétique comprenant les noms de personnes, de lieux et de matières ; les articles de revues sont signalés ; sans doute il y aura à la fin une table des auteurs avec renvois ; le premier article va de *Abbal* à *Archéologie*). — C.-rendus : P. G. Antolin. Catálogo de los códices latinos de la Real biblioteca del Escorial, vol. I-III (rendra les plus grands services). — H. O. Severanu. A guide to the current Periodicals and Serials of the United States and Canada (environ 10,000 périodiques).

12. — Revue des sciences politiques. 1915, 15 août. — E. D'EICHTHAL. Après douze mois de guerre. Coup d'œil sur la situation économique de la France (points noirs et raisons d'espérer le relèvement économique). — Louis LEGER. La confédération illyrienne (celle qui doit être réalisée après cette guerre. Le siège de la fédération serait à Belgrade ; les pays slovènes, la Croatie, la Dalmatie, le royaume de Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine formeraient les divers cantons de cet État). — Une opinion américaine sur la guerre (quatre chapitres traduits de l'ouvrage de Charles W. ELIOT, par Louis MOREL, *The road toward Peace*). — Daniel BELLET. Le commerce allemand et les raisons de son développement (le commerce regardé par les Allemands comme une guerre ; procédés commerciaux ; intensité de la production ; le *dumping* ; article très suggestif). — G. WAMPACH. Le grand-duché de Luxembourg et l'invasion allemande (histoire sommaire de 1815 à 1914 ; la violation de sa neutralité le 2 août 1914 ; occupation du pays ; Guillaume II à Luxembourg. « Avec empressement, le gouvernement et le peuple du Luxembourg remplirent les devoirs que leur imposaient le droit international et la sublime solidarité humaine. Prisonniers, l'un et l'autre, de la force temporairement triomphante, ils gardent la foi en une libération prochaine. Privés de communications, de télexgrammes, de lettres et de journaux étrangers, entourés des nuées d'espions que la vigilance alliée a momentanément privés d'emploi, ils pleurent les calomnies qu'invente l'ignorance ou la mauvaise foi. Leurs actes furent nobles, également distants de l'ostentation qui excite aux représailles et de la basse veulerie qui conduit aux lâches abandons. Ils ne redoutent pas la lumière du jour et demandent des juges »). — St. PROR. Gabriele d'Annunzio et la politique nationale en Italie. — C.-rendus : J'accuse (ouvrage complet sur les origines de la guerre et l'un des meilleurs, réserve faite de quelques rares pages discutables sur notre politique intérieure et sur les lendemains de la guerre). — M. P. Price. The diplomatic history of the war (les erreurs de détail et la fausseté du point de vue prouvent que le sujet débordait de toutes parts les moyens de l'auteur). — Iv.-È. Guéchoff. L'alliance balkanique (grande valeur documentaire). — Ch. Sarolea. Le problème anglo-allemand (si un plus grand nombre d'Anglais et de Français avaient lu cet ouvrage en 1912, lors-

qu'il parut, on aurait peut-être eu en 1914 de moins douloureuses surprises). — *Ch. Benoist*. Le Machiavélisme et l'Antimachiavel (petit volume vif, leste et cinglant). — *M. Millioud*. La caste dominante allemande (se distingue par sa précision, son objectivité, sa largeur de vues).

13. — Revue générale du droit. 1915, juillet-août. — *E.-H. PERREAU*. Étude juridique sur le service de l'habillement et du campement militaires. — *R. de KÉRALLAIN*. Les lois des Babyloniens et des Hébreux (examine surtout le code de Hammourabi; à suivre). — *J. BONNECASE*. La « notion de droit » en France au XIX^e siècle; 1^{er} art. (veut montrer que la France a gardé la juste conception de la notion du droit; dans une étude parallèle sur l'Allemagne, il prouvera que cette même notion s'y est déformée, pour finalement disparaître). — *C.-rendus*: *J. Flach*. Essai sur la formation de l'esprit public allemand (on loue le talent et l'impartialité de l'auteur). — *P. Heitz*. Le droit constitutionnel de l'Alsace-Lorraine (historique de ce droit depuis le 14 août 1870; organes politiques; situation du Reichsland dans l'Empire allemand).

14. — Le Correspondant. 1915, 25 août. — *Mgr H. CHAPON*, évêque de Nice. L'Allemagne et la France devant la doctrine chrétienne sur la guerre (le pangermanisme a corrompu le peuple allemand en faisant de la force la source même du droit; il a perverti la religion en attribuant à l'Allemagne une mission divine ordonnée par le « bon vieux Dieu allemand » qui n'est qu'un faux dieu, « car il n'est que vieux et il n'est qu'Allemand ». L'Allemagne, avec son pangermanisme, « est l'antichristianisme tout pur; pour que des catholiques puissent se mettre à sa remorque, il faut qu'ils aient oublié totalement l'Évangile et les enseignements de l'Église ». Quant à la France, c'est bien vite fait que de ne voir en elle, comme font beaucoup de catholiques germanophiles à l'étranger, que le pays de la Révolution et de l'irréligion. « Tandis que l'Allemagne est devenue tout entière idolâtrique, la France n'a jamais été irréligieuse qu'en partie »; d'une part, il faut bien reconnaître qu'on a parfois compromis la religion dans des intrigues politiques, économiques et autres, étrangères au véritable esprit de catholicisme; d'autre part, on ne peut fermer les yeux sur l'intensité de la vie religieuse dans notre pays; enfin, il faut considérer l'idéal dont la France se réclame à l'heure présente : « Au lieu d'être au-dessus du droit, de la justice et de la probité, au-dessus des lois éternelles de la conscience humaine, elle est appelée à être et à valoir par le droit et pour le droit. » Elle se fait de l'État une idée tout autre qu'en Allemagne; elle le considère comme une institution chargée « d'organiser la justice et de la défendre afin de donner à la société son véritable caractère de société humaine »). — *MILES*. Silhouettes de guerre : le duc des Abruzzes. — *Jacques DE COUSSANGE*. L'esprit public et la situation en Suède. La variété des idées et leur évolution. — *Henry d'ESTRE*. D'Oran à Arras. Feuilles

détachées d'un carnet de guerre. I : le brame-bas en Algérie. — E. PILON. Les tableaux français du roi de Prusse. Comment ils furent acquis; comment ils sont conservés. — 10 septembre. P. VILLEY. La France et la pensée pacifiste (très intéressante analyse d'un journal tenu par un Français pacifiste jusqu'au 16 octobre. Conclusion : « De plus en plus, le pacifisme devient une cause de guerre. La puissance de destruction est devenue telle, et les risques de toute entreprise militaire si considérables, que les peuples les plus conquérants n'osent attaquer leurs voisins qu'aux heures où ils les sentiront mollir dans leurs préparatifs de défense et dans leurs vertus militaires. Personne ne doute que l'empereur d'Allemagne ait mis, dans le plateau de la balance qui l'a emporté, la défection d'une bonne partie des Français et la défection de l'Angleterre entière au devoir qui l'appelait. » Le journal ne nous parle pas de l'attitude des pacifistes dans les pays neutres. Partout, ils demandent la paix. « Ils ne jugent pas où sont les responsabilités et quelle doit être la conclusion du conflit. Avec un soin égal, ils évitent toute parole qui pourrait choquer l'un ou l'autre des partis belligérants... Voilà bien le plus intime danger peut-être du pacifisme : il fait oublier à l'homme qu'à tout prendre il y a des biens plus sacrés que la paix; presque fatallement, il aboutit à la paix quand même, fût-ce au prix du triomphe de l'injustice »). — MILES. Silhouettes de guerre : l'amiral Sir Henry Bradwardine Jackson. — L. DELORME. La campagne allemande contre la liberté du commerce des armes aux États-Unis (très intéressant). — Henry d'ESTRE. D'Oran à Arras. Feuilles détachées d'un carnet de guerre. II : de la Méditerranée aux champs de bataille de la Marne. — F. PASSELEQC. L'effort des Allemands pour diviser et teutoniser la Belgique (curieux et richement documenté. Conclusion : « Après une campagne de six à huit mois, l'Allemagne n'a abouti qu'à une chose : à mettre pleinement en lumière aux yeux de tous le plan qu'elle avait ourdi, à l'insu des Flamands de bonne foi, pour faire du mouvement linguistique flamand le fourrier de la teutonisation de la Flandre et de la Belgique. L'agitation linguistique restera suspendue entre les Belges aussi longtemps que l'exigera l'intérêt de la patrie »). — 25 septembre. MILES. Silhouettes de guerre. La duchesse d'Aoste (Hélène de France, fille du comte de Paris, inspectrice générale des services de la Croix-Rouge italienne). — Un pays neutre au milieu des belligérants. La Suisse depuis un an. I : le respect de la neutralité; le contraste des sympathies et l'affirmation de l'unité suisse. — Henry d'ESTRE. D'Oran à Arras. Feuilles détachées d'un carnet de guerre. III : un coin de la bataille de la Marne. — L'esprit public et la situation dans deux républiques de l'Amérique latine : Uruguay et Argentine. — G. FONSEGRAIVE. Notes de province. Après un an de guerre (en Périgord). — 10 octobre. L'esprit public et la situation en Espagne. I : la genèse historique des sentiments et des idées (à retenir surtout les justes observations de l'auteur montrant combien les Français connaissent mal l'Espagne et réciproquement. En particulier, l'on ne

s'est pas assez pénétré de cette idée, en France, que la question religieuse est capitale en Espagne et que le clergé est la véritable unité vivante de ce pays). — MILES. Silhouettes de guerre. L'amiral Sir Percy Scott (traite surtout la question des sous-marins). — Jean BRUNHES. La leçon géographique de la guerre. — Victor BUCAILLE. Les catholiques italiens et la guerre européenne (leur évolution, parfois assez lente, vers l'intervention de l'Italie contre les empires allemands ; maintenant l'unanimité est complète et il n'y a en Italie qu'une âme). — Lieutenant Z. Trois officiers d'alpins. Croquis.

15. — Études. Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1915, 5 septembre. — A. D'ALÈS. La doctrine des indulgences (fondements dogmatiques ; la doctrine chez les Pères ; à suivre). — A. DE V. Quelle doit être la politique extérieure de l'Espagne ? D'après deux discours récents (discours de M. Vásquez de Mella, chef du parti jaimiste, le 31 mai ; discours de M. Maura du 21 avril). — P. GUILLOUX. Saint Augustin pasteur d'Hippone (3^e et dernier article ; le théoricien de la prédication). — P. BLIARD. Une femme chrétienne dans le monde : la duchesse Anne-Antoinette-Éléonore de Lorge (née Jaucourt, à Paris, le 21 septembre 1775 ; morte le 3 mars 1853). — Impressions de guerre. XVI : dans la Belgique envahie ; les blessés allemands ; leurs hantises. — J. PRA. La conversion de Renée de France, duchesse de Ferrare (il s'agit en réalité d'une reconversion au catholicisme, en l'année 1554, sous l'influence du P. Jean Pelletier, d'après les lettres de celui-ci à Ignace de Loyola). — C.-rendu : M^{me} de Guldencrone. L'Italie byzantine. Étude sur le haut moyen âge (400-1050) ; prend la défense des papes du x^e siècle). — 20 septembre. Paul DUDON. La Syrie à la France (relations de la France avec la Syrie depuis les croisades. Rôle économique, diplomatique et social que la France doit remplir en ce pays). — Yves DE LA BRIÈRE. Le destin de l'empire allemand et les oracles prophétiques. II : le cycle westphalien et le champ des bouleaux (à suivre). — Adhémar D'ALÈS. La doctrine des indulgences. II : les œuvres indulgenciées (pèlerinage *ad limina apostolorum* depuis le ix^e siècle ; croisades ; visites de sanctuaires, aumônes, dévotions diverses ; à suivre). — Impressions de guerre. XVII : dans la Belgique envahie ; parmi les blessés allemands (très vivant). — Pierre D'HÉROUVILLE. Un apôtre de l'Eucharistie au xvi^e siècle. Le pape Marcel II (Marcel Cervin, cardinal de Sainte-Croix ; il siégea trois semaines en 1555). — L'attaque des Dardanelles. Extraits d'un journal de bord d'un officier du *Latouche-Tréville* (25 avril-16 mai). — La France et l'opinion catholique en Hollande (extrait du journal catholique *De Maasbode*).

16. — La Revue de Paris. 1915, 1^{er} septembre. — J. BLANCHE. Cahiers d'un artiste. II (suite de ses impressions sur la guerre et l'état d'âme des combattants d'une part, des civils de l'autre). — F. BAC. Quelques souvenirs sur François-Joseph (intéressant. « Il est simple et borné. » Il a deux grandes occupations : la chasse et le théâtre ; les préoccupations politiques prennent dans sa vie moins de place qu'on

ne pense et, s'il est appliqué, il manque d'idées et de volonté. Quelques souvenirs aussi sur l'impératrice Élisabeth : « Elle parlait peu de l'empereur et sans appréciation directe; mais son mutisme était éloquent »). — G. GLOTZ. *Les lois de la guerre dans l'antiquité grecque*. — Stoyan NOVAKOVITCH. *Problèmes yougo-slaves*. — 15 septembre. Pierre BOUTROUX. *Les soldats allemands en campagne*, d'après leur correspondance (on n'utilise pas ici les carnets de route des soldats, mais leur correspondance, telle qu'elle a été réunie et publiée dans de nombreuses petites feuilles périodiques : bulletins des grands syndicats, des associations professionnelles, des confréries religieuses et maçonniques, des sociétés agricoles, antialcooliques, sportives, etc. Ces lettres de soldats sont un trésor; elles complètent et confirment à merveille tout ce qu'ont dit Bédier et les autres historiens moralistes. Récusera-t-on, cette fois, leur témoignage?). — Jules BERTAUT. *La première ambassadrice de Belgique à Paris* (Mme Le Hon, qui brilla d'un si vif éclat à Paris vers le milieu du règne de Louis-Philippe). — R. MAUBLANC. *La guerre vue par des enfants*. Septembre 1914 (récit fait par deux adolescents de quinze ans sur les journées du 29 août au 11 septembre à Epernay : retraite des Français, repoussés à Mons et à Charleroi, arrivée des Allemands et leur retraite désordonnée après leur défaite sur la Marne. « Ce que les Allemands nous empruntèrent le plus » pendant les huit jours de leur occupation, « c'étaient les montres, les pendules et les bouteilles de champagne ». Témoignages vraiment intéressants dans leur minutie parfois un peu puérile). — BLANCHARD. *Front italien* (avec une carte). — 1^{er} octobre. Pierre BOUTROUX. *Les soldats allemands en campagne. II* (sentiments des soldats à l'égard de la guerre elle-même, puis de leurs adversaires : Anglais, Russes et Français. D'ailleurs, malgré leurs souffrances et leurs désillusions, ils sont trop convaincus de la supériorité de leur race pour ne pas conserver la certitude de vaincre. Les socialistes ne pensent ni n'écrivent autrement que tous les autres). — Ch. GÉNIAUX. *La Tunisie pendant la guerre*. — Félicien PASCAL. *Les Cosaques et la littérature*. — J. SAGRET. *Prévisions démenties* (montre la confusion des idées qui régnait en France sur la possibilité de la guerre; sur le plan supposé de l'assaillant, que tout le monde sentait devoir être l'Allemagne; sur la valeur des forteresses; sur l'armement; sur la situation économique de l'Allemagne et la possibilité pour elle de soutenir longuement une guerre d'usure; sur le rôle que la Russie allait jouer, etc.). — Enseigne X. *Récits de la guerre inconnue* (souvenirs d'une croisière d'un torpilleur dans la Manche et de la destruction d'un contre-torpilleur allemand au large d'Ostende). — Émile GABORY. *Les Prussiens dans les pays chouans en 1815* (leurs brutalités et leurs exactions. Ils rendirent par là même au pays le service d'y ranimer le patriotisme et de rapprocher les partis dans un même sentiment à l'amour de la patrie. Première ébauche de l'« Union sacrée »). — Albert MOUSSET. *La propagande allemande en Espagne*.

17. — Revue des Deux Mondes. 1915, 1^{er} septembre. — E. DAUDET. Dernières années de la dictature de Bismarck, notes et souvenirs, 1887-1890. I : la crise de 1887 (intéressant; quelques faits nouveaux sur l'affaire Schnabelé; mais, si l'on nous apporte des documents sans en indiquer la provenance, on les rend par là même inutilisables. On ne peut se servir de ce qu'on ne peut contrôler). — P. ARMINION. Le Soudan égyptien. — Ch. ROPE. Les îles de la côte allemande (article fortement écorné par la censure). — André BEAUNIER. Récits de combattants. = 15 septembre. Pierre NOTHOMB. La bataille de l'Yser (très beau récit, avec quelques touches déclamatoires, fait d'après le rapport officiel du commandement belge et de nombreux témoignages fournis par des combattants). — André BEAUNIER. L'historien de l'*Empire libéral* (intéressant; quelques souvenirs personnels, peignant bien l'homme, font mieux apprécier l'œuvre; cette œuvre est un éloquent plaidoyer en dix-sept volumes pour une politique dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle fut malheureuse). — J. DE DAMPIERRE. Un glorieux centenaire : Marignan. — Albert PINCAUD. Impressions de guerre allemandes en 1870 (très intéressante analyse de mémoires écrits par des Allemands pendant la guerre de 1870. Il ne semble pas que, depuis quarante-cinq ans, ils aient beaucoup changé; alors comme aujourd'hui, on retrouve chez eux « le même mélange de haine aveugle et de sympathie forcée ou affectée envers cette France dont ils rêvent d'abaisser l'orgueil, mais dont ils ne peuvent s'empêcher de subir le charme »). — V. BÉRARD. L'éternelle Allemagne, d'après le livre du prince de Bülow. IV : de la misère à l'apogée. = 1^{er} octobre. Jean BOURDEAU. Les socialistes allemands. L'internationale et la guerre. — Jacques BAINVILLE. Le mois historique de l'Italie. Mai 1915 (émouvant exposé des manifestations populaires qui déjouèrent les intrigues austro-allemandes et déterminèrent le roi et le ministère italien reconstitué à déclarer la guerre à l'Autriche). — APREMONT. En Argonne. La bataille dans la forêt (en janvier et février 1915. Détails très précis sur les furieuses et d'abord souvent heureuses attaques des Allemands dans les environs de « Marie-Thérèse »; leur admirable organisation ne réussit néanmoins pas à briser nos lignes et, peu à peu, nous reprenons avec succès l'offensive. Finalement la violente poussée allemande vers Sainte-Menehoult est enrayée et, de ce côté, l'investissement de Verdun, auquel s'acharnait le kronprinz, est rendu impossible. C'est en un sens la contre-partie des batailles sur l'Yser).

18. — Revue politique et littéraire (Revue bleue). 1915, 11-18 sept. — P. FLAT. L'effort du pacifisme international (article fortement censuré). — PÉLADAN. La faillite du christianisme en Allemagne. — P. LASSEUR. Le germanisme et l'esprit humain (suite; résume la doctrine de Kant sur le Dieu intérieur et l'idéalisme subjectif; puis se demande « comment une notable partie de l'élite française, de l'élite européenne » a pu se mettre pendant tout le

XIX^e siècle à l'école de la pensée allemande). — Colonel BUJAC. L'effort anglais. — Paul LOUIS. La ligue balkanique. — E. TISSOT. Aux frontières de l'Est; notes sur la mobilisation (datées d'Épinal, 3-5 août, de Paris, 7 août). = 25 septembre, 2-9 octobre. F. SARTIAUX. Troie et les origines de la question d'Orient. — P. GAULTIER. La cruauté allemande.

19. — Académie des sciences morales et politiques. Séances et travaux. Compte-rendu. 1915, juillet. — Paul DESCHANEL. Notice sur la vie et les travaux de M. Albert Babeau. — Charles BENOIST. Rapport sur les causes économiques, morales et sociales de la diminution de la natalité. Monographie du canton de Creuilly (suite : l'alcoolisme, le néo-malthusianisme; fin en août : causes psychologiques et morales; causes économiques, fiscales, juridiques, politiques et sociales). — Jean BOURDEAU. L'impérialisme des socialistes allemands (faillite de l'Internationale socialiste dans sa mission essentielle, qui était de faire obstacle à la guerre). = Août. E. SEILLIÈRE. Notice sur la vie et les travaux de M. Charles Waddington.

20. — L'Anjou historique. 1915, sept.-oct. — Le comté de Chemillé (ses divers maîtres de 1555 à 1789). — L'Anjou au début du XVI^e s. (d'après les *Annales* de Jean de Bourdigné). — Michel Le Pelletier, évêque d'Angers, 1660-1706 (d'après le ms. 699 de la bibliothèque d'Angers). — Louis XV et les Angevins (fêtes à Angers pour la convalescence du roi en 1721, pour la naissance du dauphin en 1729, puis après l'attentat de Damiens en 1757; services funèbres à la mort de Marie Leszczynska et à celle du roi). — Un bénédictin janséniste à l'abbaye de Saint-Florent-lès-Saumur (dom Jean Barré en 1737). — Les frères des écoles chrétiennes et la municipalité d'Angers (XVIII^e siècle, d'après les délibérations du corps de ville). — Les élections des administrateurs du district de Vihiers (juin 1790). — Le clergé constitutionnel à Angers (1791-1802; dans les huit paroisses constitutionnelles créées à la place des dix-sept paroisses anciennes). — Le général Leigonyer et les débuts de la guerre de Vendée (d'après les *Affiches d'Angers*). — Le vicaire de Saint-Léonard-lès-Angers, guillotiné le 5 janvier 1794 (René Bourjuge, condamné par la commission militaire). — Les colonnes infernales dans la Vendée angevine; les généraux Caffin, Bonnaire et Moulin jeune (d'après les ouvrages de Savary et de Deniau). — L'arrestation d'un prêtre insermenté à Jallais (30 septembre 1798; l'abbé Mathurin Abafour, il mourut curé de Murs le 12 décembre 1823).

21. — Bulletin de la Société de l'histoire de Paris. 1913, 6^e livr. — A. VIDIER. L'hôtel de Saint-Benoit-sur-Loire à Paris, 1258-1421. — M. FOSSEYEOUX. Une famille d'administrateurs charitables au XVIII^e siècle. Les Taupinart de Tilière. = 1914, livr. 2-4. H. STEIN. Discours prononcé à la séance annuelle (produit quelques documents nouveaux pour servir à identifier un certain « Johannès

Archerius » mentionné en 1398 comme ayant « écrit et noté à Paris les chapitres suivants [d'un traité sur la peinture] concernant les couleurs pour peindre, d'après les paroles et les explications de Jacques Cœne, peintre flamand demeurant alors à Paris »). — G. SERVOIS. Notes sur les fondateurs de l'Institution de l'Oratoire au faubourg Saint-Michel. — Aug. REY. Identification d'un château de « la Chasse » disputé entre Anglais et Armagnacs le 21 avril 1430 (ce château, mentionné dans le *Journal de Clément de Fauquembergue*, t. II, p. 351, doit être identifié avec Mitry-en-France, aujourd'hui Mitry-Mory). — 5^e et 6^e livr. — M. FOSSEYEUX. La dévolution des biens de l'hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins, aux XVII^e et XVIII^e siècles.

22. — **Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.** 1913, tome LXVII. — CESTRE. L'École centrale de l'Yonne (suite et fin; en appendice, liste d'élèves et programme des cours). — A. GUILLOIS. Le château d'Avigneau (notices généalogiques sur les seigneurs). — Abbé A. PARAT. Anciacus, « la ville d'Ancy » (l'auteur place cette localité près d'Athies, Provency et Sainte-Colombe, dans l'Avallonnais). — C. CHOCAT. Notice sur les fouilles et les industries céramiques anciennes de Villiers-Vineux (canton de Fligny). — Léon FOIN. Notes historiques et archéologiques sur le château de la Tour à Merry-sur-Yonne. — Ernest PETIT. La terre et seigneurie épiscopale de Charbuy à la veille de la Révolution (Charbuy, canton d'Auxerre-Ouest). — 1914, tome LXVIII. Camille ROUYER. L'invasion de 1814 à Tonnerre (d'après des mémoires de l'époque). — Ernest PETIT. L'emplacement de Baudritum (à Baudières, commune d'Héry). — Léon FOIN. Prégilbert et son église (série de documents un peu pêle-mêle; borne milliaire romaine; description de l'église de la fin du XII^e siècle; cahier de doléances de 1789). — F. POULAIN. Vase antique trouvé dans un sarcophage à Armeau (près Villeneuve-sur-Yonne). — ID. Les carreaux émaillés du vieux château de Voutenay (XIII^e siècle). — Victor GUIMARD. Épisode de l'inondation de 1641 à Sens. — M. LOISEAU. L'impôt sur les huiles végétales. Abonnements avec la régie avant la Révolution. — DE BONTIN et CORNILLE. Les levées dans le département de l'Yonne pendant la guerre de 1870-1871 (suite et fin: garde nationale mobilisée; garde nationale mobile; le 51^e régiment de marche, actions auxquelles il prend part). — Abbé A. PARAT. Histoire d'Arcy-sur-Cure (suite et fin; époque de la Renaissance; époque moderne; les divers seigneurs; la Révolution; le cahier de doléances; s'arrête au Concordat de 1801, puis revient en arrière pour nous entretenir de la paroisse, de la commune, de l'école, des lieux-dits; étude conscientieuse avec des inexpériences).

23. — **Bulletin historique de la Haute-Loire.** Tome I, 1911. — Dr BOYER. Jules Vallès, d'après ses caricatures (qui nous révèlent sous un jour curieux l'homme privé, le communard, le proscrit). — L. DE ROMEUF. Le général Lafayette (d'après les papiers laissés par le général de Romeuf, aide de camp et ami de Lafayette). — L. VIS-

SAGUET. L'école d'art décoratif de Nancy (Émile Gallé et son école). — P. LE BLANC. Ordonnance de Joachim d'Estaing, évêque de Saint-Flour, autorisant des quêtes pour l'entretien de la cathédrale du Puy (1725). — M. VERSEPUY. Les Noëls vellaves (en langue française ou provençale, avec reconstitution musicale). — B. BRAUD. Charles Crozatier (fondeur fécond de bronzes d'art, dont la plupart firent l'objet d'une vente en 1855). — E. GAUTHERON. Les tableaux des églises du Puy (ex-voto de Saint-Nectaire, l'Adoration des bergers de Josué Parier). — H. DE VILLEFOSSE. Ruessium et les origines de la ville du Puy (qui n'a jamais été une colonie romaine). — A. RAVOUX. L'affaire Marcellange (procès criminel qui passionna la région en 1840). — R. MAZOYER. La vie ponote d'il y a cinquante ans et les écritains patois. — H. MOULHIADE. Verlaine et Mallarmé. Le symbolisme et sa floraison poétique de 1860 à 1910. — U. R. Un témoignage inédit sur le concile du Puy de 1222. — C. JACOTIN DE ROSIÈRES. Tableau votif de la famille Dugone du Puy (1645). — C. FABRE. Un épisode de la Divine Comédie qui se relie au Velay (portrait que Dante a tracé du troubadour Sordel, disciple de Guida de Rodez, baronne de Montlaur). — U. ROUCHON. Henri Mosnier (1846-1898). Bibliographie de ses travaux (tous consacrés à l'histoire du Velay). — Bail à ferme de la fontaine d'eaux minérales de la Bonnefont, dite aussi des Salles ou des Rozières (16 juin 1719). — Tome II, 1912. F. FAURE. Appollonie de La Rochelambert, comtesse de Valon (morte en 1904, après avoir fait figure de grande dame dans la société mondaine du second Empire). — U. ROUCHON. Charles Jacotin de Rosières (jeune érudit vellave mort en 1911). — P. LE BLANC. Les gentilshommes verriers de l'élection de Brioude (du xv^e au xviii^e s.). — C. FABRE. A propos du *Peire Cardenal* de M. G. Dalmazzone (thèse doctorale qui n'est qu'un simple essai sur le grand troubadour, mort vers 1274-1276). — Dr OLIVIER. Les méreaux de Geoffroy de Pompadour, chanoine de Lyon et évêque du Puy (né en 1430, mort en 1514). — U. ROUCHON. Les origines vellaves de Lamartine (qui se rattache par sa mère à la famille des Roys du Velay). — A. JACOTIN. Alix de Tournon, femme de Lambert de Goudet, chevalier (mariée vers 1360, morte en 1410, après avoir essayé la persécution des siens). — Le monument Calemard de La Fayette (élevé, au Puy, à la mémoire de deux poètes de ce nom, grand-père et petit-fils; 1815-1901, 1877-1908). — P. OLIVIER. Essai de répertoire des ex-libris et fers de reliure des bibliophiles du Velay et d'une partie de l'Auvergne (avec de nombreuses illustrations). — A. JACOTIN. Notice biographique du cardinal de Polignac (1611-1741). — Dr BOYER. Aventures de reporters de guerre, en particulier d'un reporter ponot (pendant la guerre de 1870-1871). — T. III, 1913. L. MATTE. La grotte des Orciers, près Retournac (ossements, faune, mais pas d'objets humains). — R. JOUANNE. L'Hôtel-Dieu et l'hôpital général pendant la Révolution française (influence des idées nouvelles sur l'administration de deux établissements qui, sous l'ancien régime, avaient été dirigés par des

éléments religieux). — B. BRAUD. Une reine du chant : Cornélie Falcon (d'origine vellave, née en 1814, morte en 1897). — R. JOUANNE. Les hospices du Puy sous le Directoire et le Consulat (état d'esprit à une époque où la France s'acheminait vers l'Empire). — U. ROUCHON. Procès-verbal sur la cérémonie funèbre qui a eu lieu au Puy, le 1^{er} brumaire de l'an VI, en mémoire du général Hoche. — P. LE BLANC. Lettres inédites du sculpteur Pierre Julien à Dominique Brunel, au Puy (1789-1790). — R. JOUANNE. Cours d'amour et jeux floraux en Velay. Essai sur la poésie vellave des origines au commencement du XVII^e siècle (la cour poétique du Puy, les concours de poésie, le drame, le lyrisme et la satire; louanges aux poètes du territoire). — Le personnel des notaires au ressort de la sénéchaussée du Puy en 1679. — Dr BOYER. Aventures d'un reporter de guerre ponct sous la Commune (aide-chirurgien en 1870-1871 et qui écrivait dans le *Gaulois* sous le pseudonyme de major Marcel). — M. RIOUFOL. Les routes du Velay au point de vue de la géographie sociale (la route qui a exercé le plus d'influence sur le type social dans le Velay est celle de la vallée du Rhône). — Les monuments Crozatier et J. Vallès au Puy (inaugurés les 24 août et 7 septembre 1913, l'un à la mémoire du bienfaisant fondateur, l'autre au vigoureux pamphlétaire du second Empire). — G. FOURIER. Note sur une épée de Jeanne d'Arc (qui se trouve au musée de Dijon; rapprochement avec une médaille en plomb portant l'effigie de notre héroïne nationale et les dates 1409-1431).

24. — Mémoires de l'Académie de Vaucluse. 1915, 2^e trimestre.
— Dr COLOMBE. Au palais des papes. Les appartements du vice-légat au XVIII^e siècle (important article avec planches). — J. DIDIEU. La chapelle Saint-Nicolas *sous le pont* (elle fut bâtie à la fin du XVII^e siècle à l'emplacement de la Conciergerie actuelle; là étaient recueillis les noyés).

25. — Revue de l'Agenais. 1915, mars-avril. — Ph. LAUZUN. Profils militaires : Jean Gérard de Lacuée, comte de Cessac (1752-1841; membre de la Législative en 1791; en l'an VIII, ministre de la Guerre par intérim; en l'an X, gouverneur de l'École polytechnique). — J.-R. MARBOUTIN. Notes historiques sur l'expédition de Leclerc à Saint-Domingue et sur la famille Louverture (Louverture fut relégué à Agen; à suivre). — J.-F. BOUDON DE SAINT-AMANS. Cryptographie agenaise (suite et à suivre : du 21 janvier au 13 mai 1816). — B. BARET. L'instruction primaire à Seyches du XVII^e siècle à nos jours (suite et fin : de l'an VIII à nos jours). — R. DONNAT. Rapport sur le service des archives de Lot-et-Garonne, 1913-1914. — Mai-juin. Ph. LAUZUN. Profils militaires. Le contre-amiral de Lacroix, 1760-1829 (long récit du combat naval qu'il livra au début de 1797 contre deux vaisseaux anglais comme commandant du vaisseau *les Droits de l'Homme*). — E. LABADIE. Un céramiste agenais à Bordeaux. Pierre-Honoré Boudon de Saint-Amans (né à Agen le 9 mai 1774;

employé d'abord à Sèvres en 1829, il fut ensuite appelé à diriger près de Bordeaux la faïencerie de Bacalan ; coup d'œil sur l'histoire de la faïence fine anglaise jusqu'en 1829). — J.-F. BOUDON DE SAINT-AMANS. Cryptographie agenaise, publiée par R. BONNAT (suite : du 14 mai au 31 juillet 1816 ; processions, revues de la garde nationale; installation de la cour prévôtale; séance de la Société d'agriculture, etc.). — Isaac LOUVERTURE. Notes historiques sur l'expédition de Leclerc à Saint-Domingue et sur la famille Louverture (notes rédigées par Isaac à propos d'un procès qu'il intenta contre son frère utérin Placide, publiées par J.-R. MARBOUTIN; à suivre). — DARNALT. Les antiquités d'Agen (suite; on en est à l'époque de Charlemagne et au désastre de Roncevaux).

26. — **Revue de l'Anjou.** 1915, mars-avril. — J. MATHOREZ. Notes sur les étrangers en Anjou sous l'ancien régime (commence au xv^e siècle avec les artisans étrangers qui travaillèrent pour le roi René; les étrangers à l'Université d'Angers : Guillaume Barclay; l'Académie de Saumur; l'Académie d'équitation; marchands étrangers). — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre (suite : du 1^{er} novembre au 31 décembre; liste des militaires décédés à Angers depuis le début des hostilités). — Mai-juin. F. LENNEL. Au pays des beffrois (jolie conférence sur la Belgique faite le 29 mai à Angers). — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre (suite : du 1^{er} janvier au 28 février 1915; concerts de charité; trains d'évacués; prières dans les églises, etc.; très intéressant).

27. — **Revue de Saintonge et d'Aunis.** 1915, 1^{er} août. — J. DEPOIN. Le catalogue de Guillaume Tessier (Tessier fut évêque de Saintes de 1550 à 1579; dans un manuscrit qui se trouve à la bibliothèque de Troyes n° 1790, on trouve la liste des bénéfices dont il disposait *pleno jure*, puis un catalogue des évêques de Saintes; édition de ce dernier document). — E. LABADIE. Quelques notes d'état civil pour servir à l'histoire des faïenceries de la Saintonge et de l'Aunis (sur quatre faïenciers venus au XVIII^e siècle de Bordeaux à Saintes). — P. LEMONNIER. La déportation ecclésiastique à Rochefort (suite : l'île Madame, devenue en 1794 l'île Citoyenne; on y construisit un hôpital pour les prêtres malades; à suivre). — Vieilles lettres de Saintes (fin; de 1840 à 1846). — 1^{er} septembre. J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes (commence l'examen des sources : sources diplomatiques, conciles tenus à Saintes, catalogues épiscopaux de Saintes; anciennes chroniques; à suivre). — P. LEMONNIER. La déportation ecclésiastique à Rochefort (suite : prêtres inhumés au fort Vaseux, en face du Port-des-Barques; noms des prêtres embarqués sur le *Gentil*, le *Républicain*, le *Dunkerque*; vers la libération au début de 1795; à suivre). — Document : Chanson sur la bataille de Jarnac.

28. — **Revue historique de Bordeaux.** 1915, janvier-février. —

MEAUDRE DE LAPOUYADE. Un portrait présumé de Montesquieu. — **Madeleine POURÉSY.** Les orfèvres et l'orfèvrerie à Bordeaux au début du XVI^e siècle. — **G. CIROT.** Les Juifs de Bordeaux; leur situation morale et sociale, de 1550 à la Révolution (suite). — **J.-A. BRUTAILS.** Retrait de naturalisation, d'après quelques documents du XVI^e siècle. — **M. DE L.** Le blocus des côtes de France et la disette à Bordeaux en 1793-1795. — **Mars-avril.** **P. COURTEAULT.** Autour de la maison Gobineau (il existe à Bordeaux une maison, aujourd'hui un hôtel, et une rue qui portent le nom de Gobineau; et il s'est trouvé des publicistes pour réclamer la suppression de ce nom sous prétexte qu'il rappelait le comte de Gobineau, le théoricien malgré lui du pangermanisme. Or, le nom est celui d'un Gobineau qui fit construire la maison en 1786-1788, plus de vingt-cinq ans avant la naissance du futur historien d'*Ottar Yarl*. Le comte naquit en effet à Ville-d'Avray le 14 juillet 1816). — **A. BRUTAILS.** Tourny et Machault et une crise de subsistances (lors de la famine de 1747-1748). — **Abbé A. GAILLARD.** Un ami des Girondins (Nicolas Paris, qui naquit à Soissons en 1756 et qui, en 1789, était vicaire de Saint-Denis-de-Climat, paroisse du Libournais; il abdiqua la prêtrise en 1794, ce qui ne l'empêcha pas d'être arrêté. Délivré par le 9 thermidor, recommandé par Louvet, dont il avait peut-être contribué à sauver la vie, il reprit la soutane, fit sa soumission à l'Église et mourut en 1821 curé de Saint-Ciers-d'Abzac). — **D^r G. MARTIN.** Le cru de Langon (son histoire depuis le XV^e siècle). — **Alf. LEROUX.** A propos des portails de Saint-André et de Sainte-Croix de Bordeaux; fin : la Bénédiction pontificale au portail septentrional de Saint-André (réponse aux objections des archéologues et autres qui ne considèrent pas comme démontré ni même comme probable que les statues de ce portail, exécutées entre 1361 et 1369, représentent le pape Clément V bénissant. « Il ne s'agissait de rien moins, en ces années 1361-1369, que de glorifier devant la chrétienté l'élection pontificale de 1305 qui avait eu pour conséquence de transférer d'Italie en France le siège de la papauté *). — **Mai-juin.** **Michel LHÉRITIER.** La révolution de Bordeaux de 1789 à 1791. La transition de l'ancien au nouveau régime (l'administration royale à la fin de l'ancien régime : la jurade, l'intendant Le Camus, le Parlement, la Chambre de commerce; à suivre). — **André VOVARD.** La défense navale de la Gironde en mars-avril 1814 (elle fut organisée par le capitaine de vaisseau Jacques-Mathieu Regnauld et les capitaines de frégate Jean-Baptiste Barnèche et Jacques Constantin). — **D^r G. MARTIN.** Le cru de Langon (suite : de la fin du XVI^e à la fin du XVII^e s.; curieuse étude sur le commerce des vins; à suivre). — **Madeleine POURÉSY.** Une représentation théâtrale à Bordeaux en 1525 (le mystère de la décollation de Mgr saint Jean-Baptiste; un autre sur la conversion de la Magdeleine). — **F. THOMAS.** Un agent de l'Autriche prisonnier au Château-Trompette (le marquis de Legañez en 1705-1706). — **E. ROUSSELOT.** Cagliostro à Bordeaux (en 1784).

29. — La Revue savoisiennne. 1915, 1^{er} trimestre. — M. LE ROUX. Exposition des trophées de guerre à l'hôtel de ville d'Annecy (souvenirs de 1814-1815, de 1870 et de la guerre actuelle). — Ch. MARTEAUX. Noms de lieux en *ier, ière* (dans la Haute-Savoie; à suivre). — Fr. MIQUET. Mgr Dupanloup (à propos du livre de M. Faguet). = 2^e trimestre. Fr. MIQUET. Les brevets d'invention pris par les Savoyards en France entre 1819 et 1830. — Ch. MARTEAUX et M. LE ROUX. Boutae. Nouvelles fouilles aux Fins d'Annecy (des tranchées faites en février 1915 ont mis au jour des appartements avec peintures à fresque, des débris de vase, des monnaies, des poids, etc.). — Ch. MARTEAUX. Noms de lieux en *ier, ière* (suite). — Fr. MIQUET. Charles-Étienne Nouvellet (poète savoisien de la fin du XVI^e siècle). = C.-rendu : L.-F. Benedetto. M^{me} de Warens (jugement beaucoup trop sévère).

ÉTATS-UNIS.

30. — The Nation. 1915, 15 juillet. — H. Münsterberg. The peace and America (beaucoup de choses intéressantes; mais l'auteur prétend démontrer que l'Allemagne n'est pas responsable de la guerre et que les récits sur les atrocités commises par les armées allemandes sont de purees fables. Sa stupéfiante critique ne pourra que produire une pénible impression chez les Américains qui réfléchissent et qui veulent être bien renseignés). — Earl of Cromer. Abbas II (fort instructive biographie de l'avant-dernier khédive, traître aux Anglais et que les Anglais firent bien de déposer). — H. G. Hutchinson. Life of Sir John Lubbock, Lord Avebury (très intéressant). = 22 juillet. De la personnalité de l'État (sept colonnes sur le sujet par Harold LASKI; combattant les théories qui dominent en Allemagne, il soutient que la personnalité de l'État est le résultat de l'action collective, que c'est une fédération démocratique). — Ch. Sarolea. The anglo-german problem (plaider fort habilement conduit en faveur de l'Angleterre). — Babcock. The Scandinavian element in the United States (bon). = 29 juillet. Vose. The spell of the Flanders (charmant livre d'un touriste qui a parcouru les Flandres à la veille de la guerre et qui nous en fait connaître l'état social, aimer l'art). — Ch. Morris. Famous days and deeds in Holland and Belgium (bon résumé de l'histoire des Pays-Bas). — Ensor. Belgium (remarquable). — Fr. Bond. Dedications and patron saints of English churches (sujet intéressant traité avec une érudition de bon aloi). = 5 août. Stokes. Memorials of eminent Yale men (belle étude qui montre l'influence exercée par le collège d'Yale sur la civilisation américaine). — J. Boyd. Sir George Etienne Cartier; his life and times (excellente biographie d'un des plus grands chefs des Canadiens français. Cartier est mort en 1873). — J. Geikie. The antiquity of man in Europe (important). — W. G. Thompson. Tapestry weaving in England,

from the earliest times to the end of the xviii^e century (bon). — 12 août. *Stowell*. The diplomacy of the war of 1914. I : The beginnings of the war (exposé complet et impartial). — 19 août. L'Université d'État et la politique (le sous-titre de ce très long article en indique assez le caractère : « L'Université n'est pas dans la politique, mais la politique est dans l'Université. » L'exemple choisi est celui de l'Université de Wisconsin. L'auteur est M. Grant SHOWERMAN). — *J. Mavor*. An economic history of Russia (très bon résumé des ouvrages russes). — 25 août. *Dr. Aarmgard Karl Graves*. The secrets of the Hohenzollerns (sans valeur; c'est « une fraude impudente »). — 2 septembre. *D. S. Freeman*. Unpublished letters of General Robert E. Lee to Jefferson Davis and the war department of the Confederate states of America (important). — 9 septembre. La journée de Sedan (il y a quarante-cinq ans, les États-Unis, neutres comme aujourd'hui, applaudirent à la victoire de l'Allemagne parce qu'elle avait vaincu le militarisme napoléonien. Il y a un an, quand les Allemands étaient aux portes de Paris, dans l'Amérique neutre « le Kaiser était exécré parce qu'il avait le premier voulu cette atroce guerre, parce qu'il avait violé les traités et parce qu'il avait envahi un pays neutre et faible ». En ce nouvel anniversaire, alors que les victoires même qu'elle a remportées contre les Russes sont loin d'abattre un de ses adversaires, l'Allemagne essaie de réparer quelques-unes de ses fautes et, pour se relever dans l'opinion des autres peuples civilisés, elle promet la liberté à la Pologne et des droits aux Juifs de Russie; mais en Amérique, le plus puissant des pays neutres, elle n'a pu effacer cette impression « que la victoire des Allemands serait une calamité pour le monde »; elle cherche vainement à « ranimer le sentiment qui, chez nous, il y a quarante-cinq ans, applaudissait à la victoire de Sedan comme étant un grand coup pour la civilisation ». — L'emprise allemande en France avant la guerre (quelques exemples bien choisis par Stoddard DREWY). — La partie moderne d'une Histoire universelle (sous le nom de Sale parut en 1736 une Histoire universelle en un volume in-folio, œuvre de plusieurs collaborateurs. Elle eut aussitôt les honneurs d'une contrefaçon. 2^e édition en 1747 et 3^e en 1766. Recherches sur la question de savoir par qui fut écrite l'époque moderne, peut-être le docteur Campbell. 4^e édition en 1779-1784, en soixante volumes; il ne restait presque plus rien de l'édition princeps). — Supplément intitulé « Educational number » (notons un article de George HEMPL sur le caractère grec de la langue hittite, une note de V. PHELPS sur les universités américaines et la religion, etc.). — 16 septembre. *Macnicol*. Indian theism from the Vedic to the Muhammedan period (honnête compilation). — *Mrs. S. Stevenson*. The heart of Jainism (très bonne étude sur une religion de l'Inde, plus ancienne que celle de Bouddha et qui est encore aujourd'hui pratiquée. Bien que l'auteur soit une missionnaire et qu'elle soit convaincue que le jainisme disparaîtra devant le christianisme, elle apporte dans son enquête une grande impartialité).

GRANDE-BRETAGNE.

31. — The British Review. 1915, juin. — E. Bruce MITFORD. Les intrigues allemandes en Chine et au Japon (depuis 1895). — Paul PARSY. La guerre en France. IX : avec les prisonniers allemands. — W. Tudor JONES. La révolution dans la pensée italienne (pendant ces vingt-cinq dernières années; résumé bien rapide en onze petites pages). — Juillet. J. GABRYS. La question polonaise. — Août. CRAWFORD PRICE. Les Balkans et la guerre. I : Grèce (la neutralité de la Grèce s'explique par l'admiration professée dans l'état-major hellénique pour la puissance de l'armée allemande, par la crainte de la Bulgarie, par les hésitations des Alliés dans l'opération des Dardanelles; suite en septembre. II : le rôle de la Serbie. III : la situation serbo-bulgare). — Septembre. Demetrius C. BOULGER. Les prétentions belges sur le Luxembourg. — Octobre. J. H. HARLEY. Les Polonais et la prussification de la Pologne. — Chanoine H. D. RAWNSLEY. Édouard II s'est-il enfui en Italie? (l'auteur croit pouvoir faire état de la lettre de Manuel de Fiesque, publiée depuis longtemps en France, et qui est un pur roman). — G. W. REDWAY. L'histoire vraie de la guerre. XIII (rapide revue des opérations militaires sur tous les « fronts » en août et septembre 1915).

32. — The nineteenth century and after. 1915, juin. — J. H. MORGAN. Atrocités allemandes en France (l'auteur fut un des commissaires chargés, à la fin de l'année dernière, par le secrétaire d'État pour les Affaires étrangères, de faire une enquête sur les violations des lois de la guerre commises par les armées allemandes en France; les documents réunis par lui ont été déjà utilisés dans le rapport Bryce en ce qui touche la Belgique; il analyse et publie aujourd'hui ceux qui concernent la France. Son enquête a porté notamment sur le point de savoir si les excès des Allemands devaient être imputés à la brutalité naturelle à tout soldat en campagne ou s'ils ont été commis par ordre. Naturellement, d'ordre écrit on n'en saurait trouver et pour cause; mais certains carnets de route vus par M. Morgan contiennent des affirmations toutes pareilles à celle qu'a recueillie et publiée J. Bédier dans le cas du général Stenger; et en outre il fournit la preuve que l'ordre avait bien été donné par ce général de ne pas faire de prisonniers. On a d'ailleurs constaté que, si les Allemands avaient l'ordre de traiter les Anglais avec la dernière férocité, il leur était recommandé de se faire bien venir des Indiens; les Indiens que l'on prenait, blessés ou non blessés, étaient l'objet d'attentions bienveillantes et on leur faisait les plus belles promesses s'ils consentaient à quitter les rangs des Anglais. Article fort instructif dans toutes ses parties). — R. S. NOLAN. Le rapport de Lord Bryce (intéressantes observations sur l'état d'esprit de la population belge à l'égard des armées allemandes). — J. Ellis BARKER. Frédéric le Grand et Guillaume II; une révélation et une leçon de politique. — Juillet. Id. Le

secret de la force allemande (il se trouve dans l'histoire de la formation politique et administrative de la Prusse). — John H. HARRIS. Comment l'Allemagne traitait les populations indigènes et les devoirs de l'Angleterre. — Yves GUYOT. La grande erreur de Talleyrand et de Lord Castlereagh au Congrès de Vienne (ce fut d'installer la Prusse sur la rive gauche du Rhin). — LE DOYEN DE WELLS. La levée du clergé en juillet 1415 (afin d'opposer aux Français tout le pays en armes en cas d'une tentative d'invasion en Angleterre pendant que Henri V menait son armée en France). — Sidney BROOKS. M. Bryan. — F. H. BROWN. Le ralliement de l'Inde à la cause impériale. — Août. Sir Francis PIGGOTT. Les marchands neutres et la « liberté des mers ». — Prof. J. H. MORGAN. En campagne. Feuilles détachées d'un carnet de route. — C. G. FAIRHOLME. Cendrillon en campagne. Notes sur le corps des vétérinaires. — H. B. SIMPSON. Les Teutons et le Nouveau Testament (attitude de la critique allemande sur la question du miracle). — Septembre. J. Ellis BARKER. Comment l'Amérique est devenue une nation armée ; quelques leçons pour la présente crise (expose comment il fallut en 1861 improviser des armées). — Abbé Ernest DIMNET. M^e de Staël étudiée à la lumière des événements récents (montre combien le culte de M^e de Staël pour la liberté et sa haine contre la guerre napoléonienne l'élèvent au-dessus des contingences de la politique ; elle ne serait aujourd'hui ni germanophile ni pacifiste). — Roderick JONES. Le général Botha ; souvenirs personnels. — Octobre. Sir Francis PIGGOTT. L'allégeance due au roi ; étude sur la nationalité et la naturalisation. — Prof. J. H. MORGAN. En campagne. Encore quelques feuilles détachées d'un carnet de route (intéressant). — Mgr MOYES. Le pape et les atrocités allemandes (essaie de justifier la neutralité observée par le saint-père). — R. B. C. SHERIDAN. Le pape, l'orthodoxie et les Alliés (l'attitude si réservée du pape en face des souffrances infligées à tant de catholiques innocents doit amener un changement dans l'église catholique : elle subit actuellement les conséquences désastreuses de l'cessive centralisation consommée par le Concile du Vatican. Le remède serait dans le rétablissement d'églises vraiment nationales ; « si une église nationale sort des ruines de Louvain, l'histoire dira que le peuple belge a tiré la conséquence logique de son amère expérience et qu'il a pris la seule voie pour empêcher le retour de pareilles misères »).

33. — *The Scottish historical Review*. 1915, oct. — R. K. HANNAY. La visite de l'Université de Saint-Andrews en 1690 (analyse intéressante des enquêtes faites par la commission chargée, après la révolution de 1689, d'épurer les Universités et d'organiser l'enseignement conformément à l'esprit du nouveau régime). — Ad. BALLARD. La théorie du bourg écossais (les bourgs étaient essentiellement des places de commerce auxquelles leur charte constitutive conférait un marché, un monopole et le droit de lever des tonlieux. En somme, le commerce était exclusivement confiné dans les bourgs royaux ou

baroniaux. A partir de 1571, cette règle subit des exceptions : certains marchés furent établis dans des localités autres que les bourgs ; après la Restauration, ces exceptions devinrent au contraire le cas le plus fréquent, dans la proportion de 246 à 52. Le bourg écossais au moyen âge était donc « le seul endroit où l'on pouvait faire légalement du commerce, où un marché pouvait être légalement établi ». Des différences entre les bourgs anglais et les bourgs écossais). — J. G. BURNETT. John Leslie, professeur à Aberdeen au XVIII^e siècle. — W. J. COUPER. Andrew Symson, prédicateur, imprimeur et poète. — Prof. R. S. RAIT. La représentation parlementaire en Écosse. V : les Lords des articles (ces Lords sont des membres du haut clergé et de la haute noblesse élus par les trois ordres du Parlement pour examiner certains « points » ou « articles » susceptibles d'être convertis ensuite en statuts du royaume ; c'est à partir de 1367 que l'on commence à trouver des mentions de ces comités. Ils contenaient rarement des membres de la bourgeoisie, sauf le prévôt d'Édimbourg. Ils ont eu souvent, surtout dans le cours du XVI^e siècle, d'étruits rapports avec le Conseil secret de la couronne et leurs réunions peuvent être en somme considérées comme autant de tentatives faites pour gouverner le royaume par un Conseil limitant l'autorité royale). — C.-rendus : P. H. Brown. The register of the Privy Council of Scotland. 3^e série, t. VII, 1681-1682. — Forbes-Leith. Pre-Reformation scholars in Scotland in the 16th century (l'auteur a dressé une utile liste des étudiants qui prirent leurs grades dans les universités écossaises de 1500 à 1560. Excellente bibliographie). — Hannay. Rentale Dunkeldense, being Accounts of the bishopric, 1505-1517, with Myln's « Lives of the bishops », 1483-1517 (traduction et commentaire d'un document qui contient d'intéressants détails sur la maison et les comptes de l'évêque de Dunkeld). — Sir Charles Lucas. A historical geography of the British dominions. IV. South Africa. 2^e partie : History from 1895 to the Union of South Africa (bon). — Miss E. Godley. The great Condé; a life of Louis II de Bourbon, prince de Condé (bon). — P. H. Brown. The legislative Union of England and Scotland (excellent).

SUISSE.

34. — Bibliothèque universelle et Revue suisse. 1915, sept. — V. ROSSEL. Opinion romande et sentiment suisse (si les Suisses romands inclinent aujourd'hui vers la France et ses alliés, c'est sans doute d'abord par l'affinité de la langue et des conceptions démocratiques ; mais il y a une cause plus profonde : « C'est l'agression allemande, c'est l'atteinte à des neutralités aussi sacrées que la nôtre, c'est le supplice de l'innocente Belgique, c'est la question, décisive pour nous, de l'inégalité morale des combattants qui ont dirigé le mouvement de notre âme et de notre conscience. » Mais la Suisse romande est intellectuellement plus séparée de la France que les Suisses

allemands ne le sont de l'Allemagne. Il n'y a pas de frontières entre les Suisses du nord et les Allemands; la « lourde centralisation artistique et littéraire de la France » a élevé une barrière entre elle et la Suisse; la France est systématiquement inattentive à tout ce qui s'écrit en français hors de France. Et cette barrière a été haussée encore par la Réforme. Si donc les sympathies de la Suisse romande vont vers la France, le sentiment suisse est encore plus fort chez elle; sur ce terrain, Romands et Alémanas peuvent s'entendre et rester unis). — E. LEHR. La ligue de paix et les conseils de conciliation proposés par M. G. Lewes Dickinson. — P. STAPFER. Les leçons de la guerre. IV. Questions de conscience (« il faut condamner sans réserve la loi barbare du talion et maintenir la doctrine vraiment évangélique de notre État-major contre les pontifes sanglants des églises et des universités allemandes qui ont le front d'invoquer, pour justifier leurs exécutions féroces, l'autorité de Jésus-Christ »). — Octobre. Émile BOUTROUX. La conception française de la nationalité (« déduisant les conséquences pratiques de la conception hellénique et chrétienne de la nature humaine, la Déclaration de 1789 avait proclamé, avec les Américains, que les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit. La théorie française de la nationalité consiste à étendre aux nations ce qui, dans cette maxime, est affirmé des individus »). — J. SARYUSZ. La Pologne; le sol et l'état. I : les voies naturelles dans l'histoire de la Pologne.

35. — *Jahrbuch für schweizerische Geschichte*. T. XL, 1915. — Alfred MANTEL. La participation des Suisses réformés à l'expédition de Navarre en 1587 (il s'agit de l'armée qui devait se joindre à Henri de Navarre et aux protestants de France et qui se fit battre à Auneau; les Suisses appellent cette expédition la guerre de Tempis, corruption du mot Étampes, situé à quelque distance d'Auneau; intéressants détails tirés des archives et des bibliothèques suisses; mais l'auteur ne cite pas le principal document sur ces faits, les *Éphémérides*, puis les *Mémoires* de Michel de La Huguerye). — Ernst GAGLIARDI. Milanais et Français en Suisse, 1492-1499 (2^e partie; c'est une très longue et très minutieuse étude sur la guerre de Souabe en 1499, comprenant 278 pages; l'auteur s'efforce surtout de montrer les dessous de cette lutte, le contre-coup que produisit sur elle la compétition de Louis XII et de Ludovic le More dans le Milanais).

CHRONIQUE.

France. — M. Alfred MÉZIÈRES, qui est décédé au début du mois d'octobre presque nonagénaire, était avant tout un critique littéraire et un homme politique. Ses principaux ouvrages sont consacrés à la littérature étrangère. Il fut initié à la connaissance des langues par son père qui avait enseigné l'anglais avant de devenir recteur du département de la Moselle; lui-même, après sa sortie de l'École normale et son séjour à l'École d'Athènes¹, fut professeur de littérature étrangère, d'abord à la Faculté des lettres de Nancy au moment de sa fondation (1854), puis de 1861 à 1881 à la Sorbonne. En ces temps, les Facultés ne comptaient qu'un professeur de littérature étrangère qui, dans son cours, devait successivement passer en revue les chefs-d'œuvre de toutes les nations; ainsi Mézières comprit son enseignement d'où sont sortis ses livres sur *Shakespeare* (1859), les *Prédécesseurs et les contemporains de Shakespeare* (1863), Pétrarque (1868), *Gœthe* (1872). Sans doute ces ouvrages n'ont pas eu la prétention d'apporter des faits bien nouveaux; ils ne s'appuient point sur des documents inédits et sur tout un appareil scientifique; ce sont des essais qui ont eu le mérite de faire connaître aux Français ces grands génies qui appartiennent à l'humanité, de piquer leur curiosité, de leur inspirer le désir de s'initier aux œuvres originales. Ces livres de critique élégante lui ouvrirent en 1874 les portes de l'Académie française dont il était devenu le doyen. On les relit encore aujourd'hui avec profit et quelques-uns ont été republiés. M. Mézières s'est toujours intéressé aux événements politiques depuis le jour où, jeune normalien, il contribua à rétablir l'ordre aux journées de juin 1848. Conseiller général du canton de Longwy et longtemps président du conseil général de Meurthe-et-Moselle, député de l'arrondissement de Briey de 1881 à 1902, puis sénateur de Meurthe-et-Moselle, il a fait partie, soit à la Chambre, soit au Sénat, des grandes commissions, notamment de celle de l'armée; car toujours il s'est passionné pour la réorganisation de nos forces militaires. Mais l'histoire peut aussi revendiquer M. Mézières. On lui doit une *Vie de Mirabeau* (Hachette, 1891), qu'on consultera avec fruit. Puis, dans le journal *le Temps*, il a publié des articles de critique sur les principaux ouvrages historiques qui paraissaient, particulièrement sur l'époque de Louis XIV ou du premier Empire; de ces articles il a fait

1. Il en avait rapporté un remarquable *Mémoire sur le Péion et l'Ossa* (*Archives des Missions scientifiques*, t. III, p. 149-266).

des volumes de mélanges : *Morts et vivants*, 1897; *Silhouettes de soldats*, 1907; *Hommes et femmes d'hier et d'avant-hier*, 1907, etc. Puis il aimait dans sa vieillesse à raconter les épisodes de sa longue vie et ses derniers volumes : *Au temps passé*, 1906; *De tout un peu*, 1909, peuvent être regardés comme de véritables mémoires. En son ardent patriotisme de Lorrain, il ressentit une vive douleur : de la mutilation de la patrie en 1871; quoi ! Metz, où il avait été élevé, où il avait fait ses premières études, était entre les mains des Allemands ! A la fin de février 1871, il put revenir par un long détour en Lorraine et, dans ses *Récits de l'invasion*, il nous a dit ses angoisses au fur et à mesure qu'il approchait de Rehon, le village de ses ancêtres maternels, où il avait l'habitude de passer ses vacances. « Retrouverai-je au pied de Longwy, dans la riante vallée de Rehon, la maison où je suis né, où mes parents espéraient vieillir en paix ? Placée entre les batteries des assiégés et celles des assiégeants, aura-t-elle échappé à leur feu ? Tout à coup je pousse un cri de joie en apercevant à un détour du chemin, du haut de la colline, le toit d'ardoises intact et les blanches fenêtres à leur place accoutumée. » C'est dans cette même maison de Rehon qu'il fut surpris, au début d'août 1914, par l'attaque brusquée allemande. Il se trouvait séparé de ses amis, privé de nouvelles. Les Allemands gardèrent comme otage ce vieillard de quatre-vingt-neuf ans pour les livres qu'il avait écrits, pour les charges et dignités qu'il remplissait, pour l'amour qu'il portait à la France, et ainsi la fin de cet homme si aimable et si parfaitement droit a eu comme une grandeur tragique.

C. PF.

— M. le Dr Albert POTIQUET est mort, le 7 octobre dernier, âgé de soixante-cinq ans. Après avoir conquis sa licence en droit et fait un bref apprentissage dans l'administration préfectorale, il fit à Paris ses études de médecine qu'il alla compléter à Vienne où il suivit les cours d'un professeur réputé pour les maladies du larynx, du nez et des oreilles. Puis il revint à Paris où il mit en pratique les excellents enseignements qu'il avait reçus ; mais une santé fort ébranlée l'obligea d'abandonner sa clientèle et d'aller vivre à la campagne. C'est alors qu'il aborda les études historiques où il apporta ses connaissances spéciales de praticien : il publia une première brochure sur les *Végétations adénoïdées dans l'histoire ; la Maladie et la mort de François II, roi de France* (1893 ; ajouter une note rectificative parue dans *Æsculape*, livraison d'avril 1914, à l'occasion d'un démarquage dont l'ouvrage avait été la victime) ; puis il aborda la question de Chateaubriand et de sa nature physique : *Chateaubriand et l'hystérie* (1911) ; les « *Menteries* » de Chateaubriand ; *Chateaubriand et ses amies* (1911) ; enfin les amies du grand romantique l'aménèrent à Mme Récamier, dont il étudia le *secret physiologique*, secret d'alcôve révélé par M. Récamier lui-même (1913). Dans une dernière brochure : *Un portrait de Jean Bernard, père de Mme Récamier* (Paris, Boulangé, 1914, in-32, 42 p. ; prix : 2 fr.), il entreprit de prouver que

M^{me} Récamier était bien née des œuvres de Jean Bernard, son père selon la loi, et non la fille adultérine de Jacques-Rose Récamier, qui fut plus tard son mari. Ayant eu la bonne fortune d'avoir un portrait fidèle de Jean Bernard, il le fit reproduire en simili-gravure et en regard donna six portraits de M^{me} Récamier à différents âges de sa vie et sur son lit de mort. Il retrouve dans la fille les traits caractéristiques du père et conclut que les soupçons concernant la mère de M^{me} Récamier sont sans fondement. Ces recherches ne cessèrent de le passionner et il y trouva un réconfort moral jusque dans les derniers mois d'une longue maladie.

Ch. B.

— Le baron Albéric DE CALONNE, dont on a annoncé la mort au début d'octobre 1915, était né à Amiens en 1843. Il fut membre de la Société des Antiquaires de Picardie dont plus tard il devait devenir le président très dévoué. Il a publié sur la région du Nord, Artois et Picardie, des livres d'érudition solide : *Histoire des abbayes de Dommartin et de Saint-André-au-Bois, ordre de Prémontré, au diocèse d'Arras* (Paris, Champion, 1875); *la Vie municipale au XV^e siècle dans le nord de la France* (Paris, Didier, 1880); *la Vie agricole sous l'ancien régime en Picardie et en Artois* (Paris, Guillaumin, 1883); *Histoire de la ville d'Amiens*, 3 vol. (Amiens, 1899, 1900 et 1906); plus récemment il a édité avec MM. H. Josse et M. Brunel *l'Histoire de la ville et du comté de Corbie*, de dom Grenier. On trouvera un certain nombre d'articles de lui dans le *Bulletin ou les Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie* ou dans les *Mémoires de l'Académie d'Arras*. L'Académie française a couronné en 1885 son livre sur la *Vie agricole* (partie du prix Thérouanne).

Allemagne. — Heinrich BRUNNER, qui est mort le 12 août dernier, était né le 21 juin 1840 à Wels en Autriche; il devint docteur en droit à l'Université de Vienne en 1864, puis enseigna successivement aux Universités de Vienne, Prague, Strasbourg et Berlin. Il fut certainement le professeur d'histoire du droit — du moins parmi les germanistes — le plus réputé en Allemagne dans ces dernières années. Il est l'auteur de nombreuses dissertations sur le droit franc qui ont paru dans les *Sitzungsberichte* des Académies de Vienne ou de Berlin, la *Zeitschrift der Savigny Stiftung (Germanistische Abteilung)*, les *Festschriften* offerts à Georg Waitz, G. Beseler, W. A. Heffter, Dernburg, Otto Gierke, etc., etc. Chacun de ces articles renferme des idées originales qui ont soulevé des discussions et dont quelques-unes ont été définitivement admises et sont entrées dans les manuels. Nous rappelons ses études sur la date de la loi salique (il paraît bien prouvé qu'elle est postérieure à 507), sur l'affranchissement par le denier, l'origine des scabins, la preuve par témoins et la preuve par enquête à l'époque carolingienne. Deux de ses travaux sur les donations de terre faites par les Mérovingiens et les Agilolfingiens,

sur le service de cavalerie et les origines des bénéfices sont particulièrement importants. Brunner y a montré comment ces donations, faites en principe à titre perpétuel, liaient le donataire au souverain et pouvaient devenir caduques, en cas d'infidélité de celui-là, comment aussi l'obligation militaire arriva à être liée, au temps de Charles Martel, à la collation d'un bénéfice. La plupart de ces dissertations, d'autres encore sur l'histoire du droit pénal et sur l'histoire du droit privé, ont été réunies dans son volume : *Forschungen zur Geschichte des deutschen und französischen Rechts* (Stuttgart, 1894). Mais l'œuvre principale de Brunner est sa *Deutsche Rechtsgeschichte* dont deux tomes ont paru à Leipzig en 1887 et 1892 (2^e édition du t. I très augmentée en 1906). En ces deux volumes beaucoup de science est condensé. Sur les institutions primitives de la Germanie, sur l'origine et le caractère des diverses lois barbares, sur les institutions de l'époque franque (nous regrettons seulement qu'il n'a pas considéré à part l'époque mérovingienne et l'époque carolingienne qui sont bien différentes), sur les origines du régime féodal, la procédure et le droit pénal, il donne les renseignements les plus complets sous une forme succincte. Dans cette histoire du droit, il ne dépasse pas le X^e siècle; il avait publié autrefois dans une encyclopédie juridique un article sur toute l'histoire du droit allemand; il en a fait un manuel, *Grundzüge der deutschen Rechtsgeschichte*, qui a eu de nombreuses éditions et qui a dû beaucoup servir de l'autre côté du Rhin pour les examens. A l'occasion de ses soixante-dix ans, les élèves et amis de Brunner lui offrirent un recueil de Mélanges (*Festschrift*. Weimar, 1910, gr. in-8°), et parmi eux nous remarquons un Anglais : Harold Dexter Hazeltine; un Belge : G. Des Marez; un Russe : Paul Vinogradoff. La guerre actuelle a brisé pour toujours ces liens de confraternité. Pour notre part, nous ignorons ce qu'ont été les sentiments intimes de Brunner, Autrichien qui a vécu à Berlin depuis 1873; il aura sans doute été gagné par les idées pangermanistes et aura souhaité la fusion de l'Autriche et de l'Allemagne; nous savons seulement que nous avons beaucoup pratiqué ses ouvrages et nous tenons à reconnaître les services qu'ils nous ont rendus. — C. P.

Espagne. — Un de nos collaborateurs s'est ému de la phrase par laquelle se termine, au tome CXIX de la *Revue historique*, p. 466, l'analyse d'une réponse aux Intellectuels allemands parue dans la *Vanguardia* de Barcelone. Nous disions : « Telle est la fière réponse de la Catalogne aux barbares savants d'autre-Rhin. Et l'Espagne? » On nous fait observer que ce n'est pas seulement dans la région catalane, mais dans toute l'Espagne que la France a trouvé des amis et que ses amis ont, dès la première heure, parlé haut et clair en sa faveur. Le fait est exact et nous voudrions pouvoir l'appuyer de preuves nombreuses. Que nos amis espagnols veuillent bien nous y aider!

Grande-Bretagne. — Le tome VII des *Proceedings de la British Academy* contient l'allocution présidentielle prononcée par Lord Bryce le 30 juin. Il a annoncé que le Conseil de l'Académie s'est abstenu, cette année, de présenter aucune candidature de correspondant étranger, de peur que les suffrages ne fussent pas dictés par la seule et unique considération des titres scientifiques, et en outre qu'aucune proposition n'a été faite de rayer l'un quelconque des membres correspondants qui sont en guerre avec la Grande-Bretagne. La Royal Society a suivi la même ligne de conduite.

Orient. — Dans le *Bulletin Yougo-slave* (n° 4. Paris, 1^{er} octobre 1915), nous trouvons le renseignement suivant : « Le gouvernement de Sarajevo a décidé de supprimer toutes les écoles d'instruction secondaires en Bosnie-Herzégovine, excepté deux, à Sarajevo et à Mostar. La mesure du gouvernement s'explique par sa volonté d'anéantir le prolétariat intellectuel qui a été, d'après son avis, le grand promoteur des idées nationalistes révolutionnaires. » Cette manière de faire triompher la « culture » germanique doit être signalée à l'attention de quiconque s'intéresse aux progrès de la civilisation.

— Le *Journal de Genève* du 14 octobre 1915 publie un appel au monde civilisé en faveur des malheureux Arméniens massacrés par milliers en Turquie. Cet appel est signé des noms les plus honorables de la Suisse. Nul doute qu'en d'autres circonstances il n'eût trouvé en France le plus chaleureux accueil. Se trouvera-t-il un état neutre pour oser faire observer aux empires d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie que, seuls, ils pourraient intervenir auprès du gouvernement ottoman, leur allié, pour empêcher l'abominable effusion du sang chrétien en Turquie d'Asie ?

Pays-Bas. — M. le professeur HUIZINGA, successeur à l'Université de Leyde de notre regretté collaborateur M. Bussemaker, a pris possession de sa chaire par une leçon remarquable : *Historische Levensidealen* [l'Histoire et l'Idéal de la Vie] (Haarlem, H.-D. Tjeenk Willink, 1915). Il a été lui-même remplacé à Groningue par M. GOSSES, dont la première leçon porte pour titre : *Veete en Oorlog* [Haine et guerre] (Groningen, J.-B. Wolters, 1915).

ERRATA.

Tome CXIX, p. 463, l. 19 : au lieu de : *étude civique*, lisez : *garde civique*.

Tome CXX, p. 235, l. 30 : au lieu de : *novembre 1875*, lisez : *novembre 1870*.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Duhem (Pierre). Le système du monde. Histoire des doctrines cosmologiques, t. I et II, 385.
Dussaud (R.). Introduction à l'histoire des religions, 382.
Flach (Jacques). Le droit de la Force et la force du Droit, 406.
Germain de Mairy (Ch.). Les types iconographiques de l'Immaculée-Conception à l'époque de la Renaissance, 406.
Lemonnier (R. P. A.). La révélation primitive et les données actuelles de la science, 381.
Segre (Arturo). Manuale di storia del commercio, t. II, 160.
Van Gennep (Arnold). Le génie de l'organisation. La formule française et anglaise opposée à la formule allemande, 407.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

Altertümer von Pergamon, 88.
Arvanitopollos (A. S.). Ἀρβανιτόπολις καὶ ἔποια τῆς Ερεσσίτης, 103.
Bellot (capitaine André). Carte de l'île de Délos au 1/10,000, 89.
Besnier (Maurice). Lexique de géographie ancienne, 87.
Bourguet (Émile). Les ruines de Delphes, 101.
Butler (Howard Crosby). The American excavations at Sardes in Asia minor, 115.
Casson (S.). The topography of Megara, 90.
Cayeux (Lucien). Description physique de l'île de Délos, 89.
Courby (Fernand). Le portique d'Antigone à Délos, 108.
Dawkins (R. M.) et Droop (J. P.). Excavations at Phylacopi in Melos, 93.
 — et *Laistner (M. L. W.).* The excavations of the Kamarès cave in Crete, 91.
Dörpfeld. Die Ausgrabungen auf Korfu im Frühjahr 1914, 106.
Droop (J. P.). Voir *Dawkins (R. M.).*
Dugas (Ch.). Les fouilles de Tégée, 96.

Exploration archéologique de Délos, 108.
Forschungen in Ephesos, 113.
Foucart (Paul). Les mystères d'Éleusis, 141.
Gatello (Lucien). Cartographie de l'île de Délos, 89.
Hazzidakis (Joseph). An early Minoan sacred cave at Arkalokhori in Crete, 91.
Hiller von Gärtringen et Lattermann. Arkadische Forschungen, 89.
Kern (Otto). Nordgriechische Skizze, 90.
Kiepert. Formae orbis antiqui, 87.
Kinch (K. F.). Vroulia, 109.
Laistner (M. L. W.). Voir *Dawkins (R. M.).*
Lattermann. Voir *Hiller von Gärtringen.*
Leaf (W.). The topography of the Scamander valley, 90.
Manatt (Irving). Aegean days, 90.
Merlin (A.). Les recherches sous-marines de Madhia, 118.
Müller (Kurt). Tiryns, 95.
Nysa ad Meandrum, nach Forschungen und Aufnahmen, 1907-1909, 111.
Philippson (Alfred). Topographische Karte des westlichen Kleinasiens, 88.
Picard (Ch.). Thasos, 107.
Pompon (H.). Delphica, III, 102.
Sartiaux (Félix). Les sculptures et la restauration du temple d'Assos en Troade, 113.
Sauciuc (Theophil). Andros, 88.
Schazmann (Paul). Mamurt-Kaleh, ein Tempel der Göttermutter unweit Pergamon, 112.
 — et *Darier.* Die Arbeiten zu Pergamon, 1910-1911, 112.
Seager (Richard B.). Explorations in the island of Mochlos, 92.
Thompson (M. S.). Voir *Wace (A. J. B.).*
Tiryns, 93.
Ure (Percy N.). Black glaze pottery from Rhitsona in Boeotia, 100.
Vallot (R.). L'édifice délien connu sous le nom de « Portique de Philippe », 109.
Wace (A. J. B.) et Thompson (M. S.). Prehistoric Thessaly, 103.

Wagner (Hermann). Geographisches Jahrbuch, 86.
Wiegand (Theodor). Samos, Milet, Didyma, 110.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

Abbott (Edwin). The fourfold Gospel, 371.
Aigrain (R.). Manuel d'épigraphie chrétienne II: Inscriptions grecques, 352.
Bardy (G.). Saint Athanase, 296-373, 380.
Batifol (P.). La paix constantinienne, 366.
Baehlig (H.). Die Geisteskultur von Tarsos im augustinischen Zeitalter, 374.
Boll (F.). Aus der Offenbarung Johannis, 373.
Cause (A.). Les prophètes d'Israël et les religions de l'Orient, 355.
Coleman (C. Bush). Constantine the Great and christianity, 365.
Conybeare (F. C.). The historical Christ, 359.
Diehl (Emil). Lateinische altchristliche Inschriften, 351.
Dmitrowski (M. von). Die christliche freiwillige Armut, 378.
Dörfler (P.). Die Anfänge der Heiligenverehrung, 379.

Erian (J.-B.). Pourquoi les Pères de l'Église ont condamné le théâtre de leur temps, 379.

Eusèbe. Histoire ecclésiastique; trad. fr. par Émile Grapin, t. III, 350.

Fischer (L.). Die kirchlichen Quatember, 378.

Garbè (R.). Indien und das Christentum, 352.

Grapin (Émile). Voir *Eusèbe*.

Hammer (H.). Traktat vom Samaritannemessias, 359.

Headlam (A. C.). The miracles of the New Testament, 361.

Hitchcock (F. R. Montgomery). Ireneaus of Lugdunum, 369.

Juster (J.). Les Juifs dans l'empire romain, 358.

Knopf (R.). Probleme der Paulusforschung, 374.

— Ausgewählte Martyrerakten, 380.

Loofs (F.). Nestorius and his place in the history of christian doctrine, 376.

Manaresi (A.). L'impero romano e il cristianesimo, 364.

Manuel d'histoire évangélique, 362.

Mercati (Sylvius Joseph). S. Ephraem Syri opera, 351.

Minocchi (S.). Il Pantheon, 363.

Monceaux (Paul). Saint Cyprien, 380.

Mourret (F.). Les origines chrétiennes, 361.

Muntz (W. S.). Rome, saint Paul and the early church, 375.

Neuschotz de Jassy (O.). Le cantique des cantiques et le mythe d'Osiris-Helep, 353.

Otto (W.). Beiträge zur Geschichte des letzten jüdischen Königshauses, 357.

Peeters (Paul). Évangiles apocryphes, 348.

Rivière (J.). Le dogme de la Rédemption, 376.

Schmitz (K.). Ursprung und Geschichte der Devotionsformeln, 377.

Schumacher (H.). Christus in seiner Präexistenz und Kenose, nach Phil. 2, 5-8, 374.

Schweitzer (Albert). Geschichte der Leben-Jesus Forschung, 360.

Seeberg (Erich). Die Synode von Antiochien, 324-325, 369.

Tollington (R. B.). Clement of Alexandria, 370.

Vernes (Maurice). Les emprunts de la Bible hébraïque au grec et au latin, 354.

Watzing (J. F.). L'Octavius de Minucius Felix, 349.

Westcott (F. Brooke). A letter to Asia. Being a paraphrase of the epistle of Paul to the believers at Colossae, 372.

HISTOIRE DE LA GUERRE.

Albin (Pierre). La guerre allemande. D'Agadir à Sarajevo, 165.

Altior (El). Journal d'une Française en Allemagne, juillet-octobre 1914, 176.

Andler (Ch.). Le pangermanisme, 424.

Atlas-index de tous les théâtres de la guerre, 419.

Autneau (J.). La Turquie et la guerre, 403.

Baie (Eugène). Le droit des nationalités, 419.

Baillod (Charles). Pourquoi l'Allemagne devait faire la guerre, 176.

Baudrillart (Mgr Alfred). La guerre allemande et le catholicisme, 411.

Bonnefon (Charles). Croyez en la France, 173.

Bonnefon (Lucien de). La France de demain, 173.

Campagne (la) de l'armée belge, 31 juillet 1914-1^{er} janvier 1915, d'après les documents officiels, 410.

Carnet de route d'un officier d'alpins. 1^{re} série : août-septembre 1914, 413.

Carnet de route d'un soldat allemand, 414.

Cham (L.). Les causes de la guerre de 1914, 408.

- Colin (Louis).* Les barbares à la trouée des Vosges, 412.
- Davignon (Henri).* La Belgique et l'Allemagne. Textes et documents, 409.
- Driault (Édouard).* La reprise de Constantinople et l'alliance franco-russe, 407.
- Durkheim (E.).* « L'Allemagne au-dessus de tout. » La mentalité allemande et la guerre, 172.
- Foley (Charles).* 1914-1915. La vie de guerre contée par les soldats, 173.
- Frank (R.).* Die Belgische Neutralität, 401.
- Gatti (Angelo).* La guerre des nations : août-décembre 1914, 419.
- Goulette (Léon).* Les « Indésirés ». Documents recueillis, 173.
- Gourmont (Remy de).* Pendant l'orage, 175.
- Grasshoff (Richard).* Belgiens Schuld. Zugleich eine Antwort an Professor Waxweiler, 400.
- Guerre (la).* Conférences faites à l'école des sciences politiques, 170.
- Guerre de 1914 (la).* L'action de l'armée belge. Rapport du commandement, du 31 juillet au 31 décembre 1914, 410.
- Hauser (Henri).* La Serbie dans la crise européenne, 176.
- Le problème colonial, 409.
- Jollivet (Gaston).* Six mois de guerre, août 1914-février 1915, 174.
- Kuttnar (Max).* Deutsche Verbrechen ? Wider Joseph Bédier : Les crimes allemands d'après les témoignages allemands, 166.
- Leleux (Charles).* Feuilles de route d'un ambulancier, 413.
- Lévy-Bruhl (L.).* La conflagration européenne. Ses causes économiques et politiques, 408.
- Lorin (H.).* La paix que nous voulons, 420.
- Onnaud (B.).* Sur le cadavre d'un archevêque, 408.
- Pages actuelles, n° 35-54, 415.
- Pages d'histoire, n° 48-72, 417.
- Prothero (G. W.).* Second list of publications bearing on the war, 421.
- Rignano (Eugenio).* Les facteurs de la guerre et le problème de la paix, 175.
- Sarolea (Charles).* Le problème anglo-allemand, 163.
- Seignobos (Ch.).* 1815-1915. Du Congrès de Vienne à la guerre de 1914, 172.
- Victoire en Lorraine (la).* Carnet d'un officier de dragons, 173.
- Wille (Frederic W.).* The germano-american Plot, 427.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

- Capitan.* La psychologie des Allemands actuels. Alcooliques, fous et criminels, 422.
- Fidel (Camille).* L'Allemagne d'outremer. Grandeur et décadence, 424.
- Lanessian (J.-L. de).* L'empire germanique sous la direction de Bismarck et de Guillaume II, 182.
- Laskine (Edmond).* Les socialistes du Kaiser. La fin d'un mensonge, 183.
- Milliod (Maurice).* La caste dominante en Allemagne, 422.
- Pain (Ellen).* My impressions of East-Prussia, 425.

HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

- Albert-Petit (A.).* Comment l'Alsace est devenue française, 394.
- Flach (Jacques).* Les affinités françaises de l'Alsace avant Louis XIV et l'iniquité de sa séparation de la France, 391.
- Lichtenberger (Henri et André).* La question d'Alsace-Lorraine, 426.
- Reuss (Rod.).* « Chiffions de papier » qui n'ont pas été déchirés. La France et l'Alsace à travers l'histoire, 180.

HISTOIRE D'ASIE.

- Chen Shao-kwan.* The system of taxation in China, 1644-1911, 436.
- Rapson (E. J.).* Ancient India, 434.
- Sartiaux (Félix).* Villes mortes d'Asie Mineure, 113.
- Schüler (Wilhelm).* Abriss der neuen Geschichte Chinas, 435.
- Tchobanian (A.).* L'Arménie sous le joug turc, 435.
- Wei Wen-pin.* The Currency problem in China, 436.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

- André (Marius).* La Catalogne et les germanophiles, 183.
- Morel-Fatio (Alfred).* L'Espagne et la guerre, 184.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

- Mims (Stewart L.).* Voir Moreau de Saint-Méry.
- Moreau de Saint-Méry.* Voyage aux États-Unis de l'Amérique, 1793-1798 ; publ. p. Stewart L. Mims, 395.
- Putnam (Georges Haven).* Memories of my youth, 1844-1865, 185.

HISTOIRE DE FRANCE.

- Aymès (Noël)*. Iéna, 179.
Canonge (général E.). Histoire de l'invasion allemande en 1870-1871, 180.
Colin (lieutenant-colonel J.). Napoléon, 398.
Delavaud (L.). Scènes de la vie diplomatique au XVIII^e siècle, 178.
 — Vers Constantinople. Une tradition française, 177.
Depréaux (Albert). L'odyssée d'un Orléanais pendant la Révolution. Souvenir de Charles Leve, 178.
Duvernoy (Émile). Catalogue des actes des ducs de Lorraine, 390.
Guyot (Ch.). Une application nécessaire des théories régionalistes pour l'organisation prochaine des pays reconquis, 181.
Hauser (Henri). Comment un Allemand jugeait la France en septembre 1914, 176.
Jullian (Camille). Le Rhin gaulois, 181.
Lemonnier (Henry). Notes sur l'ancienne Sorbonne, 178.
Mortel (Victor). Mélanges d'archéologie, 2^e série, 170.
Perrichet (Lucien). La grande chancellerie de France, des origines à 1328, 148.
Potiquet (Albert). Un portrait de Jean Bernard, père de Mme Récamier, 464.
Poupé (Edmond). La cour prévôtale du Var, 1816-1818, 179.
Van der Elst (Robert). Michelet naturaliste, 159.
Van Gennep (Arnold). En Algérie, 421.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

- Boller (Nicholas Murray)*. Magna Carta, 1215-1915, 429.
Calendar of various Chancery rolls, 1277-1326, 187.
Coissac (J.-B.). Les institutions scolaires de l'Écosse depuis les origines jusqu'en 1560, 154.
 — Les Universités d'Écosse, 1410-1560, 154.
Commission on historical manuscripts, 188.
Esher (viscount). The training of a Sovereign. An abridged selection from *The Girlhood of Queen Victoria*, 431.
Gross (Charles). The sources and literature of English history. Second edition, 156.
Johnston (James B.). The place names of England and Wales, 429.
Leach (Arthur F.). Some results of

research in the history of education in England, 430.

- Lyall (Sir Alfred)*. Studies in literature and history, 431.
Myres (John L.). The provision for historical studies at Oxford, 431.
Parker (D. W.). A guide to the documents in the manuscript room at the public archives of Canada, 433.
Pipe roll Society, t. XXXIII, 187.
Pollard (A. F.). The reign of Henry VII from contemporary sources, t. III, 187.
Roberts (S. C.). A picture book of British history, t. I et II, 430.
Smith (G. C. Moore). Henry Tubbe, 188.
Wilson (Sir James). Lowland Scotch as spoken in the lower Strathearn district of Perthshire, 429.
Wyld (Henry Cecil). A short history of English, 428.

HISTOIRE D'ITALIE.

- Anderloni (Emilio)*. Statuti dei laghi di Como e di Lugano del sec. XIV, 124.
Besta (E.). Voir *Monticolo (G.)*.
Block (Willibald). Die condottieri. Studien über die sogenannten « unblutigen Schlachten », 133.
Burdach (Konrad). Rienzo und die geistige Wandlung seiner Zeit, 127.
Buzzi (G.). Voir *Federici (V.)*.
Caggese (Romolo). Firenze dalla decadenza di Roma al risorgimento d'Italia, 136.
Camobreco (F.). Regesto di S. Leonardo di Siponto, 124.
Cipolla (Carlo). Voir *Ferretti de' Ferretti*.
Compagni (Dino). Cronica; édit. *Istidoro del Lungo*, 120.
 — Edit. *R. Piccoli*, 120.
Cosenza (Mario Emilio). Francesco Petrarca and the revolution of Cola di Rienze, 128.
Crivellucci (Amedeo). Voir *Pauli diaconi Historia*; *Landulf sagacis Historia*.
Curtiss (Edmund). Roger of Sicily and the Normans in lower Italy, 138.
Davidsohn (Robert). Geschichte von Florenz, t. III, 135.
Degli Azzi (Giustiniano). Statuti di Perugia dell'anno 1342, 124.
Egidii (Pietro). Necrologi e libri affini della provincia romana, t. II, 122.
Federici (V.) et Buzzi (G.). Regesto della chiesa di Ravenna, 124.
Ferretti de' Ferretti. Opere; édit *C. Cipolla*, 122.

- Gaddoni (S.) et Zaccherini (G.).* Chartularium Imolense, 126.
- Guidi (P.) et Parenti (O.).* Regesto del capitolo di Lucca, 124.
- Jacobi (Ferdinando).* Voir *Santoli (Quinto).*
- Jamison (Evelyn).* The norman administration of Apulia and Capua, 1126-1166, 131.
- Kern (Fritz).* Humana civitas. Eine Dante-Untersuchung, 126.
- Lucy (Mary E.).* With Dante in modern Florence, 136.
- Landolfi Sagacis Historia romana;* édit. A. Crivellucci, 121.
- Lungo (Isidoro del).* Voir *Compagni (Dino).*
- Marsilius von Padua.* Defensor pacis; édit. Scholz (Richard), 126.
- Martin (Alfred von).* Mittelalterliche Welt- und Lebensanschauung im Spiegel der Schriften Coluccio Salutatis, 128.
- Voir *Salutatis (Coluccio).*
- Mengozzi (Guido).* La città italiana nell' alto medio evo, 129.
- Monticolo (G.) et Besta (E.).* I capitulari delle arti veneziane, 123.
- Morçay (Raoul).* Saint Antonin, fondateur du couvent de Saint-Marc, 1389-1459, 137.
- Orsi (P.).* Scavi nella Calabria, 118.
- Pahncke (Hans).* Geschichte der Bischofschaft Italiens deutscher Nation. I, 951-1004, 130.
- Palmarocchi (Roberto).* L'abbazia di Montecassino e la conquista normanna, 139.
- Parenti (O.).* Voir *Guidi (P.).*
- Pauli diaconi Historia romana;* édit. A. Crivellucci, 121.
- Piccoli (Raffaello).* Voir *Compagni (Dino).*
- Previté-Orton (C. W.).* The early history of the House of Savoie, 1000-1233, 134.
- Rinaldi (Evelina).* Statuto di Forlì dell' anno 1359, 124.
- Rohde (Hans).* Der Kampf um Sizilien, 1291-1302, 140.
- Salutatis (Coluccio).* Traktat « Vom Tyrannen »; édit. A. von Martin, 128.
- Santoli (Quinto), Sorbelli (Albano) et Jacobi (Ferdinando).* Statuti dell' Appennino Tosco-Modenese, 124.
- Scaramella (Gino).* Firenze allo scopo del tumulto dei Ciompi, 136.
- Schäfer (K. H.).* Deutsche Ritter und Edelknechte in Italien während des 14 Jahrh., I, 132.
- Schiaparelli (L.).* Le carte del monastero di S. Maria in Firenze, 125.
- Schneider (Fedor).* Regestum Senense, 125.
- Die Reichsverwaltung in Toscana, 568-1268, 130.
- Scholz (Richard).* Voir *Marsilius von Padua.*
- Schwartz (Gerhard).* Die Besetzung der Bistümer Reichsaltiens, 951-1122, 129.
- Scriptores rerum italicarum,* 120.
- Sedgwick (H. D.).* Italy in the thirteenth century, 433.
- Sella (Pietro).* Costituzioni Egidiane dell' anno 1357, 123.
- Sorbelli (Albano).* Voir *Santoli (Quinto).*
- Tomassetti (Giuseppe).* La campagna romana, t. III, 135.
- Torelli (Pietro).* Regesto Mantovano, 124.
- Zaccherini (G.).* Voir *Gaddoni (S.).*
- Zucchetti (Giuseppe).* Liber largitorius vel notarius monasterii Pharhen-sis, 125.

HISTOIRE DE POLOGNE.

Strowski (Fortunat). La reconstitution de la Pologne, 434.

HISTOIRE DE RUSSIE.

Chronicle (the) of Novgorod, 1016-1461, trad. du russe par Robert Michell et Nevill Forbes, 434.

Forbes (Nevill). Voir Chronicle of Novgorod.

Michell (Robert). Voir Chronicle of Novgorod.

HISTOIRE DE SUISSE.

Cantons suisses (les) et Genève, 1477-1915, 240.

Poggi (Henry). L'opinion publique en Suisse. Idées et impressions d'un neutre, 174.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

	Pages
AMÉLINEAU (Émile). La conquête de l'Égypte par les Arabes <i>(suite et fin)</i>	1
REUSS (Rodolphe). Le sac de l'Hôtel-de-Ville de Strasbourg, juillet 1789.	26, 289
WILMOTTE (Maurice). Une nouvelle théorie sur l'origine des chansons de geste	241

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

KOZŁOWSKI (W.-M.). Kosciuszko et les légions polonaises en France (1798-1801) <i>(suite et fin)</i>	56
ROBIQUET (Paul). Le général de Galbois (1778-1850)	323

BULLETIN HISTORIQUE.

Antiquités chrétiennes, par Ch. GUIGNEBERT	348
Histoire grecque (1911-1914). 1 ^{er} article, par Gustave GLOTZ.	86
Histoire d'Italie (Moyen âge), par R. POUPARDIN	120

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

ALBERT-PETIT (A.). Comment l'Alsace est devenue française (Ch. Pfister)	394
ALBIN (Pierre). La guerre allemande. D'Agadir à Sarajevo, 1911-1914 (H. Hauser).	165
AULNEAU (J.). La Turquie et la guerre (Ch. Pfister).	403
COISSAC (J.-B.). Les institutions scolaires de l'Écosse depuis les origines jusqu'en 1560 (Ch. Pfister)	154
— Les Universités d'Écosse de 1410 à 1560 (<i>Id.</i>)	154
COLIN (lieutenant-colonel J.). Napoléon (R. Guyot)	398
DUHEM (Pierre). Le système du monde. Histoire des doctrines cosmologiques, de Platon à Copernic, t. I et II (Aug. Flliche)	385
DUSSAUD (R.). Introduction à l'histoire des religions (Ch. Guignebert)	382
DUVERNOY (Émile). Catalogue des actes des ducs de Lorraine (Ch. Pfister)	390

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1915.]

	Pages
FLACH (Jacques). Les affinités françaises de l'Alsace avant Louis XIV et l'iniquité de sa séparation de la France (Ch. Pfister)	391
FOUCART (Paul). Les mystères d'Éleusis (Ch. Guignebert)	411
FRANK (R.). Die Belgische Neutralität (Louis Eisenmann)	401
GRASSHOFF (Richard). Belgiens Schuld (Id.)	400
GROSS (Charles). The sources and literature of english history. 2 ^e édit. (Ch. Bémont)	456
KUTTNER (Dr Karl). Deutsche Verbrechen? Wider Bédier : Les crimes allemands d'après les témoignages allemands (Charles Rist)	466
LEMONNYER (R. P. A.). La révélation primitive et les données actuelles de la science (Ch. Guignebert)	381
MOREAU DE SAINT-MÉRY. Voyage aux États-Unis de l'Amérique, 1793-1798 (Ch. Bémont)	395
PERRICHET (Lucien). La grande chancellerie de France, des origines à 1328 (F. Lot)	448
SAROLEA (Charles). Le problème anglo-allemand (H. Hauser)	463
SEGRE (Arturo). Manuale di storia del commercio, t. II (Id.)	460
VAN DER ELST (Robert). Michelet naturaliste. Esquisse de son système de philosophie (Id.)	459

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale (Ch. BÉMONT, Henri HAUSER, Ch. PFISTER)	170, 406
Histoire de la Guerre (Ch. BÉMONT, Ch. PFISTER)	170, 408
Histoire d'Allemagne (Ch. BÉMONT, Ch. PFISTER, René DE KERALLAIN)	182, 422
Histoire d'Alsace-Lorraine (Ch. PFISTER)	180, 426
Histoire d'Asie (M. COURANT, Ch. GUIGNEBERT, Ch. PFISTER)	434
Histoire d'Espagne (Jean RÉGNÉ)	483
Histoire de France (Ch. PFISTER, R. GUYOT)	177, 421
Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT, René DE KERALLAIN)	187, 428
Histoire d'Italie (René POUARDIN)	433
Histoire de Pologne (Ch. PFISTER)	434
Histoire de Russie (Ch. BÉMONT)	434
Histoire des États-Unis (Ch. BÉMONT, René DE KERALLAIN)	185, 427

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

ALLEMAGNE.

1. Mitteilungen des k. d. archäologischen Instituts	212
---	-----

ESPAGNE.

	Pages
1. Boletin de la r. Academia de buenas letras de Barcelona	213

ÉTATS-UNIS.

1. American historical review (the)	214
2. Nation (the)	216, 457

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres	212
2. Académie des sciences morales et politiques	451
3. Anjou historique (l')	451
4. Bibliothèque de l'École des chartes	190
5. Bulletin de la Société de l'histoire de Paris	451
6. Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français.	196
7. Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne	452
8. Bulletin d'histoire économique de la Révolution	197
9. Bulletin historique de la Haute-Loire	452
10. Comité des travaux historiques et scientifiques	197
11. Correspondant (le)	203, 446
12. Études. Revue fondée par des PP. de la C ^e de Jésus	205, 448
13. Feuilles d'histoire du XVII ^e au XX ^e siècle.	191, 437
14. Grande Revue (la)	206
15. Journal des savants	193, 441
16. Mélanges d'archéologie et d'histoire	198
17. Mémoires de l'Académie de Vaucluse.	454
18. Mercure de France (le).	206
19. Moyen âge (le).	438
20. Nouvelle Revue historique de droit	199
21. Polybiblion	194
22. Révolution française (la)	192, 439
23. Revue archéologique	200, 443
24. Revue critique d'histoire et de littérature	194, 442
25. Revue de l'Agenais.	454
26. Revue de l'Anjou	455
27. Revue de l'histoire des colonies françaises.	192
28. Revue de l'histoire des religions	200, 443
29. Revue de Paris (la)	207, 448
30. Revue de Saintonge et d'Aunis.	455
31. Revue des bibliothèques	444
32. Revue des Deux Mondes	209, 450
33. Revue des études anciennes.	201
34. Revue des études historiques	439
35. Revue des études napoléoniennes	192, 440

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
36. Revue des sciences politiques	202, 445
37. Revue générale du droit	202, 446
38. Revue historique de Bordeaux	455
39. Revue historique de la Révolution française	440
40. Revue politique et littéraire	211, 450
41. Revue savoisienne (la)	457

GRANDE-BRETAGNE.

1. Athenæum (the)	218
2. British Review (the)	459
3. Edinburgh Review	221
4. English historical Review (the)	224
5. Nineteenth century and after (the)	459
6. Quarterly Review	226
7. Scottish historical Review (the)	230, 460

GRÈCE.

1. Νέος Ἑλληνομνήμων	230
--------------------------------	-----

ITALIE.

1. Studi critici	232
2. Studi critici per l'antichità classica	233

SUISSE.

1. Bibliothèque universelle et Revue suisse	233, 461
2. Jahrbuch für schweizerische Geschichte	462

CHRONIQUE.

<i>Allemagne</i>	238, 465
<i>Espagne</i>	466
<i>France</i>	235, 463
<i>Grande-Bretagne</i>	239, 467
<i>Orient</i>	467
<i>Pays-Bas</i>	467
<i>Suisse</i>	239
ERRATA	467
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	468

Le gérant : R. LISBONNE.

